Olivier-Pierre Thébault

Alchimie du Verbe
I

Le Génie du Judaïsme

OT
20, rue des Trois Bornes- 75011 Paris

A Fabien Nguyen-Huu et Pascal Orosco,
en remerciement de leurs conseils avisés, justes et précieux, je dédie ce quatuor d'études paradisiaques.

« On enseignait à l'école de Rabbi Ishmaël que *Comme un marteau qui fait voler en éclats le rocher (*Jer. XXIII, 29) signifie : de même que le marteau divise la roche en une multitude de fragments, un seul texte biblique donne lieu à de multiples interprétations. » (Talmud, traité *Sanhédrin* 34a)

« Le principe suprême de toute éducation : n'offrir un mets qu'à ceux qui ont faim. »

Nietzsche

PREAMBULE :

Vous qui entrez, laissez tout désespoir.
C'est ici que demeure la sagesse hébraïque, dont les œuvres sont depuis des siècles comiquement refoulées, calomniées et délaissées par les vieilles routines d'une exégèse fatiguée ; cette dernière s'affolerait, s'effondrerait même, si elle devait quitter, ne serait-ce qu'un instant, son chemin sophistique et apparemment assuré à travers la représentation métaphysique qui lui est, croit-elle, « bien connue ».
Heureux êtes-vous donc d'emprunter librement la voie nouvelle qui s'ouvre ici ; car, diligemment portés sur les ailes d'un souffle qui ouvre des brèches opéradiques dans les cloisons du symbolique, vous connaîtrez, vous pratiquerez et vous arpenterez les voies et les sentiers de ce jardin de la volupté qu'est le génie du judaïsme, jusque dans son secret.
Parce qu'il est exigeant, ce propos est aux antipodes de toute inintelligibilité sublime.
Des faits, rien que des faits, textuels, graduels, fondés sur la clarté méthodique des procédés du midrash et du vertigineux verger kabbalistique qui en éclaire le cœur.
Il n'y a rien de caché qui n'ait déjà été révélé ; qui ne soit en vérité *manifeste*. La Révélation est un art, une science, une guerre, de logiques bien imprévues. C'est aussi simple que de *concevoir* comme une même partition tous les mouvements incessants qui composent le texte, le bruissement soyeux de ses versets colorés.

Qui veut lire ce livre doit avoir lu *L'invention de Jésus* de Bernard Dubourg, en partager les grandes lignes et conclusions, et savoir jouir sans entrave d'un tel savoir.
Ainsi, nous autres, nous sentons illuminés de cette aurore nouvelle ; notre cœur en déborde d'attente, d'appréhension, d'étonnement, de reconnaissance, – enfin l'horizon nous semble de nouveau libre et clair ; enfin nos vaisseaux peuvent de nouveau mettre à la voile, voguer au-devant du danger, toutes sortes de découvertes richissimes et d'abordages imprévus sont de nouveau permis ; l'océan de la connaissance du biblique, *notre* vieil océan, s'ouvre de nouveau devant nous, et sans doute ne nous est-il jamais apparu dans une si belle et si réjouissante perspective.

Si les matières de ce livre sont nouvelles, leur disposition ne l'est pas moins.
Le mouvement net et offensif qui anime ces quatre anamnèses de la gnose des Hébreux nous conduira, loin des bavardages évanescents de la séparation, parmi les lumières inouïes de l'accomplissement de la Thora dans *son* Apocalypse, tel que mis en œuvre par les divins écrivains de la *Nouvelle Alliance de Jésus/Iéshoû'a**. C'est là le terme éternel et non soupçonné du voyage initiatique et eschatologique.
Ils savent alors le texte vivant qu'ils sont comme une immense respiration re-brassant le tout des écritures saintes. Leur souffle ardent est d'emparadisation permanente. Il embrase et renouvelle la vision de la ville sainte et de son Temple, de la terre d'Israël et du monde. Ils sont l'éternelle joie du jour grand et redoutable advenu sur la terre. Ils sont une cour martiale, et ils le disent. Ils sont un royaume miraculeux, et ils le chantent. Jamais pareille affirmation de la divine loi de la liberté, cette Thora du Messie, n'avait été possible *avant*.

** note :*

Nous différencions ici la Nouvelle Alliance, le Nouveau Testament et la Nouvelle Alliance de Jésus/Iéshoû‘a. La Nouvelle Alliance est l'ensemble du corpus des textes se réclamant d'une Nouvelle Alliance (bérith (r)hadâshâh, cf. Jérémie 31, 30), et ne figurant pas déjà dans le TaNaK (acrostiche pour Thora/le Pentateuque, Névi'im/les Prophètes, Kéthoûvim/les Ecrits). Certains manuscrits de Qumrân, d'autres relevant du corpus mandéen ou gnostique, ou encore de soi-disant « intertestamentaires », font partie du corpus que je nomme Nouvelle Alliance. Cela permet de saisir qu'il ne s'agit pas seulement du midrash chrétien se réclamant, de façon plus déterminée, de Jésus/Iéshoû‘a comme nom du Messie.

Le Nouveau Testament, je l'entends bien au sens communément admis, si ce n'est que nous savons désormais que sa langue originale est l'hébreu. Enfin, la Nouvelle Alliance de Jésus est l'ensemble des textes de la Nouvelle Alliance reconnaissant le nom de Jésus/Iéshoû‘a comme celui du Messie, quelles que soient ensuite les divergences apparentes quant à la conception de la Nouvelle Alliance, entre Evangiles et Epîtres de Paul, entre ce dernier et Pierre en particulier. Elle comprend, dans cette acception plus restreinte, le Nouveau Testament et ses apocryphes nombreux, Actes des apôtres, apocalypses, épîtres, martyrs, évangiles gnostiques, dans la mesure où nous pouvons justifier de leur prime écriture en hébreu.

Le *renouvellement* de l'Alliance se fonde sur les Prophètes, Ezéchiel et Jérémie se réclamant d'une « nouvelle alliance », par midrash sur Deutéronome 30, 6 et la circoncision de cœur promise pour le retour définitif depuis l'Exil. Ce thème sera développé dans les manuscrits de Qumrân. Mais, plus profondément, il s'agit d'un midrash multiple sur les quatre alliances les plus essentielles déjà présentes dans la Thora : premièrement, il y a l'alliance du dieu des Hébreux et des soixante-dix nations, après le Déluge, en Genèse 10 (les Hébreux y figurant sous le nom d'Heber, cf. la troisième annexe du second tome, sur la provenance des soixante-dix nations), cette alliance-ci commençant en fait avec Noé et la vision de l'arc-en-ciel entrevu dans la nuée (cet arc-en-ciel, quesheth, désignant aussi le sexe de l'homme, cette alliance avec Noé sera reliée avec celle de la circoncision, alias bérith milah) ; il y a ensuite l'alliance liée à la circoncision de chair et à Abraham autour de Genèse 17 ; l'Alliance au Horeb, celle des dix paroles conservées dans l'arche d'alliance – alliance de la Révélation dans laquelle se trouve incluse l'alliance perpétuelle du shabbath, *i.e.* la sanctification de la Création par reconnaissance du septième jour, jour de l'étude infinie conçue comme repos intense et pacifique, éclairé et harmonique – ; et il y a enfin l'alliance au pays de Moav,

> MW'B/mô'âv est l'anagramme exacte de MBW'/mâvô', l'entrée, la porte. Il conviendrait de lire ce dernier comme écho évident de la racine de la parousie/BW' et comme ayant le même sens que celle-ci. Le jeu anagrammatique entre les deux mots permettrait une lecture eschatologique de cette alliance-là, par renversement de Moav, de l'idolâtrie, sachant encore que les deux vocables ont même vocalisation, même esprit.

laquelle scintille au cœur du Deutéronome.

Ces quatre alliances – au moins – qui n'en sont qu'une servent de base à la Nouvelle Alliance de Jésus/Iéshoû‘a, celle-ci étant le fondement advenu de celles-là. Il y a d'abord ses deux versants les plus visibles, celui de l'Evangile (alliance avec les païens via une singulière floraison des guérisons, celle-ci culminant grâce à la Pentecôte des Actes), et celui du midrash paulinien où la Nouvelle Alliance est celle de la circoncision de cœur, comme au pays de Moav, bien qu'ouverte aux soixante-

dix nations, comme en Genèse 10. L'alliance de la circoncision de chair est toutefois conservée, relevée par Pierre et les Douze se différenciant, dans les Actes et les Epîtres, de la circoncision de cœur prônée par Paul comme inscription de la Thora renouvelée « sur le cœur », sur des tables de chair, non de pierre.
Dans la Thora, la quatrième alliance, qui me semble couronner les trois autres en tant qu'elle est par excellence l'alliance avec Sa parole, est celle de la Création se dévoilant dans la Révélation au Sinaï, où les dix paroles données sont explicitement nommées « paroles de l'Alliance » (divrêy habérith, Exode 34, 28). Ce don redoublé de la Thora au Sinaï devient don de la Thora à Israël et aux nations ; puis, ainsi, ce qu'il est essentiellement : la Nouvelle Alliance, fruit d'une ouverture sans précédent de la pensée hébraïque.
Enfin, ces diverses modalités de l'Alliance renouvelées dans la Nouvelle sont unes, elles sont le même, l'alliance de l'Assemblée (la Quéhilâh) *et* de son dieu, au sens des (r)hathânôth, des noces mystiques scellées par le dieu sur le cœur de sa fiancée. Celui-ci renverse par cet acte congru le duo eschatologique de « mort et Shéol » dans son opposé, le duo renversant fêté et chanté par le Cantique des cantiques : l'amour ('ahavâh) et le zèle (qinah) dans l'étude de la Thora. C'est au terme du mouvement de cette étude infinie – sa vaste amplitude embrassante et sa joie rayonnante – que l'amour se découvre comme le plérôme de la Thora. Là est le comble de la Nouvelle Alliance de Jésus/Iéshoû'a, énoncé de la bouche de Saül-Paul – ce Shéol renversé –, il nous faudra patiemment apprendre à en délier le sens.

Note préalable concernant graphies et gématries :

Je précise les graphies en usage dans le tableau qui suit, en explicitant la correspondance entre lettres et gématries, puisqu'en hébreu les lettres sont aussi des nombres, ou plutôt les nombres sont compris dans les lettres et le calcul comme *moment* de la pensée du texte, du texte comme pensée.

Lorsqu'il m'arrive d'avoir recours à d'autres procédés que la gématrie par rangs et la gématrie classique, notées respectivement gR et gC (par exemple : thémoûrâh, gématrie par riboû'a, plérôme, kollel, élévation, multiplication interne…), je les nomme en clarifiant bien évidemment leur singulière manière d'être *vivants*. Sur les sens de gR et gC, je renvoie à *L'invention de Jésus* de Bernard Dubourg.

lettres	gR (gématrie par rangs)	gC (gématrie classique)
' (aleph) א	1	1 (ou 1000 dans le secret)
B (bêth) ב	2	2
G (guimel) ג	3	3
D (daleth) ד	4	4
H (hé) ה	5	5
W (waw) ו	6	6
Z (zayïn) ז	7	7
Ht ((r)hêth) ח	8	8
T (têt) ט	9	9
Y (yôd) י	10	10
K (kaph) כ ך	11 (ou 23)	20 (ou 500 en valeur finale)
L (lamed) ל	12	30
M (mem) מ ם	13 (ou 24)	40 (ou 600)
N (noûn) נ ן	14 (ou 25)	50 (ou 700)
S (samek) ס	15	60
' ('ayn) ע	16	70
P (phé) פ ף	17 (ou 26)	80 (ou 800)
Sd (tsadé) צ ץ	18 (ou 27)	90 (ou 900)
Q (qoph) ק	19	100
R (resh) ר	20	200
Sh (shin) ש	21	300
Th (thav) ת	22	400

Note liminaire concernant la prononciation des caractères hébraïques :
Au cours de ce livre j'essaierai le plus souvent de donner une accentuation ou prononciation des paroles hébraïques citées ou rétroverties. Ce n'est pas sans un bémol majeur que quelques mots de Spinoza dans son *Tractacus* suffiront à faire entendre :

« Quant aux anciens Hébreux, il est parfaitement certain, par une foule de témoignages, qu'ils écrivaient sans points, je veux dire sans voyelles et sans accents [les téamim de la tradition rabbinique, à partir du 7ème siècle ap. J.-C.], de sorte que les interprètes venus plus tard les ont ajoutés au texte suivant la manière dont ils l'entendaient : d'où il suit qu'il n'y faut voir autre chose que leurs sentiments particuliers, et ne pas accorder à ces signes arbitraires plus d'autorité qu'à une explication proprement dite. C'est faute de savoir toutes ces circonstances que plusieurs ne peuvent comprendre pourquoi l'auteur de *l'Épître aux Hébreux* est parfaitement excusable d'avoir (au chap. XI, vers. 21) interprété le texte du chap. XLVII, vers. 31, de la Genèse tout autrement qu'il ne faudrait faire en suivant le texte ponctué. Je demande en effet si l'apôtre avait à s'adresser aux ponctuistes pour entendre l'Écriture. C'est bien plutôt ces ponctuistes eux-mêmes qu'il faut mettre en cause ; et pour le prouver, et en même temps pour faire voir à chacun que cette divergence dans l'interprétation provient du défaut de voyelles, je vais exposer ici les deux sens qu'on a donnés à cet endroit de l'Écriture. Les ponctuistes ont entendu ainsi (par leur manière de ponctuer) : Et Israël se pencha sur, ou (en changeant ‘aïn en ’aleph, lettre du même organe (lettres qui sont ce que nous appelons des gutturales)) vers le chevet de son lit. L'auteur de l'Épître a entendu, au contraire : Et Israël se pencha sur le haut de son bâton. Pourquoi cela ? C'est qu'il a lu mate au lieu de mita, différence qui est tout entière dans les voyelles. Or, maintenant, comme il ne s'agit dans le récit de la Genèse que de la vieillesse de Jacob, et non pas de sa maladie, dont il est parlé seulement au chapitre qui suit, il est vraisemblable que l'écrivain a voulu dire que Jacob se pencha sur le haut de son bâton, geste familier aux vieillards d'un âge très avancé, et non pas sur le chevet de son lit. Ajoutez que cette manière d'entendre le texte a encore un autre avantage, c'est qu'on n'est obligé de supposer aucune subalternation de lettres. Cet exemple peut donc servir, non seulement à montrer l'accord de ce passage de *l'Épître aux Hébreux* avec le texte de la Genèse, mais à faire voir en même temps *combien peu il faut se fier à la ponctuation et à l'accentuation actuelles de la Bible* ; d'où il résulte qu'on doit les tenir pour suspectes, et revoir le texte tout de nouveau, si l'on veut interpréter sans préjugé les saintes Écritures. » (Je souligne.)

Même si Spinoza ne tient pas assez compte du fait qu'il y ait une *tradition* du « savoir vocaliser » et qu'ainsi la ponctuation massorétique ne s'éloigne sans doute que rarement de ce qui fut la vocalisation plus ancienne, en un mot qu'elle n'est pas seulement subjective, c'est en tenant compte de l'extrême réserve introduite par son propos, que je note dans la suite les vocalisations « admises » des lettres hébraïques.

Toutefois, lorsque je suis certain de la manière nazaréenne de prononcer, je n'éprouve aucune gêne à en faire usage. Le meilleur exemple en est sans nul doute le Tétragramme lui-même que les nazaréens de Jésus/Iéshoû‘a « prononçaient » comme ce dernier, à savoir IéHoûWaH (le hé est une gutturale),

> Il est très probable qu'ils l'aient prononcé à haute voix, le ‘ôlam haba’ étant advenu et advenant (à la fin il n'y a rien de caché qui ne soit révélé, le messianisme infini est en soi religion *manifeste*). Toujours est-il que cet esprit du Tétragramme est dévoilé en plein jour par l'épisode du

baptême de Jésus au Jourdain : cf. Dubourg sur l'exemple de la colombe, *L'invention de Jésus* tome I, p 152. Leurs opposants « pharisiens », quant à eux, se verraient désignés sous la bête d'Apocalypse 13 qui blasphème/NQB le Nom (en lien à une lecture à double entente de Lévitique 24, 16 : « et celui qui blasphémera (WNQB) le nom de l'Éternel sera certainement mis à mort », etc., la double entente résidant dans le fait que NQB signifie à la fois prononcer et prononcer faussement, mal ou avec intention blasphématoire, voyez la discussion autour de son interprétation en Sanhédrin 56 a et b, etc.). Ces opposants seraient ainsi représentés sous la Bête et ses esclaves, ceux-ci et celle-là blasphémant le Nom, ce qui peut avoir au moins deux sens, celui de le prononcer pour maudire et celui de le prononcer dans ses lettres, mais pas comme il convient. Les *Thôldôth Yeshou* portent trace de cette polémique classique autour de la prononciation nazaréenne du Tétragramme.

de la même manière élégante qu'ils prononçaient yéoûna (la colombe, l'Ionie), réoû(r)ha (l'esprit, le vent), névoûâ' (la prophétie), gué'oûlah (la Rédemption), 'émoûnah (la foi, la fidélité), théqoûmah (le relèvement individuel du corps lors de la Résurrection), yéshoû'ah ou théshoû'a (le Salut, la délivrance), yéhoûdah (le judéen-hébreu, d'où vient le Salut...), thé'oûdâh (le témoignage qui est aussi la loi ou la coutume), néwoû(r)ha (camper, se reposer, rendre, verbe présent dans l'Evangile lorsque Jésus « rend » l'esprit...), thémoûrâh (échange, procédé de kabbale très prisé des nazaréens de Iéshoû'a), etc. Certes pas à la manière de rabbins plus tardifs ou selon le qéré perpétuel (Adonaï) qu'enseigne la grammaire hébraïque depuis des siècles.

Une autre manière de justifier cette antique prononciation du Tétragramme, en quelque sorte accomplie en esprit par les nazaréens vénérant et revêtant le nom de Jésus, consiste à considérer la prononciation des noms théophores les plus anciens, directement construits à partir de YHWH : ils sont *grosso modo* mentionnés dans la liste précédente, ce sont Juda/Iéhoûdâh, soit YHWDH (YHWH+D), et Jésus-Josué, celui de la Thora, successeur de Moïse, soit YHWSh' (la différence des deux dernières lettres Sh et ' est de 5, le rang de la lettre hé, finale de YHWH, ce qui fait que ce nom-là se construit à partir de ce nom-ci), prononcé IéHWôShou'a où l'on retrouve IéHoûWaH (son souffle), ou encore l'autre Josué, celui du retour depuis l'Exil, YShW', construit sur le premier et qui se prononce quant à lui Iéshoû'a. Dans ces trois cas, la proximité avec la prononciation nazaréenne et antique du Tétragramme est frappante et indéniable, tandis que les autres prononciations communément admises semblent aux antipodes de ce secret.

Pourquoi insister autant sur l'exactitude de la prononciation, autrement dit sur l'esprit vivifiant des lettres hébraïques ? Je n'ai qu'à ouvrir *L'invention de Jésus* pour trouver un exemple puisé à la double bouche du texte apocalyptique où les voyelles massorétiques ne nous seraient d'aucun secours. En effet, c'est l'esprit des lettres tel que les nazaréens le connaissent qui permet de saisir que sous la Babylone de l'Apocalypse ce n'est nullement l'*urbs* qui est désignée, mais la terrestre trop terrestre Jérusalem :

« *Apocalypse* XI, 8, donc : " ...de la grande ville, laquelle s'appelle en esprit Sodome et Égypte, où leur (le) Seigneur a été suspendu ". D'une part, le passage indique bien que le Seigneur a été suspendu dans cette ville : la Babylone visée ne peut donc être Rome, mais bien Jérusalem. Mais surtout (car nos savants exégètes n'hésitent pas à considérer comme une glose la clausule " où leur Seigneur a été suspendu" – elle les gêne tant !) :

Sodome et *Égypte* présentent, en hébreu, les mêmes voyelles, dans l'ordre, que *Jérusalem* : et *Sodome* + *Égypte* = *Jérusalem*, effectivement, " en esprit ". (YeRoŜaLaYiM, eu égard aux transcriptions, pour " Jérusalem " ; SeDoM pour « Sodome » ; et MaSdRaYiM – <u>et non pas, comme dans le Texte Massorétique</u>, MiSdRaYiM – pour " Égypte ".)
Et qu'on n'aille pas dire que cette clef-là est due à un rédacteur ou à un glossateur grec : Jérusalem et Sodome-Égypte ne sont identiques *en esprit*, vocaliquement, qu'en hébreu. » (Je souligne.)
Concluons en affirmant que nous estimons globalement fiable la prononciation massorétique, ce pourquoi nous acceptons d'y avoir recours, mais nous n'en soulignons pas moins que sur certains exemples (rares ?), elle peut être prise en défaut par rapport à la compréhension des textes anciens et n'échappe donc point à toute critique.

Mise en garde :

Dans le déploiement labyrinthique de ce discours, je n'aurai de cesse de privilégier constamment la *signification* des textes sacrés, ayant recours à la rétroversion lorsque nécessaire. Quant à celle-ci – sésame subtil du corpus de la Nouvelle Alliance –, je renvoie à la définition qu'en donne Bernard Dubourg dans *L'invention de Jésus*.

Ce désenfouissement de la signification n'est pas séparé de celui des procédés du midrash, celui-ci irriguant celui-là, et réciproquement.

Nous embrasserons le vaste horizon du judaïsme ancien à la lumière des textes qui nous sont parvenus, ne négligeant en rien l'ensemble de ses tendances constitutives jusqu'aux Tannaïm et Amoraïm, sages tardifs, fondateurs et propagateurs du mouvement rabbinique.

Pour l'essentiel, ces diverses tendances constitutives sont : les samaritains, les sadducéens, les pharisiens, les gnostiques séthiens, naassènes, valentiniens, dosithéens, les « soi-disant esséniens », les mandéens (dont proviendrait, détourné, ce midrash fait chair et esprit qu'est Jean-Baptiste), les nazaréens de Jésus enfin. Afin de déterminer comment s'accomplit la Thora (au sens large), nous nous concentrerons principalement sur la différence entre le judaïsme rabbinique des auteurs de la Mishnah et le messianisme infini de ceux du corpus évangélique, sachant que ceux-ci ont pu être de ceux-là, et ceux-là se convertir au midrash de ceux-ci.

Ce sera l'occasion de dévoiler la profonde cohérence du projet providentiel qu'est la composition trine et une du TaNaK, et la manière dont, apocalyptiquement, ce noble projet s'accomplit.

Nous privilégierons donc une approche midrashique des textes, ce qui ne nous empêchera nullement de donner ici ou là quelques pistes historiennes (sur les Septante, Flavius Josèphe, ou le « canon juif »).

Nous proposons ces dernières à la critique essentiellement comme des hypothèses.

En effet, nous n'étudierons pas ici le vaste domaine historien, puisque d'autres s'en chargent avec une compétence pesée et éprouvée.

Dans celui-ci, affirmer avec une certitude sans faille peut d'ailleurs s'avérer chose difficile. Cette épineuse difficulté est celle des rapports complexes et délicats qu'entretiennent midrash et « histoire » (haggadah ou événements historiques inspirant des haggadôth, voire légitimant un midrash) dans les spéculations méditatives des Hébreux, travail des profondeurs qui s'initia vraiment à partir de la période hellénique (voir les livres des Macchabées…), mais n'en est pas moins déjà là, substantiellement, ne serait-ce que dans la manière dont le vécu historique de l'Exil à Babylone a inspiré l'ensemble du TaNaK.

On ne peut y « prétendre » sans connaître tout autant le midrash que l'histoire, comme le tentent Roland Tournaire avec *Genèse de l'Occident chrétien*, Bernard Barc avec *Les arpenteurs du temps*, ou encore de façon profonde et ample, bien que d'accès problématique, René Pierre Boullu avec *La théurgie de l'Autre*. Ceci dit sans préjuger de la justesse partielle ou totale de leurs résultats.

Pour donner un exemple, en hébreu – de l'hébreu antique indissociable du midrash, non point moderne –, un texte ne saurait être daté d'après les événements qui y sont narrés, ces événements travaillés et déformés par le midrash pouvant être antérieurs de plusieurs siècles à la date de rédaction du dit texte. La langue, sa richesse ou non en emprunts à d'autres langues, sa manière de vivre et de respirer, tout comme les notions qui s'y déploient et qui permettent de rattacher le texte à tel ou tel courant du

judaïsme antique sont, selon nous, de bien plus sûrs moyens d'avoir une idée de la période de rédaction d'un texte sans pour autant négliger toute éventuelle référence plus directe à de l'historique (datation archéologique par exemple, comme pour le colophon d'Esther).

Afin d'éclairer ce qui précède, je citerai ici Barc dans *Les arpenteurs du temps* remarquant que sept livres du TaNaK sont plus tardifs que les autres, ce qui se voit à leur langue :

« Les sept autres, de composition tardive (Qohéleth, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie, et 1 et 2 Chroniques) ne furent introduits officiellement dans le canon qu'après la destruction du second Temple, par décision de l'Ecole. Ces deux groupes de textes se distinguent par leur langue. Alors que les sept livres du second groupe correspondent à des états de langue distincts, le groupe des trente-deux livres les plus anciens présente une homogénéité linguistique totale. » L'enquête pourrait être poursuivie plus avant en remarquant les termes d'emprunt au grec essaimés ça et là dans le groupe des sept (ou cinq), ce qui prouve que leur rédaction date d'une époque où l'hellénisation (et son renversement) était déjà suffisamment avancée pour que des mots grecs soient admis, via translittération, dans le cœur de la langue sainte. L'on en trouve même dès *Le Cantique des cantiques*, le plus saint des écrits saints selon Aquiba ! En effet, dans ce livre, au verset 9 du chapitre 3, se trouve le mot 'P(Y)RYWN (*foreion*) pour dire le sofa des joies nuptiales de la fiancée et du fiancé ; c'est ainsi qu'un terme grec se trouve admis pour exprimer l'idée du plus secret, celle du mariage mystique au cœur de la future chambre nuptiale avant même la rédaction des sept livres que Barc distingue.

Pour nous, l'essentiel est de dévoiler le mouvement par lequel se forge le *sens* du texte nazaréen, non pas de déterminer le cadre historique – que nous considérons comme relativement contingent – de l'apparition de ses auteurs.

C'est pourquoi nous explorerons en premier lieu le domaine du midrash, parce qu'en lui nous pouvons atteindre une certitude plus fondamentale quant au sens, tout en tenant compte de l'état actuel de la pointe de la recherche historienne, ce qui pour l'auteur de ces lignes est d'une importance de premier ordre. Car cela permet, comme l'exemple cité plus haut l'aura explicité, de mieux saisir la langue de ces textes ou encore les enjeux historiques (de pouvoir par exemple), et du coup de mieux éclairer le champ discursif du midrash.

Deux précisions encore. Premièrement, nous emploierons assez fréquemment les notions de double entente, de condensation, de comble, de dérision, d'épreuve et d'inversion eschatologique que nous empruntons à Maurice Mergui, lequel les a définies dans ses ouvrages.

Deuxièmement, c'est de manière non négligeable que nous ferons usage des procédés de gématrie et de notarique. Il nous faut une première fois indiquer pourquoi, et en quoi cela est lié à l'accomplissement des écritures tel que l'entendent les auteurs évangéliques, apostoliques et apocalyptiques.

Les règles herméneutiques du midrash sont diverses et les écoles ou tendances du judaïsme antique les emploient différemment, quoiqu'à partir d'un socle commun.

Comme l'école d'Aquiba emploie préférentiellement les procédés d'analogie (la gzérah shavah ou règle du hekesh, cf. Bernard Barc qui se sert de ces règles sous les termes d'« analogie verbale »), les auteurs néotestamentaires laissent abonder dans leurs textes les procédés de gématrie et de notarique d'une manière redoutablement dense, relativement à l'usage qui en est généralement fait dans le midrash pharisien (voir note 1). Ces auteurs de la Nouvelle Alliance de Jésus ne négligent pas pour autant d'employer les autres procédés, emploi dans lequel, cela va sans dire, ils

excellent tout autant. Leur virtuosité dans l'emploi de l'ensemble des règles herméneutiques, d'une façon plus orientée vers l'accomplissement des écritures que les auteurs de la Mishnah – telle qu'elle a été dans son ensemble conservée dans les deux Talmuds (cf. note 2) –, qui visaient plutôt à interpréter celles-ci tout en les complétant, peut expliquer l'originalité et l'unicité de leur grand œuvre, dont le Nouveau Testament est le rougeoyant rubis, le cœur occulté de la langue sacrée. En tout cas, cette souveraineté inouïe des procédés dans leur midrash n'est pas sans lien avec leur affirmation condensée dans la bouche de leur Rabbi :
« Ne pensez pas que je sois venu pour abolir (faire cesser) la Loi (hathôrâh) et les Prophètes (hanévi'im) : je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir. » (Matthieu 5, 17). Ce dernier mot est le verbe ML'/mile' (piel), racine du plérôme (melalê'h). Cet abolir, quant à lui, pourrait être un détruire (au sens de la racine de l'envoi à la perdition, 'BD/'âbad ou 'abad, ou de KLH/kalâh), mais bien plutôt est-il un faire cesser (ShBTh), au sens shabbathique, ou encore un suspendre (BTL) – celui-ci étant obtenu par comparaison avec le midrash paulinien. La possible rétroversion par ShBTh repose par exemple sur la traduction par les Septante de Psaumes 8, 3 ou 88, 45. On pourrait ainsi entendre ici le duo ShBTh/shâvath, faire cesser, chômer – ou plutôt son hiphil à l'infinitif LHShBYTh/lehashbit – et l'infinitif LML'/lemalê' (piel), (pour) rendre plein, abondant, en lien à la moisson de la fin des temps et en lien à l'accomplissement de la Création.

Voyez aussi ce qu'en dit Roland Tournaire dans *Genèse de l'Occident chrétien*. L'auteur, après avoir exposé l'inaccompli, direct ou indirect, signifié par les verbes hébreux présents des versets 3 à 31 du premier chapitre de la Genèse, en déduit : « Du verset 3 à 31, le monde est donc présenté tel que l'homme le voit dans l'histoire, en inaccomplissement. La parole attribuée à Jésus (*Je suis venu pour accomplir*) opère le retour aux versets 1 et 2 de Genèse 1, non vers un état initial de désordre et de vide, précisément vers l'état inverse. C'est dans l'évangile le reflet de la parousie de YHWH. » Je remarque alors qu'avec le duo verbal LHShBYTh/LML', nous serions bien en présence de la double idée contrastée, d'une part de la mise en mouvement depuis la Création inaccomplie par théshoûvah vers son état accompli (clé de la recréation apocalyptique), et, d'autre part, celle du repos shabbathique du septième jour, dans l'Eden qui « précède » la Création. Dans les annexes du second volume, nous verrons d'autres exemples de la manière dont les nazaréens lisent le récit de la Création, et y lisent même Jésus à l'œuvre, avec tout son parcours évangélique et apocalyptique jusqu'à la conquête définitive de l'arbre de vie (seconde résurrection).

Il n'est pas venu (bo', racine de la parousie) pour laisser le texte en repos, en jachère, ou pour en suspendre l'infinie et fourmillante gestation (le 'iboûr), mais, au contraire, pour le laisser devenir plein et fertile dans tous les sens tout en rendant caduque le 'ôlam hazé (ce qui est créé ou plutôt décelé à partir du second jour, état inaccompli et fluctuant de la Création) par retour à l'état accompli du tout début de la Genèse. Ainsi, accomplit-il dans un sens double (plénitude, caducité) et conjointement, le Livre et la Création (ou le monde alias 'ôlam, ce qui nécessite la grande tribulation et destruction apocalyptique). C'est cela qui lui serait amèrement reproché (ou plutôt à ses inventeurs hors pair) par ceux qui constatent avec quelle déconcertante facilité et désinvolture électrique il ose faire des miracles le jour du Shabbath, du repos supposé. La remise en jeu de la Création

Jésus/YShW', comme le note Bernard Dubourg, est l'équivalent par sa gC de 386 de l'élévation ou du relèvement du premier jour alias jour Un/YWM 'HtD, celui de Gen. 1, 5 auquel il s'agit de revenir.

et le fait de rendre la Loi (le TaNaK) pleine, de la laisser s'ouvrir en une moisson sans précédent de lectures et d'écritures, sont une même abomination pour l'Adversaire du Temps, de sa parousie. Celui-ci dut « posséder » momentanément nombre de rabbis outrés par une telle aisance, laquelle ne veut pas rien dire.
Mais tentons d'approcher une première fois un tel accomplissement, dans l’attente de son développement complet auquel pourvoira notre quatrième étude.
Ainsi, le texte de la Nouvelle Alliance reprenant dans lui les trames et textures de l'Ancienne, tout en se lisant lui-même *en celle-ci*, porte au comble les trois secrets de la Loi : la Loi en son aspect rituel, quotidien, avec la floraison des mitsvôth (commandements), l'Œuvre de la Création, et enfin le secret des secrets, la mystique du Char. En effet, le *Sepher Raziel*, traité hautement kabbalistique, n’hésite pas à nous dévoiler ceci : « Il y a trois sortes de secrets : le secret de la Merkavah, le secret du Brêshith et le secret des commandements. » Le traité (r)Haguigah du Talmud le confirme, parlant quant à lui du trio des nudités, de l'Œuvre de la Création, et de celle du Char.

Commandements, Œuvre de la Création, mystique du Char :

Je m'explique : l'aspect législatif en tant que tel, les 613 (= gC de BThWRH/« dans la Thora ») mitsvôth, est accompli par la « loi légère » de Jésus, telle qu'elle repose en sa simplicité essentielle.

Voyez le « tu aimeras ton prochain comme toi-même »/ ואהבת לרעכ כמכ/ v’âhavthâ lrê’ak kâmôk/repris de la Thora (Lévitique 19,18), et où se lit, par notarique initiale, un imperturbable ton dieu/’LK – diminutif de ’LHYK/Eloheykâ, « ton dieu » dans la formule « le Seigneur ton dieu qui t'a fait sortir d'Egypte », etc. Ce ’LK/ton dieu a pour gématrie classique 531, en donnant sa valeur en tant que finale à la lettre kaph (= 500), il est lisible comme le 54 de l’Alliance (bérith/BRYTh, gR), ou encore le 513 de bessorah/BShWRH, la Bonne Nouvelle, ou de HtThN + KLH (gC), (r)hathan et kalâh, le fiancé et la fiancée, l'union du dieu et de son Assemblée ! Tel est le secret d'une telle loi, d’être l'amour de l'homme et du dieu, car telle est la bonne nouvelle de l'unité vivante de l'homme et du dieu, la quintessence de la Nouvelle Alliance du Messie fils de dieu. Cet aspect est d'ailleurs très « dans l'air du temps » comme l'illustre une célèbre querelle talmudique entre Ben Azaï et Aquiba, le premier disant que le principe essentiel est que l'homme soit « fait à l'image et à la ressemblance » du dieu, comme le dit le texte de la Genèse, alors que le second prône que c'est le « tu aimeras ton prochain comme toi-même » du Lévitique qui prime. Le premier principe définit l’homme en lui-même, dans son rapport au divin, alors que le second l’envisage dans son rapport à son autre humain, cette relation-ci n’est pas moins celle-là comme nous venons de le voir, et ainsi l’opposition apparente est-elle par avance conciliée (comme souvent entre dits de rabbis apparemment opposés, et dont la levée de l’opposition recèle une jouissance cachée). Les deux ont raison et les deux convergent, nous sommes à l'époque, au second siècle, où le judaïsme rabbinique peut être encore très proche du messianisme nazaréen. C'est l'amour selon l'unité vivante de l'homme et du dieu qui est le secret, celui de cette lumière de bénédiction qu’est la Thora. Pour ce qui est du Nouveau Testament, cette loi légère est surtout développée dans les Epîtres dites de Jean, lesquelles attendent toujours leur rétroversion éclairée (qu’est-ce que marcher dans la lumière messianique par exemple ?). Les chapitres deux et trois de l'Apocalypse et leurs sept paroles aux sept Assemblées, reprenant les sept lois noachides, sont aussi un énoncé du renouvellement des mitsvôth,

culminant dans l'amour du père et du fils-vainqueur affirmé par la septième de ces lois nouvelles – reprenant la richesse fluente de la langue du Cantique.

Le second aspect, le renouveau de la Création, est plus nettement en jeu dans le Prologue de Jean (voyez *Recherche sous Jean I, 1-2* et *Effets de Sagesse sur Genèse I, 1* de Bernard Dubourg) et dans l'Apocalypse de Jean, laquelle s'enhardit à penser « le renouvellement de tout », le redéploiement intégral de la Création purifiée de la chute et de l'animalité « inconsciente » (d'où l'insistance sur la représentation de l'Adversaire apocalyptique comme entassement de bêtes déjà présentes dans le récit de la Genèse, serpent, dragon des eaux, bêtes des champs, béhêmâh, etc.). Nous renvoyons aussi à ce que nous avons introduit plus haut, clarifiant la parole évangélique prononcée par Jésus : « Je suis venu pour accomplir ».

Voyons enfin le troisième aspect, celui de la mystique du Char, de la céleste élévation, de l'Ascension théophanique. S'il est présent en filigrane dans les Evangiles, c'est dans l'Apocalypse qu'il se manifeste pleinement en lien à la parousie du fils de l'homme (et fils de dieu) sur son trône (kissê'), dont la vision distincte résulte de l'Ascension (ou descente) dans la Merkavah. D'où les élus de l'Apocalypse chantant sur une mer de verre qui n'est autre que le firmament (raqya‘), auquel accèdent ceux qui font l'expérience de descendre dans le Char (les yordêy merkavah). Ce triple aspect, relatif à la sphère du législatif, à celle de l'Œuvre de la Création, et enfin à celle, hautement symbolique, de l'Œuvre du Char forme en quelque sorte *le concept de l'accomplissement nazaréen de la Loi* : c'est connaître la Loi en sa véridique simplicité (la Loi est allégée, et quelle manne !) ; savoir créer jusqu'à dévoiler le ‘ôlam haba', ce monde-là (séjour de l'Assemblée eschatologique qui met fin à l'Exil généralisé) ; et enfin, s'élever spirituellement au paradis et le réaliser *hic et nunc* (par l'Apocalypse même, la Jérusalem céleste est transplantée sur une nouvelle terre inexplorée). Ce concept permet en tout cas de dire l'inouï d'un tel accomplir relativement au midrash pharisien traditionnel devenu trop « lourd » dans le langage de la polémique midrashique,

Voyez l'attaque contre le maintien littéral des 613 lois, dans le sens où ce maintien peut (j'ai bien dit peut) servir à faire ployer le peuple sous le joug, ainsi que le registre du levain des pharisiens et l'équation levain «=» hypocrisie, basée sur la racine commune des deux mots, HtMSd/ (r)hâmêts, laisser fermenter, chauffer, qui est aussi (r)hâmats, faire violence, être dans l'erreur, l'hérésie (cf. aussi le levain d'Hérode dont parle l'un des quatre évangiles).

et à la « recherche de rentabilité » du clergé sadducéen.

Souvenons-nous des salves explosives contre les marchands du Temple, c'est-à-dire contre le fait de faire du profit sur les sacrifices exigés d'après une interprétation sadducéenne-littérale de la Loi, c'est-à-dire d'avoir un intérêt à perpétuer les sacrifices extérieurs sur le parvis du Temple... Jésus met fin à ces derniers – ainsi qu'à l'idée qu'un Temple de pierres mortes puisse être seul sacré – par le sacrifice absolu. Le parvis du Temple, quant à lui, est laissé aux nations qui le foulent aux pieds sous l'instigation du Satan qui les possède (cf. Apocalypse 11,2, c'est-à-dire « tourne sa langue [la venimeuse calomnie qu'est la langue du yetser hara‘] en leur langue » avant qu'ils n'en soient eschatologiquement guéris par les feuilles de l'arbre de vie)... D'où la stupeur des sadducéens (et ce sont bien eux qui, dans le récit évangélique, ourdissent de noirs desseins – Judas se laissant acheté par eux – afin que Jésus soit livré) !

Ce sera encore à nuancer, car nous regardons les choses depuis le point de vision atteint par le midrash chrétien, mais ainsi nous est-il loisible d'exprimer d'emblée ce qui sépare les auteurs qui s'en tiendront au seul pharisianisme, et l'héroïsme des auteurs de la narration évangélique, si proche de la Mishnah ou de la Tosefta par bien des aspects (cf. R.P. Boullu, et note 2).
C'est en toute logique que ce concept de l'accomplissement nazaréen de la Loi trouve son répondant dans l'écriture même du corpus de la Nouvelle Alliance de Jésus, au niveau de sa joie exégétique intrinsèque, de sa fécondité dans l'emploi des procédés midrashiques. D'où la densité sans pareille du midrash évangélique comme de sa suite logique (cf. note 1).
Ce corpus est un tout nouveau jardin d'Eden, je ne me promets rien de moins que de vous y conduire par le mouvement d'élaboration de ce livre dans lequel se dissolvent « les traces du péché originel ».
Cher « civilisé édennique », te voilà embarqué dans le développement apparemment labyrinthique, tantôt excessivement rapide et tantôt plus lent, de mes phrases. Elles sont comme autant de filets et de nasses à faire de cet Adam relevé que tu es un pécheur de perles pardèshiques et de poissons gématriques.
Je te souhaite de bien me lire et que tu te réfléchisses en ce livre, afin de laisser croître et se multiplier, dans le jardin de ta conscience, les œuvres inouïes d'une science mémorable.

Note 1 : Cette note sera développée dans l'Annexe 1 à la fin du second volume parce qu'elle exigerait d'avoir lu l'ensemble de cet exposé pour apparaître dans toute sa clarté. Gardons simplement en tête cette nécessaire différenciation dans le cœur de l'exégèse entre auteurs pharisiens en général et auteurs de la Nouvelle Alliance de Jésus.
Quant à l'emploi massif des procédés kabbalistiques dans les textes que je vais effeuiller par la suite, il faut en un sens me faire confiance, nous sommes à mille lieues de toute chicaneuse charlatanerie, cela se devine d'instinct, cela s'entend. D'ailleurs, l'avantage de ces propositions logiques que sont gématries, notariques (et thémoûrâh...), c'est qu'elles peuvent être aisément vérifiées – de même que la cohérence de l'hébreu que j'avance –, tâche à laquelle pourra s'atteler toute personne qui ne serait pas persuadée de la véracité de mon propos.
Toutefois, nous avancerons d'abord nos résultats gématriques comme des hypothèses, avec parcimonie et prudence. Ce n'est qu'au terme du voyage qu'est ce livre, que nous en laisserons advenir toute la cohérence confondante et complète. Aucun ordinateur n'aurait pu l'obtenir, mais seulement la lente, patiente et scientifique rétroversion de certains textes de la Nouvelle Alliance, en premier lieu l'Apocalypse et les Epîtres pauliniennes. Cette cohérence dans l'usage des gématries ; d'une part, nous montrerons comment elle est déjà là dès certains pans du texte de la Thora ; et d'autre part, nous l'avons obtenue de haute lutte, en nous plongeant dans la vie même du texte, midrashique par essence,

> Par exemple, l'Apocalypse se présente comme une vaste condensation des Prophètes pour accomplir ce qui est leur socle : la prophétie du retour d'Exil et la fin des temps.

avant d'en venir à conclure quant à des gématries comme sceau de telle ou telle expression, formule, verset, chant ou parole. Ici le mécanique est compris dans et par le vivant : il est au service de celui-ci, qui ne lui est en rien assujetti.

Je me permets d'ailleurs une anticipation quant au sens à donner à l'importance antique des procédés dits de *guematria* (y incluant notariques et thémoûrâh). Pour les Hébreux (nous le prouverons suffisamment au fil de l'ouvrage), comprendre le calcul comme un moment (sens hégélien) du langage, à même celui-ci, a été nécessaire, et s’est en même temps mis en place pour ainsi dire d’instinct, par rapport à des civilisations de la démesure du chiffre comme l'Inde, Babylone, l’Egypte (le colossal n'est-il pas un adjectif poursuivi par la lubricité ?).
Ainsi, la gématrie nourrit-elle la pensée des Hébreux avec mesure, très tôt, très en profondeur. Cette manière de comprendre le calcul comme moment

> Une fois le sens du rapprochement entre deux, ou plusieurs termes, obtenu par la médiation de la gématrie, cette médiation se supprime et laisse place au sens. Elle est comme le quantitatif saisi avec mesure dans la correspondance entre éléments qualitatifs, desquels la relation est *l’essentiel*, qui s’ouvre et fleurit en une métaphore, c’est-à-dire en Verbe.

est extrêmement actuelle en ces temps marqués par la réduction de la pensée au calcul, de toute réalité effective au quantitatif, et par la domination absolue du chiffre – dont le langage cybernétique atroce et atrophié est « l’opinion totalement dépourvue d’essence, la surface délaissée par l’esprit ». Une telle réduction ne s’établit pas par hasard sur « la perte complète de la logique ». Sans celle-ci, il est en effet impossible de concevoir, de connaître ou de comprendre quoi que ce soit – à commencer par le langage, ce medium de toute connaissance, et singulièrement de la connaissance de soi.

Enfin, je signale que je rapprocherai parfois des termes de textes ou d'époques chronologiquement différentes. Ces rapprochements se justifient – logiquement, et non pas chronologiquement – par le fait qu’existe une base commune sur laquelle s’appuient les écrivains kabbalistes de toutes époques, même si tous n'atteignent pas aux mêmes sommets de virtuosité (je ne parle évidemment pas d’un progrès quantitatif entre midrashim d’époques diverses, ce qui serait absurde).

Note 2 :
Je me réfère deux fois à cette note dans le développement précédent. Il s'agit en somme, prenant au sérieux l'hypothèse historienne de R.P. Boullu comme elle le mérite (rien que pour la richesse d'exploration du témoignage talmudique sur les nazaréens, la redécouverte de ce tournant essentiel de l'histoire du judaïsme antique que fut la guérilla du Bar Kochba, ou le dévoilement de la manière inouïe de procéder des Sages, par paires, afin d’accomplir l’Œuvre du Char, celle de la Merkavah), de saisir que la Nouvelle Alliance de Jésus – outre le fait d'être le point culminant de la Thora accomplie – participe d’une sorte de « proto-Mishnah » (expression employée par les spécialistes pour parler du Deutéronome nommé en lui-même mishnêh thôrâh, mishnah, redoublement), ou « pré-Mishnah », ou plutôt « Mishnah redoublant la Thora, en esprit et en vérité », comme son *telos,* son *sôph*. Ainsi, cette Nouvelle Alliance a-t-elle ses parties haggadiques (les Evangiles comme haggadah de Pessa(r)h...), halakiques (les Epîtres de Jean comme bréviaires de halakhôth...) et « paraboliques » (les meshâlim de Jésus dans les Evangiles), la parabole étant un pont entre halakah et haggadah.
La Nouvelle Alliance de Jésus se tiendrait ainsi – à soutenir le rapprochement avec les composantes du Talmud – entre Mishnah et Tosefta, ou plutôt avant la Mishnah que nous connaissons dans sa version compilée à la fin du second siècle, ce qui s'accorderait d'ailleurs avec la langue évangélique, plutôt pré-mishnique que

mishnique. Elle aurait été ensuite partiellement recouverte par l'élaboration des deux Talmuds tels qu'ils ont été officiellement promulgués et conservés. Les rouleaux de la Nouvelle Alliance de Jésus auraient été jetés au feu par certains opposants rabbiniques comme le suggère le Talmud lui-même. Le deuxième siècle aurait quant à lui été le lieu historique de l'élaboration évangélique et de sa suite (ce qui n'interdit pas que cela ait commencé avant), en parallèle avec les prémisses de l'élaboration de la Mishnah. D'où la précieuse mise en regard de nombreuses paroles d'un Aquiba, d'un Ishmaël, d'un Méir dans le Talmud, et d'un « Jésus », d'un Luc, etc., dans l'Evangile, ou encore la germination de boutures communes aux corpus halakiques et haggadiques de la Nouvelle Alliance de Jésus *et* de la Mishnah, puis de la Tosefta. Cette grande proximité éclairante aurait ensuite, à partir du troisième siècle, et déjà dans l'élaboration de la Tosefta comme redoublement de la première Mishnah, été occultée, « guénizée » sous censures en quelque sorte – au sens de la double entente de la racine GNZ, enfouir un trésor, mais aussi déclarer hérétique –, et enfouies pareillement les espérances triomphales et « justes » du midrash chrétien, bien qu'on puisse encore ici où là en apercevoir des lueurs dans le Talmud. Cette précision historienne est un élément capital.

Je pointe enfin le fait qu'à l'heure où j'écris ces lignes, cette vaste enquête qu'est *La théurgie de l'Autre* est encore en cours d'élaboration, et que donc, il ne s'agit évidemment pas d'en juger sans avoir la vision complète de cette thèse déterminante, même si la logique en est parfois et *a priori* « étrange », par exemple pour l'identification des Douze et Un et de leurs équivalents rabbinico-talmudiques lus du côté de l'Autre et des « sept du Val Rimmon » (mais cela n'est-il pas dû au fait que nos cervelles ne sont pas initiées, ni *a fortiori* habituées, aux logiques tournoyantes et explosives des Talmuds ?).

PREMIERE ETUDE :
De l'enlèvement midrashique du Néant (lumières du néant dans la pensée des Hébreux)

« Méprise seulement l'intellect et la science,
Les dons suprêmes faits à l'homme –,
Alors tu t'es donné au diable
Et il faut que tu descendes au gouffre. »

(le *Faust* de Goethe, tel que librement cité par Hegel dans sa célèbre préface à *La philosophie du droit*, je souligne)

Le but de cette étude est de saisir la manne de la méditation midrashique du Néant, sa quintessence en tant que pensée de l'Infini et de la Création chez les Hébreux. Que la lumière du Verbe soit, jouant ses variations dorées sur le clavecin bien tempéré du style. Celui-ci est cette force magique qui convertit le négatif en mots magnétiques, en phrases enchanteresses.

La religion des Hébreux, si diverse par ses œuvres, est avant tout une religion de la pensée (en un sens concret) dont l'objet trine et un n'est autre que le dieu, la Création et l'homme, leur alliance alchimique s'opérant dans le cœur de cette langue paradisiaque, sans oublier jamais le quatrième terme, titre du troisième des six ordres de la Mishnah, cet « autre peuple » (cf. Shabbath 62a), les femmes (nashim).

La religion des Hébreux est une puissante poésie pensante, elle a pour but une vie pratique exemplaire, un rapport dansant et liturgique au Temps absolument dénué de tout ressentiment.

Cette « religion » est la grande pensée à quoi conduit « la ligne des orients, des progrès ». Elle est tout autant refoulée par l'infamie régnante que l'est la métaphysique elle-même telle qu'accomplie et renouvelée en la logique spéculative par l'avènement du *Système de la Science*.

Cette grande pensée qu'est celle des Hébreux créé le lieu même de sa formulation et de son développement : la langue « sanctifiée » ou sacrée (lashôn haqôdesh). Elle se produit elle-même en produisant « texte sur texte ».

Le Livre, la Thora parfaite, est dès lors comme un miroir vertigineux de profondeur sur lequel, tout en son désir transformé, l'Infini joue ses arabesques et ses entrelacements de feu noir et de feu blanc. La connaissance contemplative et intérieure de cette haute voltige est réservée à son Assemblée paradisiaque. Celle-ci n'est autre que l'incarnation de Sa liberté substantielle en une aristocratie magnifique du savoir des écritures saintes, dans cette belle langue des hors-la-loi.

Eyn, Eyn, Eyn !

Le mot de la langue sainte sans doute le plus universel et le plus riche pour dire le néant, qui nous servira de fil conducteur pour le genre d'électricité que l'étude exige, est le 'êyn אין. C'est le mot présent dans l'Eyn Soph אין סוף, que l'on traduit par infini, « sans limite », sans fin, au sens de « néant de tous confins », tant temporels

que spatiaux, ou encore au sens de néant de tout extrême sans précision de spatialité ou de temporalité, mais qu'il est bon d'entendre avant tout comme un « dépourvu de toute attribution, de tout sôph (au sens d'un aspect limitant du divin) » pour ne pas le confondre avec un mauvais infini ; en cela, déjà, il est comparable au néant lui-même. Cette formule-pilier de développements féconds du Zohar et de nombre d'autres midrashim jusqu'à la Kabbale

Je distingue i) la kabbale au sens des procédés de l'écriture que sont gématrie, notarique et thémoûrâh employés dès Genèse 1,1 ; ii) de la Kabbale – avec majuscule, comme ici –, ce courant de la mystique juive prenant ses racines d'Hénoch, de la mystique du Char et du Sepher Yetsirah, lequel désigne plus particulièrement encore le mouvement de tradition kabbalistique s'originant au douzième siècle en Isaac l'Aveugle – parce que plein de Sa lumière – et le Bahir, mais que l'on peut aussi bien faire remonter au deuxième siècle et à Rabbi Siméon bar Yo(r)haï, principal intervenant du Zohar, lequel en tant que livre secret ne serait pas nécessairement sans rapport avec les feuillets plus exotériques de la Mishnah ou du Midrash, comme l'enseignement secret vis-à-vis d'un tissage d'enseignements plus exotériques (comme c'est le cas entre les Evangiles canoniques et un évangile secret comme celui de Thomas).

d'un Isaac Louria ne désigne rien d'autre que l'infinité de la sublimité, sa chaude lumière d'émanation baignant par degrés le monde et les mondes, sa lumière primordiale de monde « sans fin », d'avant la Création, d'un avant « logique » auquel ne se mêle nulle chronologie ou notion de durée. Retrouver la source qu'est l'Eyn Soph, c'est retrouver le Temps.

L'Eyn Soph s'appréhende en trois mouvements : il se montre d'abord comme ’ôr ’êyn soph/lumière de l'Infini, éclat diapré et nitescent surplombant le trône (kissê’ associé à la séphirah Kether) ; il surgit ensuite de derrière le voile de sa propre lumière comme l'Infini/’êyn soph ; enfin, sa source même se manifeste derrière le phénomène, son cœur, *le néant*, le ’êyn premier, notre sujet d'étude autour duquel l'Infini, souverainement, tournoie.

Citons d'emblée un mot de Hayim Vital, ce fils spirituel d'Isaac Louria :

« Sache qu'avant que ne soient émanés les émanés et que les créatures ne soient créées, une lumière supérieure simple remplissait toute la réalité. Il n'y avait aucune place libre, sous l'aspect d'un air vide et d'un creux, mais tout était rempli de cette lumière infinie simple ; elle n'avait ni début ni fin ; tout était lumière, une, simple, homogène d'une homogénéité une, et c'est ce que l'on appelle la Lumière de l'Infini (’ôr ’êyn soph). »

Il n'y a qu'à aller derrière cette lumière et au cœur de l'Infini pour révéler le néant et découvrir le secret de Job : « La Sagesse, tu la trouveras à partir du néant ». Ajoutons, et à partir de la Sagesse, tu trouveras la Thora et la Création tout entière.

Nous aurons ainsi pour objet exclusif la compréhension de la méditation du néant dans la littérature sacrée des Hébreux, n'en déplaise à ceux pour qui le néant ne serait qu'une chimère de plus, et qui préféreront leurs lourdes œillères-paupières à la méditation hébraïque du néant, éveillée, face à face.

De quoi ou de qui s'agit-il derrière ce néant, ce ’êyn/אין, de quelle pensée bienheureuse, de quel art alchimique, de quelle infinie richesse de questionnement, inépuisable en feu céleste et écriture ?

C'est par désir de laisser se mouvoir pareil questionnement que notre entente se doit d'être plus contrapuntique, plus pénétrante, plus jouissive, plus sensible aux nuances et aux stratifications de la langue sainte.

’êyn אין a exactement 383 occurrences dans le TaNaK (sans compter les 40 occurrences sous la forme M’YN…), c’est dire qu’il n’en est pas absent. On peut même dire que le néant est pris à ce point au sérieux par les Hébreux qu’il baigne consciemment l’ensemble de l’écriture du TaNaK.
En effet, la première de ses occurrences est celle de Genèse 2, 5, *au centre* du récit–chiffrage de la Création, de l’œuvre divine, du ma‘asseh Brêshith. Création *ex nihilo* au sens indo-européen que ce grand œuvre divin *avec* le néant ?
Je n’ai pas pour intention de ne pas reconnaître la grandeur de la pensée de la Création *ex nihilo* dans le christianisme, singulièrement dans la philosophie. Ma seule intention sera de montrer d’emblée que cette notion de Création est *autrement* spéculative et grandiose dans l’hébreu de l’initiale écriture initiatrice de la Genèse, loin des nivellements qu’a pu opérer l’entendement des théologiens chrétiens au cours des âges, par méconnaissance du génie de l’hébreu, hors grandeur du génie théo-logique d’un Erigène, d'un Duns Scot, d’un maître Eckhart, d'un Bernard de Clairvaux, d'un Suso, d'un Angelus Silesius et de nombre d’autres dont les voix chantent elles aussi dans le *Paradiso*.
Retrouvons donc la pensée initiale de la Création en hébreu, et par là la pensée du néant au cœur de la sainte communion avec l’acte créateur, le ’êyn figurant dans le mouvement de ce récit d’en-tête de la Thora, et pas par hasard.
Je prouve surtout, dans ce qui suit, que la Création en hébreu n’est pas *ex nihilo* au sens où elle serait tirée abstraitement du néant (lui même considéré comme une abstraction...), comme son extérieur ou son autre, mais qu’elle provient de la relation vivante du père et de son alphabet, du mouvement médité qu’est dès le départ la pensée des Hébreux, dans l’en-creux de joie savante préludant à toute création, pour cette raison même absolument ludique. La Création des Hébreux est une somptueuse dépense cosmique et sans prix, elle est le parfum même de la sainteté caressant de ses effluves spirituelles la narine majestueuse d’Elohim.

La Création, pour le dire vite, est en hébreu l’acte, l’œuvre (même mot ma‘asseh, toute œuvre méditée est un acte) de YHWH יהוה en tant que père de toute chose. Mais, YHWH יהוה en tant que « père » se redouble, se développe, et de père ’av/אב, de père « concept » de toute chose devient l’alphabet, aleph bêth/אלף בית, cette dernière formule pouvant aussi s'entendre comme ’âlaph bêyth : enseigner la maison, la demeure, le Temple (centre de la Création). L’alphabet est cet inouï plérôme (cf. note 1 plus bas ; milouï) du père, son redoublement « dialectique » qui à son tour se redouble en tant que l’œuvre divine (ma‘asseh Brêshith), le grand œuvre du principe, de l’en-tête, à la fois rouleau de la parole-chose qui comprend le monde, et ce monde lui-même saisi depuis l’intérieur de la dite parole-chose incluse en ce qu’elle inclut. Car l’hébreu dès le principe est langue du père, jamais dans l'antiquité, ayant été élu comme lieu du tournant spirituel du *sens* de l’histoire universelle, il ne se dit langue « maternelle », chacun saura en méditer le pourquoi.
De même que nous pouvons saisir notre corps comme œuvre d’art de l’âme, nous pouvons saisir la Création tout entière comme œuvre d’art du dieu, et même comme l’œuvre inouïe d’art et de science du dieu vivant.
Ainsi, par la médiation de l’acte créateur, les lettres sont vivifiées en une œuvre cosmique intégrale, roue et cœur.

Voir ce qu’en chante le Sepher Yetsirah.

C’est la Création spirituelle qui opère sa geste, comprenant la Création naturelle, cieux, terre, étoiles et toute la ménagerie afférente, jusqu’à l’homme complet,

l'Adam du septième jour, lequel par l'étude paradisiaque infinie se sait comme toujours en l'Eden, jouissant dès cette vie des délices du 'ôlam haba', de cette durée divine indéfinie-là, éternelle, parce qu'il a su entendre (shâm'a), écouter, ouïr et donc jouir. En tout cas, est-ce ainsi que la Nouvelle Alliance lit l'Adam de la première création, beau comme la dualité humaine et divine qui le compose, après l'avoir patiemment recréé.
Cet état suprême de qui revêt l'Adam nouveau est celui qu'atteignent, ayant en profondeur soupesé et pensé le néant et leur néant, les rédacteurs de la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a.
Allons voir désormais comment la pensée du néant intervient au cœur d'une telle triomphante composition, dissolvant au passage tout cliché rédhibitoire d'une création abstraitement *a nihilo* ou *ex nihilo* (ce qui ne veut pas dire que cette dernière n'ait pas aussi été envisagée concrètement).

Je confirme l'exclusive et l'importance d'une telle enquête grâce à Bernard Dubourg :
« Dieu est aussi 'l, aleph-lamed : comme élohim, la force, le puissant, le héros, mais également le point focal ('l étant la préposition vers), et surtout le rien, le néant, le non-être ('l étant la particule négative, le substantif d'inanité ; cf. Job XXIV, 25 : « et qui réduira ma parole à néant », l'l – on voit, en passant, que les Juifs n'ont certainement pas eu besoin des Grecs pour développer une théologie négative, leur dieu réunissant en son nom même, tout au long de la Bible, à la fois le tout, le maximum et le rien [...] » (voir *Ce que je sais du Sepher Yetsirah*).

Détour apparent :
Ce dieu spéculatif qui est à la fois le lieu le plus ordinaire (le mâqôm – même si ce mot peut aussi désigner le lieu le plus extraordinaire !), la lumière de l'Eyn Soph ou le siège céleste rayonnant (le trône de gloire, kissê' hakavod), qui est chaque chose en substance, leur esprit, leur totalité, le haut, le bas et enfin le néant, se reflète lui-même dans la vie de cette langue unique et originale dont le mouvement identifie souvent les contraires et où la polémique, telle le tonnerre du dieu, gronde. Le dieu, la langue, l'histoire de la pensée hébraïque se tissent selon ce même caractère spéculatif, concret.
Si maintenant nous considérons cette histoire, c'est un mélange et un enchaînement de tendances opposées et diverses qui, pour la gloire de la Thora, se perpétue de siècle en siècle, et qui rend impossible la connaissance d'aucune partie sans acquérir en même temps celle des autres.
En témoigne la multiplicité des collèges prophétiques, des yéshivoth, bathêy midrash et Sanhédrins ouverts au fil des siècles de l'antiquité tardive, lesquels sont autant de tendances souvent contradictoires, prodigieuses et musicales, de la même affirmation de la pensée qui croît. Le point d'apothéose de ce mouvement d'ébullition et de création est le midrash de l'Assemblée nazaréenne de Jésus, avant la destruction de ce Temple relevé de pierres vivantes qu'est l'Assemblée eschatologique (la quéhilâh), et la dispersion de cette richesse de tendances contradictoires dont le secret n'en fait pas moins retour au cœur calme de ce qui sauve.
En effet, cette multiplicité rayonnante des œuvres de l'hébreu, toutes tendances confondues, sera réduite à la seule voix du judaïsme rabbinique, une fois consumée la double destruction, tant celle du Temple de Jérusalem en 70 – amenant la disparition ou conversion des sadducéens –, que celle de la révolte du fils de l'Etoile et des

pacifiques messianistes qui s'en différencièrent – amenant la dispersion ou mise au secret des auteurs des textes néotestamentaires et de leurs assemblées. Dès lors, la musique triomphante des compositeurs virtuoses des rouleaux hébraïques se réduisit non pas à une peau de chagrin, mais à une ligne mélodique guidant la compilation du Talmud, recouvrant en partie ce qui n'en participe pas ou n'en participe plus. C'est alors que furent mis en sourdine les divers contrepoints gnostiques et que se perdirent les diluviennes partitions nazaréennes dont l'indice de l'existence subsista néanmoins, d'une part dans les Talmuds sous les divers remaniements opérés par la censure intra-hébraïque (même si celle-ci fut aussi et plus tard l'œuvre des églises de l'Occident chrétien), et d'autre part, plus intégralement, bien que sans l'hébreu, dans les traductions en grec de pacotille sur lesquelles se fondèrent les églises grecques puis latines.

Je n'en rappelle pas moins l'aspect contrasté, polysémique, et absolument nécessaire au salut et à la conservation de la langue sainte de la voix unique, bien qu'infiniment colorée et contrastée, du courant rabbinique ultérieur, celle des Amoraïm, Saboraïm puis Géonim. Ce salut se matérialisera comme le Talmud et son étude, nouveau souffle somptueux et inspiré, où, même si « atténuée » et sans certaines clés nazaréennes du midrash, se maintient la polyphonie passée. Mais à nouveau une autre voix se fit entendre, contre le Talmud et pour le retour à la Thora seule, celle des caraïtes. Il n'y a jamais une seule voix dans le judaïsme, mais toujours des échos, des controverses, du pilpoul et des contradictions, ce qui prouve, quelle que soit l'époque considérée, que le texte demeure absolument vivant tout comme ceux qui l'étudient.

Quant à elle, la grande richesse polyphonique des multiples tendances de la fin de l'antiquité ne semble se retrouver, bien que tout *autre,* qu'avec le contact du judaïsme et de la philosophie occidentale, au Moyen Âge.

Cette belle rencontre donnera, avec l'approfondissement, le retour et la composition définitive des trésors du Zohar, une fécondité foisonnante qu'incarneront Rabbi Abraham ben David de Posquières (Rabad), Rabbi Salomon ben Isaac (Rachi), Rabbi Moshéh ben Nahmanide (Ramban), Maïmonide (Rambam), Juda Halévy, Yoseph Karo, Moshéh Cordovero, Abraham Aboulafia, Joseph Gikatilla, Isaac Louria, Hayim Vital, le miraculeux Maharal de Prague, Moshé Hayim Luzzato, le Baal Shem Tov fondateur du (r)hassidisme « moderne », Rabbi Nahman, et tant d'autres.

> Ici encore se dessinent des courants différenciés, profonds et parfois contraires. Ils résultent en partie de la contradiction déjà là *en soi* – plus ou moins délaissée ou plus ou moins méditée – entre philosophie et pensée juive-hébraïque, bien que cette contradiction fondamentale ne devienne lisible à rebours et pensable qu'avec la philosophie spéculative, en tant qu'avant celle-ci *la contradiction* (« l'unité de la différence et de la diversité », cf. Hegel *Science de la Logique*, *la doctrine de l'Essence*) n'avait pas encore été pensée comme telle – la contradiction, ce moteur dialectique de la pensée, meut toutes choses ; si bien que sans la pensée de la contradiction, *i.e.* la contradiction *pensante*, le monde *tel qu'il est* échappe, n'est pas réellement saisi. Certains développeront une philosophie juive (qui dès le départ sera critiquée, soit dès Rabad – contemporain de Maïmonide – et ses hassagôth, ou par Juda Halévy). D'autres s'en démarqueront pour développer la pensée juive en tant que kabbale, « indépendamment » de toute influence extérieure, ou en « dépassant » les lacunes de la philosophie juive, laquelle a eu parfois tendance à se réduire à un aplatissement formel de la vaste floraison des midrashim antiques ou à vouloir redoubler – non pas concurrencer – le Talmud, sans toutefois l'égaler (l'exemple cardinal étant ici le *Mishnéh Thora* de Maïmonide dont je conseille de lire la critique par Spinoza,

même si ce dernier « manque » le Talmud, et ceci dit sans « médire » un instant de la très grande richesse de Maïmonide), etc. Un livre comme *Le philosophe et le kabbaliste* de Luzzato éclaire une telle contradiction, ou encore *L'Epître des sept voies* d'Abraham Aboulafia, l'auteur tentant d'inclure la philosophie (notamment ce qui sera appelé plus tard la philosophie juive) dans la Kabbale, celle-ci étant conçue comme plus vaste que celle-là. L'intellect agent d'Aristote est alors fort surpris de se retrouver tout entier compris dans la pensée du kabbaliste accompli. Il est assez comique (bien que cela soit au fond affligeant) de constater aujourd'hui comment certains des rabbins les plus célèbres sont pétris de préjugés contre la philosophie (particulièrement contre Aristote, mais surtout contre Hegel) ou de voir comment des kabbalistes réputés croient encore que les procédés de la kabbale sont extérieurs au Livre, ne s'emploient que sporadiquement, comme identités fugaces entre deux termes pour nourrir le commentaire exégétique, non sans éviter, le plus souvent, l'écueil de l'indigence. Les philosophes ont certes beaucoup de progrès à faire en direction de la connaissance de l'hébreu, mais le judaïsme aussi, tant en direction de la kabbale (de la Nouvelle Alliance) qu'en direction de la philosophie !

Mais, c'est seulement avec *L'invention de Jésus* de Bernard Dubourg – après les découvertes majeures du 20ème siècle, dont le surgissement des massifs de Qumrân et de Nag Hammadi –, que resurgit le souffle polyphonique initial par le biais de la rétroversion, par la saisie midrashique des œuvres anciennes, perdues et retrouvées, selon l'esprit actualisé de leur écriture primordiale. Le vaste mouvement du judaïsme, la polyphonie orphéonique de l'hébreu, peut dès lors se manifester dans toute la richesse abyssale de son être, de sa provenance, de son devenir. Aucune de ses voix essentielles ne manquant à l'appel, elle peut enfin être saisie dans son unité *concrète*.

Retour au 'êyn :

Mais, revenons-en aux généalogies, aux sens et variations du 'êyn de l'Eyn Soph, dans l'hébreu de la Thora.
Ce néant/'YN a aussi pour sens les perles suivantes :
- un rien, un néant comme en Psaumes 39,6 :
« Voici, tu as strictement limité mes jours, ma vie terrestre est comme un rien devant toi, oui, tout homme placé (sur terre) n'est qu'un souffle. Sélah ! » ;
- Isaïe 40, 22 et 23 : « C'est Lui qui siège au-dessus du globe terrestre, dont les habitants sont pour Lui comme des sauterelles, c'est Lui qui déroule les cieux comme une tenture,

L'Evangile selon Philippe le note, le dieu est teinturier ; chaque jour il opère la bienheureuse lessive d'or, redéployant les riches tentures célestes, de pourpre, de mauve, d'azur, de safran, de verts, et de tous les chromatismes de légende qu'il lui plait de dévoiler, d'embraser et de laisser vibrer, pour les oreilles et les yeux familiers de ces vertiges, mais surtout, et essentiellement, par surabondance bénéfique de sa propre joie qui *revient* toujours.

qui les déploie comme un pavillon, pour sa résidence [en fait pour s'y reposer, LShBTh/lâshâveth, évocation directe du shabbath du septième jour en même temps que de la résidence paradisiaque divine…]. C'est Lui qui réduit les princes à néant, qui fait un rien des arbitres du monde. » Encore une fois il s'agirait, apparence masquant la profondeur, de la Création comme finitude, comme néant devant la gloire rayonnante du Très-Haut, du sublime Tout-puissant à deux doigts de n'être qu'un pur extérieur… Si on ne considère le texte qu'avec l'œil de l'indo-européen

ignorant du midrash, évidemment, c'est à dire en ne tenant pas compte de l'ensemble des sens et des occurrences du mot 'êyn dans le TaNaK et de leurs relations.

- Mais, ce 'YN, en faisant varier sa vocalisation, a aussi le sens de « ne pas », il est marque syntaxique et logique de la négation, il peut encore désigner la privation, « sans », et même en tant qu'adverbe a-t-il le sens de « où ? », du questionnement.
- De manière plus tardive, ce 'YN va également avoir la signification verbale de « rechercher, enquêter », voire désigner le « oui » de même qu'il pouvait précédemment désigner la négation. Flottille de sens joyeux d'être contradictoires et simultanément dans une même unité offensive.

Mais j'en reviens surtout, pour l'approfondir, à ma première occurrence dans le texte « biblique », Genèse 2, 5 :

« Or, aucun produit des champs ne paraissait encore sur la terre, et aucune herbe des champs ne poussait encore ; car YHWH Elohim n'avait pas fait pleuvoir [himetir HMTYR, voix hiphil] sur la terre, et d'homme (Adam אדם) il n'y en avait pas [néant, 'ayin אין] pour cultiver la terre. »

MTR – la pluie (mâtâr) ou le verbe faire pleuvoir (mâtar, par exemple le pain du ciel, la manne en Exode 16) – a un sens des plus signifiants, la pluie a même gR de 42 que da'ath, la science, la connaissance, celle de l'arbre au centre du jardin qu'elle arrose et dont elle permet l'épanouissement, l'allègre floraison allégorique. Dans le même registre, la rosée, tal/TL טל, a pour gC 39 comme le עץ/'êts, le bois, l'arbre ou encore la Révélation, haniglah הנגלה (gR de 39), du « dieu un »/אחד יהוה, IéHoûWaH 'é(r)had (39), etc., et elle est, elle aussi, associée à la manne goûtée en traversant le désert.

Ainsi, qu'il n'y ait pas encore d'homme signifie que la culture du sol sacré abreuvé de la Révélation n'a point débutée, que la terre sainte n'est pas encore vivifiée, conjointement, et par l'œuvre de l'homme et par la pluie du dieu ici posées dans un rapport d'analogie. Ce dernier point, capital, indique que l'homme n'est pas d'office pris dans un lien de servitude, contraint de cultiver le sol (vers sa propre libération) vis-à-vis d'un maître extérieur, mais que, dans le paradis, le sol qu'il cultive, acte par lequel il se connaît, est rendu fertile à loisir par le dieu, mettant ainsi lui-même la main à cette culture de façon harmonieuse. L'épopée haggadique n'a pas encore commencée, le négatif et sa dialectique ne travaillent pas encore le récit.

Sur l'importance de la symbolique de la rosée, voyez par exemple dans la Thora : Exode 16, 13 et 14 ; Nombres 11, 9 ; ou encore Deutéronome 32, 2. Je cite ici Nombres 11, 9 et Deutéronome 32, 2 ; pour le goût : « alors la rosée se répandit sur le camp de nuit, et la manne se déposa sur elle. » et « Que ma parole paraisse comme la pluie, et que mes mots descendent comme la rosée… », etc. Que ma trop trop solide chair se dissolve en rosée, recueillant, plus légère, la manne qui la métamorphose en verbe. A ces mots, je précise que la rosée est associée à la Résurrection des corps dans le rite et la formule nommés thehiyah shel tal (résurrection qu'octroie la rosée). Que leurs os fleurissent comme en un parterre de pensées épanouies !

Ce néant nomme le cœur de cette méditation sublime qu'est l'acte créateur. C'est à entendre littéralement et en esprit : depuis la simple représentation d'un dieu créateur jusqu'à la subtilité du pardès comprenant ce qu'est réellement ce qui est derrière cette représentation de l'acte créateur prise à la lettre. C'est du néant de celui par qui, sol fertile et édénique, la Révélation divine se développe, c'est du néant de l'homme, ce

jardinier et gardien des paroles de YHWH, dont il en va au cœur de ce récit-chiffrage de la Genèse. C'est par cette porte étroite du néant médité que nous allons pouvoir une première fois entrer dans le secret et mettre en évidence quelques-uns des fils qui tissent ce récit.

L'homme Adam est élevé par YHWH Elohim de la poussière vers l'Eden, vers la soie du sol sacré où trône, central, l'arbre trine et un, celui de la connaissance du bien, du mal et de la vie,

> La vie en question, c'est ici (r)hayim, de la racine HtYH/(r)hâyah, signifiant vivre, verbe devenant celui de la seconde éternelle Résurrection, ThHtYH/the(r)hiyah, dans la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a ישוע. Il faut entendre cet (r)hayim (masculin en hébreu) de façon concrète : c'est un art et une science de lire les livres en accord avec l'esprit de la Sagesse qui préside à leur écriture, c'est encore la vie liturgique, au sens où la liturgie est le rapport textuel et rituel au temps. Cette vie ne se préserve pas d'avoir à penser la destruction, mais s'affirme en séjournant auprès de l'Exil, de la douleur, de la connaissance du « bien » et du « mal », de l'adéquat et de l'inadéquat à la Sagesse. En un sens, pensant cette vie comme seconde Résurrection, les nazaréens ont changé la vie. Sans eux, par exemple, n'aurait pas pu fleurir la vie nouvelle des fidèles d'amour ni le *Dolce stil novo*, car sans eux, pas de « christianisme » et déjà d'art romantique au sens où le concevra Hegel, leurs midrashim étant d'ailleurs les premières œuvres de cet art nouveau, les premiers fruits de l'amour absolu, dont aucun n'est sujet à la chute, ni à la corruption.

arbre de la Révélation dont le fruit amer illumine le sens de l'ensemble du jardin, de l'Eden,

> Le mot Eden, dont la chose mériterait de longs développements, est issu de l'akkadien et du babylonien. En grec, il est *édôn*, la racine de l'hédonisme, mot qui en cette langue grecque comme en hébreu signifie volupté, mais ce n'est qu'en hébreu que le mot a le sens des délices du Verbe et de la connaissance des saintes écritures.

de ce parc paradisiaque comparé aussi aux commandements (mitsvôth) dans la mesure où, comme ceux-ci, il doit être gardé, conservé.

> Cette analogie s'obtient par gzérah shavah, le même verbe ShMR étant en usage tant pour garder les commandements que pour garder le jardin.

Voici maintenant les occurrences suivantes de ce 'êyn dans le rouleau de la GeNèse :

Genèse 11, 30 : « Saraï était stérile, elle n'avait point (néant 'YN/'êyn) d'enfant. »

Genèse 19, 31 : « L'aînée dit à la plus jeune : " notre père est âgé, et il n'y a plus d'homme [ve'ish 'êyn/et d'homme néant] dans le monde, pour s'unir à nous selon l'usage de toute la terre. " »

Ici, ce sont les filles de Loth méditant le viol sous ivresse de leur père bien-aimé afin que descendance soit. En procéderont deux peuples idolâtres, les Ammonites et les Moabites.

> De ce dernier jaillira Ruth dont la conversion peut être lue comme un renversement de l'inceste des filles de Loth et de l'infamie de Sodome et Gomorrhe, mettant ainsi fin à la malédiction qui s'en était suivie, et y mettant d'autant plus fin que sa descendance compte parmi elle David, le prototype midrashique du Roi-Messie.

Genèse 20,11 : « Abraham répondit : " C'est que je pensais : Pour peu qu'ils ne craignent pas [littéralement "si néant de la crainte" /RQ 'YN-YR'Th/rak 'êyn-yire'ath] Elohim dans ce pays, ils me tueront à cause de ma femme. " », etc.

On remarquera dans ce défilé que le néant est celui de l'homme Adam ou de la crainte de dieu, touchant alors au cœur de l'essentiel. Ainsi, d'après Proverbes 9, 10,

cette crainte de dieu, qui est aussi le premier degré d'entrée dans l'Alliance pour les prosélytes de la porte, n'est autre que « le commencement de la Sagesse ». C'est the(r)hilath (r)hôchmâh/ThHtLTh HtKMH de gC 911 comme R'ShYTh, le commencement de la Thora ! Il y a aussi un jeu de mots entre la racine YR'/yâra' (craindre, respecter), et YRH/yârah (jeter, lancer), entre la racine de cette crainte et la racine de la Thora. En outre ici, la crainte de dieu, YR'Th YHWH/yire'ath iéhoûwah, contient en toutes lettres la Thora/ThWRH, tandis que « la crainte de »/YR'Th a exactement les mêmes gématries que ThWRH, la Thora.

Ainsi, « craindre le seigneur » signifie étudier la Thora, la Loi, la Révélation. Par cette étude, cette crainte de YHWH – et qu'y aurait-il à craindre si ce n'est ce qu'il y a de terrible dans le divin, qui n'est ni des hommes ni du monde ? – se supprime, conserve et élève pour libérer toujours davantage le grand désir, jouissant, paisible et ailé, au cœur battant de l'étude. C'est bien là le commencement toujours remis en jeu de la Sagesse, puisque la Thora est l'œuvre même de la Sagesse dès son principe ou rêshith, lui-même l'équivalent du « commencement de la Sagesse » comme nous l'avons dit. De plus, si l'on trouve the(r)hilath (r)hôchmâh en Proverbes 9, 10, l'on trouve en revanche la variante rêshith (r)hôchmâh en Proverbes 4, 7, ce qui prouve bien l'équivalence des deux termes. Je rappelle encore que le premier verset de la Thora a pour gC 2701 = 37×73, le produit des gR et gC de (r)hôchmâh. Ce fait est en outre confirmé par le Zohar puisqu'il fait correspondre la séphirah (r)Hôchmâh au mot rêshith, lisant ainsi le premier verset de la Genèse non pas seulement brêshith bara' Elohim, mais be(r)hôchmâh bara' Elohim : « en Sagesse dieu créa » (c'est là l'une des nombreuses analogies que pose le Zohar entre les séphirôth et des termes clés de la Thora). Le Targum Yeroûshalmi s'en fait l'écho, traduisant brêshith par be(r)hochmatha'. Ou encore, le début du *Midrash Tan(r)houma'* commençant par citer Proverbes 3, 19 pour commenter les trois premiers mots de la Genèse : YHWH BHtKMH YSD-'RSd/Iéhoûwâh bé(r)hôchmâh yâssad-'ârets, « YHWH en Sagesse a fondé la terre », etc.

Ce néant de l'homme quant à lui est l'occasion inouïe de dégager nos sens et notre raison en les accordant à la calme vélocité du calame de diamant de la raison hébraïque. En effet, le récit-chiffrage de la Genèse, où ce néant est central, bien qu'inaperçu, donne son mouvement à l'ensemble de l'écriture de la Thora, mouvement qui progresse aussi par le négatif et sa compréhension. Ce n'est que parce qu'il y a expulsion du jardin des dévarim, des paroles-choses du dieu, qu'il y a ce mouvement d'écriture vers la Révélation au Sinaï, puis vers la terre promise. Sans cette expulsion, il n'y a pas de retour amplifié à cet Eden primordial approfondi en lui-même, jouissance devenue réellement plus riche.

Ce récit d'en-tête n'a donc pas été mis là par hasard, mais pour donner son impulsion à l'ensemble du questionnement vif, debout, patient et urgent qu'est la Thora – là aussi « Time : the pressant. » –, à la considérer bien entendu avec des yeux qui savent la lire et en libérer l'expérience. Le but de ce récit n'est autre, et il est obvie, que l'élévation, la formation (yetsirah)

Ce mot est de la racine YSdR (yâtsar)/NSdR (nâtsar), celle qu'adopteront les nazaréens, entre autres choses rédacteurs des Evangiles. Cette formation de l'homme au cœur de la Création pourrait être mise en parallèle avec ce que nous nommons culture au sens des Lumières, de l'acte de cultiver son jardin ou encore avec l'allemand *bildung* dans le sens de construction, de formation, où l'homme s'appropriant la culture de manière vivante et critique s'approprie lui-même, se connaissant en connaissant son autre – c'est-à-dire tout autre comme *sien* –, et s'élève.

de l'homme Adam et de sa femme, c'est ce qui comble le dieu au septième jour, c'est le fruit d'or du glorieux shabbath.
Je souligne qu'en ce point la plupart ne retiennent que l'expulsion, la chute, le littéral, sans même deviner ce qui se cache de secret spéculatif en dessous, et pour cause puisque ceux-là n'ont pas réellement accès au sod de la langue sacré, c'est-à-dire au mouvement midrashique qui en meut la pensée.
Ce secret, le Zohar me l'indique avec diligence en commentant le verset de Genèse 2, 5 que j'ai cité :
« Les produits de la terre étaient en effet cachés et ne se dévoilaient pas, le ciel était entravé car il ne pleuvait pas sur la terre, et cela parce que " l'homme était néant ('YN) ", il n'existait pas, n'avait pas été créé, tout ainsi était arrêté. Sitôt l'homme apparu : " Les bourgeons apparaissent sur la terre ", l'ensemble des forces qui y étaient enfouies se révélèrent et foisonnèrent. » (Zohar 97a).
Mopsik note à cet endroit :
« L'homme n'était qu'un projet au sein de la séphirah Kether, appelée aïn ou néant. L'homme est, selon ce texte, le but de la Création du monde, sans lequel celle-ci est vaine et n'est que pur possible. »
Sans l'homme-Adam, tout l'ensemble de la Thora n'a pas le moindre sens. Car c'est la formation de celui-ci, son élévation depuis la poussière jusqu'au paradis qui délivre pour lui la sève du sens. C'est là la pierre de fondement, le prisme mirifique où tous les sens de la Thora viennent se réverbérer et s'éclairer les uns les autres, être comme des moments fluents d'un même projet de pensée et d'enseignement où se mêlent récit littéral, rêves élevés, imagination féconde, lois et commandements, jeux de langage, calembours, « alluvions d'allusions », questionnement midrashique incessant et secrets de kabbale, bref où s'enchevêtrent, en cette alchimie verbale à bon droit nommée écriture, les quatre niveaux du Pardès (mot issu de l'hébreu du *Cantique des cantiques* et en dessous du perse pour verger) : pshat, remez, drash, sod, sens simple ou littéral, allusif, sollicité, sens caché ou secret. Le sens du texte est le simple, le pshat, mais pshat illuminé des éclats précieux du sod, des joies ductiles du drash, des iridescences éparses du remez. Sans l'un de ces degrés, l'on se prive de l'excellence de la vue que donne la connaissance de la langue sacrée, écueil d'autant plus à éviter que c'est cette vue qui permet de se plonger dans la Thora les yeux ouverts, c'est-à-dire pour ces Hébreux dans la chose même.
Ce qui prouve que le but de ce récit n'est autre que la formation de l'homme/Adam, c'est la double équivalence comprise à même son écriture entre le questionnement infini, **le mâh/MH**, et **l'homme Adam/'DM** :
MH a pour **gR 18 et gC 45** tout comme Adam !
Ce MH/mâh apparaît pour la première fois en Genèse 2,19, au moment où Adam sous l'instigation de YHWH nomme chaque animal du verger en disant quoi ou quel, MH/mâh, est son nom. Ainsi, la première occurrence du questionnement est-elle placée dans la bouche de l'homme/Adam, lequel met en question la Création tout en la nommant (ou plutôt d'abord ce qui est le plus proche de lui dans l'ordre des règnes, les animaux). Ce n'est qu'ainsi qu'il la réfléchit dans l'élément du langage que, simultanément, il développe, jusqu'à ce qu'elle y soit comprise et qu'il puisse se connaître et se trouver lui-même grâce à celui-ci. Dès lors ce monde dont il est la couronne ne lui est plus un autre, il est *son* monde. Car nommer, c'est mettre en question, mettre en mouvement la chose nommée en même temps que par là elle est sue, appropriée, déterminée adéquatement. De la même manière, dieu est-il le Nom, la question des questions, le questionnement suprême dont le questionnement sans fin qu'est l'homme est l'image. Le Nom a aussi été conçu à l'image de l'homme. Pour le

midrash, dieu est une question en un sens autrement subtil que ce qu'en fait une théologie d'entendement pour missels et catéchèses. Ici dieu n'est pas « une question grosse comme le poing » comme l'écrit Nietzsche pensant sans doute au dieu d'entendement qui, hors quelques théologiens singulièrement subtils, manque de musique et donc de vie.

La seconde occurrence de mâh/MH a lieu au moment où le dieu demande à « la femme » pourquoi elle a mangé du fruit de l'arbre.

Le mâh/מה n'apparaît que ces deux seules fois dans le récit d'en-tête de la Thora : une fois à propos d'Adam questionnant et nommant toute chose, une fois à propos d'Eve pour attirer l'attention et le questionnement sur l'acte par lequel elle a entraîné Adam dans ce vice qui consiste à manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal *sans y être prêt*, sans l'accord du dieu. Cet empressement, cette diabolique impatience, équivaut à n'avoir pas su garder le premier commandement (garder les commandements c'est lishmôr 'êth-hamitsvôth), celui de savoir garder le jardin du Livre (garder le jardin c'est encore la racine shâmar) ; c'est pourquoi ensuite l'assassin Caïn (QYN/kaïne), dont le nom signifie métaphoriquement le refus de laisser toute possession terrestre (possession c'est QNYN/kinyân, racine QNH/kânâh + jeu avec QNN/kânan, construire, bâtir et dérivés), dira : « Suis-je le gardien (hashômêr/HShMR) de mon frère ? » (Genèse 4,9).

> A propos de ce verbe garder, une fois Adam et sa Vivante démis de leur responsabilité quant au jardin, le verbe lishmôr s'applique tout naturellement aux chérubins nommés pour en garder l'entrée. Ils tiennent l'épée (celle du jugement eschatologique) et il est dit d'eux dans le dernier verset qui « clôt » le récit initial qu'ils sont là : lishmôr 'êth-derek 'êts ha(r)hayim/« pour garder la voie de l'arbre de vie » ; hors celle de YHWH, c'est là une responsabilité sans égal.

On peut ici penser à Baudelaire qui confiait dans ses journaux intimes que la vraie civilisation est dans la diminution des traces du « péché originel » ; autrement dit, certainement pas dans *la croyance* au progrès unilatéral des sciences finies, de la technique séparée de la méditation historiale de son essence, cette idée de progrès reposant d'ailleurs sur une fallacieuse hiérarchisation quantitative, une pure abstraction. Si dénuée de « péché » que cette *croyance* se veuille, ne méditant pas sa source, elle retombe toujours, immanquablement, dans l'ornière boueuse de sa fausse conscience purulente.

De ce double rapport entre le questionnement et l'homme se déduisent diverses considérations, par exemple que l'homme se tient debout en tant que question comme l'énonce le Talmud, ou encore peut-on mieux entendre ce pourquoi le créateur, une fois que l'homme commence à se perdre, l'interpelle par une question riche de sens :

« Où es–tu ? ['YKH/'ayekâh, le premier mot 'YKH/'êykâh et le titre du livre dit aussi des Lamentations] » (Genèse 3,9) :

autrement dit, n'es-tu pas en train d'errer d'avoir mangé du fruit de la science des écritures sans être capable de la comprendre, t'es-tu perdu en mangeant du fruit amer ou pas ?

Dernier point au sujet du questionnement.

De l'humain vers le divin ou du divin vers l'humain, le questionnement ne se médite ni ne s'adresse de la même manière, ce que Kafka résume à merveille, parlant de « la mélodie talmudique des questions, des conjurations, et des explications précises : l'air passe dans un tuyau qu'il emporte avec lui ; [tandis qu'] en revanche, du fond de lointains et infimes débuts, une grande vis, fière dans l'ensemble, humble dans ses

spirales, tourne à la rencontre de l'interrogé. » (*in Préparatifs de noce à la campagne*).
Il y a la façon qu'a l'humain d'aller vers le divin, questionnant le texte – à travers le dialogue avec autrui et/ou en s'y plongeant, talmudiquement et/ou bibliquement –, c'est-à-dire saisissant de mieux en mieux la difficulté qu'il y a à penser le Nom, à le revêtir et à devenir enfin son souffle impétueux de shôphâr retentissant ; et il y a celle qu'a le divin de venir vers l'humain, « l'interrogé », lui qui est un *quoi*. Le questionnement est bel et bien l'épicentre de l'épopée sismique qu'est la pensée juive.

Mais je repars désormais de la première occurrence du néant ('êyn) dans la Thora, première occurrence confirmée par les suivantes, notamment celle qui lui fait le plus nettement écho, celle de la stérilité de Saraï dont on sait que devenue Sarah, après avoir donné son hé de souffle à Abram métamorphosé lui-même en Abraham, elle accouchera du fils-Messie providentiel, Isaac, ce rire de dieu renversant l'état de stérilité et de disette en celui d'une abondance « proverbiale ».
Nous savons désormais que sans la mystique du néant comme secret spéculatif de l'homme-Adam, c'est le cri du « yapadom » qui domine (celui des filles de Loth), et par lui c'est le viol de la Thora, l'idolâtrie, loin du regard intense du dieu dont les rayons fortifient l'âme ; sinon, lamentablement, l'idolâtrie domine, dénuée de toute royauté, c'est-à-dire du Verbe. Celui-ci, indemne au cœur d'un tel désert qui ne cesse de croître et où sévit la pire des pestes, rejoint les domaines sacrés de son acheminement vers lui-même en ceux qui le recherchent, le désirent, le laissent vivre.

La kabbale du néant au fil de l'écriture de la Thora :

Je l'ai dit, la question du néant est primordiale pour *l'écriture* de la Thora, pour le projet universel et providentiel qu'est celle-ci, mais ce n'est pas tout ; il faut – et en profondeur – le prouver.
Le 'êyn/**אין**, néant ou rien, marque syntaxique de la négation a pour anagramme exacte **אני** 'ani, le Je divin, ce substitut révérenciel de YHWH. Comme à l'état construit **אין** se prononce 'ayin, je remarque même que les deux mots ont même esprit, qu'un même souffle verbal les anime. J'ajoute que ce Je est représenté de manière tout aussi imposante dans le TaNaK, environ 600 occurrences…
Ce « Je » est celui du « Je suis l'Eternel » : 'NY YHWH/'any Iéhoûwâh.
Développé, il est 'NKY/Anokhi, celui de la première parole-chose, du commandement à l'infaillibilité de platine, celui de la sortie d'Egypte :
« Je suis YHWH ton dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte. »
Ce n'est pas n'importe quel « je » qui peut parvenir à affirmer cela. Ce Je de la sortie d'Egypte et de la Création est la gloire des Hébreux, le prototype de la « subjectivité infinie » qui se développera dans le christianisme et que l'on chercherait en vain chez les Grecs, lesquels ne connurent que la « subjectivité finie » dont le plus bel exemple serait sans doute Socrate, s'il fallait choisir parmi une telle assemblée d'âmes divinement animées du *logos*, qu'il soit homérique, pindarique, eschyléen, parménidien, héraclitéen, sophistique, platonicien, aristotélicien, etc.

> Outre 'Ani et 'Anokhi, il y a un troisième Je divin, plus secret, 'Ani Hoû'/'NY HW' privilégié par Isaïe et par l'Apocalypse en lien à sa mystique de la Création avec le Néant, 'Ani Hoû' dont les gR et gC de 37 et 73 l'identifient à la Sagesse. Il y a ainsi trois expressions en hébreu

pour le Je divin, il est trine et un, concret : Je de la sortie d'Egypte et de la Révélation, Je de la Création, Je de la mystique du Néant en mouvement.

Ce jeu entre le Je divin infini et le néant nécessaire à l'acte créateur de ce même Je est des plus performants, et il l'est là où on l'attend le moins : dans le Nouveau Testament. C'est en effet là que nous sera enfin dévoilée la clé du néant selon la pensée des Hébreux, et pour le dire plus clairement, dans l'Apocalypse de Jean.

Bernard Dubourg prouve, dans *L'invention de Jésus*, je le rappelle, que le corpus tenu pour sacré depuis deux mille ans par les églises de tout bord n'a pas été écrit dans ce grec imbuvable qu'elles s'imaginaient jusque-là en être la langue de rédaction primitive, mais bel et bien en hébreu, selon les modalités midrashiques et les virtuosités kabbalistiques propres à cette langue. Conséquences parmi d'autres et pas des moins comiques de la découverte d'une pareille *terra incognita* – car enfin nous pouvons crier « terre ! » – : les églises se trompent depuis deux mille ans quant à la langue (et donc quant au *sens*) de leurs textes sacrés ; de même, Jésus n'a rien d'historique ni de mythique au sens trivial, mais il est d'abord un personnage midrashique, tout comme Paul, Pierre, Jacques, Jean et consorts, ce qui n'exclut d'ailleurs en rien que tel ou tel rabbi l'ait revêtu. Question de philologie, de l'art de bien lire selon l'amour absolu du Verbe.

Je l'ai dit d'emblée, je fais entièrement mienne cette thèse dont l'auteur émérite apporte les preuves rigoureuses par degrés successifs et progressifs ; et je poursuis, et je reprends. Qui m'expliquera la célèbre occurrence évangélique du « personne » en Matthieu 11, 27 : « Toutes choses m'ont été livrées par mon Père ; et *personne* ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; ni *personne* ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler [racine de l'Apocalypse, niglah]. » ? Ce « personne » (grec *oudéis*) m'évoque irrésistiblement le surnom (le même *oudéis*) que se donna Ulysse pour tromper l'anthropophage Polyphème, ou encore le grand-papa-personne d'un célèbre poète de la noble Albion. Mais je n'en suis pas pour autant mieux renseigné sur ce « personne » évangélique qui, rétroverti en bon hébreu doit avoir sa logique, son sens… Personne si ce n'est le fils ne peut saisir pourquoi le père s'appelle personne. Ce que l'on traduit par « personne », avant d'être un *persona* latin – cet atome de l'*Imperium* – où le sens de néant se perd, était en grec de traduction un « *oudéis* », lequel signifie personne, de la même manière qu'en français ou dans le grec de l'*Odyssée*, autrement dit à la fois rien *et* personne, à la fois néant *et* quelqu'un. Aspect non dénué d'humour : comme si les traducteurs juifs-hébreux de l'Evangile avaient un instant songé à Homère…

Le midrash n'est pas de ces pseudo-pensées qui dissimulent leur vide sous les gesticulations qu'elles engendrent, mais son contenu est riche et subtil contrairement à ce qu'il devient dans le grec à la syntaxe sémitique des traductions néotestamentaires et autres. Ce rapprochement entre rien et personne, néant et quelqu'un, en ce qui concerne le sens, le midrash n'a de cesse de le féconder, de le relever, de le laisser fleurir. C'est ainsi que les mashâlim, les paraboles-puissances proverbiales des Evangiles, si elles résonnent de ce « personne si ce n'est le père » ou « personne si ce n'est le Fils », lequel demeure pour l'instant un secret, mentionnent aussi le Qui, le quelqu'un (MY/mi). Ce dernier se fait l'écho de ce rien, personne, ce 'êyn/'YN. En effet, MY/mi (Qui), lié par calembour au MH/mâh, le questionnement, le « quoi » essentiel de la langue sacrée, est tout proche de ce 'YN/'êyn, rien, personne, néant, pour la simple raison des rangs dans l'alphabet des lettres qui constituent ces deux mots et de leur jeu différentiel : le noûn et l'Aleph de 'YN ont pour différence de rangs le treize (14-1) lui-même rang dans l'alphabet du mem M de MY/mi, Qui, le yod Y restant inchangé de l'un à l'autre. Ce qui permet une

méditation mystique de plus : le rien qui est personne est aussi MY, Qui, le substitut révérenciel du dieu YHWH en tant que question. Pour l'essentiel, cette question est celle de savoir Qui est le Messie, la vérité de ce MY étant, dans le Nouveau Testament, d'être l'acrostiche pour **M**ShYHt **Y**ShW' : le Messie Jésus Iéshoû'a. Sous « personne si ce n'est le père » (ou le Fils) s'entend ainsi « Qui si ce n'est le père » (ou le Fils), c'est-à-dire le Tétragramme YHWH, le dieu qui se tient debout, vivant et ressuscité en tant qu'infini questionnement et dont l'un des substituts révérenciels n'est autre que 'B/'av, le père. Lui et Lui seul détient tout d'abord les clés de l'accès au vaste Eden fastueux de la Révélation, avant même qu'il ne les transmette à celui qui est comme Lui, son Fils, le Qui par excellence. Cette idée-force, ce forceps verbal, est l'approfondissement de ce libre jeu d'anagrammes entre le Je 'NY et le néant 'YN, le rien rutilant de joie dont ruisselle le trésor amassé dans les greniers de la pensée du père, dans l'attente de l'avènement du Royaume.
Un exemple d'usage évangélique de ce rien qui est le questionnement lui-même ?
Luc vient à nous de sa parole pleine de presto et de vie :
« Rien ('YN) de ce qui fut caché ((N)KSH ou KYSH accompli) n'est qui ne ('ShR L'/'asher lô') sera dévoilé (YGLH inaccompli), et rien ('YN) de secret (NSThR ou SThR, à l'accompli) qui ne sera connu (YD' inaccompli). » (Luc 12,2).

Cette sentence irrévocable se trouve aussi dans le cinquième des *logoi* de l'Evangile de Thomas, ce maître ès maximes : « Jésus dit : " Connais ce qui est en face de ton visage [référence à la transmission du secret face à face comme de HaShem à Moshè au Sinaï], et ce qui t'est caché se révélera à toi. Car rien de caché ne manquera d'être révélé ! " ». La formule rien de caché, 'Y**N** NSTh**R**/'êyn nistar, est connue du midrash, cf. *Midrash Tehilim* 19,13 par exemple. S'y devine NR/nêr (la lampe de la Révélation) comme notarique finale de ce « rien de caché » contenant déjà son dévoilement inscrit à même sa formulation. Les quatre verbes kâssâh, niglah, nisthar, et yâda' ici présents sont d'une extrême importance. Le premier est lié au trône/kissê' (à son dévoilement final), le second est la racine de la Révélation, le troisième la racine d'Esther ('SThR/il tiendra caché... jusqu'au Jour, cf. la métaphore midrashique d'esther panim, du voilement de la Face du dieu jusqu'à la fin de tout Exil, dans la Révélation) et du secret des écritures, et le quatrième enfin est la racine de la Science du bien et du mal, de l'adéquat et de l'inadéquat à la Sagesse, c'est da'ath, la gnose, la science des écritures sacrées en acte. La présence en filigrane de la lampe (de celle qu'au Jour il ne faut pas tenir sous le boisseau…) s'éclaire au verset suivant puisqu'il est dit alors que tout ce qui était dans la ténèbre sera entendu dans la lumière ! Cette lampe implicite, NR/nêr, a aussi pour gR 34 comme l'esprit/RWHt/réoû(r)ha. Ces Hébreux nazaréens peuvent bien dire comme l'illustre Sun Tze : « Attaquez à découvert, mais soyez vainqueur en secret... Le grand jour et les ténèbres, l'apparent et le caché : voilà tout l'art. ». Cette formule leur va comme un gant, eux qui ont attaqué à découvert (comme le dit le verset suivant de Marc : «ce que vous avez dit à l'oreille dans la cave sera proclamé [QR' comme on proclame la Thora] sur les terrasses »), ont été apparemment défaits, mais surtout – et sur quelle longueur de temps ! – vainqueurs en secret pour n'avoir pas méconnu le brûlant secret de la seule victoire qui vaille, se faire livre vivant et le dire.

Le néant, le 'êyn divin, est ici lié à la Révélation des écritures saintes, à la connaissance suprême pour la langue sacrée, à son sod équivalent du vin, de la loi nouvelle et légère. Tout ce qui a été caché à l'accompli sera dévoilé à l'inaccompli, dans le temps de l'accomplissement. Il suffit, comme y enjoint la Nouvelle Alliance

de Jésus, de lui prêter oreille et de le laisser venir librement. Alors, tout est dévoilé jusqu'au rien lui-même, cœur de lumière diluvienne d'où flamboie l'Infini de la recréation complète.

Je n'ai plus, ultime exemple de la situation de ce rien dans la littérature nazaréenne, qu'à ouvrir l'Apocalypse de Jean dont le désir d'être lue et mise à nu croît :

> Car, croyez-moi (ou pas), ces textes vivants ont, métaphoriquement parlant, le désir d'être lus, ce n'est pas pour rien que la Thora est comparée à une fiancée qu'il s'agit de savoir mettre à nu, dévoiler. Subtil érotisme de la tradition des Hébreux loin des faux savants et des charlatans. S'il avait eu l'heur de le connaître, nul doute que l'auteur de *L'érotisme* aurait su l'apprécier comme la confirmation par excellence de sa pensée.

« Ceci dit le saint le véritable qui tient la clé de David : *celui qui ouvre personne ne fermera et celui qui ferme personne n'ouvrira*. » (Ap. 3,7).
La dernière proposition soulignée par moi est un calque d'Isaïe qui, lui, connaît la clé de la maison de David

> Cette clé de « la maison de David » n'est autre que celle du Temple de Jérusalem dont le destin eschatologique est le but et la trame de l'ensemble de l'épopée midrashique d'Israël et de Juda, les nazaréens de Jésus parvenant seuls à relever et raviver le Temple dans leur chair même.

et non pas « la clé de David » comme la Révélation en fait ici état par effet de condensation voulu.
Le saint le véritable, pour ces rédacteurs de la Révélation, n'est autre que Jésus-Josué Messie, ai-je besoin d'en établir la preuve ?
Un verset y répond :
« disant : Ha ! qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus Nazarénien ? Es-tu venu pour nous détruire ? Je te connais, qui tu es : le Saint de Dieu [c'est aussi celui qui est voué, consacré à YHWH]. » (Marc 1, 24).
On trouve encore l'expression en Jean 6, 69, dans la bouche de ceux qui le vénèrent cette fois. Il est bien le Saint au sens où le dieu de l'Ancienne Alliance était, quant à lui, le Saint d'Israël et le Rédempteur :
« Ne crains point, toi Jacob, vermisseau ! (et vous), hommes d'Israël ! Moi je t'aiderai, dit l'Éternel, et ton rédempteur, le Saint d'Israël (quedôsh yissraël). » (Isaïe 41, 14).
Ce Saint en vérité tient la clé de David, autrement dit celle de la prêtrise suprême (du Temple) et de la royauté en tant qu'il est Roi-Messie fils de David (et de Joseph, non pas qu'il ait deux pères à la lettre, mais une double ascendance terrestre, sans parler de la céleste). C'est ce que clame le divin Matthieu dès le principe de son Evangile.
Mais venons-en à ce qui nous intrigue ici, la situation de ce « personne », de ce « néant » dans la proposition que j'ai soulignée. Isaïe 22, 20 à 22 : « En ce jour, je ferai appel à mon serviteur Eliakim, fils de Hilkiyahou. Je le revêtirai de ta tunique, fixerai autour de lui ta ceinture et remettrai ton pouvoir entre ses mains ; il sera un père pour les habitants de Jérusalem et les habitants de Juda. Je poserai la clé de la maison de David [le saint Temple objet de tous les regards et/ou de toutes les convoitises !] sur son épaule : *Il ouvrira et personne ne fermera et il fermera et personne n'ouvrira (**WP**TtHt **W'YN** **S**GR **WS**GR **W'YN** **P**ThHt/vôphâtha(r)h v'êyn sôguêr vsagar v'êyn phthê(r)ha)*. »
La syntaxe de cette ultime sentence revenant sur elle-même comme le rouleau des cieux et de la Révélation qui s'enroule et se déroule, palindrome de mots de feu, est

irréprochable. Elle est reprise d'une seule voix par la Révélation : « Et à l'ange de l'Assemblée (mal'ak haquéhilâh) qui est à Philadelphie, écris : Voici ce que dit le saint, le véritable, celui qui a la clef de David, *et celui qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira*. » (Apocalypse 3, 7).
A cette première sentence l'Apocalypse fait écho : « Et moi, je pleurais fort [temps de pleurer et temps de se réjouir comme dit Qohéleth !], parce que nul (personne 'YN) n'était trouvé digne d'ouvrir le Livre ni de le regarder. » (Apocalypse 5, 4). Ce personne est le même, c'est le saint le véritable, le dieu au nom nouveau, l'incomparable maître ès néant, l'expert hors pair tant dans la lecture du Livre, son ouverture, que dans la recréation de toute chose à Sa ressemblance. Savoir lire et savoir créer sont une même chose pour ce « personne » absolu, cette ruse de l'absolu personnifiée.
Ces deux propositions apocalyptiques nous intriguent encore davantage quant au sens de pareil 'YN/'êyn, d'autant que le texte d'Isaïe ne semble pas prompt à en dévoiler les clés – comme tout texte biblique, car il s'agit d'aller soi-même puiser à la source vivace du texte. La première proposition comporte d'ailleurs par deux fois comme inséré en elle le fameux Eyn Soph, sans présager aucunement qu'il ait été connu des auteurs de la dite proposition.
Nous pouvons déjà nous demander : qui peut bien être cet Eliakim placé ici en si haute estime ?
Eliakim/'LYQYM a pour sens littéral – ce qui en indique d'emblée toute la profondeur pour le midrash nazaréen – : « Dieu relève, ressuscite » (racine QWM/qoûm) !
Et qui donc ce dieu YHWH relève-t-il en premier lieu si ce n'est son fils, Jésus Iéshoû'a ? Eliakim est par ailleurs identifié à l'un des fils de Josias, le plus grand roi du second livre des Rois, celui sous le règne de qui la Thora (en tout cas est-ce ainsi que le midrash présente les choses…) est retrouvée dans le Temple, roi qui, enhardi et rendu heureux de pareil retour, fit la plus grande Pâque jamais faite depuis Moïse et la sortie d'Egypte, rappelant ainsi volontairement le lien indissociable entre la Pâque, l'écriture de la Thora et l'éveil hors des torpeurs vagues et équivoques de l'idolâtrie !
Le roi Josias (יאשיהו) est d'ailleurs lu comme le vainqueur (יושיע alias Jésus ישוע, on peut encore le lire comme le Salut/hayôshoû'ah, הישועה) par l'Apocalypse de Jean, notamment via l'équivalence des lettres aleph et aïn.

De même, si l'Apocalypse parle des deux témoins de son vainqueur (cf. Ap. 11,3), c'est encore en référence (notamment, car ils peuvent aussi être Hénoch et Elie par condensation midrashique) à l'histoire qui trame le second livre des Rois. En effet, selon cet angle, les deux témoins sont Elie et Elisée, soit 'LHYW W'LYSh' ('eliyaoû ve'elisha) pour la raison, d'une part de leur excellence, d'autre part, parce que le vainqueur YWShY' se lit en toutes lettres dans l'association de leurs deux noms (tout comme s'y lit Jésus-Iéshoû'a).

Ce lien entre Josias et le vainqueur n'est pas sans rapport avec le célèbre artefact midrashique Armageddon, ou plutôt la montagne eschatologique Har-Méguiddô(n)/HR-MGDW(N) : la vallée (biquâth/le puits) de Méguiddô(n) qui était le lieu de la défaite et de la mort du roi Josias au seuil de l'Exil devenant, par renversement eschatologique, la montagne (qui est bien si je ne m'abuse le contraire de la vallée) de Méguiddô(n), le lieu de la victoire du Ressuscité qui relève Josias et met fin à tout exil. Je tiens ici ce fait pour une évidence midrashique acquise.

Méguiddo est une ville de la tribu de Manassé, ce qui s'accorde avec le fait que l'Apocalypse (pour des raisons midrashiques complexes) remplace

> Dan par Manassé comme nom de l'une des douze tribus d'Israël dans la liste qui en est donnée en Apocalypse 7, 6 (MShNH lu MN/la manne + ShH/l'agneau, tandis que l'autre demi tribu Dan est associée à la révolte religieuse, et au jugement/din).

Dans la proposition soulignée plus haut, le duo en jeu relativement au ’YN, au néant essentiel, est celui de l’ouvrir et du fermer, tant le Livre que la Création. Celui qui détient la puissance substantielle d’ouvrir et de fermer est celui qui est libre de lier et de délier toute opposition. Cette puissance ne saurait être que celle du dieu lui-même.

Ainsi, dans le midrash qu’est la Révélation, le dieu vainqueur a-t-il pouvoir (shilthoûn/ShLTWN) de lier et délier le Satan, l’Adversaire (hassâtân/HShTN), pouvoir qui est aussi celui de la langue (lashôn/LShWN), de celui qui l’accomplit. Et ce, parce que le fameux Satan, qui signifie l’opposition à la pensée que celle-ci comprend nécessairement, et non quelque grotesque caricature, est compris comme moment par cette puissance substantielle, compris littéralement dans cette puissance qui détient les clés de l’Apocalypse, celles de « mort et Shéol », de l’abîme, de la maison de David ou encore celles de l’Evangile, du royaume des cieux, de la conciliation effective du haut et du bas.

Je vais me contenter ici de me citer quant à l’explicitation du sens de la formule d’Isaïe que reprend l’Apocalypse :

« Cette dernière formule est celle qui est intégralement citée en Apocalypse 3 : WPThHt W’YN SGR WSGR W’YN PThHt/*vôphâtha(r)h v’êyn sôguêr vsagar v’êyn phthê(r)ha*. Elle comporte exactement vingt-deux lettres. Cette tournure est le reflet midrashique exact des vingt-deux lettres de l’alphabet hébraïque, celles qui forment l’alphabet ’LP BYTh, le plérôme du père ’B, ’av. Leur connaissance est celle de ce qui précède la Création. Cette dernière n’a lieu que par elles, selon le savoir de leur sens et de leur disposition. Le Zohar ne dit pas par hasard que pendant les « deux mille ans » qui précédèrent la Création, le Saint, béni soit-Il, contemplait les lettres et jouait avec elles (cf. Zohar *Préliminaires*, 2b).

De plus, le sens de cette tournure de feu revenant sur elle-même inspire d’autres considérations : ce fait de dérouler la formule dans un sens « et ouvrir et personne ne peut fermer », puis dans l’autre « et fermer et personne ne peut ouvrir », en deux propositions de 11 lettres symétriques, évoque une thémoûrâh de l’ensemble des 22 lettres de l’alphabet… leur mise en mouvement pour recréation totale par celui qui est l’alpha et l’oméga ou plutôt l’Aleph et le thav, formule qui signifie simplement qu’il est la thémoûrâh qui convertit l’Aleph en thav et réciproquement (dans l'expression **'**LP **WTh**W/’aleph véthav qui se cache sous l'alpha et oméga familier, le waw de liaison entre les deux lettres, ces extrêmes de l'alphabet miraculeux, est un waw *conversif*, il convertit l’une des lettres en l’autre, au sens de la thémoûrâh), le bêth en shin et réciproquement, bref qui remet en jeu – grâce à son subtil savoir du Néant – l’ensemble de l’alphabet *donc* l’ensemble de la Création. Le Zohar sur le Cantique compare la thémoûrâh (ab gad ou at bash en particulier) à l’union du fiancé et de la fiancée advenant à la fin des temps, ce n’est pas fortuitement » (extrait de mon article *Les clés de l’Apocalypse*).

A quoi je n’ai plus qu’à ajouter quelques considérations kabbalistiques afin d’éclairer la présence du néant ou personne au centre de la recréation comme il l’était au centre de la Création.

J’ouvre Genèse 2,1, le premier verset du septième jour ou en tout cas du premier achèvement de la Création en six jours :

« Et furent achevés les cieux et la terre et tout leur contenu. »/WYKLW HShMYM WH’RSd WKL-SdB’M (vaykouloû hashâmayim vehâ’ârets vekâl-tsevâ’âm).

Cette proposition, comme celle qui nous occupe, comporte exactement vingt-deux lettres, comme l'alphabet. Elle a rigoureusement pour gR 220, soit 22×10 où nous retrouvons le 22 des lettres (et aussi le jeu du 22 et du 10 composant les 32 voies…).
Je puis désormais calculer la gR de notre proposition apocalyptique de 22 lettres (issue d'Isaïe), en lui ôtant ses waw (cf. méthode explicitée par Dubourg), j'obtiens 220 comme en Genèse 2,1, à l'aube du septième jour, à l'orée dorée du séjour shabbathique. Cette clé de David est bien clé de l'accès à l'Œuvre de la Création. Celui qui la détient est habile à méditer le néant, c'est-à-dire à faire chaque jour de l'Infini sa vêture d'azur immaculé.

Ce « saint le véritable qui tient la clé de David », celle du Temple

> Et Josias tout comme son fils sont bien des descendants de David et donc d'excellents candidats midrashiques pour être le Messie fils de David…

est aussi pour l'Apocalypse celui qui détient la clé de l'abîme, autrement dit, sous thehôm (abîme), du duo du tohoû vâbohoû de Genèse 1, 3, en tout cas c'en est une première approche midrashique (le terme étant plus probablement shahath qui est aussi la fosse, un équivalent du Shéol qui renvoie toutefois au même abîme primordial).
Dans *L'Intuition Existentielle, Parménide, Isaïe et le midrash protochrétien*, ce fin lecteur de Dubourg qu'est Roland Tournaire a proposé une lecture éclairante du duo tohu et bohu (figuration du néant primordial ?) : en effet, le duo tohoû vâbohoû/ThHW + BHW qui pourrait se traduire par désolation et confusion et qui incarne le néant dans son acception négative, son extrême péril, est aussi le Salut, le savoir suprême, et ce parce qu'il est identique par ses gématries au duo 'MNH/'émoûnah et 'HBH/'ahavâh, vérité-foi et amour.
Désolation et confusion sont ainsi identifiées spéculativement par la kabbale au savoir de ce qui est le plus sacré !

> Cette identité concrète du Néant et du savoir suprême comprenant tout, Roland Tournaire l'avait déjà formulée dans *Genèse de l'Occident chrétien* partant d'une parole d'Isaïe (45, 6-7 : « *Hors moi ('any) : rien ('êyn)* ») proche de celle dont s'inspire l'Apocalypse : « L'idée signifie, en fin de parcours midrashique : l'humain, parvenu au niveau d'existant-vivant, n'est plus *rien*, sauf existant-vivant. Ce rien englobe tous les attributs de la qualification humaine dont YHWH, en *Isaïe*, s'affirme dépourvu, y compris, bien sûr, la naissance et la mort. »

Cet art de l'extase est beau comme du maître Eckhart, et il nous mène hors des chemins que nous voyons communément les hommes emprunter, vers un premier résultat récapitulatif où cette étude va se recueillir pour se redéployer.

Sagesse et maturation du néant :

Nous avons vu le néant comme moment de l'écriture de la Genèse, de l'accès anagogique à son résultat : l'élévation de l'homme Adam à l'Eden de la parole divine, parole-chose (dâvâr) qu'il garde, conserve, parole qui n'est pas moins éternelle que lui.
Bernard Dubourg, dans *L'hébreu du Nouveau Testament*, inspiré en sa conscience et son intérieur par la Mnémosyne – ce guide souverain des vrais voyageurs du Temps – se souvint de l'essence de la Sagesse des Hébreux, tout aussi oubliée que les modalités du dire, de la vie, de l'existant ou de l'inexistant dans la langue sainte. La mémorable anamnèse de ces modalités, Dubourg l'opère, cette fois-ci, dans la première partie de *La fabrication du Nouveau Testament.* Il prouve en outre, dans son tome I, que Jean 1, 1+2 a pour gématrie 2701, de même que Genèse 1,1, et que ce

2701 se met en facteurs comme le produit de deux nombres premiers 37 et 73 qui ne sont autres que les gématries de (r)hôchmâh/HtKMH, la Sagesse. C'est de cette présence de la Sagesse dès Genèse 1,1, au fondement de l'œuvre de création elle-même, que découle ce que l'on a nommé le « courant sapientiel » affirmant que la Sagesse est « au commencement » ou plutôt dans le rêshith, le principe, l'en-tête, celui que la Kabbale verra comme l'Aleph et le trône (la séphirah Kether), d'où « les tribulations gnostiques de Sophia/Achamoth », la Sagesse de Salomon ou celle de Ben Sirah, Jean 1, 1+2 ornement glorieux s'écrivant par midrash sur Genèse 1, 1, recréation de l'ancienne création devenue caduque ou plutôt accomplissement par retour à son accompli initial, l'inaccompli étant anéanti, de même que la Thora est rendue caduque par son parachèvement évangélique, paulinien et apocalyptique, autrement dit accomplie en la personne du Messie et de son Assemblée.

Mais reprenons.
Il existe, en hébreu et selon la kabbale, un procédé plus secret que les ordinaires gématries ou plérômes, procédé appelé riboû'a ou gématrie cumulative. Ce procédé a pour sens la venue à maturité du terme qui en est l'objet, ici, pour nous, le néant, le rien, personne : 'YN.

> Je donne ici, en aparté, une première justification de l'efficacité midrashique de ce procédé, conviant l'un des mots pour la vigne, kerem/KRM. En effet, par ce procédé KRM se développe en K+KR+KRM, formule qui a pour somme de sa gR et de sa gC le nombre (11×3+20×2+13) + (20×3+200×2+40) = 86+500 = 586 = YRWShLM/Jérusalem (gC, 10+200+6+300+30+40). La maturation de la vigne, celle-ci étant une métaphore cardinale de l'Assemblée d'Israël, est ainsi lue comme venue ou fondation de Jérusalem. Lorsqu'en Genèse 9, 20 il est dit de l'homme Noé (Nô(r)ha 'ish) qu'il plante une vigne (vayita' kârem, même verbe que lorsque le dieu plante le gan Eden !) après le Déluge, le Midrash peut donc lire en toute légitimité qu'il fonde Jérusalem bien que celle-ci n'apparaisse pas explicitement dans la Thora (même si elle est aussi lue sous le Salem dont provient Melchitsédec) ! On comprend mieux aussi pourquoi cette symbolique de la vigne fut élue des rabbins de Yavnéh pour parler de leur assemblée une fois le Temple de Jérusalem détruit et les membres de ses yeshivôth dispersés (cf. Shabbath 33b où il est dit des rabbis qu'ils entrèrent « vers la vigne en Yavnéh », soit LKRM BYBNH, c'est bien KRM qui leur est associé). Mais l'efficacité du procédé étant justifiée, revenons au néant.

'YN par ce procédé s'écrit :
'
'Y
'YN

Je puis alors trouver les gématries de cette arrivée à maturité du néant, de sa méditation selon la kabbale des Hébreux :

Par rangs, j'obtiens :
1×3+10×2+14×1 = **37**.

De même, avec la gématrie classique, j'obtiens :
1×3+10×2+50×1 = **73**.

Le néant est considéré comme cœur énergique et brûlant de l'écriture hébraïque, de la formation de l'homme en tant que ce questionnement infini qu'est la parole qui perçoit, estime et assiège, troue, trie et détourne. Sa venue à maturité, ce qu'il enfante par sa pensée silencieuse – telle un murmure inapparent de méditation mélodieuse –, n'est autre que **la Sagesse/HtKMH**, celle qui irradie de son immanente émanation le tout début de la Création comme de la recréation.
Et ce n'est pas tout, car de là je peux remonter à l'Eyn Soph. En effet, soph/SWP, limite, fin, a aussi un plérôme, un terme, lequel est sa consommation, sa néantisation par la grâce créatrice du néant. Ainsi, le plérôme de SWP s'écrit-il SMK WW PH, lequel a pour gR 73 et gC 217, cette dernière étant la gématrie de H'WR (gC), la lumière, celle de l'Infini ('ôr 'êyn soph). Nous sommes alors heureux de constater que ce duo 73/217 se ramène au duo **37/73** de la Sagesse. Elle est ainsi au cœur du secret de l'Infini, elle est maturation du néant par riboû'a et plénitude consumante de tout soph, de toute limite désormais comprise.

Personne si ce n'est le père ne peut produire au Jour une sagesse nouvelle, recréatrice, conclusion de Sa méditation millénaire du néant.
C'est-à-dire *aussi bien* le Fils et tous ceux qui le revêtent, se faisant l'Hébreu soi-même, s'élevant dans le sein du dieu vivant, ce danseur et voltigeur paradisiaque, ce « messager de joie » en effet ! Ainsi, c'est bien à tort que l'universel et indécrottable préjugé dédaigne tout autant la Sagesse juive-hébraïque que sa pensée du néant. Quelle stupeur n'attend pas d'ailleurs ceux qui s'en satisfont ? Car la métaphysique – c'est un constat froid et absolu – ne quitte point les contrées ravagées et desséchées de sa dénaturation actuelle et désemparée, s'obstinant dans son refus, lui-même refoulé, de savoir ce qu'est ce libre rien, ce néant méditatif, ce « personne » qui n'a l'air de rien ; cela fait de la réalité effective planétaire un abîme de désespérances et de douleurs qu'aucune simulation, hystérie ou spectacle ne parvient plus à cacher. Pourtant, sous la tutelle invisible du sacré, ce personne, qui lui voit la Rose dans la croix de la douleur présente et est reconnu d'elle, atteint sa maturité dans un silencieux exercice au milieu des foules ou à l'écart, est aussi bien la Sagesse qui écrit, le dieu écrivain inaperçu, solitaire et joyeux, passant insaisissable dont la parole, saisissant chaque chose selon son cœur vivant, c'est-à-dire chaque particularité dans l'universalité qui l'illumine, justement, ne passe pas. Ce secret est bien évidemment au cœur de la parole hébraïque, comme de toute grande pensée, il était temps que la preuve en soit une bonne fois établie et affermie.

La sublime mise en mouvement du néant par la pensée des kabbalistes :

J'ai parlé bien plus haut du néant compris dans la définition du dieu comme Eyn Soph. L'Eyn Soph est en effet l'infini sans aspect limitant, le néant de toute extrémité ou de toute fin, au sens primordial de ce qui échappe à la représentation parce qu'antérieur à toute création ou émanation, non pas au sens où il serait illimité temporellement et/ou spatialement, comme cela a pu être entendu tardivement dans le judaïsme, une fois que celui-ci commença de connaître l'aristotélisme (c'est surtout vrai, me semble-t-il à partir des interprétations de la kabbale lourianique). L'Eyn Soph est comme un point (neqoûdah). Sa racine NQD signifie pointer, poinçonner, passer à travers, trouer. Cet Infini est une pointe de négativité pénétrante, un *punto* apocalyptique.

> Voyez par exemple, dans le Zohar, cette désignation de l'Infini comme « le point suprême ». Il est NQWDH 'L'H/neqoûdah 'ilâ'âh – gR 82 comme YRWShLM/Jérusalem, gC de 271, soit le 28 miroir du 82 et gR

de la fiancée KLH, substitut de l'Assemblée tout comme l'est Jérusalem ! Exemple de situation de ce point ? Zohar II, 126b : « Ce qui est suprême a été porté à perfection grâce à la lettre yod [première lettre du Tétragramme divin qui, dans l'analogie entre les quatre mondes et les quatre lettres de celui-ci, est liée au monde le plus haut, d'atsiloûth, « émanation » ; c'est la plus petite lettre, et aussi celle qui distingue, comme signe de l'infini en tant qu'insaisissable et incalculable, 'WYR de 'WR, autrement dit l'Ether (Ô Père !), de la lumière qui en émane]. Elle représente le point supérieur, le primordial [en lien à la racine QDM de ce qui est à l'Orient ou primordial], celui lié à ou issu de l'absolument secret et inconnaissable, l'Eyn Soph. » Ce point d'infini peut être aussi dit HtD'/(r)hâda', un, unique, ou encore QDM'H, antérieur, primordial. Chez Moïse de Léon, par exemple dans *Le sicle du Sanctuaire*, il ne cesse de fleurir, variablement qualifié, en s'étendant à l'ensemble du monde d'atsiloûth, celui d'en haut, d'avant toute création, les trois séphirôth supérieures, (r)Hôchmâh, Binah et Kether, sont tour à tour et de diverses manières appelées point (neqoûdah). Cela n'est vrai, évidemment, que pour ce monde de l'émanation, le point de vision lui-même. Je termine cette glose rapide en remarquant que l'Eden (primordial), soit ‘DN, est inclus dans ce dont il émane, le point suprême NQWDH ‘L'H, qui fait d'ailleurs calembour avec QDM'H, cet antérieur qualifiant le point suprême, mais aussi l'oriental Eden de nos désirs, ce ciel de saphir.

Comme nous avons fait tourner le Néant pour le révéler par le procédé de riboû‘a, nous pouvons faire de même avec HNQWDH/haneqoûdah, cette infinité pointue :
H+HN+HNQ+HNQW+HNQWD+HNQWDH a pour gR = 5×6+14×5+19×4+6×3+4×2+5×1 = **207** = 'WR/lumière, en gC, mais surtout – et là est la surprise – la gC de **'YN SWP, l'Eyn Soph, l'Infini** !
Mais, il a également pour gC : 5×6+50×5+100×4+6×3+4×2+5×1 = **711** = **'YN/'êyn, le Néant** (avec noûn final, de valeur 700). Cette identification kabbalistique est à la racine du rapprochement entre l'Eyn Soph, le Néant qui s'y cache, et haneqoûdah, ce point irreprésentable de dissolution acosmique.
Celui-ci est pour nous une contradiction vivante : en un sens, il vainc et dissout tout ce qui n'est pas lui, et en même temps il laisse subsister toute parcelle de ce qui est (créé ou émané). Il est transcendant autant qu'immanent bien qu'aucun des deux termes, comme s'ils s'y trouvaient juxtaposés en même temps que niés – voire mieux, dépassés et unifiés dans leur vérité –, ne convienne. L'Eyn Soph (l'Infini) est ici posé comme une négation de toute spatialité et temporalité finies – ou de mauvais infini, ce qui revient au même –, et il est en même temps (sans que l'hébreu ne puisse penser pleinement la contradiction des deux puisque sa logique procède encore par juxtapositions et analogies) affirmé comme lumière d'où émanent toutes choses selon le degré de divinité qui leur est octroyé, à commencer par les séphirôth, ces miroirs moirés de son éclat de saphir brûlant. Il est à la fois point de vision surplombant, dissolvant, et infini immanent : voilà qui déconcerte la rumination répétée et hébétée de nos pauvres routines métaphysiques. L'on pourrait dire, malgré l'anachronisme qui n'est qu'apparent, que c'est en s'incarnant comme l'Infini évangélique, le Verbe dressant sa tente ('ohèl) parmi les hommes (cf. Prologue de Jean), que l'Infini des Hébreux (qu'il se nomme Eyn Soph ou autrement) dissout, pour nous, cette contradiction entre lui-même comme point de feu dissolvant et présence graduellement immanente à toute réalité, recréée et enfin saisie dans Son unité pacifique. Pour cette fin, qui n'est autre que celle de l'Apocalypse, il lui faut, après avoir préalablement anéanti ce néant qu'est la première création, se manifester *in fine*

comme « le dieu avec eux », dévoilant le monde nouveau, le ‘ôlam caché de toujours dans le principe, avant la Création.

Cette formule du « dieu avec eux », je l’emprunte au terme de l’Apocalypse de Jean : « Et j'ouïs une grande voix venant du ciel, disant : Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux ; et ils seront son peuple, et " Dieu avec eux ", leur Dieu. » (Apocalypse 21, 3). Ce « dieu avec eux », nom ultime du dieu, est ‘MHM ’L/‘imâhem 'el, « avec eux dieu », par calque sur l’Emmanuel (‘MNW ’L/‘emanoû 'el, « dieu avec nous ») d’Isaïe et des Evangiles. La gC de ce « dieu avec eux » est de 186 tout comme l’unité vivante de YHWH/’DM, de l’homme et du dieu (par élévation mathématique respective de chacun des deux termes). Dans cette recréation apocalyptique, chacun est le fils de dieu, à l’image de dieu comme dans le paradis initial éternellement recréé (le gan ha'elohim comme le nomme l'Apocalypse par midrash sur Ezéchiel), plus de séparation entre infini immanent et infini transcendant pour parler comme nos métaphysiques, mais victoire sans fin du point, de l’Infini qui a tout recréé à son image par destruction, remémoration, nomination et renouvellement de toute inspiration.

L'Eyn Soph, son élaboration, sa pensée, ressortit à la métaphysique du Zohar et des écrits qui s’en sont inspirés. Son élaboration (et ses variations) s’étendrait donc sur des siècles. Je rappelle en effet que le Zohar a ses racines dans le deuxième siècle de notre ère, sans pour autant nier qu'il ait été essentiellement rédigé et compilé en période médiévale. Je parle ici de la période qui commence avec le deuxième siècle comme époque de rédaction de ses strates anciennes (voir surtout *Sifra Ditseniutha* et *Zohar sur Ruth*). Je m'inspire ici des preuves apportées par Paul Vulliaud dans *La Kabbale juive*, entre autres – car Vulliaud répond point par point et avec raison à toutes les objections des « Antizoharistes » – le fait que ces strates du Zohar soient placées sous le patronage midrashique d’un certain Siméon bar Iohaï, disciple rigoriste de Rabbi Aquiba. Ce Siméon était plutôt de tendance shammaïte, de cette école rivale de celle de Hillel qui fut éclipsée (« comme » les enseignements du Zohar ?) par la victoire de celle-ci, non pas sans que les débats entre les deux écoles ne soient conservés dans le Midrash Rabbah ou les Talmuds. Un autre avis tendrait à dire qu'il est par-delà l'opposition Hillel/Shammaï, comme l'est Aquiba.

La question de la datation du Zohar ne me paraît pas résolue, à supposer d'ailleurs qu'elle puisse l'être. Mopsik dans *Cabale et cabalistes* décrit assez bien comment le Zohar a pu progressivement se constituer et venir au jour au 13ème siècle, principalement compilé et rédigé par Moïse de Léon (il expose une démarche comparable pour la composition du Bahir, pareillement sous le patronage d'un rabbi du second siècle, Nehouniah Ben Haqanah). Il montre également l'unicité de sa langue araméenne (alors langue du secret par différenciation d’avec l'hébreu devenu langue courante, situation inverse de celle de l'Antiquité tardive où l'hébreu était la langue du plus secret), ainsi que la spécificité inouïe de son vocabulaire (peu de mots, d'une extrême richesse polysémique). Mais Mopsik ne dit que fort peu de choses des travaux de Vulliaud sur le Zohar dont il ne semble pas relever la contradiction avec ses propres thèses. Car Vulliaud relève lui aussi la singularité de la langue du Zohar, n’hésitant pas alors à se référer à Moses Gaster : « Signalons l’avis de Gaster. Le style du Zohar serait une forme particulière d’araméen qui ressemble beaucoup au Targum de Kohéleth. » (d’après M. Gaster, *The Origin of the Kabbalah*, p 24, et bien sûr *La Kabbale juive*, tome 1, p 252). Or, ce Targum n’est-il pas d’une relative antiquité même si les versions qui en ont été retrouvées ne semblent pas remonter au-delà du 12ème siècle ? Si certaines contradictions subsistent quant à la datation du Zohar, je me

contente de le relever et je passe, m'intéressant davantage à ce qui en trame le contenu essentiel en lien à notre sujet.

Un extrait du Zohar va exprimer tant l'Eyn Soph que sa contradiction substantielle, pour nous, ou encore son rapport au tout et au néant (’êyn) :

« (Z. II, 239a) Le lien par lequel tout est relié [racine DBQ/dâvêq ou dâvaq], jusqu’où remonte-t-il ? R. Siméon lui répondit : Jusqu’à Eyn Soph, car la liaison de tout [KL/kal ou kôl, le tout que nous retrouverons plus d’une fois en étudiant la gnose des Hébreux, le tout de l’arbre des mondes qui a ses racines au ciel comme le décrit *Le Traité Tripartite* de Nag Hammadi], et l’unité [WYHtWD’, le ya(r)hid biblique] et la perfection (WShLYMW), doivent être cherchées ou plutôt cachées dans cette occultation insaisissable [qu’on ne peut lier WL’ ’ThDBQ, racine DBQ/dâvaq, verbe de la cohésion du tout, sens très fort, cf. la dévékoûth, l’union du haut et du bas, du dieu et de l'Assemblée, *unio mystica*] et inconnaissable [racine YD‘/yâda‘, celle de da‘ath/D‘Th, la gnose] qui est la volonté au-dessus de toute volonté. En Eyn Soph, il n’y a ni connaissance ni limitation, tels le commencement et la fin [ni commencement ni fin pour ce dont procède tout commencement et toute fin]. Qu’est-ce que le commencement ? C’est le point primordial [NQWDH ‘L’H, « point (neqoûdah) supérieur, suprême», cf. plus haut] au début de tout (KL) et qui est caché dans la pensée (MHtShBH/ma(r)hashebah). Toutefois, là, dans Eyn Soph, il n’y a pas d’actes de volonté [la première étant celle de créer le monde], pas de lumières ni de luminaires [ce qui renvoie aux premiers jours de la Création]. Toutes ces lumières et tous ces luminaires, en effet, sont saisissables [racine YD‘/yâda‘] dans leur façon d’être et pourtant insaisissables [comme l’Eyn Soph dont ils procèdent]. Cependant, ce qui est à la fois compréhensible et incompréhensible, ce n’est pas Eyn Soph, mais la volonté suprême (R‘W ‘L’H/ra‘wâ ‘ilâ'âh) qui s’appelle aussi le plan occulte de tout [SThYM’ DKL/sethimâ' dekâl, le secret du Tout] ou encore *le Néant* (’YN, ’êyn). » (Je souligne.)

Ainsi, le Néant qui est aussi le plan providentiel du tout de la Création

C’est l’un des sens de HKL/hakôl, l’autre étant ce que Sandrick Le Maguer – dans son bel article *L’étrange sagesse des gnostiques in* « Ligne de risque » numéro 24 – appelle « un Tout *acosmique* » en explicitant sa conception chez les gnostiques valentiniens. Le plan secret du tout – qui est le Néant ! – peut donc être lu en lien au ‘ôlam hazé, comme celui de la Création, et en même temps comme celui du ‘ôlam caché dans Genèse 1, 1, comme le plan providentiel du ‘ôlam haba’, les deux étant subtilement tressés, bien que différenciés, dans la pensée juive.

est plus secret encore que l’Infini, et c’est par sa connaissance que l’on accède à la volonté suprême, et par là au sens de l’Infini et des séphirôth qui en émanent.

L’Eyn Soph ou l’Infini dont « émane » l’arbre des séphirôth, lesquelles sont « émanées mais non créées », est une lumière, c’est ’ôr ’WR + ’êyn soph ’YN SWP.

La formule complète d’Eyn Soph est absente du TaNaK alors que l’on y trouve bien chacun des deux mots qui la constituent, indépendamment. Le ’êyn, le néant, est là dès la Genèse alors que le soph, les confins, la limite (géographique) est graphiquement présent dès la Thora. Quant à ’ôr ’êyn soph ou ’êyn soph ’ôr, on trouve l’expression dans les textes de la Kabbale. L’absence de cette formule en deux temps ne signifie pas pour autant l’absence de la pensée qu’elle exprime, autrement dit de l’Infini !

Le ’êyn soph/’YN SWP a pour gématries strictes :

- gR = 1+10+14+15+6+17 = **63** = HtSD + ’MTh/grâce (et) vérité, duo qui affirme par excellence la foi et l’amour des Hébreux, la loi légère en abondance, duo que l’on retrouve dans les Psaumes ou au cœur du prologue de l’Evangile selon Jean, œuvrant à la venue du jour nouveau de la toute nouvelle création, mais aussi, bien sûr, dans la Kabbale ; c'est encore, pour citer un duo qui vous semblera plus proche, la gR de (r)hessed et guevoûrâh/HtSD+GBWRH, l’amour et la force, la paire de séphirôth la plus significative de la dualité droite/gauche et de son dépassement.
Afin de compléter ces résultats, j’ouvre ici mon encyclopédie portative et rotative des réseaux gématriques dans la littérature sacrée, véritable mantra magnétique. J’y découvre ceci, puisé dans le vaste massif de cette littérature vénérable :
« **63** = YSdYRH/yetsirah (formation, second des quatre mondes), HYShW‘H/hayôshoû‘âh (la victoire, le Salut), PRShH/pârâshâh (interprétation, croisement, séparation en versets et péricopes, voire promesse chez Esther ou dans les Evangiles), LB/lev (le cœur, l'intelligence dont l'esprit opère la circoncision, résultat de son plérôme LMD BYTh, en gR), GN H'LHYM/gan ha'elohim (le verger-paradis de Dieu, cf. Ezéchiel ou Apocalypse 2), HtYQ YHWH/(r)hêq iéhoûwah (le sein du père, l'intériorité divine, métaphore du paradis), HtN 'LHYM/(r)han 'elohim (la grâce divine, cf. Ephésiens 3,2, ces trois dernières expressions ont aussi même gC de 144), HtSD LKM/(r)hessed lâkem (la grâce, la bonté, l'amour pour eux, cf. Evangiles et Apocalypse), ML'K YHWH/mala'k iéhoûwah (l'ange du Seigneur, très présent dans l'Ancienne Alliance où il est à chaque fois lu comme « le Salut » par les rédacteurs de la Nouvelle Alliance), HThMYM/hathoumim (les parfaits, les intègres, les innocents, cf. Colossiens 4,12 où il leur est dit de « se lever » !), HMThYM/hamêthim (les morts, ceux dont il est question du « reste » dans l'Apocalypse de Jean, anagramme exacte du précédent), KHN HtDSh/kohen (r)hâdâsh (le prêtre renouvelé, nouveau, terme qui apparaît dans le Testament de Lévi 18,10), DWR HtDSh/dôr (r)hâdâsh (la « race » ou plutôt l'espèce renouvelée, c'est une des formulations clé de la fin de II Hénoch, elle est ainsi prophétisée comme la victoire, palingénésie spirituelle par-delà le face à face unilatéral des Hébreux et des Hellénistes), BThWK GN/bethôk gan (au milieu du verger, cf. l'arbre planté au milieu du verger dès la Genèse), NBY’/nâvi' (gC, le prophète, le penseur hébreu), etc. »

Venons-en à la gC de notre Eyn Soph, ou plutôt rappelons-la :
- gC = 1+10+50+60+6+80 = **2(0)7** = 1+6+200 = ’WR/’ôr, lumière-félicité divine.
Cette dernière équivalence chiffrée est l'une des raisons du rapprochement entre lumière et Eyn Soph (une autre étant par exemple, un midrash sur la Création du début de la Genèse, là où il est question de la lumière, avant le fleuve qui sort d'Eden, soit avant le monde d'atsiloûth...). On en trouve une justification par exemple dans *Sha‘ar HaOthiyoth* (la porte des lettres-signes) où je puis lire ’YN-SWP ShHW’ BGYMYTRY’ ’WR/’êyn soph shehoû begematriya’ ’ôr, « Eyn Soph, quant à lui, a même gématrie que lumière-joie ». Cette égalité fait de ce néant agissant qui sonde la Création une lumière sombre et insaisissable, une lumière trop sombre pour briller (pour les yeux mortels du monde d’en bas…), et qui pourtant, efflorescente affirmation, n’en finit pas de rayonner (pour celui qui a son troisième œil ouvert aux mondes supérieurs, j’ai nommé « la conscience »).
Signalons aussi que la lumière est ce fleuve qui jaillit depuis sa céleste source de soie, le mot source étant l’hébreu ‘YN/‘aïn, signifiant aussi l’œil (d’où les sept yeux de l’Eternel qui parcourent toute la terre chez Zacharie) et que ce ‘YN en vertu du fait que ‘(aïn) et ’(aleph) sont échangeables est aussi immédiatement le ’YN/’êyn,

celui de l’Eyn Soph, le néant secret de l’Infini dont la lumière baigne toute chose pour qui vit et perçoit selon son unité.
Si je considère désormais l’Eyn soph, je m’aperçois qu’il produit les gématries **27 et 63**, celles qui sont le signe même de la présence prophétique, celles du prophète lui-même, le **nâvi’/NBY’**, sachant que ce dernier désigne l’écrivain kabbaliste, le véhicule charnel de l’immanence du Verbe, depuis Moïse lui-même jusqu’à Malachie (le dernier prophète du TaNaK) pour les uns, depuis Moïse jusqu’à Jean et Jésus pour d’autres (les nazaréens reprenant le fil de la prophétie pour en tramer de nouvelles), et depuis Moïse jusqu'à la lignée des grands kabbalistes modernes enfin !

> Preuve : NBY’ = 14+2+10+1 = 27 et = 40+2+10+1 = 63. Le prophète NBY’ (nâvi') a pour anagramme exacte ’BNY/'avnêy, « ma pierre, mon fondement », ou encore B’YN/b’êyn (dans-par le néant). Comme autre double équivalent de ce 27/63, signalons encore ’BDWN/Abbadôn (la perdition, la seconde mort de l’Apocalypse, terme connu aussi du Midrash), ou encore HtNH/Anne qui est également le verbe camper ou assiéger (racine du camp d’Israël au désert), etc.

La mystique de l’Eyn Soph est celle du Néant, elle est lumineuse, inspirée et prophétique, d’elle émane l’arbre des séphirôth par un décret du conseil éternel, il croît au centre paisible du jardin d’Eden, arbre de vie, couronne du jardin de la Science, seigneur des vivants.
J’ajoute les gR et gC de ’ôr ’êyn soph/« la lumière de l’Infini » :
’WR ’YN SWP : gR= 27+63 = 90 = MLK/melek, le roi, royauté ;
et gC= 207+207 = 414 = QDYSh/sacré, pur, le Kaddish.
La somme des gR et gC faisant alors **5(0)4** qui est HSdB’WTh, les armées d’anges-envoyés du Seigneur des armées (YHWH ou Elohim hatsevaôth), 504 qui se ramène au 54 de BRYTh/bérith, l’Alliance, HDBRYM/les paroles, les commandements, etc. Sans parler d'éventuels jeux de finesses et de virtuosités sur les finales, plérômes, riboû‘a, etc.
La lumière de l’Infini des Hébreux jaillit de son écrin forgé en Sagesse afin de révéler toute la richesse de ses sens colorés. A nous d’avoir les yeux ouverts.

L'exemple du trésor du père :

D'une certaine manière – quoique je sente bien que cela puisse irriter certaines oreilles –, l'on peut dire que cette lumière de l’Infini irrigue déjà le Nouveau Testament rétroverti. J’en donne de suite un exemple.
Dans l’Evangile, il en va d’amasser du blé dans des greniers « pour la fin », ce qui n'a *a priori* aucun rapport avec la céleste lumière de l'Infini.
Pourtant, voici :
« Il a son van, dans sa main [il s'agit de Jésus Messie], et il nettoiera entièrement son aire [GRNW, où s'entend GN/gan, le paradis] et assemblera (WYSdBR) le froment [BR, synonyme de la vérité dans le code du midrash] dans son grenier (B’WSdRW), mais (KY/ki) il brûlera (YSdRP, racine tsâraph) la balle [theben/ThBN, synonyme midrashique du mensonge, cf. aussi le thème de la paille dans l'œil] au feu ('êsh) inextinguible » (Luc 3, 17).
Je constate, d’une part, que le verbe assembler SdBR/tsâvar, le blé BR/bâr et le grenier, ’WSdR/'vôtsâr, font calembour entre eux, et, d’autre part, qu’ils laissent surgir la notion de fils/BR (donc de Messie), tout comme celle de lumière/'WR, présente dans le mot grenier. Autrement dit, la lumière messianique est au centre de ce propos (c'est au fond ce que le Messie rassemble dans le grenier).
Le fait d'amasser le blé est notamment un midrash sur ce verset :

« Et Joseph [dont le Messie est le "fils" ou l'équivalent] amassa du blé (WYSdBR YWSP BR), comme le sable de la mer, une immense quantité, jusqu'à ce qu'on cessât de compter, parce qu'il était sans nombre. » (Genèse 41, 49).
Mais le grenier est surtout le trésor ('WSdR) du père, autrement dit la lumière du dieu, de l'Infini (même si cette lumière n'est pas appelée ’ôr ’êyn soph dans l'Evangile).
L'Evangile parle beaucoup de s'amasser un trésor dans le ciel (cf. Matthieu 6, 20, etc.). C'est un midrash sur cet autre joyau de la Thora : « L'Éternel (YHWH) t'ouvrira son bon trésor ('Th-'WSdRW HTWB), les cieux, pour donner à ton pays la pluie en sa saison et pour bénir tout l'ouvrage de ta main ; et tu prêteras à beaucoup de nations, et tu n'emprunteras pas. » (Deutéronome 28, 12).
Se côtoient ici et le trésor, le tôv (adéquation à la Sagesse, ou à l'Existant), et le Tétragramme, autrement dit le père. Le trésor qui s'amasse dans les cieux participe de la lumière messianique, celle du ‘ôlam haba', lumière qui traverse, dissout et transfigure le monde (le ‘ôlam hazé) au moment de la parousie de l'Existant.
Cette métaphore de la lumière messianique est suffisamment connue du midrash pour que j'éprouve le besoin d'y insister, pour le moment en tout cas.
J'ai opéré ce léger détour afin de souligner que l'association de l'Infini divin et céleste et de la lumière se retrouve aussi dans le Nouveau Testament, substantiellement, selon des sens qui se croisent et se rejoignent, bien que sous des noms différents (lumière véritable du prologue de Jean, lumière du grenier ou trésor du père d'un côté, et ... lumière de l'Eyn Soph céleste de l'autre).

Comme autre exemple de jeu avec la lumière, le grenier et Cie, citons la fameuse croix de lumière des gnostiques, soit ‘Sd H’WR/‘êts ha'ôr où se lit en toutes lettres ’WSdR/'vôtsâr, le grenier, le trésor. Ouvrons Actes de Jean 98 : « Sur ce, il me montra une croix de lumière compacte et autour de la croix une foule nombreuse qui ne présentait pas un seul aspect (la foule des élus). Mais dans la croix il n’y avait qu’un seul aspect et une seule ressemblance [comme pour le trône de gloire dans la vision d'Ezéchiel ; cette croix de lumière est l'envers de la croix évangélique, comme le second avènement est le renversement du premier ; ce docétisme dont « on » a fait une hérésie est à la base pleinement justifié].» Quant à l’éventuelle provenance ancienne de la lumière de l’Infini, question qu'il me semble essentiel de se poser, je mentionne cet extrait du début de *La Sagesse de Jésus Christ*, apocryphe délaissé à tort : « Mais moi qui proviens de la lumière de l’Infini (’WR ’YN SWP !?), je suis ici [Jésus vient de ressusciter en Galilée où il retrouve ses douze disciples et ses sept femmes, soit les douze rameaux d’Israël et les sept prophétesses du TaNaK, actualisés…] – parce que je le connais Lui [la lumière, *i.e.* le Père céleste qui est la lumière de l’Infini], et c’est parce que je le connais que je puis parler avec vous de la nature de la vérité (’émeth). » On pourrait encore convier la gnose valentinienne et le Jésus de *La Pistis Sophia* qui descend du ciel comme une lumière à travers des « mystères » (râzim, secrets) qui ne sont pas inconnus de kabbalistes beaucoup plus tardifs... De même qu’on ne voit pas que la lumière de l’Infini est une notion ancienne en hébreu, on ne voit pas non plus la justesse du rapprochement opéré – « à la va-vite » il est vrai – par Gershom Scholem et, à la fois creusé et nuancé, par Moshéh Idel entre « la gnose » et la contemplation de l’Eyn Soph et des séphirôth telle qu’elle se voit développée dans le Zohar dont les bases sont, je le répète, anciennes. Comme illustration du pont gnose/strates zohariques, voici maintenant *Le Traité sans titre* puisqu'il y est question de la lumière du premier Adam (H)’WR (H)’DM R’ShWN, l’Adam rishôn si prisé des

auteurs du Zohar (sur le fait qu'il soit vêtu de lumière avant la « faute », cf. *Midrash Rabbah sur la Genèse* en 20, 12) : « Et après cela l'olivier a germé en vue de la purification des rois et des grands prêtres de la Justice qui apparaîtraient dans les derniers jours, puisque l'olivier [HZYTh/hazayith qui est aussi comparé à l'arbre de vie] est apparu dans la lumière du premier Adam en vue de l'onction (MShHtH/mish(r)hah) qu'ils <allaient> recevoir. »
Je puise à présent « la lumière de l'androgyne primordial [variation de l'Adam harishôn]» dans *la Sagesse de Jésus Christ.* Le terme d'emprunt au grec pour « androgyne » s'écrit 'NDRWGYNWS, se lit 'andrôguinôs, et fait calembour avec 'YN SWP 'WR/'êyn soph 'ôr, la lumière de l'Infini. Cet androgyne est un signe puisqu'il est commun tant au Zohar, au Midrash Rabbah qu'à la gnose… Il a pour gR et gC 93 et 39(0), soit le duo 39/93, celui de la Révélation/HNGLH/haniglah… La lumière de l'androgyne dont parle le texte est donc la lumière de la Révélation. Cet androgyne mâle et femelle à l'image et à la ressemblance de l'Elohim aurait un rapport, lui qui unifie quatre termes (cf. Annexe 4 dans le second tome), avec la Révélation ? D'où l'élection de ce terme sur fond de polémiques (notamment avec l'androgyne du mythe platonicien). Je convie à nouveau *Le Traité sans titre* de Nag Hammadi où il est question de la grande nuée qui recouvre, resplendissante, le trône de lumière (celle de l'Infini ?). Cette nuée grande c'est en fait ‘NN HGDWL/‘ânân hagadôl où s'entend le jardin d'Eden, GN B‘DN/gan vê‘eden, alors qu'il en va encore une fois de cette lumière surplombante et manifeste que l'on trouve aux moments cruciaux dans les Evangiles, les textes gnostiques, et j'en passe, et pas des moins intéressants comme par exemple les fils de la lumière, BNY H'WR/bnêy ha'ôr, des manuscrits de Qumrân où s'inscrit bien le 'YN/'êyn ou 'ayin, en lien à cette lumière 'WR (ils sont fils de la lumière d'en haut, celle du ‘ôlam haba'). Etc., etc. Par tous ces rapprochements qui peuvent paraître incongrus ou déplacés, j'entends signifier calmement que c'est à tort que l'on sépare et divise la mystique des Hébreux en périodes et blocs disjoints, alors que c'est une même pensée et vision, puissante et unitaire, qui traverse, rassemble et unifie en secret ces différents moments d'une même totalité concrète. Il y a là beaucoup à creuser et bienheureux qui défrichera de pareilles contrées, vierges et inexplorées !

Le fleuve jailli d'Eden et la lumière diluvienne :
C'est au-delà du fleuve qui sort d'Eden, sous les arbres du paradis, que la voie de la vraie vie s'offre à nous. Le fleuve qui sort d'Eden et sa subdivision en quatre bras sont associés aux séphirôth, nous donnant ainsi un premier jalon midrashique de la provenance biblique de celles-ci. En effet, Zohar I, 26b énonce : « " De là, le fleuve sort et se divise en quatre principes " (Gen. 2, 10). Le premier des quatre est (r)Hessed (bonté), qui est aussi le bras droit [de l'Adam géant, l'Adam premier vêtu de lumière, ‘WR/‘ôr, la peau, étant lue 'WR/'ôr, lumière-joie]. Il irrigue alors le camp de Michel, et avec lui la tribu de Juda et les deux tribus qui s'y joignent. Le second fleuve est Guevoûrâh (Force), et il irrigue le camp de Gabriel, et avec lui la tribu de Dan et ses deux tribus. Le troisième fleuve est Netsa(r)h (Victoire), le pied droit, et il irrigue le camp de Nuriel, et avec lui la tribu de Ruben et ses deux tribus. Le quatrième est Hod (Majesté), le pied gauche, et de là il irrigue le camp de Raphaël dont la mission est de guérir les exilés, et avec lui la tribu d'Ephraïm [c'est aussi Samarie] et ses deux tribus. » Les séphirôth mentionnées sont bien les quatre qui, parmi les sept du bas, correspondent à la droite et à la gauche (les trois autres sont au

centre). Elles correspondent ici aux quatre fleuves qui sortent d'Eden, comme aux quatre archanges avec leurs camps respectifs entre lesquels se répartissent les quatre tribus principales. Les trois séphirôth supérieures figurent quant à elles le monde de l'émanation, celle-ci étant lue dans le fleuve qui sort d'Eden (WNHR YSd' M'DN/vnâhâr yôtsê' mê'êden). En effet, 'SdL (ou SdLL) est la seule des quatre racines des quatre mondes à ne pas être présente dans le récit initial. BR'/bâra', racine du monde de béryah est ainsi le premier verbe du récit, tandis que YSdR/yâtsar, racine du yetsirah, est le verbe de la formation d'Adam, enfin 'ShH/'âssâh, faire, racine du monde d'assyah, est le verbe présent dans « et fit (WY'Sh/vaya'ass) le firmament ». La notion d'atsiloûth (émanation), par exception, serait lue dans le verbe YSd'/yâtsa', sortir, jaillir, présent dans l'expression « le fleuve qui sort d'Eden » (l'Eden étant « d'avant » la Création, de même que l'émanation en général). Ce verbe YSd' peut même être lu comme le début à l'envers de 'SdYLWTh, fait auquel s'ajoute la proximité des racines 'SdL/'âtsal/émaner et YSd'/yâtsâ'/jaillir, sortir, proximité perceptible au niveau du son, et à celui du sens.
Genèse 1, 3 : « Elohim dit " la lumière est " et la lumière est. » (traduction Roland Tournaire). Ici, la lumière est 'ôr/'WR, équivalent de l'Eyn Soph, si bien que, par effet de rétroaction, la Kabbale lit celui-ci en ce verset, avant la subdivision des jours (jour deux, trois…), autrement dit avant que ne s'effectue le passage du jour Un à la Création proprement dite et du monde d'atsiloûth aux séphirôth inférieures ou plutôt de ce qui est émané en général à ce qui n'est que créé.

> Le monde des séphirôth dans son ensemble, s'il est construit par analogie avec la Création, s'en distingue toutefois nettement puisqu'il est comme ce monde-là – le 'ôlam haba' caché dans le rêshith initial – vis-à-vis de ce monde-ci, le 'ôlam hazé, « notre » monde, celui de l'immédiateté sensible.

Il faudrait développer tout l'agencement merveilleux présidant à la pensée de l'arbre des séphirôth innervant les quatre mondes ('ôlamim ou 'ôlamoth), mais comme cela nous entraînerait trop loin ici, nous nous contenterons d'indiquer combien sont profondes et vives les racines de la qabbâlâh. Toutefois, après cet aperçu concernant les séphirôth, nous arpenterons patiemment le TaNaK pour éclairer la provenance midrashique de l'Infini, de l'Eyn Soph.

Premier éclairage de l'arbre des séphirôth émané de l'Eyn Soph :

> « Il est sûr que la seule connaissance du nom des Séphirôth et des visages sans celle de leur nature et de leur raison ne constitue en rien une connaissance. » (M. H. Luzzato, *Le philosophe et le kabbaliste*)

Nous avons vu ce qu'est l'Eyn Soph et ce qu'est la Création infinie comme jeu et face à face de la Sagesse avec le Néant. Voyons désormais de l'intérieur l'une des pensées les plus essentielles que cette méditation du Néant engendre, à savoir l'arbre des séphirôth – ce qu'à tort tous les savants modernes croient saisir en se contentant de le schématiser, c'est-à-dire de le mettre à mort.

> Car, que saisir de cet arbre de la connaissance kabbalistique, si on ne l'endure pas tout entier dans ses peines, sa croissance et ses joies, si on ne le médite pas par ses racines, par ses fibres, par son écorce, par sa sève et jusqu'en la plus ténue de ses ramifications, si on ne le pense pas par la terre où il est né, qu'il s'est donnée, parcelle d'humus à parcelle d'humus, afin de se dresser dans sa force et sa beauté ; et surtout, mais cela va de

pair, si on ne comprend rien à l'unité de tout le procès par lequel il se fait constamment, car c'est là sa vie même ? Ce que l'entendement – celui des vieux imbéciles ayant un intérêt toujours accru à maintenir le désert croissant de leur délire, de leur croyance dans la toute puissance des sciences finies séparées de l'infini – retient généralement de toutes choses vivantes et pensantes n'est, ici comme ailleurs, rien d'autre qu'une « table qui ressemble à un squelette adorné de petits écriteaux collés ». On y chercherait en vain « l'essence même de la Chose », autrement dit, pour ce qui nous concerne, la vie même de l'arbre telle qu'en elle-même, dans son idée comme dans la réalisation de celle-ci (les séphirôth et leurs rapports). N'oublions pas que cet arbre est le centre, l'intérieur, l'essence même du paradis !

Ces séphirôth doivent s'entendre notamment comme les dix dévarim, les paroles-choses qui fondent la Création (cf. le *Bahir*).

Je commence avec une citation qui va me permettre d'étayer mon propos. En effet, Paul Vulliaud dans *La Kabbale juive* énonce :

« Une de leurs figures classiques est de représenter les Sephiroth suivant la disposition d'un arbre à travers les branches duquel ils font émaner l'En-Soph.

Ces intermédiaires séphirotiques sont au nombre de dix. On les nomme *Kether* (Couronne), *Hochmah* (Sagesse), *Binah* (Intelligence), *Hesed* (Amour) ou *Guedoulah* (Clémence), *Guebourah* (Rigueur) ou *Pahad* (Crainte), *Tiphereth* (Beauté), *Netzah* (Eternité), *Hod* (Gloire), *Iesod* (Base), *Malcouth* (Royaume). Pour la commodité du discours, notons immédiatement que l'Esotérisme Juif divise le Tout en quatre mondes : *Atzilouth* (Emanation), *Beriah* (Création), *Ietzirah* (Formation), *Assiah* (Action). »

Je précise encore que j'opte pour la liste majoritaire, la plus usitée (voyez par exemple les méditations de Cordovero dans *Le palmier de Déborah alias* Tomer Devorah, mais surtout dans l'inégalé *Pardes Rimonim*), sachant qu'il y a aussi des variantes et des développements, lesquels pourraient être traités selon la même méthode, classique et redoutable, des procédés kabbalistiques du midrash, gématrie, notarique, thémoûrâh (mais aussi selon la méthode d'autres procédés midrashiques).

Je classe maintenant mes séphirôth selon leur disposition sous forme d'arbre, l'une des dispositions privilégiées par les juifs-hébreux, de haut en bas. Ce n'est là évidemment qu'une des représentations possibles.

L'essentiel – outre les fondements kabbalistiques que je donne ici – n'est d'ailleurs pas tant dans ces représentations ou dispositions pour elles-mêmes, mais il consiste à saisir les séphirôth comme de pures notions spirituelles permettant de lire la Thora, d'en révéler *l'intériorité* par-delà loi orale (commentaire exégétique) et loi écrite (la Thora pour elle-même, sans la manifestation kabbalistique de ses secrets). Cette lecture spirituelle de la Thora à l'aide des séphirôth s'opère avec une virtuosité gorgée de délices dans la Kabbale. Nous croyons en avoir donné un exemple clair avec les quatre fleuves vus plus haut.

L'arbre a ses racines au ciel dans la lumière de l'Eyn soph et il descend vers la soie du sol sacré, du 'érets d'Israël, lequel est une notion pour la méditation de manière autrement essentielle qu'un simple lieu géographique. J'y adjoins l'Eyn Soph surplombant, ainsi que la séphirah secrète qui dévoile l'ensemble et qui est justement *la Gnose, Da'ath/D'Th*, et enfin l'autre extrémité, la présence ici-bas du divin, la Shékinah aux ailes d'or. Cela nous donne dès lors la représentation suivante en indiquant que la gauche qui nous fait face sur le papier est en fait Sa droite ((r)hessed), et réciproquement :

’YN SWP (Eyn Soph)

KThR (Kether)

HtKMH ((r)Hôchmâh) BYNH (Binah)

D‘Th (Da‘ath, la gnose)

HtSD ((r)Hessed) GBWRH (Guevoûrâh)

ThP’RTh (Tiphéreth)

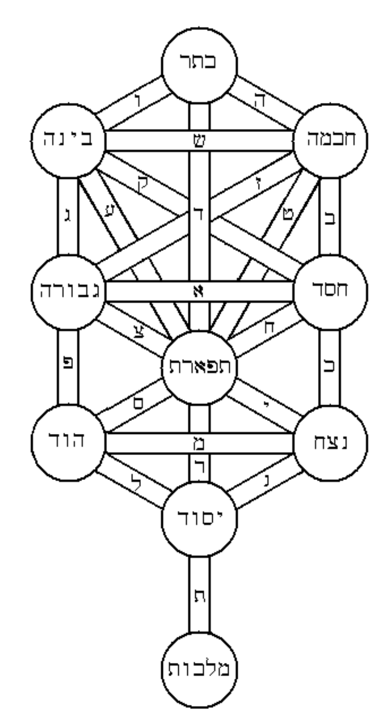
NSdHt (Netsa(r)h) HWD (Hod)

YSWD (Yessod)

MLKWTh (Malkoûth)

ShKYNH (Shékinah)

J’en donne une représentation plus conforme à la teneur kabbalistique :



Les hébraïsants noteront la manière dont les vingt-deux lettres correspondant aux vingt-deux canaux, circulent harmonieusement, les trois lettres mères (’, M, Sh) dans les trois horizontaux, les sept doubles dans les sept verticaux et les douze simples dans les obliques. Ainsi pourront-ils méditer l’ensemble de l’alphabet (celui avec lequel le dieu joue de toute éternité) comme la sève de l’arbre en quelque sorte, mais surtout comme la communication intense et énergique entre les dix séphirôth – aspects ou attributs (middoth) du divin –, et penser le rapport entre la parole en tant que telle (sans quiddité) et l’alphabet de lettres-matières vivaces.

Mais voyons maintenant comment vit pareil arbre kabbalistique, qui, de son tronc et de sa sève, relie le ciel et la terre, le divin et l'humain.
Première chose, dévoiler la somme gématrique de nos dix séphirôth classiques.
Voici les vivants joyaux :
KThR (Kether) + HtKMH ((r)Hôchmâh) + BYNH (Binah) + HtSD ((r)Hessed) + GBWRH (Guevoûrâh) + ThP’RTh (Tiphéreth) + NSdHt (Netsa(r)h) + HWD (Hod) + YSWD (Yessod) + MLKWTh (Malkoûth).
Ces dix paroles forment un total de 39 lettres, nombre sur lequel nous reviendrons souvent ; ces dix sont organisées en deux temps dont Da‘ath (la gnose) est le lien secret – ce n’est pas en vain que Moshéh Cordovero, dans son *Pardès Rimonim*, orne Da‘ath du nom glorieux de sod (le secret).
Le premier temps est celui des trois séphirôth supérieures (Kether, (r)Hôchmâh, Binah), appelées les trois séphirôth d’en-tête (shelosh séphirôth harishônôth) par le même Cordovero. Le second est celui des sept séphirôth inférieures. Les trois premières se trouvent ensemble en quelques lieux du TaNaK comme Proverbes 3,19 : « L'Éternel a fondé la terre par la Sagesse ((r)Hôchmâh), il a établi les cieux par l'Intelligence (Binah). Par Sa Science (Da‘ath) les abîmes se fendirent, et les nuées distillent la rosée. » (Proverbes 3, 19 et 20).
Quant aux sept du bas, on les trouverait pour ainsi dire toutes ensemble en I Chroniques 29, 11 et 12, voici : « À toi, Éternel, est la grandeur [haguedoûlâh qui dans certaines listes alternatives des dix séphirôth est le substitut de (r)hessed], et la force (haguévoûrah), et la beauté (hathiphéreth), et la splendeur (hanetsa(r)h), et la majesté (hahôd) ; car tout, dans les cieux et sur la terre, est à toi. À toi, Éternel, est le royaume (hamamlâkâh) et l'élévation (hamithnashê’, racine NSh’), comme Chef sur toute chose [LKL LR’Sh/lékôl lérôsh, pour le Tout, tu es la tête, le principe, l’équivalent du rêshith initial…] ; et la richesse et la gloire (hakavôd) viennent de toi, et tu gouvernes [môshêl, racine MShL, c’est gouverner et parler] sur toute chose [BKL/bakôl, encore le Tout/KL…] ; et la puissance et la force sont en ta main, et il est en ta main d'agrandir et d'affermir toute chose (LGDL WLHtZQ LKL/léguedêl voûlé(r)hazâq lakôl). »
En fait, les sept séphirôth ne sont pas exactement là, mais elles sont lues allusivement par le midrash, sous hamamlâkâh (la royauté) est lu Malkoûth (le Royaume), comme sous hagedoûlah est lu (r)Hessed, mais il est vrai qu'il n'en manque pas moins Yessod (le fondement), à moins de le lire cette fois-ci très allusivement dans la toute fin du second verset, sous les verbes agrandir (GDL) et fortifier (HtZQ), puisque ce qui est ainsi renforcé, fondé en Sa force, n’est autre que le Tout (HKL).

Il est à noter que si on trouve une énumération des trois du haut et une pouvant évoquer les sept du bas, nulle part dans le TaNaK on ne trouve de mention exacte, de liste, des dix séphirôth. Cette liste n’a été établie qu’ultérieurement et par midrash, même le Sepher Yetsirah « semble » en

ignorer les noms. Mais on la trouve toutefois dès le *Sifra Di Tseniutha* dont l'antiquité ne fait aucun doute : « Or la demande que l'homme désire adresser à son Seigneur est ordinairement disposée de neuf manières. Ou alphabétiquement ou par le rappel des mesures (attributs) du Saint, béni soit-il, miséricordieux et bienfaisant, etc. Ou par les noms vénérables du Saint, béni soit-il, qui sont Ehié, Yad, Yod-Hé-Vav, El, Elohim, Jehovah-Tsebaoth, Schaddaï, Adonaï. *Ou par les dix Sephiroth, c'est-à-dire : Malcouth, Iesod, Hod, Netsah, Tiphereth, Ghbourah, Hesed, Binah, Hochmah, Kether*. Ou par le rappel des justes qui sont les Patriarches, les Prophètes et les Rois. Ou par les cantiques et les louanges dans lesquelles se trouve la véritable Tradition (Kabbale). Et mieux encore, si l'on sait ordonner les formes de son Seigneur, comme il convient, ou si l'on connaît la montée de Bas en Haut, ou si l'on sait faire descendre l'influx du Haut en Bas, et dans toutes ces neuf manières, est nécessaire une grande attention ; de celui qui ne prie pas ainsi, il est dit (Samuel, I, 2, 30) : " et ceux qui me méprisent seront bafoués. ", etc. » (C'est moi qui souligne ; la traduction est de Paul Vulliaud.)

L'union des dix est l'union de trois vis-à-vis de sept, trois et sept qui ne sont autres que les 37 et 73 de la Sagesse des Hébreux, (r)hôchmâh, cette juste maturation du Néant, de l'Infini, *i.e.* l'Existant.

Cette union des séphirôth est un baiser (racine nashaq) d'union du haut et du bas selon le chiffrage logique de la Sagesse dont le secret est gardé par la Science ou Gnose (Da'ath) et que d'un mouvement assuré, libre et progressif nous allons mettre à nu (sur la métaphore du baiser cosmique, cf. *Zohar sur le Cantique des cantiques*, livre commenté où la fiancée demande, dès le début, à son fiancé d'être embrassée des baisers de Sa bouche, etc.).

Je relève ici la gématrie par rangs de l'ensemble de ces dix séphirôth, dix comme le yod, le germe, la main créatrice, la plus petite lettre de l'alphabet et dix comme les paroles engendrant tout :

11+22+20+8+11+13+5+2+10+14+5+8+15+4+3+2+6+20+5+22+17+1+20+22+14+18+8+5+6+4+10+15+6+4+13+12+11+6+22 = 42(0) = 42×10.

Or, la Gnose (Da'ath) a pour gR= 4+16+22 = 42, le même nombre, celui de la connaissance de leur arborescence secrète, et ce produit du 42 et du 10 de pouvoir alors s'interpréter comme union des dix paroles (séphirôth) et de la Science même qui en est le secret ! La science du dieu, des écritures, est ainsi sue comme l'unité des dix séphirôth nommées parfois aussi les dix middoth (règles, mesures ou plutôt attributs de YHWH, lequel est la quintessence de l'être, d'existence antérieure – au sens logique – à ses attributs). Elles sont ainsi comme les dix paroles manifestant Da'ath, et leur secret n'est dévoilé à son tour que par la grâce de cette gnose centrale qui les partage et subdivise en trois vis-à-vis de sept, autrement dit la Sagesse reliant, comme dans la Création de la Genèse, le ciel et la terre.

C'est sur cette égalité de kabbale que repose le lien entre les dix séphirôth et la gnose qui les révèle en en dévoilant l'unité, laquelle n'est autre que celle du ciel et de la terre, de la lumière de l'Eyn soph jusqu'à sa présence ici-bas, la Shékinah, celle-ci étant d'ailleurs dédoublée entre une Shékinah d'en haut correspondant à Tiphéreth (la beauté, mais aussi le fiancé) et une Shékinah d'en bas, la Shékinah (la fiancée) à proprement parler.

C'est le moment d'élucider en glosant comment le Zohar pense l'union de Tiphéreth (beauté) et Malkoûth (royaume), comme celle, royale et unique, du fiancé, ou du Fils, et de la Présence, ou fiancée : la Présence se redouble, nous venons de le voir, entre une Shékinah d'en haut associée à Tiphéreth et une Shékinah d'en bas associée à Malkoûth.

Malkoûth et Tiphéreth, MLKWTh + ThP'RTh, s'unissent selon une thémoûrâh ab gad (procédé très apprécié des auteurs du Zohar, remplaçant ainsi YHWH par Kouzou/KWZW, en faisant un substitut de YHWH 'HtD/le Dieu Un par sa nouvelle valence de 39, ce procédé ayant pour sens l'union du haut et du bas, cf. *Zohar sur le Cantique*) pour devenir NMLZ'+'SdBSh' de gR 90 et de gC 522 qui sont les deux gR et gC exactes de MLKWTh YHWH/le Royaume du dieu (présent une fois en I Chroniques 28, 5, puis remplacé le plus souvent dans les Talmuds, le Zohar et le Midrash – y compris l'évangélique – par son substitut révérenciel numéro un, le royaume des cieux/malkoûth (ha)shamayim, remplacement qui a pu avoir pour but de masquer les chiffres secrets du Royaume du dieu…). Ainsi, l'union du fiancé et de la fiancée, du haut et du bas, à travers celle de Malkoûth et de Tiphéreth, de la beauté et de la royauté, amène la venue eschatologique du Royaume du dieu : quoi de plus logique, toutefois si cela est saisi selon les nervures des procédés de la kabbale, « l'essence même de la Chose » ! Il y a même mieux, car la somme des gR et gC du duo (changé par thémoûrâh), comme du Royaume du dieu, est de 90+522=612 =BRYTh/bérith (gC), l'Alliance : celle-ci n'est-elle pas le but de leur union ? Voici un exemple de mise en situation de ce duo selon la parole de Moshéh Cordovero : « L'image et la ressemblance (à partir desquels Adam fut créé), ce sont (les séphirôth) Tiphéreth et Malkoûth ; or, l'on sait que Tiphéreth est incluse dans Malkoûth et que Malkoûth est incluse dans Tiphéreth, parce qu'elles ont été émanées ensemble, et en se séparant l'une de l'autre, la réalité de l'une demeura dans l'autre, ce qu'expriment les mots : " Il referma la chair à sa place " (Gen. 2, 21). » (cité par Mopsik dans *Le sexe des âmes*, p 70/71). Ainsi, Tiphéreth et Malkoûth sont-ils comparables à l'androgyne primordial, mâle et femelle en union redoublée, ou encore à Adam et Eve, jouissant dans l'Eden, cette volupté paradisiaque qui est celle du Royaume du dieu, d'une union qui n'est en aucun cas unilatérale et fusionnelle, mais bien plutôt saisie de la différence dans l'unité où chacun des deux termes rassemblés est lui-même double, concret comme l'est leur unité.

J'ajoute maintenant le terme occulte à mes dix séphirôth premières.

J'obtiens alors 42 lettres au total (les 3 de la gnose viennent s'adjoindre aux 39 des dix séphirôth), soit encore une fois le chiffre-nombre lumineux de la gnose.

J'ai maintenant onze termes à ma disposition, mes dix séphirôth et Da'ath comme leur couronne discrète. Leur gématrie par rangs se trouve être de 420 (pour les dix séphirôth) + 42 (pour Da'ath seule), le total se porte alors à 462 qui n'est autre que 11×42, multiple important de notre chiffre de la gnose lumineuse et secrète – le onze étant un nombre premier, c'est-à-dire, en bonne logique pythagoricienne, un équivalent de l'Un indivisible. C'est bien la gnose, la science du « bien » et du « mal », du bon et du mauvais, de l'adéquat et de l'inadéquat à la Sagesse (HtKMH) qui illumine et fait se tenir d'un seul tenant, droite, la construction séphirothique, son arbre verbal.

Provenance de la Présence (Shékinah) :

Faisons un léger détour afin de sonder le sens et la provenance de la Shékinah. Nous conclurons ensuite quant au fondement kabbalistique de cet arbre vivifiant.

La Shékinah est absente du TaNaK comme des Manuscrits de Qumrân, du moins parmi ce qui est déchiffrable… Le terme ShKYNH ne semble apparaître que dans la Mishnah et à petites doses : trois occurrences seulement y verdoient : en Sanhédrin 6,5 et Avôth 3,2 et 3,6.

Scrutons par exemple Avôth 3,2 :

« Quand deux (personnes) s'assoient ensemble et qu'ils échangent des paroles de la Thora (divrê thôrâh), la Shékinah est présente (racine shârâh) avec eux (bênêhem/BYNYHM). », ce qui ressemble comme deux gouttes d'eau à cette parole puisée au fleuve évangélique : « car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » (Matthieu 18, 20). Ces deux paroles proviennent, par midrash, du commandement sur le témoignage de Deutéronome 17 ou 19.

Celle qui a le sens de Présence se manifestera davantage dans la guémara, comme dans des livres plus ésotériques, la littérature des Palais ou le somptueux Zohar. On en trouve 16 occurrences (au moins) dans le Talmud de Jérusalem puis 125 (au moins) dans celui de Babylone, de compilation plus tardive, et surtout plus de 700 dans le Zohar. Signalons encore le cas du Targum Onquélos « qui place systématiquement ce vocable là où une certaine idée de Dieu ou certains égards particuliers le rendait nécessaire. »

> Ce dernier propos est de Maurice-Ruben Hayoun dans *La littérature rabbinique*. Toutefois nous ne pouvons en conclure comme cet auteur le fait que la provenance de la Shékinah est de l'époque de ce Targum, elle a pu être ésotériquement connue bien avant. Précisons encore que le Targum Onquélos est du second siècle et surtout que la mention systématique de la Shékinah y sert – dans la lignée de certains enseignements mis dans la bouche Aquiba – à éviter les « anthropomorphismes », ou plutôt ce qui rappelle l'identification totale et sans reste de l'humain au divin, chose *a contrario* si densément soulignée par la Septante... Il est difficile ici de ne pas penser aussi qu'Onquélos est graphiquement très proche d'un certain Aquila qui fut chargé quant à lui de faire une traduction en grec du TaNaK devant *recouvrir* celle des Septante (comme plus tard Jérôme en fut chargé en écrivant la Vulgate), afin d'en éviter le caractère si messianiquement insistant et si « anthropomorphique », si nazaréen en germe comme nous le verrons dans notre seconde étude.

La mirifique et miraculeuse Shékinah prend donc son envol dans les premiers siècles de l'ère chrétienne tout en continuant à voler jusque dans la kabbale lourianique et au-delà, jusqu'à vous et moi.

Le Midrash enseigne que partout où est présente la racine ShKN/shâkan dans le TaNaK, il faut y lire la présence de la Shékinah (cf. *Pirkê Avôth*…). Ce qui nous apprend aussi que la Shékinah elle-même est un midrash.

Or, la première occurrence biblique de ShKN/shâkan n'est pas des moindres :

« Il chassa l'homme, et plaça (WYShKN/vayashekhên) à l'Orient du jardin d'Éden les chérubins et la lame de l'épée qui tournait çà et là, pour garder le chemin de l'arbre de vie. » (Genèse 3, 24).

Ainsi, sa première manifestation entend-t-elle signifier la clôture apparente du récit initial de Genèse 1 à 3, ce jardin miraculeux. Elle indique la demeure des chérubins gardant l'accès à l'arbre de vie !

C’est de ce constat que germera toute la symbolique de l’élévation de la Shékinah dans l’arbre central du verger des commandements divins, dans celui qui deviendra, ce qui nous occupe ici, l’arbre des séphirôth. Comme le dit le Zohar, l'arbre des séphirôth est bien l'arbre de vie lequel est aussi la Thora, la fiancée (ce jardin clos).
Cette racine ShKN est également présente au moment où la terre est donnée à Isaac et à sa semence, en Genèse 26 :
« Et il y eut une famine dans le pays, outre la première famine qui avait eu lieu aux jours d'Abraham ; et Isaac s'en alla vers Abimélec, roi des Philistins, à Guérar.
Et l'Éternel lui apparut, et dit : Ne descends pas en Égypte ; demeure (ShKN) dans le pays que je t'ai dit ; séjourne dans ce pays-ci, et je serai avec toi [par la Shékinah donc !], et je te bénirai ; car à toi et à ta semence je donnerai tous ces pays, et j'accomplirai le serment que j'ai juré à Abraham, ton père, et je multiplierai ta semence comme les étoiles des cieux, et je donnerai tous ces pays à ta semence, et toutes les nations de la terre se béniront en ta semence, – parce qu'Abraham a écouté ma voix, et a gardé mon ordonnance, mes commandements, mes statuts et mes lois. Et Isaac habita à Guérar. » (Genèse 26, 1 à 6).
L’entrée en présence de la Shékinah est ainsi indissociable de la réalisation de la promesse faite à Abraham.
On pourrait aussi scruter le moment de la double donation spéculative de la Loi ou de l’établissement de la tente du témoignage (Genèse 40, 35), ou encore les endroits du texte biblique où YHWH est dit résider (ShKN) avec Israël. Leur étude décisive et éclairante a déjà été réalisée en grand par le splendide Zohar, ainsi que par d'autres midrashim.
Une dernière question à propos de la Shékinah serait de savoir à partir de quand elle semble se déployer dans la pensée des Hébreux : par exemple, figure-t-elle, implicitement ou non, dans la Nouvelle Alliance ?
Pour y répondre, je livre un avant-goût de la geste virtuose qu’est l’Apocalypse de Jean.
Nous sommes au plein cœur de la poursuite de la femme (l’Assemblée nazaréenne d’Israël, Marie la Vivante !) par le Dragon (Hérode).
Apocalypse 12, versets 13 et 14 :
« Et lorsque vit le dragon qu’il fut jeté sur la terre, il poursuivit la femme laquelle a enfanté le mâle. Et furent données à la femme *les deux ailes de l’aigle le grand* afin qu’elle s’envole au désert [dans l’Evangile, Marie et Joseph fuyaient en Egypte…] en son lieu, là où elle est nourrie un temps et deux temps et la moitié d’un temps loin de la face du Serpent. »
Or, voici, une fois rétrovertie, l’expression par moi soulignée :
ShNYM KNPY NShR HGDWL (les deux ailes de l’aigle le grand/shanim kanphêy nesher hagadôl) où me fait d’un coup bondir la notarique initiale ShKN/shâkan, racine de la Shékinah, mais surtout la présence secrète et directe de celle-ci selon l’ordre même de ses lettres constitutives ShKYNH/Shékinah ! C’est bien sous l’aile de la libre adhésion à YHWH que demeure cette femme qui n’est autre que l’Assemblée d’Israël et même, quoi que cela soit volontairement implicite de la part des rédacteurs de ce rouleau de haute volée : la Shékinah ! (« serait » devrais-je dire, mais une telle puissante allusion a de fortes chances d’être volontaire et clarifie l'hypothèse que j'ai posée plus haut quant au fait que la Shékinah ait pu être connue ésotériquement avant qu'Onquélos ne l'emploie massivement et exotériquement dans son Targum…).

Ayant indiqué l'étonnante provenance de la Shékinah (qui est bien connue dès le premier ou le deuxième siècle de l'ère chrétienne), je n'ai plus qu'à faire entrer celle-ci en scène, dans le décompte des treize termes, avec l'Eyn Soph lumineux, lui aussi jusqu'ici resté dans l'ombre. L'Infini et sa demeure, l'Assemblée d'Israël, viennent ainsi tout naturellement s'adjoindre à l'arbre séphirôthique pour en couronner le sens et le porter au jour par les racines.

Quant à l'identification, qui peut sembler hâtive, entre l'Assemblée d'Israël et la Shékinah, voyez les personnages féminins identifiés dans le Zohar à cette Shékinah, Marie-Miriam n'étant pas en reste. Sur l'identification fréquente entre l'Assemblée d'Israël et la Shékinah (d'en bas), voyez Zohar Shemoth section 2, folio 60b. « " La voix du seigneur dieu " se réfère à la Shékinah comme représentante de l'Assemblée d'Israël ».

J'obtiens alors treize termes pour l'ensemble, le treize de l'amour, 'ahavâh/'HBH, de l'unité, de l'Un, 'é(r)had/'HtD, et du plus petit (=humble) nom de dieu, El/'L, le nombre de pétales odoriférants de la Rose blanche et rouge, l'Assemblée d'Israël.

J'ai déjà la gématrie par rangs des onze premiers, je n'ai plus qu'à y adjoindre les deux que je viens de citer, par là la gnose des Hébreux aura révélé comment elle pense leur union sainte et vraie, et se conçoit elle-même grâce à celle-ci.

L'Eyn Soph/'YN SWP dont j'ai traité auparavant a pour gR 63.

La Shékhina/ShKYNH quant à elle a pour gR 61.

Je précise ici que si la Shékinah est parfois – voire souvent, selon les textes – identifiée à Malkhoûth, mais en tant que telle elle n'est pas l'une des dix séphirôth et doit donc être adjointe à celles-ci. La meilleure preuve en est la possibilité même de son élévation au sein de l'arbre des arbres…

Si j'ajoute ces deux aux onze, j'obtiens 63+61+462 = **586** et un nombre de lettres de 42 (pour les onze) + 11 (pour les deux extrêmes), soit 53 lettres, 53 qui est la gR de Kether/KThR, la couronne, la première des séphirôth, celle qui couronne la Présence du dieu. Or, coïncidence à n'en pas douter, cet ensemble forme l'arbre (avec sa cime rayonnante et ses racines royales), le 'êts/'Sd, qui relie ciel et terre, étant le centre vivant du verger d'Eden de la Genèse (dans le récit initial l'arbre est au centre/BThWK du jardin, il en est le centre). De plus, ce 53 des 53 lettres de cette construction est la gématrie suressentielle du verger, du jardin de la science du Livre, le gan/GN (3+50=53 !). Mais ce qui surtout requiert notre attention est ce 586, car il est la gC de **Jérusalem/YRWShLM** (10+200+6+300+30+40 = 586), Jérusalem, la ville sainte, assise mystiquement au cœur de la jonction de l'Orient et de l'Occident. La vision du tout (HKL/hakôl), des séphirôth convenablement reliées, serait ainsi la vision de la cité sainte, de Jérusalem ! Ce n'est ici qu'une suggestion de ma part, mais qui permettrait de voir autrement l'une des représentations célèbres de l'arbre des séphirôth où l'initié kabbaliste tient l'arbre verticalement disposé, semblant le contempler intérieurement comme s'il contemplait (hypothèse) la reconstruction au plus haut point vivante et symbolique de Jérusalem, celle d'en haut. Par exemple, sur la représentation qui orne le frontispice de *La Porte des cieux* d'Irira, on peut même découvrir ce kabbaliste en train de soutenir l'arbre, mettant en sa main le lien entre Yessod et Malkoûth. Autrement dit, en tenant ainsi l'arbre tout entier, c'est l'unité des cieux et de la terre, du haut et du bas qu'il détient (nous verrons plus loin que cette unité des cieux et de la terre a un sens très précis…). L'association des séphirôth et des sphères célestes rejoindrait aussi ce que je viens d'avancer, l'ensemble des cieux ainsi compris formant la Jérusalem d'en haut, un peu comme chez Dante

l'ensemble de l'univers céleste mû par l'amour divin forme le paradis, sans oublier la symbolique de la Rose des élus, elle-même substantiellement hébraïque.
J'ajoute encore que les kabbalistes peuvent noter 'WR 'YN SWP/la lumière de l'Infini à la place du seul Infini. Nous n'avons alors qu'à ajouter la gR de 'WR, soit 27, à notre total afin d'obtenir (toujours selon treize termes unitaires) la gématrie de 27+586=613, les 613 « commandements » (mitsvôth), soit, symboliquement parlant, *le contenu même* de la Thora, de ce qui est révélé, ou plutôt, *manifeste* !
Le délicat fondement du profond édifice, le Yessod/YSWD – comparé aussi au sexe masculin – se trouve avoir pour plérôme le plus simple YWD SMK WW DLTh dont la gC est de 20+120+12+434 = **586** =YRWShLM/Jérusalem ! Jérusalem lue comme l'unité vivifiante de la construction séphirôthique est aussi la plénitude du fondement du tout. N'est-ce pas là une parfaite confirmation de l'idée qui tient ensemble ces pierreries mystiques au regard de feu, ces aspects du dieu que sont les séphirôth ?
Mais voyons comment la formule secrète de « l'arbre des dix séphirôth » redouble l'identité entre l'arbre mystique et Jérusalem :
'Sd 'ShR SPYRWTh/'êts 'assar séphirôth a en effet pour gC 70+90+70+300+200+60+80+10+200+6+400 = **1486**, soit le 586 gC de Jérusalem, ainsi que la gématrie de l'ensemble des noms des dix séphirôth en n'omettant pas le secret qui les illumine, Da'ath (gnose), et les extrêmes, haut et bas, par lesquels ils se rassemblent et dont ils permettent l'union, celle du dieu et de sa fiancée.
C'est ainsi que la construction séphirôthique a pu servir à reconstruire idéalement Jérusalem une fois celle-ci ruinée et son temple détruit, de même que la littérature des Palais, opérant sur le Temple/heykal/HYKL – les sept palais signifiant la plénitude du palais, c'est-à-dire du Temple –, une fois celui-ci « historiquement » consumé…

On peut considérer désormais les initiales de l'ensemble des treize termes que voici rassemblés de nouveau : 'YN SWP KThR HtKMH BYNH D'Th HtSD GBWRH ThP'RTh NSdHt HWD YSWD MLKWTh ShKYNH. Je note déjà que les initiales des dix séphirôth engendrent des mots qui ont un sens : KHt (la force du questionnement et de la Création...) pour Kether et (r)Hôchmâh ; BHtG (en, par la fête de pèlerinage) pour Binah, (r)Hessed et Guevoûrâh ; MThN YH/mathan Yah (le don du divin) pour Malkoûth, Tiphéreth, Netsa(r)h, Yessod et Hod. Mais quant aux initiales de la totalité des treize dûment considérés, dans quel état d'heureuse surprise ne nous met pas la claire considération de leur gématrie par rangs ! En effet, depuis l'Infini jusqu'à Sa Présence totalisée, j'ai : 'SKHtBDHtGThNHYMSh de gR 137. C'est la gC de la qabbâlâh/QBLH (100+2+30+5), réception et tradition, mot présent dès la Mishnah et qui pourrait donc avoir été élaboré en tant que notion mystique de haut vol à partir des deux premiers siècles « chrétiens » (sur l'ancienneté du mot QBLH, cf. Pe'ah 3,7 ; Baba Metzia 9,7, 9 et 10 ; Kelim 22,7) ! Les séphirôth sont aussi considérées comme réceptacles reliés par vingt-deux canaux (une ville-oasis n'a-t-elle pas des canaux ?) par lesquels la qabbâlâh s'écoule, s'épanche, effuse, celle-ci étant bien l'unité de leur disposition en tant qu'émanation lumineuse reliant les cieux et la terre dans l'unité (le 13 de l'Unité qui les rassemble, le 'HtD). Notons que se trouvent même plus de 80 occurrences de cette kabbale dans le Talmud avec déjà la présence de la différence entre paroles de la Thora et paroles de la qabbâlâh, en Rosh hashanah 19a. Quant à la gC des initiales de mes treize termes elle est de 911, la gC de R'ShYTh, le principe du brêshith initial de la Création infinie, principe dont nous savons par ailleurs qu'il est un équivalent du 'ôlam haba', du monde caché, émané ! Chicanes et coïncidences, bien entendu…

L'association alchimique de Jérusalem, de l'arbre de vie et de l'arbre des séphirôth et ainsi de Jérusalem (la céleste) et du verger paradis de la Genèse, dans le cœur même de la langue, se retrouve dans ce massif qu'est I Hénoch (cf. la vision des sept collines de Jérusalem et de la croissance de l'arbre de vie sur la colline centrale et la plus élevée au chapitre 32) ou encore dans le résultat de l'Apocalypse de Jean où la Jérusalem céleste, cette Présence, descend dans son verger divin où *par trois fois* est mentionné l'arbre de vie (cf. Apocalypse chapitre 22, versets 2, 14 et 19).
Une autre analogie similaire est celle entre l'arbre de vie, celui des séphirôth, et la Thora (la fiancée) :
« Le Saint, béni soit-il, a dit : Vois comme la langue de la Thora est aimée ; elle est guérison pour la langue. D'où le savons-nous ? De ce que l'Écriture dit : *Langue apaisante* [littéralement " qui guérit "/marpê' lashôn] *est un arbre de vie* (Pr. 15, 4) ; et *arbre de vie* n'est rien moins qu'un autre terme pour Thora, car il est écrit : *C'est un arbre de vie pour qui la saisit* (Pr. 3, 18). » (Deutéronome Rabbah 1,1).
L'analogie entre la Jérusalem idéale, la Sagesse, la Thora (sue comme personnification de la Sagesse céleste, cf. Midrash Rabbah et *passim*, ce pourquoi la Thora se fonde en Sagesse), l'Assemblée (quéhilâh, qahal ou knesseth), la fiancée (kalâh), la langue sainte (lashôn haqôdesh), l'arbre de vie et l'arbre des séphirôth n'est pas d'ordre secondaire, elle est au centre même (à l'épicentre pourrait-on dire) de l'imaginaire et de la pensée des Hébreux de toutes époques confondues, depuis l'écriture de la Thora jusqu'aux féeries de la Kabbale lourianique en passant par le moment midrashico-rabbinique de l'émergence du christianisme. Nous n'avons fait ici qu'introduire *le fondement* kabbalistique de l'un de ces rapprochements (entre l'arbre séphirôthique complet et Jérusalem), l'escortant de ses raisons substantielles.
Pour reprendre, le sens « gnostique » de l'arbre des séphirôth est le suivant. Il relie ciel et terre, depuis la lumière de l'infini jusqu'à Sa présence ici maintenant, il est science, gnose du jardin retrouvé, de la Jérusalem du midrash, de la sainte assemblée d'Israël en union avec son dieu, telle la Rose parmi les épines, le lys parmi les chardons, Israël parmi les nations. La pensée, que dis-je, la vision que donne la connaissance de cet arbre – rien n'interdit d'en manger le fruit ! – est donc cruciale. En découlent, comme de leur source naturelle, les développements du Zohar qui se servent de l'ensemble des séphirôth comme d'un crible afin de saisir spirituellement la substance de la Thora. De cette « vision » (au sens fort et noble du terme) de l'arbre des mondes découlent aussi tous les développements sur l'union du dieu et de l'Assemblée, sur Jérusalem et même dans certaines strates sur la Jérusalem céleste.

> Ainsi, si j'ouvre *Zohar Brêshith*, section 1 folio 183b, je puis avoir la chance d'y découvrir ceci : « Selon nos maîtres, Dieu a façonné la Jérusalem d'en bas (YRWShLM LThTh') sur le modèle de la Jérusalem d'en haut [YRWShLM DL'YL', ce (L)'YL'/suprême est le même qui qualifie l'Eyn Soph comme point suprême], l'une faisant exactement face à l'autre. C'est pourquoi il est écrit : " Le lieu, O Seigneur, que vous avez fait pour y résider, le Sanctuaire, O Seigneur, que vos mains ont établi " (Ex. 15, 17). La formule " que vous avez fait " indique que Dieu veut que pour les temps futurs [ceux du 'ôlam haba' et de l'avènement du Messie] la Jérusalem d'en haut descende (racine YRD/yârad, comme dans l'Apocalypse !) ; c'est au surplus prouvé par la phrase " comme une seule ville compacte (she-(r)hubrah) ensemble ", phrase où le mot (r)hubrah [littéralement "elle est jointe", même racine HtBR que de la fameuse "communion" des saints...], écrit au singulier, indique que la Mère a rejoint la Fille et que les deux ne font plus qu'une. » La mère c'est 'M/'êm et la fille BTh/bath, leur union donne B'MTh/be'emeth (« dans la vérité », par jeu anagrammatique), elles représentent aussi respectivement

la séphirah Binah (la mère) et la séphirah Malkoûth (la fille, la fiancée) ou la Shékinah (d'en bas). Cette descente « dans la vérité » de la Jérusalem d'en haut n'est pas sans évoquer la descente de la Jérusalem céleste ou nouvelle dans l'Apocalypse de Jean, avec l'avènement du Messie véridique, Jésus Iéshoû'a ; à la différence près, non négligeable, que l'Apocalypse pense l'anéantissement de la Jérusalem d'en bas pour la venue de celle d'en haut, ce qui n'est pas du tout le propos du Zohar. Voyez : « Et je vis la sainte cité, nouvelle Jérusalem (YRWShL(Y)M HtDShH/yeroûshalam ou yeroshalaïm (r)hâdâshah), descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une fiancée [KLH/kâlah, comme la fille, la Shékinah] ornée pour son mari. » (Apocalypse 21, 2). Cette Jérusalem nouvelle avec sa graphie en yod (privilégiée notamment par la Mishnah au point de ne plus employer l'autre graphie) est YRWShLYM HtDShH/yeroshalaïm (r)hâdâshah de gC 913 comme BR'ShYTh/Brêshith, le premier mot de la Genèse. Ce qui est tout à fait dans le ton « nouvelle création » de l'Apocalypse de Jean. Le secret du redoublement de Jérusalem devait faire partie de l'enseignement ésotérique (jusqu'à un certain point). Il est du domaine de ce que nous verrons plus loin comme les soixante-dix livres, les livres du secret (dont les apocalypses forment une part non négligeable). Cela expliquerait que, hormis le Zohar, on n'en trouve pas trace dans les Talmuds, dans l'enseignement oral plus exotérique bien qu'ésotérique.

D'où la sublime et grandiose poésie du Zohar à la thématique classique infiniment variée et qui, comme vous le voyez, a ses fondements et racines dans le riche terreau de la kabbale et de ses procédés. Parmi ces thématiques, celle de l'union du fiancé et de la fiancée, du haut et du bas, de Tiphéreth et de Malkoûth, de Jérusalem (en tant que notion) et de son dieu, n'est pas des moindres. C'est pour cela, entre autre, que le Cantique des cantiques est le livre de référence numéro un de la poétique zoharique, ce que Paul Vulliaud n'a pas manqué de souligner considérant Cantique et Zohar comme les deux chefs d'œuvre de la mystique des Hébreux telle qu'il pouvait la connaître.

Si l'union du haut et du bas, du fiancé et de la fiancée est essentielle au Zohar comme au Cantique des cantiques, il y a aussi celle de la droite et de la gauche, de la colère et de la miséricorde, dualité vivante qui compose le dieu des Hébreux et par laquelle il se trouve beau comme la remémoration active de Jérusalem. Dans l'arbre des séphirôth, la dualité droite/gauche, leur unité, est figurée par le duo (r)hessed (bonté, amour)/guevoûrâh (force). Ce duo HtSD ((r)hessed)/GBWRH (guevoûrâh) a pour notarique initiale HtG/(r)hag, fête, l'essentielle fête de pèlerinage. Il a par ailleurs pour gR et gC 63 et 288, le premier est aussi l'Eyn Soph comme nous l'avons vu plus haut, tandis que le second est l'arbre lui-même 'Sd/'êts (par multiplication : 16×18=288 ; chiffre de l'arbre d'où découlent les 288 étincelles/nitsôtsôth de la kabbale lourianique). Ce 288 est encore l'unité du haut et du bas par l'entremise de la syzygie de Yessôd et Malkoûth/YSWD + MLKWTh (notarique finale DTh, jugement et gC 576, laquelle, divisée par deux, redonne bien notre 288). Ainsi, ce nombre condense-t-il symboliquement l'union du haut et du bas, celle de la droite et de la gauche, et enfin l'arbre lui-même, l'unité.

Quant à l'union de Tiphéreth et de Malkoûth, nous pouvons conclure que la beauté du dieu n'est pas « beauté dépourvue de force (qui) hait l'entendement », mais qu'il est le libre accord de la beauté se réjouissant de s'éployer et de la force martiale de la pensée, accord de cœur célébré au son des douces voix de musique des divins fiancés, cette aurore nuptiale et cet enfant souverain. Sa beauté est aussi bien royauté

et Son royaume celui de Sa beauté. Un pas de danse dans l'invisible se réjouit de la *saluer*.

Variations à partir de ce premier fondement :

La plus haute des dix séphirôth, la couronne, est aussi appelée Kether Elyôn (couronne suprême ou céleste), soit KThR 'LYWN. Sa gR est alors de 111 qui est l'une des gématries les plus essentielles qui soient (cf. quatrième étude), celle de 'LP, l'Aleph, première des lettres et résumé symbolique de la science de l'écriture en hébreu. D'ailleurs, la Kabbale lit bien l'Aleph en correspondance avec la couronne suprême (parfois même avec l'Eyn Soph, cf. *Sepher haBahir* § 70), tandis que le bêth/B sera identifié à la séphirah suivante, principe de la Création, (r)Hôchmâh, la Sagesse.
Partant de cette couronne suprême, il y a une autre description des séphirôth qui est venue à moi depuis le cœur du Zohar, éclairant celle qui précède.
Elle consiste à voir les séphirôth comme trois tripartitions :
une suprême, l'intelligence (Binah) et la Sagesse ((r)Hôchmâh) entourant la couronne suprême (Kether Elyôn) ; à ces trois degrés supérieurs succèdent trois autres qui forment le milieu, le jugement (Din), la grâce ((r)Hessed) et la beauté (Tiphéreth) ; et enfin en bas reliées à la royauté (Malkoûth), voici les trois dernières : la gloire (Hod), la victoire (Netsa(r)h) et le fondement (Yessod).
Ces trois groupes de trois séphirôth comportent un total de 37 lettres, gR de HtKMH (la Sagesse), les voici :
KThR 'LYWN BYNH HtKMH DYN HtSD ThP'RTh HWD NSdHt YSWD.
Leur gC est de 2386, qui se réduit au nombre **586**, autrement dit, nous venons de désenfouir un nouvel équivalent de Jérusalem/YRWShLM confirmant le résultat plus général de l'arbre des dix séphirôth. Jérusalem semble bien être au centre, insistante autant que discrète, persistante autant qu'indistincte, de la pensée des auteurs des strates anciennes du Zohar, de leurs contemporains kabbalistes et de leurs émérites successeurs.
Comme autre variante, amusante pour un kabbaliste, j'en signale une des Thôldôth Adam (généalogies d'Adam) où l'on trouve dans l'ordre : Kether, (r)Hôchmâh, Binah, Guedoûlâh (à la place de (r)hessed), Guevoûrâh, Tiphéreth, Hod, Netsa(r)h, Yessod et enfin Malkoûth. Cette somme des dix a pour gR 423 qui est la gC de ThHtYH/the(r)hiyah, la Résurrection (des morts) – ou encore le 63 de l'Eyn Soph – ; et pour gC 2844, soit 288, ce qui nous donne déjà comme fruit kabbalistique incontournable le duo 63/288, mais voici surtout le plérôme de cette liste :
KP ThW RYSh HtYTh KP MM HH BYTh YWD NWN HH GYML DLTh WW LMD HH GYML BYTh WW RYSh HH ThW PH 'LP RYSh ThW NWN SdD HtYTh HH WW DLTh YWD SMK WW DLTh MM LMD KP WW ThW, dont la gR n'est autre que **1(0)11, le 111 de l'Aleph**, quintessence de la science de l'alphabet et couronne suprême (gR de Kether Elyôn, gC de l'Aleph).
Il y a évidemment d'autres variantes à puiser dans les eaux riches de la Kabbale où fraient amoureusement tant et tant de raretés vivantes et fécondes. A vous de vous laisser porter selon les courants, de faire corps par le vide avec les climats et les vents, de découvrir abîmes et merveilles selon votre manière d'épouser fluidité et vitesse, et d'aller enfin là où l'intensité de votre désir vous plonge – car certains joyaux opalescents et nacrés ne font signe que depuis les eaux les plus profondes ! Ainsi, chacun pourra se distraire à de telles nages jubilatoires, en n'omettant pas de se souvenir du sens fondamental de la série décisive tel qu'il lui a été dévoilé plus haut, cette série étant celle que le véridique Cordovero semble chérir par-dessus tout,

et avant lui comme après lui toute la tradition. On en aura percé à jour certaines des raisons radicales jusque dans leur sod kabbalistique, sans préjuger en rien de les connaître toutes.

Le miroir de la divinité :

Paul Vulliaud a raison de relever, dans *La Kabbale juive*, ce parallèle étonnant :
« Ce que les Kabbalistes appellent " Séphirôth " sont les " degrés " ou les " miroirs ", c'est-à-dire les intermédiaires par lesquels ou à travers lesquels l'intelligence humaine a une certaine vision de Dieu.
Ne serait-il pas intéressant de se rappeler que Saint Paul dit : " Nous connaissons Dieu comme dans un miroir, énigmatiquement ", et de constater que les Kabbalistes se servent d'une même comparaison, en appelant la manifestation, à travers laquelle Dieu apparaît, un " miroir ". Ils parlent de " miroir brillant " et de " miroir non brillant " comme l'apôtre parlait de " la perception face à face ", et de la " perception énigmatique ". »
Le miroir peut être '(Y)SPQLRY'/'ispaklaryâ' du latin *specularia* qui a le double sens tant de miroir que de vision prophétique. On en trouve un usage néotestamentaire chez Jacques : « Car si quelqu'un écoute la parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui considère sa face naturelle dans un miroir (...) Mais celui qui aura regardé de près dans la loi parfaite (thôrâh ou thôrâth hathmimâh), celle de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux [n'oubliant pas l'écoute…], mais un faiseur d'œuvre [de ma'asseh, de l'Œuvre même, de la Création et du Char !], celui-là sera bienheureux dans son faire. » (Jacques 1, 23 et 25). Le miroir piégé où l'on ne contemple que sa propre grossière image par égoïsme et amour propre est lui-même grossier, tandis que le miroir subtil qu'est la Thora parfaite (thmimâh, pure, sans tache) est clair et lumineux comme est libre et bienheureux dans son œuvre (ma'asseh ou pô'al) celui qui, libre de tout préjugé et de tout parasite, sait y voir et accéder au royaume de la reconnaissance.
Mais voici plus essentiel, le passage de Paul :
« Car nous voyons maintenant au travers d'un verre, obscurément, mais alors face à face [panim 'el-panim/PNYM 'L-PNYM, c'est l'expression présente lorsque Moïse contemple dieu face à face dans la Thora, pure analogie verbale] ; maintenant je connais en partie, mais alors je connaîtrai [YD', verbe de la gnose ou da'ath] à fond comme aussi j'ai été connu. » (1 Corinthiens 13, 12).
De même que le Zohar distingue un miroir propre laissant voir les séphirôth et leur provenance face à face, d'un miroir sale et trouble ne le permettant pas, Paul distingue ces deux modes de la vision, cette dernière ne devenant nette et irréprochable qu'à la fin des temps, avec l'avènement du Messie transfiguré, avec l'Apocalypse. C'est alors et alors seulement que l'on peut voir la lumière divine face à face comme dans un miroir de vérité, s'y plonger (comme dans la Thora parfaite, libératrice). La face, PNYM/panim, évoque le secret, l'intérieur (PNYM prononcé pnim, le dedans, emprunté au grec *enopia*, alors que panim, le visage est de la racine PNH/phânâh, tourner, se retourner), ou encore la face d'un miroir : en regardant l'autre qui fait face, ne s'agit-il pas de regarder en soi-même dans cet autre ?
Voici comment le texte *Sagesse* 7,26 compare la Sagesse à un miroir sans défaut après l'avoir qualifiée d'« émanation pure de la gloire du Tout puissant » :
« C'est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir [grec *esoptron* comme chez Paul, terme d'emprunt] sans tache de la puissance (guevoûrâh) de Dieu, et l'image de Sa bonté ((r)hessed). » Avec cette hypothèse de rétroversion (puisqu'il s'agit ici d'un texte connu par sa version grecque des Septante), (r)hessed et guevoûrâh, droite et

gauche de la divinité émanée – qui ensemble forment Son unité – sont ce à quoi est comparée la Sagesse, ce miroir sans tache, cette émanation de l'Infini. Voyez dans ce passage comme nous sommes déjà proches du miroir miraculeux dont parle Paul. Mais la conception de la Sagesse (donc de la Thora !) comme miroir parfait du divin, ou celle, plus tardive, des séphirôth (paroles) comme miroirs colorés de la divinité, ses aspects, n'atteignent à leur vérité, c'est-à-dire à leur perfection – en un sens logique –, qu'avec la manifestation de l'Infini face à face, la venue du « dieu avec eux », la transfigurante percée de la vérité incarnée des écritures accomplies. C'est de celle-ci dont regorgent et ruissellent les ruches néotestamentaires ; c'est un miel pour les plus rares, pauvres en esprit d'être riches de l'esprit tout entier.

Les dix séphirôth bélimah :

Ce sont les « dix inscriptions sans référent » qu'évoque à plusieurs reprises sans en donner le nom exact, le Sepher Yetsirah, le livre du grand œuvre cosmique intégral.
Le troisième terme de l'expression, à savoir bélimah/BLYMH, est au cœur de notre questionnement de la Création. Il peut s'écrire, soit en un seul mot, soit en deux, via sa césure centrale : BLY + MH, négation, anéantissement, néant, sans et le mâh, le quoi, la référence des références en matière de création divine.
Mais pour en laisser sourdre et fuser le sens, autant consulter ce qu'il y a de meilleur sur ce sujet : « L'expression séphirôth bélimah, *spyrwth blymh*, dont on verra plus loin l'application, est réputée la plus obscure du traité, non tant à cause du premier terme – encore une variation de la racine *spr* – que du second. *Blymh* peut se lire en un seul mot : c'est le néant, le rien ; tel quel, dans la Bible, il n'intervient qu'une fois, en *Job* XXVI, 7 : *thlh'rts 'l blymh*, en suspendant la terre sur rien. Mais il peut s'agir de deux mots : *bly-mh*, litt. sans quoi, sans quoi que ce soit, sans quiddité. Nous avons là dix inscriptions de néant, ou du néant, autrement dit dix voies, parmi les trente-deux, qui n'ont en soi aucune existence propre, des voies qui, à l'inverse de leurs vingt-deux compagnes n'ont aucun être, et donc – comme on le verra – aucune limite ou frontière. »
J'ajoute que l'expression BLY MH, en deux mots, est quant à elle totalement absente du TaNaK. Que la terre soit suspendue sur rien, partant du rien, comme dans la citation de Job ci-dessus, cela évoque d'emblée la Création du 'érets des trois premiers chapitres de la Genèse, ce thâlâh de la suspension étant par ailleurs la racine de la crucifixion, de la suspension de Jésus à l'arbre (de la Genèse ?), au centre de l'Evangile.
Le mot pluriel séphirôth/SPYRWTh est au singulier SPYRH/séphirah. Du strict point de vue grammatical, c'est le nom commun issu de la racine SPR, celle trois fois présente au début du livre (Dubourg rattache cette triple présence de SPR aux trois siphrêy – livres – sur Lévitique, Nombres et Deutéronome, datant de l'époque d'Aquiba et de l'Autre, tout comme le Sepher Yetsirah donc…), la racine du chiffrage, du récit, celle qui est au centre de l'écriture des Hébreux.
Les séphirôth bélimah sont présentes aussi en Nombres Rabbah s.14, où elles sont les dix sphères célestes, bélimah y étant lu et su dans le sens d'air, d'éther, voire de « vide atmosphérique » (cf. Jastrow).
Les dix séphirôth bélimah sont donc aussi celles qui relient le ciel et la terre. Ces dix qui sont cinq vis-à-vis de cinq comme les dix doigts des deux mains de la puissance divine créant – ou plutôt *dévoilant* – le monde, sont aussi les dix paroles de la Révélation. Voyez le Bahir ou Genèse Rabbah. Ce dernier remarque que si la Création commence par le bêth, les dix « commandements » commencent quant à eux par l'Aleph, le dieu ayant réservé cette lettre-ci pour la Révélation ainsi pensée,

après le déluge, comme une recréation complète fondée en dix paroles par analogie avec la Création. En effet, il faut voir qu'il y a trente-deux occurrences d'Elohim de Genèse 1 au tout début du septième jour et que dans dix seulement de ces occurrences Elohim est dit parler (« et Elohim dit (ve'yamar 'élohim) : que la lumière soit ! » pour en donner un), ce qui n'est pas le cas dans les vingt-deux autres. Les dix premières occurrences sont celles du dâvâr décuplé, plein, abondant, des dix paroles, ces séphirôth bélimah (ainsi se voient reliés la parole créatrice et le Néant, le sans quiddité des dix séphirôth, et celles-ci sont bien liées au néant, émanées de lui). Les vingt-deux autres sont les lettres de l'alphabet qui correspondront aussi aux vingt-deux canaux reliant les dix séphirôth, trois canaux horizontaux (analogues aux trois lettres mères du Sepher Yetsirah), sept canaux verticaux (analogues aux sept lettres doubles) et enfin douze canaux obliques (correspondant aux douze lettres simples, cf. représentation plus haut).

Quant aux 32 occurrences de Elohim + verbe dans le récit de la Création en six jours, nous pouvons préciser : il y a dix occurrences de dire 'MR/'amar, trois de BR'/bâra' « créer », sept de voir R'H/râ'âh, une de séparer BDL/bâdal, trois d'appeler QR'/qâra', trois de faire 'ShH/'âssâh, trois de bénir BRK/bârak, une de donner NThN/nathan, et une enfin de parfaire, accomplir, KLH/kalah, ce qui fait bien, dit ainsi, une série de 10+3(« le créer » correspondant aux lettres mères ?)+7(« voir », en rapport aux sept doubles ?)+12 = 32 occurrences verbales accompagnant Elohim, et un total de neuf verbes élus pour dire « l'agir », ou plutôt le dévoilement divin. La première occurrence est celle d'Elohim créant les cieux et la terre, la dernière est celle d'Elohim bénissant l'œuvre entière accomplie en Genèse 2,3 avec toutes ses armées, son contenu. On pourrait ici rappeler que Genèse 2, 1 qui scelle le mouvement de la Création comporte exactement 22 lettres comme l'alphabet-père 'B, lequel est présent au tout début de la Genèse, redoublé à l'envers dans BR'ShYTh BR' 'LHYM 'Th/Brêshith bara' Elohim 'eth (notarique initiale BB'' ce qui d'ailleurs donne une gématrie de 2+2+1+1 = 6, le nombre parfait des 6 jours de la Création) ; et rappeler en outre que Genèse 2,1 qui clôt le récit des six jours a pour gR 220, soit 22×10, les 22 lettres et les 10 paroles ou encore épiloguer quant à la présence par vingt-deux fois exactement du nom YHWH (H)'LHYM, le seigneur dieu, en Genèse, chapitres 2 et 3, dans la partie du récit initial consacrée au septième jour et à son jardin, etc. Les œuvres du midrash abondent dans ces eaux initiales de la Genèse, inaperçues du pauvre Occident planétaire.

Cette double identification aux dix et aux vingt-deux est à la base de la distinction qu'opère le Yetsirah entre les dix séphirôth et les vingt-deux lettres (sans entrer dans le détail des 3+7+12, en lien à la roue cosmique du verbe, le gilgal…). Les trente-deux voies sont les trente-deux sentiers inouïs d'intelligence du cœur LB/lev parce que ce dernier a pour gC 32 (30+2). Ce sont aussi les trente-deux sentiers qui sortent de la Thora, celle-ci formant une totalité ouverte. Elle peut être vue comme un cœur parce que de sa dernière, lamed, à sa première lettre, bêth, elle esquisse le mot LB/lev, le cœur. Cette totalité peut encore être exprimée par la métaphore du jardin, du verger comme celui de l'Eden, dont jaillissent des voies et des sentiers, bifurquant et dédaléens, conduisant toujours vers de nouvelles sources de savoir, inattendues et délectables.

Nous reviendrons sur ces deux manières de représenter la totalité lumineuse qu'est la Thora, soit comme cœur (le plus intime dans l'homme, lieu par lequel l'individualité du sang se donne sa pulsation), soit comme jardin aux sentiers foisonnants (l'instant sans fin de la joie édénique, paradisiaque, réservé à celui qui étudie de tout son cœur). Par

exemple, le filon de la circoncision de cœur est d'une très grande richesse. C'est ainsi que chez Paul cette circoncision en vient à signifier l'accomplissement de la Thora en tant que manière nouvelle et inouïe de la lire et scander, découper, en un mot « circoncire ». Dans le corpus paulinien, la circoncision de cœur est probablement MLWTh HLB (moûlôth halev, cf. Romains 2, 29). Ses gR et gC sont de 72 et 513, le premier nombre étant la gC bien connue de HtSD/(r)hessed, amour, bonté, le second, celle de BShWRH/bessôrah, l'Evangile ou de HtTN+KLH, le fiancé et la fiancée. La circoncision de cœur – par midrash sur le Deutéronome et sur fond de concurrence avec la circoncision de chair dans la Genèse, nous y reviendrons – est une autre manière de dire l'Evangile, la Bonne Nouvelle de l'avènement de ce Fils/BN par lequel la Thora est enfin lue dans l'ordre qui la révèle tout entière, sans qu'il n'en reste rien qui ne soit manifeste. L'Evangile n'est en définitive qu'une nouvelle manière de lire la Thora, inaperçue jusque-là, dont la circoncision de cœur (de la Thora) est la métaphore cardinale.

Les séphirôth bélimah sont à la fois la parole divine et la geste du dévoilement mis en œuvre par le créateur. Elles forment les degrés de l'échelle infinie de sa création en déploiement à partir du néant lumineux, depuis le cœur de l'Infini.

Ce bélimah a d'ailleurs pour gR 42, celle de Da'ath, la Science des écritures dont nous avons vu toute la place qu'elle tient, en tant que sod (secret) des séphirôth, dans le face à face trois vis-à-vis de sept de celles-ci, telles que distribuées et réparties autour de la dite Science.

Ces dix séphirôth bélimah sont dissociées des vingt-deux lettres dont nous avons vu qu'elles composent le plérôme, le redoublement alphabétique de 'av, le Père. Il y a le dieu (le père), Son alphabet ('LP BYTh, plérôme de 'B qui comporte six lettres comme BR'ShYTh/brêshith ou la gématrie de BB'' lu par notarique au tout début du texte, les six jours…) *et* Sa parole, soit les vingt-deux lettres unies aux dix séphirôth. C'est bien entendu cette parole du dieu qui se conçoit comme pensée du néant, et qui serait en quelque sorte le souffle alimentant le jeu infini entre le père et les lettres, permettant la Création sur fond de combinaisons alchimiques et de permutations, d'orfèvrerie du tséroûph.

Venons-en au secret de ces dix séphirôth bélimah.

'esser séphirôth bélimah ('ShR SPYRWTh BLYMH, dix inscriptions sans référent) a pour gC 1413, autrement dit 513, l'union du dieu et de son Assemblée, du fiancé et de la fiancée, HtThN et KLH en gC, ou encore HtRSh, l'artisan, le créateur, ce potier passé maître dans le maniement artistique de l'argile des mots, etc.

Preuve : 'ShR SPYRWTh BLYMH= 70+300+200+60+80+10+200+6+400+2+30+10+40+5=1413 qui n'est autre que 513=8+400+50+20+30+5= HtThN+KLH, le fiancé et la fiancée présents par exemple dès la fin d'Isaïe : « Car, (comme) un jeune homme épouse une vierge (bethoûlah), tes fils t'épouseront, et de la joie que le fiancé (HtThN) a de sa fiancée (KLH), ton Dieu se réjouira de toi. » (Isaïe 62, 5). Notez aussi que les deux mots HtThN/(r)hathan, fiancé, et KLH/kalâh, fiancée, sont présents respectivement dès les chapitres treize et dix-neuf de la Genèse.

Voilà pour une première approche de l'arbre gnostique des séphirôth, son sens ; revenons à la genèse de l'Eyn Soph dans le TaNaK après avoir scruté une première fois les dix paroles qu'il engendre en se produisant lui-même, selon tous ses aspects chamarrés.

De quelques provenances de l'Eyn Soph :

Voici quelques patientes pérégrinations à travers les textes pour tenter d'élucider comment cette singulière pensée du néant qu'est la conception de l'Eyn Soph a germé de midrashim – rapprochés et multiples – sur le TaNaK.

Genèse :

La pierre de fondement de cette élaboration est bien entendu (encore faut-il bien l'entendre) le midrash qu'est la Création. J'en ai déjà parlé plus haut et ne développerai donc qu'un point complémentaire. L'Eyn Soph est lu tout d'abord comme source édénique des quatre fleuves qui sortent d'Eden, ceux-ci répondant harmoniquement aux quatre mondes ('arbâ'âh 'ôlamim ou 'arba' 'ôlamoth) dans lesquels se répartissent de haut en bas les dix séphirôth de l'arbre des séphirôth, qui trône, par midrash, au centre du jardin de la Genèse, ou avant la Création, selon. En tout cas, c'est sur cette analogie entre l'émanation de l'arbre des séphirôth à partir de l'Eyn Soph et la Création de l'homme et du jardin de la Genèse, avec le néant, jusqu'à l'arbre de vie qui repose en son centre, que se fondent nombre de développements féconds du Zohar.

> Le Zohar ne mentionne que deux fois l'arbre de la connaissance du bien et du mal, il préfère le nommer l'arbre de mort (une vingtaine d'occurrences). Ainsi, si le Zohar ne mentionne quasiment pas l'arbre de la science du bien et du mal, en revanche il mentionne plus d'une centaine de fois l'arbre de vie comme arbre de la connaissance sans le mal ou par-delà, il en fait un arbre cosmique où les âmes des justes se reposent (cf. Zohar I, 12b) et qui surplombe l'arbre de mort, disposition qui rappelle chez les gnostiques celle de la croix de lumière surplombant la croix évangélique. Les justes qui portent la Thora sont dits s'élever vers l'arbre de vie. Cette élévation est analogue au mouvement de la Création de l'Adam cosmique ou premier qui est lui-même l'arbre reliant les cieux et la terre (l'homme se tient debout en tant que question et marche selon la halakah). Le savoir vrai du néant est tout autant savoir de la Création d'Adam, qu'accès par-delà bien et mal à l'arbre de vie et donc à l'Infini qui vient revêtir de sa lumière le porteur élégant d'un tel savoir, comme il revêt de toujours l'Adam primordial.

Pour le reste, j'ai exposé plus haut la provenance de l'analogie entre les quatre mondes, les dix séphirôth, leurs vingt-deux canaux d'un côté, et quatre verbes clés du récit génésique, ainsi que les 10+22 occurrences de Elohim dans les six jours de la Création.

Sortie d'Egypte :

J'en viens donc à un autre fondement, non négligeable : le franchissement à rebours de la mer Rouge.

Cette dernière intervient – et c'est aussi la première intervention du soph ou plutôt soûph (comme plus haut nous avions vu la première intervention du 'êyn dès l'œuvre de la Genèse) – dans l'épisode des dix plaies d'Egypte (l'envers des dix paroles comme la peste/dever l'est de la parole/dâvâr). Cette première occurrence présage déjà le franchissement salutaire. Elle a lieu au moment de l'envoi des nuées de sauterelles ravageant l'Egypte. Cette plaie que l'on retrouvera amplifiée chez les Prophètes, correspond à l'exact contraire de la moisson eschatologique, de la même manière que la famine est l'envers de l'abondance, ou encore l'épée du jugement – qui est aussi cette âpreté terrible du désert –, l'irréversible envers du paradis de

parfum suave où la parole se démultiplie, bourgeonne et fleurit, abreuvée des eaux vives qui y trouvent leur source secrète.
« Et l'Éternel tourna (le vent en) un vent d'occident très fort, qui enleva les sauterelles, et les enfonça dans la mer Rouge (yâmâh soûph, YMH SWP). Il ne resta pas une sauterelle (’arbeh, ’RBH) dans tous les confins de l'Égypte. » (Exode 10, 19).
En fait, toutes les occurrences du soph (« limite, extrémité »), ou plutôt soûph (« joncs »), sont liées à la mer Rouge ou des Joncs, toutes sauf une où ce Suph est le lieu même de l’énonciation des lois ou paroles du Deutéronome (voyez Deut. 1,1).
Mais, je l’ai dit, le midrash essentiel qui nous aimante et captive est celui sur la traversée de la mer Rouge, traversée qui conduit vers la cime dégagée du Sinaï où la Révélation trouve son lieu comme remise en jeu de l'Œuvre de la Création, en tension spéculative avec celle-ci comme entre le bêth et l’Aleph.
C’est ainsi qu’elle apparaît en Exode 13,18 ; 15,4 et 22 ; 23,31 ; Nombres 14,25 ; 21,4 ; 33,10 et 11 ; Deutéronome 1,40 ; 2,1 ; et 11,4.
Parmi ces onze occurrences, il m’amuse de revenir à la première des Nombres. « Or l'Amalékite et le Cananéen habitent dans la vallée : demain tournez-vous, et partez pour le désert, vous dirigeant vers la mer Rouge. » (Nombres 14, 25). Ici, la formule « pour le désert, vous dirigeant vers la mer Rouge » indique la voie : HMDBR DRK YM SWP (hamidbar derek yam soûph).
En effet, DRK/dârak (se diriger) est aussi la voie, DRK/derek, celle qui va en direction de l’arbre de vie augustement gardé par les chérubins aux yeux de feu qu’il s’agit d’apprendre à chevaucher sans peur pour retourner au jardin paradisiaque (selon l'optique toute de finesse de la vision de la Merkavah). Ce mouvement depuis le désert (d'Egypte) jusqu’à la mer Rouge et son franchissement est le même mouvement puissamment eschatologique que celui du « je suis la voix criant dans le désert, préparez la voie du seigneur » d’Isaïe (dont Dubourg note déjà à quel point le duo Jean le Baptiste/Jésus l'accomplit), ou encore le même que celui de la traversée des eaux du Jourdain par Josué dans son livre, ou que celui de l’ascension dans l’arbre séphirôthique jusqu’à l’Eyn Soph et sa lumière symboliquement savoureuse comme le lait ou la manne, ou encore que celui de l'élévation ou descente dans le Char, l’objet de la mystique de la Merkavah. Dans tous ces cas, le mouvement est pensé par midrash sur *le retour au verger du verbe* et à son fruit de vie pour ceux qui, revêtus de l’amour au doux style nouveau, ne demeurent donc pas dans la mort. Parmi ces exemples, nous sommes requis par le mouvement de la sortie d’Egypte via la traversée de la mer des Joncs, pur miracle de la merveille hébraïque (notre seconde étude dévoilera cette merveille en lien au nom de 72 lettres).
Les deux premières occurrences de la mer des Joncs dans le Deutéronome donnent pareillement l’expression de voie DRK/derek, voie de ou vers la mer des Joncs.
Rappelons encore que grâce à un *al tiqra* (ne lis pas ceci...), le Soûph/SWP qui signifie le lieu Suph, les joncs, peut (et doit) être lu comme SWP/sôph, limite, extrémité, mais aussi finir, accomplir, périr (le 'YN SWP ou sans fin pouvant s'entendre comme le lieu où la mort n’est plus, sens de ’YN SWP qui rejoint celui de la vie éternelle qu’accorde celui qui siège sur le trône baigné de la lumière lactescente de l'Infini).
Ainsi la sortie d’Egypte est-elle sue, par les savants rédacteurs des strates anciennes du Zohar ou par certains « gnostiques » (ceux qui savent, racine YD‘/yâda‘), comme accès à l’Eyn Soph.
Le Zohar va me permettre d'affiner ce rapprochement. Rabbi Eléazar – en Zohar Shemoth section 2, 4b – enseigne que 600000 êtres angéliques ou saints Chariots accompagnèrent les 600000 âmes des Hébreux lors de la sortie d'Egypte, ces chars

contrebalançant ceux de Pharaon. La sortie d'Egypte relève bien de la plus haute mystique pour la pensée hébraïque, celle des chariots de l'armée du dieu, celle de l'élévation vers l'Eyn Soph, celle de l'Œuvre du Char, soubassement essentiel lui aussi des séphirôth et de l'Eyn Soph (j'y viens).

Détour par l'Ancien des Jours :

A propos du Zohar, il nous faut indiquer une autre provenance : l'Ancien des Jours de la grande vision du jugement dernier en Daniel 7.

Je trouve en effet ceci dans *l'Idra Zouta* : « L'Ancien Sacré est appelé Aïn (néant), à lui est suspendu le Néant (Aïn). » (cité par Paul Vulliaud dans *La Kabbale juive*).

L'Ancien Sacré est aussi appelé l'Ancien des Anciens (עתיק מעתיקין ou עתיק דעתיקין), ou encore l'Ancien secret (עתיק סתימא/'athiq sethima'), et s'il est identifié au 'êyn, c'est au sens où ce dernier doit être compris comme cœur de l'Eyn Soph. On va comprendre de suite pourquoi.

Cet Ancien, je l'ai dit, est celui présent *par trois fois* dans la grande vision de Daniel 7, aux versets 9, 13 et 22. Il y est le juge suprême, par le pouvoir du savoir-lire les livres sacrés.

Chez Daniel, il n'est encore que l'‘athiq yômin/עתיק יומין ou l'‘athiq yômayâ'/עתיק יומיא, l'Ancien des Jours sans qualificatif aucun.

Voici les trois versets :

- 9 : « Je regardais jusqu'à ce que les trônes fussent placés, et l'Ancien des jours s'assit ; son vêtement était blanc comme la neige et les cheveux de sa tête comme une laine pure ; ses trônes comme des flammes de feu, et ses roues comme un feu ardent.»
- 13 : « Je regardais en la vision de la nuit, et voici qu'arrivait sur les nuées du ciel comme un fils du ciel, il s'avança vers l'Ancien des jours et on le fit approcher de lui. »
- 22 : « Jusqu'à ce que vînt l'Ancien des jours et qu'il eût prononcé le jugement pour les saints du Très-Haut ; et le temps vint, et les saints obtinrent le royaume. »

Seule la première des trois occurrences va m'occuper ici. On y trouve quatre termes associés à notre Ancien, permettant de l'envisager : le vêtement, les cheveux, les trônes, les roues. Ils sont du registre de la vision de la Merkavah, de ses Vivant(e)s aux quatre faces (toujours ce nombre cardinal de la mystique juive, du Tétragramme).

L'expression exacte du texte de Daniel m'intrigue. C'est ve‘athiq yômin/ועתיק יומין/« et l'Ancien des Jours » (lequel a d'ailleurs le Temps extatique, le « sans durée », en hébreu עת, inscrit à même son nom…).

> En cette occurrence, se laisse lire en toutes lettres et dans l'ordre le mot tiqqoûn/ThYQWN, ce qui ne peut manquer de nous faire arborer un léger sourire, sachant le but pratique, individuel, de celui-ci, l'élévation à l'Eyn Soph (cf. par exemple les instructions pratiques contenues dans *Le Palmier de Deborah* de Moshéh Cordovero) !

Les gR et gC en sont :

gR= 6+16+22+10+19+10+6+13+10+14 = 126

gC= 6+70+400+10+100+10+6+40+10+50 = 7(0)2. Ce qui peut se lire comme le duo **36/72** de HtSD et 'MTh, grâce et vérité. Ou bien, par procédé de im (ha)kollel (voir le glossaire du tome II), comme celui de 127 (**37**) et 7(0)3 (**73**), cette formule « et l'Ancien des Jours » étant ainsi un équivalent de la Sagesse.

C'est ainsi que l'Ancien des Jours est lié au Temps, au duo grâce et vérité, à la Sagesse, et au néant ('êyn) qui se trouve à partir de celle-ci.

Mais ce n'est pas tout : il est aussi celui qui se tient sur le trône céleste, le trône du jugement (din que l'on entend dans Daniel), et en cela il « *incarne* » l'Eyn Soph qui est pareillement « sur » (hébreu ‘al à la fois « au-dessus » au sens d'un surplomb éventuel et « dessus » au sens d'assis dessus) le trône (la séphirah Kether des kabbalistes). L'Ancien des Jours est le dieu dont la terre est le marchepied et le ciel le trône comme le dit Isaïe, c'est le dieu de la mystique du Char, tout autant que de celle de l'Eyn Soph.

La construction de saphir d’Exode 24 :
Ce saphir, dont nous apprécierons certains éclats, est au centre ardent de ce qui relie la Création, la Révélation et la vision de la Merkavah, trois lieux communs du biblique où – comme dans la grande vision de Daniel 7 – l’Eyn Soph se trouve lu par anticipation midrashique.
Voici la situation : quatre hommes (Moïse, Aaron, Nadab, et Abihou)

Ces quatre – forment-ils déjà implicitement le Char ? – se transcrivent en MSh**H**, ’HR**N**, ND**B**, ’BYHW**’**, leurs lettres finales formant le mot ha’even/H’BN, la pierre, celle qui fonde, notion ici présente dans le fondement de saphir sur lequel s’établit la royauté divine. Ce procédé kabbalistique usité par la lettre hébraïque afin d’élire ceux qui sont le fondement de l’Assemblée se retrouve impeccablement réemployé dans l’épître aux Galates où Paul reconnaît comme les trois colonnes de la quéhilâh, Képhas (Pierre… cette pierre), Jacques et Jean, soit KYP**’**, Y‘Q**B**, YWHtN**N**, de notarique finale ’BN, pierre, fondement.

sont conviés par l’Eternel à entrer en sa présence au sommet du Sinaï :
« et ils virent le Dieu d'Israël, — et sous ses pieds comme l’ouvrage *d’un fondement de saphir*, et comme la quintessence des cieux pour la pureté. » (Exode 24, 10).
Ce « fondement de saphir », c’est LBNTh HSPYR/livnath hassapir, construit avec l’infinitif substantivé de BNH, « bâtir, construire », et le saphir que nous retrouverons d’ici peu chez Ezéchiel. Celui-ci est le qualificatif qualitatif désignant la couleur, l’éclat du trône tel qu’entrevu par Ezéchiel dans sa grande vision méconnue. Ce LBNTh HSPYR a pour gR 12+2+14+22+5+15+17+10+20 = 117 et gC 30+2+50+400+5+60+80+10+200 = 837. Or, comme 1+1=2 et 3+7=10, ces deux nombres se ramènent aisément au duo **27/81**, les gR et gC du **trône**, **KS’/kissê’**, celui qui ruisselle des lumières de l’Infini dans la vision de la Merkavah qu’ainsi nous pouvons introduire non sans avoir pris le temps de donner l’un de ses fondements bibliques.

La mystique de la Merkavah :
Passé ce détour par l'Ancien et les minutes de sable mémorial de ses riches heures et de ses Jours, ainsi que par la formation de saphir qui déjà annonce ce jalon, j'en viens donc tout naturellement à une autre provenance essentielle de l'Eyn Soph, l'autre de la Création et ses quatre fleuves et mondes vus plus haut, la mystique de la Merkavah, le Char, qui a pu notamment être inspiré du « char des vents » de la mystique indienne (du *Rig Veda*).

C’est par exemple perceptible dans cette parole de tonnerre et d’eaux cataractantes : « Dans l’ivresse de l’extase nous sommes montés sur le char des vents. Vous, mortels, vous ne pouvez apercevoir que notre corps… L’extatique est le cheval du vent, l’ami du dieu de la tempête, aiguillonné par les dieux… » (X, 136, 3-5).

Ainsi avons-nous encore à mentionner – ayant parcouru « le même » ramifié des provenances possibles de l'Eyn Soph, de la Création au Char en passant par la sortie

d'Egypte ou la vision eschatologique – le début du rouleau d’Ezéchiel avec sa vision de la Merkavah et ses quatre animaux tétramorphes ou (r)hâyôth, vision qui comme par hasard part d’un fleuve comme celui de l’Eden, le fleuve Kebar, se déploie, s’élève, chante et flamboie jusqu’au point même dont elle provient, cette pierre de saphir séphirôthique, l’éclat du trône divin dont la lumière sera lue comme celle de l’Eyn Soph.

Pour y introduire, voici Zohar Brêshith section 1, 71b : « “ Et au-dessus du firmament, il y avait surplombant leurs têtes [des (r)hâyôth] l’aspect du trône semblable à la pierre de saphir (’B**N SPY**R) ” (Ez. 1, 26). Cela se réfère à la " pierre de fondement " ('even shethiah) ; elle est le point central [le point/néqoudah est ici l’Eyn Soph] de l’univers sur lequel se fonde le saint des saints. » Le centre de l’univers, pour les kabbalistes, est le Temple dont le cœur est le saint des saints fondé par l’Infini. Ici, SPYR/saphir est aussi SPYRH/séphirah, numération, qui au pluriel donne séphirôth, le saphir a pu être lu comme la séphirah la plus haute en lien au trône, comme Kether, la couronne… Cette pierre de saphir est au-dessus du firmament comme les eaux d’en haut de la Genèse, elle est la métaphore de l’éclat du trône. Or, le trône/KS’ a pour gR 27, le 27 de ’WR la lumière de l’Infini, le 27 qui est aussi le 2(0)7 sur lequel repose l’égalité entre la lumière (’ôr) et l’Eyn Soph (’êyn soph), soubassement supplémentaire non négligeable sans parler de l’analogie, tardive il est vrai, entre les degrés angéliques de la vision du Char, les sept séphirôth inférieures et les sept palais, la vision du char conduisant dans le monde d’atsiloûth (H’SdYLWTh) où l’inspiré véridique peut marcher à loisir sur les eaux du firmament. Cette pierre de saphir, fait précieux, est un écho de ’YN SWP par calembour de cinq lettres. ’BN SPYR a aussi pour notarique finale NR/nêr, lumière-lampe : quelle lumière si ce n’est celle de l’Infini ?

> J’ajoute l’examen minutieux des gématries de ’BN SPYR avec noûn final : gR de 90 et gC de 1053, soit le 90 de MLK/roi, royauté et le 153 de HPSHt/la Pâque, qui est aussi le 63 de l’Eyn Soph...

Mais, le point important serait de développer comment les 28 versets de la vision d’Ezéchiel 1 sont un midrash électrique sur le récit initial de la Genèse et comment les dix paroles de Genèse 1 (les dix ve’yamar élohim lus comme les dix séphirôth avec le néant au cœur du mouvement de leur formation) s’y retrouvent implicitement. Je pourrais commencer par voir qu’Ezéchiel 1,1 comporte exactement 74 lettres, la gR du rêshith de brêshith de Genèse 1,1, en rappelant que le 28 – nombre de versets d’Ezéchiel 1 – est la gC de kô(r)ha/KHt, la force du questionnement qu’est la Sagesse HtKMH, et le nombre de lettres de Genèse 1, 1. Je continuerais en conviant le quatrième verset, celui où pour la première fois s'énonce la venue du (r)hashmal (HtShML/HtSh+ML, silence parlé que je traduis pour ma part par « l'éclair ») :

« Et je vis, et voici un ouragan [réoû(r)ha : l'esprit ! cf. le vent fort au moment de la Pentecôte] venant du nord, un grand nuage, un feu flamboyant avec un cercle [gilgal, la roue du Verbe !] rayonnant autour, et du milieu*, comme l’aspect du (r)hashmal ; du milieu du feu*. »

L'expression soulignée est : כעין החשמל מתוך האש, soit **K**‘YN H**Ht**ShML **M**ThWK **H**’Sh.

Je la retraduis par : « comme la source de l'éclair, du milieu du feu [en hébreu le feu est un féminin, comme souvent RWHt, l’esprit, le souffle…]. » C’est depuis le cœur du buisson de feu de la parole parlant toutes les langues – la roue du Verbe ! –, que vient l’éclair, l’illumination.

J'y lis sans peine une notarique initiale KHt (kô(r)ha) + MH (mâh)/force+quoi, l'anagramme savoureuse de la Sagesse créatrice, (r)hôchmâh.

Je me permets même d’ajouter d'autres éclats midrashiques. Ainsi de la comparaison serrée entre l'Adam primordial Tétramorphe « à l'image » et « à la ressemblance » d'Elohim dans la Genèse et la (r)Hayah (vivant(e), pluriel (r)hâyôth) de la vision du Char elle/lui aussi bien Tétramorphe, et dont l’aspect global, sans entrer dans le détail de ses quatre faces, est comparé à un homme, le mot ’âdâm/’DM figurant alors en toutes lettres. Ainsi, Ézéchiel 1, 5 : « et, du milieu, la ressemblance de quatre animaux ; et voici leur aspect : ils avaient la ressemblance d'un homme (’DM) ». Nous savons de plus, d’après le texte, que dans le récit initial, une fois Adam et Eve relevés de leur mission de garder le jardin, ils sont remplacés par des chérubins, autre nom qu'Ezéchiel donne aux (r)hâyôth, comme par hasard.

Souhaitez-vous de surcroît quelques digestes gématries ? ‘YN HHtShML/‘êyn hahashmal, « la source [‘êyn lu aussi ’êyn, le Néant comme source !] de l’éclair », qui est bien la source même de cette vision enflammée a pour gR = 16+10+14+5+8+21+13+12 = 99 et gC= 70+10+50+5+8+300+40+30 = 513, ce nombre central s’équivalant au duo HtThN+KLH (gC), le fiancé et la fiancée, ce rubis incandescent de la kabbale, et il a enfin pour somme gR + gC = 612 = BRYTh/bérith, l’Alliance ! Mais reprenons.

C'est de l'œil du (r)hashmal, la source de l'éclair, que procède en Sagesse l'ensemble de la vision du Char, de même que le récit initial de la Genèse procède en Sagesse de la parole du dieu (ses dix paroles). Ce parallèle jamais souligné est l'articulation logique des deux récits, des deux Œuvres, de la Création et du Char, toutes deux Œuvres de la Sagesse se produisant elle-même en produisant son monde, celui de la vision intrinsèquement verbale par lequel l’initié peut et sait la retrouver, la conquérir et la chérir.

Je pourrais prouver davantage, partant de là, l’inséparabilité subtile de ces deux Œuvres. C’est de cette inséparable union que témoigne, en les enchevêtrant à merveille, un rouleau comme celui de l’Apocalypse de Jean (mais aussi le *Sepher Yetsirah*, etc.). Ce point se déterminera davantage en son temps.

La mise en évidence de l’analogie entre Œuvre de la Création (ma‘asseh Brêshith) et Œuvre du Char (ma‘asseh Merkavah), à laquelle nous procédons afin d’éclairer la provenance des séphirôth et de l'Eyn Soph, ne s'arrête évidemment pas là. Si les dix séphirôth sont lues dans les dix « et parla Elohim » de la Création, elles sont aussi lues dans les dix demoûth (ressemblances) d'Ezéchiel 1 conduisant au trône, et c'est là sans doute la provenance la plus immédiate des séphirôth, émanées non point créées.

C'est ainsi qu'un kabbaliste comme Joseph de Hamadan parle de « la chaîne de la ressemblance qui est dans le Char divin, celui-ci (étant) appelé " chaîne de la ressemblance " ». Mopsik, dans *Le Sexe des Âmes*, commente cette formule de Hamadan en disant : « La " chaîne de la ressemblance " désigne ici le système des dix *sefirot*, en d'autres termes la structure théogonique primordiale. » Voyez aussi ce que dit Ramban (alias Na(r)hmanide) dans son commentaire du Sepher Yetsirah clarifiant le fait que l’observation des dix séphirôth bélimah soit « comme la vision de l’éclair » (*dixit* le Yetsirah). Car il en déduit logiquement qu’il s’agit de la manifestation de l’Œuvre de la Merkavah. De plus, de ce qu’il soit dit d’elles « Et dans une Tempête elles suivent Ses Sentences », il ponctue à nouveau parlant des « dix séphirôth qui sont dans la Merkavah » !

En effet, ouvrant Ezéchiel 1, j'y constate dix occurrences de demoûth : verset 5 deux fois, verset 26 trois fois, verset 28 une fois ; et WDMWTh, verset 10 une fois, verset

13 une fois, verset 16 une fois et verset 23 une fois : cela fait bien un total de 6 DMWTh et 4 WDMWTh, soit *dix mentions* de l'expression dans ce premier chapitre, allant du troisième verset au vingt-huitième, traversant la vision depuis l'afflux argenté du fleuve à l'infinité diminutive, ouvrante, jusqu'au terrible trône paré des éclats précieux et des ornements rares de l'Infini, à l'éclat de métal, de saphir. La chaîne des ressemblances que forment ces dix occurrences doit être lue non pas au sens d'un emprisonnement, mais au sens de l'union mystique, de la si libre dévékoûth rassemblant le terrestre (le fleuve, la Présence) et le céleste (le trône, l'Infini), *i.e.* l'Assemblée – ou le mystique – *et* son dieu en pleine gloire, s'inspirant, s'unifiant et se vivifiant réciproquement.
Lorsque les divins auteurs des livres où se recueille la pensée juive écrivent ceux-ci, c'est-à-dire leur pensée, elle ne leur échappe pas. Cet acte leur fait souvenir de leur force joyeuse, inébranlable et enchanteresse que les noirs conditions de l'Exil et la réalité abyssale du désespoir historique leur feraient oublier à toute heure. Ils s'instruisent à proportion de Sa pensée *enchaînée*. Ni ce monde, ni le temps, ni les humains ne connaissent quelque chose de si grandiose, de si beau, de si indestructible que cette chaîne d'or des raisonnements divins scellant l'unité de la vision mystique et animant la pensée de ceux qui s'en inspirent comme de Celui qui la grave, l'insuffle, la conçoit. Seul le diamant de feu qui est la vérité devenue de l'intériorité de l'homme, se faisant esprit par l'écriture, la parole et la pensée, lui est d'une dureté, d'une magnificence et d'une noblesse comparables.

<u>*Un dernier élément ?*</u>
Une boucle ayant ainsi été parcourue de la Genèse implicitement rappelée jusqu'au Char, ajoutons un dernier élément.
Voici le tout début « lapidaire » du livre de *Sophonie*, l'un des Douze « petits » prophètes :
« *Anéantir ('SP/'assoph)*. Je vais *anéantir ('SP/'assêph)* tout ce qui repose sur la face de la terre [H'DMH ha'adâmâh, celle dont est tiré l'homme dans la Genèse…] dit YHWH.
Je vais *anéantir ('SP)* l'homme et la bête. Je vais *balayer ('SP)* les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, les occasions de chute avec les impies : j'exterminerai les hommes de dessus le sol, dit YHWH. »
Ce début se présente comme une négation absolue, vision de terreur et de jugement comme seul le style savant de l'Ancienne Alliance sait en forger. Cette négation rythmée par la quadruple répétition du verbe 'SP est une négation de la négation en tant qu'affirmation de la pensée divine du néant. Le néant essentiel qu'est le divin Infini s'affirme en comprenant dans soi tout néant fini, particulier, oiseaux du ciel, poissons de la mer, cultes humains trop humains, villes honnies, contrées idolâtres, déblatérants blasphémateurs hors sujet.
Il n'y a ici, et volontairement, que quatre occurrences de ce verbe 'SP (inaccompli à la première personne du singulier), de la racine SPH/sâphâh, enlever, perdre, ôter, détruire, anéantir, ce dernier sens étant privilégié. Ce verbe est aussi et en direct 'SP, enlever, retrancher,

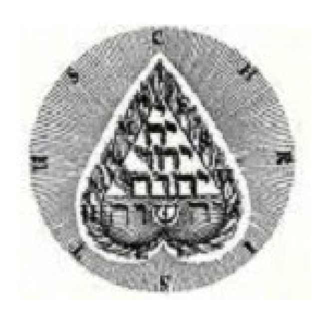
> Voir le « ni retrancher ni ajouter à ce qui est écrit dans la Thora », cette loi universelle de sa conservation…

et c'est le SWP/les confins, la limite de notre Eyn Soph, le néant en tant qu'affirmation infinie, lumineuse, négation méditée de toute finitude. C'est là le nerf de la kabbale, cette guerre permanente, ouverte, *avec* le néant au sens où la Création a lieu avec lui, ni contre ni sans mais en le pensant, guerre par laquelle s'affirme la

pensée comme ce savoir de l'absolu qui ne peut se fonder positivement sur rien de fini ni se démontrer par rien d'autre que lui-même, par son mouvement vif.
Il y a dans cet exemple quatre fois le verbe 'SP, nombre des fleuves qui sortent d'Eden, des degrés du monde, de la durée, quatre déployé en reflet de la « Tétractys » des Hébreux, du célèbre développement musical du Tétragramme :

Y
YH
YHW
YHWH.

Soit, plus picturalement :



Ce développement est de type riboû'a, procédé limpide qui ici donne le nombre 72, celui de (r)hessed, amour (Sa droite).
En revanche, cette quadruple répétition de 'SP en lien à la négation de tout étant de la Création, comme menace de déluge suspendue telle une épée de Damoclès au-dessus du monde, peut aussi bien être lue *à l'envers* comme affirmation du néant médité impavide, comme élévation au niveau de l'Eyn Soph en traversant les quatre mondes néantisables jusqu'au cœur de feu de l'en haut, jusqu'au jardin d'Eden d'où jaillit toute création, et ce de la même manière que l'Exil le plus noir est lu comme révélation la plus intense, par identification des contraires, par la racine.
La science du néant comme mystique de la liberté est à tort négligée, une simple parole d'un très grand poète nous en rappelle pourtant l'impérieuse nécessité : « Puisque la fin de ce monde est le néant, /Suppose que tu n'existes pas, et sois libre. » La Sagesse des Hébreux, quant à elle, n'omet pas de se mouvoir dans l'élément même dont proviennent tant la question du néant que celle de la liberté.
C'est en supposant que le monde, selon ses quatre degrés, n'est pas, que l'Eyn Soph, contenant dans soi le monde, ou anéantissant ce néant qu'est le monde en tant qu'inexistant, s'affirme.
Cette science du néant, art de l'effraction du sublime médité, est profondément orientale à considérer la mystique de l'Eyn Soph et de l'arbre du jardin de la science du Livre. Ou plutôt, cette profonde mystique élevée au niveau d'une science de l'écriture spirituelle est-elle le résultat du mouvement des sagesses et mystiques de l'Orient entier, de leur rapport médité au néant, à la parole et à l'écriture.
Cette position du Zohar est en un sens « dépassée », ou plutôt accomplie, par la lecture « nazaréenne » (observante) de la Thora qu'est la Nouvelle Alliance de Jésus, de l'Adam nouveau ayant médité son néant pour se savoir libre, situation où le néant

mystique a été questionné jusqu'à sa pleine maturité en tant que sagesse infinie et *recréatrice* du dieu vivant (cf. la recréation complète qu'est l'Apocalypse, j'en proposerai diverses approches).

Je compare ces deux pensées selon leur logique intrinsèque, laissant de côté toute considération chronologique...

A propos du rapport entre pensée du néant et Sagesse, je laisse ici la parole à Moïse de Léon dans *Le sicle du Sanctuaire* :

« Il faut réfléchir et disposer l'esprit et la pensée au fait que Lui (HW'/Hoû'), béni soit Son Nom, est l'annihilation de toutes les pensées et qu'aucune idée ne Le contient. Or, donc, puisque nul ('êyn) ne L'appréhende de quelque façon, il est appelé Néant ('êyn). C'est le secret du verset : " et la Sagesse (veha(r)hâkmâh/WHHtKMH) à partir du néant [mê'ayïn, nous avons plus haut par quel procédé] tu la trouveras [thimâtsê', racine MSd'/mâtsa', sens très fort, « posséder, rencontrer, acquérir, concevoir, découvrir »]. " [Job 28,12 : chapitre 28 de Job qui comporte comme par hasard vingt-huit versets] »

Notons ici que les médiévistes chrétiens, se basant sur la Vulgate comme texte sacré, ont interprété la création *ex nihilo* à partir du verset 28 (!) du chapitre sept du second livre des Macchabées où l'on trouve en effet : « Je te conjure, mon fils, de regarder le ciel et la terre, et toutes les choses qu'ils contiennent, et de comprendre que Dieu les a faites de rien, ainsi que la race des hommes. » Ce « de rien » n'est pas d'abord le latin *ex nihilo* de la Vulgate, mais – sous le grec « à partir de rien d'étant » *ex ouk onta* – se laisse deviner l'hébreu mê'ayïn, celui de Job. La parenté midrashique est certaine. C'est la création (l'Œuvre) en Sagesse avec le néant au sens que nous avons ici rétabli qui est interpellée et ramassée. Le mem de mê'ayïn ou mê'êyn a pour sens : de, depuis, à partir, à cause de, d'auprès de, etc., nuances que l'on trouvera avec peine dans un *ex* latin. La Création, tout comme la Sagesse en laquelle elle se fonde, se trouve à partir du néant. Jean Scot Erigène dira de ce *nihilo* de la Vulgate : « Si c'est par excellence et non par privation qu'il n'est pas un " quelque chose ", il s'ensuit qu'il est le Néant par infinité. » La voie de la mystique chrétienne du Néant – en accord de fond avec l'hébraïque 'êyn, bien que s'en différenciant également en identifiant le néant au dieu « chrétien », représentatif et inséré dans une métaphysique déterminée, cf. Eckhart – est dès lors ouverte.

Le Gaon de Vilna, quant à lui, identifie le néant avec la première séphirah, la couronne (Kether), la plus lumineuse de toutes. Il identifie ensuite la seconde séphirah, la Sagesse, celle de la Création, avec l'être au sens de la philosophie aristotélicienne lue dans le judaïsme surtout depuis l'immense Maïmonide.

A ce propos, il faut souligner que ce Moïse est à la confluence du fleuve de l'histoire de la philosophie (cf. Hegel) et de celui de la pensée juive, situation unique qui ne cesse d'interpeller, car c'est en soi déjà de ce point qu'il s'agit pour nous de parler. Toutefois, en soi seulement, car depuis Maïmonide, la philosophie a certes beaucoup progressé, mais surtout, un peu comme le dit Dante du poème sacré, elle a fait un saut, elle s'est accomplie en la raison spéculative. De même, la connaissance de la kabbale et du midrash a elle aussi opéré un bond, grâce à *L'invention de Jésus*, et ses conséquences. Enfin, c'est la philosophie spéculative, et elle seule, qui nous donne les moyens de penser la différence, l'opposition, la contradiction, entre pensée juive et philosophie, c'est-à-dire d'en laisser venir au jour l'unité essentielle, le vrai. Le temps n'en était évidemment pas encore venu à l'époque de l'illustre Rambam.

Ainsi, il identifie être et néant de la métaphysique occidentale avec le néant lumineux de la kabbale (sa couronne !) et sa Sagesse, avec la geste intime de la Création des Hébreux.
Nous retrouvons la belle comparaison entre la descente du divin (ou l'élévation de l'humain) dans l'arbre des séphirôth, depuis ses racines célestes (ou jusqu'à celles-ci pour se ressourcer), *et* la geste de la Création en Sagesse avec le néant. Il y a comparaison, mais non pas identification formelle, entre l'émanation séphirôthique et l'Œuvre de la Création, la première s'établissant par midrash sur la seconde, mais en étant distincte comme l'Œuvre du Char l'est de celle de la Création. Il faut en effet rappeler que les séphirôth qui n'ont pas de quiddité sont émanées non pas créées, *i.e.* que comme l'arbre ('YLN) dont traite le *Sepher haBahir* au § 22, elles sont d'avant la Création, lues dans le tout des vingt-huit lettres de Genèse 1, 1.

> Extrait : « Il est écrit " qui est avec Moi [c'est au tout début, au moment de la Création] : Je suis celui qui a planté cet arbre pour réjouir le monde entier avec, et j'ai tout répandu en lui et le tout (HKL/hakôl) émane de lui. " »

Je reprends. Avec la lumière de l'Eyn soph que pense et vénère le Zohar, et à sa suite toute la Kabbale, l'Infini, si de lui émanent bien les séphirôth et s'il est bien un savoir extrême quant au Néant, n'en est pas moins encore « surplombant », au-dessus des quatre mondes, restant au ciel sans se manifester, en tant que tel, sur la terre. Bien qu'il soit atteignable et saisissable par élévation mystique, la terre (d'Israël) lui reste par quelque côté étrangère. Cet Infini n'est « pas encore » (au sens d'une différence logique, non pas chronologique) celui de la Nouvelle Alliance de Jésus, qui seul porte à son comble la recréation *avec* le Néant jusqu'à faire advenir la Jérusalem nouvelle comme principe et totalité de la nouvelle création, accomplie et entièrement baignée de la lumière messianique du 'ôlam haba' *advenu*. C'est là le tout et le résultat de la vaste orchestration élégante et flamboyante qu'est la Révélation johannique.

> Ce n'est pas simple assertion de ma part. Voyez les propos de Dubourg parlant du « renouvellement de tout » qu'engendre le nom nouveau YHtWH (dans *La fabrication du Nouveau Testament*). C'est ce qu'illustre, de toute sa palette et de tous ses registres, avec sons et couleurs, l'Apocalypse. Voyez aussi certains éléments que j'ai donnés ou donnerai au fil de ce livre, ainsi que mon article *Les clés de l'Apocalypse* qui éclaire l'aspect délicat de ce texte comme recréation complète par anéantissement au cœur de la parole, dans le brasier de l'Infini, anéantissement de l'insuffisance de l'ancienne création et de ceux qui s'y accrochent, et accomplissement de ce qui est caché dans le rêshith initial vers quoi faire théshoûvah, retour (cf. plus haut le « Je suis venu pour accomplir »).

En un mot, de même que l'infinité de la sublimité n'est pas encore l'infinité véritable (pour la représentation, disons au sens de l'homme-dieu, de l'Incarnation), la lumière sublime de l'Eyn Soph du Zohar et de ses commentaires n'est *pas universellement concrète* au sens où l'est la lumière divine conçue en le prologue de Jean.
En effet, au verset 9 de ce prologue, la lumière est dite « la lumière la véritable », soit H'WR HN'MN (ha'ôr hane'eman) = 358 = MShYHt, le Messie lui-même !
Que la lumière du divin soit en vérité la lumière messianique, ou le Messie comme lumière, s'entend aussi dans le midrash juif.

> Par exemple, le Messie est la lampe (NR) qui allume le chandelier cosmique (cf. Hénoch), ou le soleil (shemesh) de la gloire du jour de YHWH qui se lève, ou encore 'ôr ha'ôlam/'WR H'WLM, la lumière du monde (sous-entendu celui-là) équivalent du Messie (par sa gC – alors

que H‘WLM s’identifie au Messie par leur gR commune !) que l'on trouve aussi dans le Nouveau Testament (cf. Matthieu 5, 14, etc., blasphème que de s'annoncer ainsi comme le ‘ôlam haba' advenu !). Lorsque l'Apocalypse affirme qu'au Jour « il n'y aura plus de nuit, ni besoin d'une lampe et de la lumière du soleil ; car le Seigneur Dieu fera briller (sa) lumière sur eux » (Apocalypse 22, 5), c'est en continuité avec le midrash juif (et déjà avec les Prophètes) où figure aussi la lumière du ‘ôlam haba', ou lumière de la Thora enfin pleinement illuminante, ce dont le Messie porte le flambeau vivant de la bonne nouvelle incandescente. Mais cette proximité entre le Messie et la lumière vraie de la fin, du ‘ôlam (haba'), n'est vraie *a priori*, qu'entre le midrash juif ancien et la Nouvelle Alliance, d'ailleurs partiellement car le midrash chrétien sur ce point excède l'enseignement du midrash juif traditionnel (puisqu'il l'accomplit). En revanche, cela ne concerne pas l'infinité de la sublimité du Zohar au sens où même si elle désigne d'une certaine façon la lumière du ‘ôlam haba' (du monde d'atsiloûth), jamais il n'est question de la descente de celle-ci ici-bas pour transfigurer le ‘ôlam hazé (ce monde-ci). On pourrait toutefois penser un instant à l'émouvante recollection des étincelles de gloire dans l'optique du Tiqqoûn/rétablissement au sens (r)hassidique, mais cela nous éloignerait par trop du sens qui ici nous requiert, celui de la différence entre l'infinité de la sublimité zoharique et l'infinité évangélique.

Toujours dans le même prologue, je remonte de quelques versets pour y découvrir une autre expression, au verset 4, c'est « la lumière des hommes », laquelle est propre au midrash chrétien (à ma connaissance).

« En elle [la parole du premier verset, en fait le masculin hébreu dâvâr] était (la) vie, et la vie était *la lumière des hommes*. » (Jean 1, 4, je souligne.)

La rétroversion coule de source : H’WR H’DMYM (ha’ôr ha’âdâmim), qui a pour gR 73 et gC 3(0)7 « = » 37. Nous retrouvons le duo de 37 et 73, autrement dit la Sagesse, HtKMH, la lumineuse riboû‘a du néant, et dans ce contexte la Sagesse qui par le produit de ses gématries (37×73=2701) est équivalente à Jean I, 1+2, soit à Genèse 1, 1 *réécrit*. Si le texte nous dit que la vie (la seconde Résurrection ici), soit HHtYYM, est la lumière des hommes, ce n'est pas par fantaisie, mais parce que HHtYYM/ha(r)hayim a pour gC 73, la même Sagesse qui trame « la lumière des hommes » et les deux premiers versets du Prologue.

Ce qui illumine les hommes est la lumière de l’aube de la recréation complète, la musique et le monde enfin trouvés, la vie. C’est la lumière des hommes nouveaux, qui revêtent l’Adam nouveau, qui savent Jésus/Iéshoû‘a comme nom du Messie, lumière des « nazaréens », conservateurs de la Thora plus qu’aucun. C'est cette lumière que – toujours dans le même Prologue, verset 5 – les ténèbres (HtShK) ne saisissent pas. Ce saisir est en fait la racine LQHt/lâqa(r)h, s'emparer, recevoir, gagner, etc., anagramme de HtLQ/(r)hâlaq, avoir part, distribuer, diviser. Les ténèbres n'ont pas accès, ne reçoivent pas, n'ont pas droit à cette lumière qui est la Sagesse et qui est la vie même, la seconde résurrection ; et pour cause, ces ténèbres, divisées en elles-mêmes, sont la voie du ra‘/« mal (!) » qui conduit à la Géhenne, elles symbolisent les opposants midrashiques de l'Assemblée des nazaréens de Jésus, dans l’irréprochable registre de la polémique.

Cette lumière de la vie hébraïque infinie a été élégamment désoccultée par le divin Dubourg selon son sens aiguisé de seconde éternelle Résurrection, de vie infinie qui ne se préserve pas de la dévastation, mais qui médite le néant jusqu’à le savoir comme la lumière apaisée et vaste de tout l’Infini, en harmonie avec l’Un existentiel.

Quant à la notion de néant chez les Hébreux, je conclus enfin par un ou deux faits expliquant la peur qu'indirectement cette pensée du néant engendra chez certains peuples étrangers, peur qui fut bien évidemment le mauvais fruit d'une ignorance abyssale.
Ainsi, du fait de leur position liée à leur science des écritures sacrées quant au néant, à la Création, et à leur rejet conséquent de l'idolâtrie, comme de toute vénération de l'extériorité qui ne proviendrait pas de l'intériorité même de la parole, les juifs-hébreux laissaient le cœur du Temple, le saint des saints, absolument *vide*.

> Ce vide est à lire au sens d'un néant essentiel, opposé absolu du vide qui règne présentement au centre des échanges marchands et dont les bourses phynancières sont les temples occultes de la plus métaphysiquement dégradée des croyances, celle en la réduction de toute pensée et de toute vie au seul calcul. Cette vacuité du calcul caractérise fondamentalement le désert planétaire du nihilisme accompli, qui n'en finit pas de croître – il ne peut faire autrement, il est déterminé selon le *mauvais* infini.

Il dut primitivement, d'après la Thora et le livre de Samuel, contenir l'arche d'alliance, laquelle n'a pas d'autre contenu que les dévarim de la Création, les dix paroles transmises à Moïse et inscrites avec dextérité par le doigt divin sur deux tables de pierre.
Dans l'Apocalypse de Jean, l'arche d'alliance, cœur du Temple de Sa parole, devient le réceptacle essentiel, l'instrument midrashique d'où le néant recréateur, ce personne, envoie sur la terre ses fléaux de fureur infinie, anéantissant la finitude de l'ancienne création dans l'avènement éternel de la Jérusalem nouvelle.
Et pourtant l'arche, si pleinement active, tout comme le saint des saints, est *vide*. Le cœur – qui est aussi celui de la parole – en est le néant égalisé au Je divin et dont la pensée, l'efflorescence, n'engendre rien d'autre que la Sagesse des Hébreux elle-même, celle de la Création spirituelle, ce festin.

> Ouvrons et lisons I Rois 8, 9 afin de bien constater que c'est le mot 'YN qui est « présent » avec les deux tables de Sa Parole, au cœur du Temple : « Il n'y avait rien dans l'arche ('YN B'RWN/'êyn bâ'ârôn), sauf [raq, qui veut aussi dire seulement, certes] les deux tables de pierre (shnêy louhôth hâ'avânim) que Moïse y plaça en Horeb, quand l'Éternel fit alliance avec les fils d'Israël, lorsqu'ils sortirent du pays d'Égypte. » L'interprétation est ainsi libre de lire la présence du Néant avec Sa Parole au centre de l'univers.

Ce vide central du saint des saints effraya le roi des Séleucides de Syrie qui, s'étant emparé de Jérusalem, voulut y pénétrer. Il fut alors fort surpris, désarçonné même, de n'y rien trouver, ne voyant même pas qu'il s'agissait d'y trouver le rien lui-même, le rien néantisant toute idolâtrie, elle aussi signifiée par d'autres termes voulant dire néant (BL/bal, ne pas, loi d'interdiction ou BLY'L/beli'al, sans joug, rien, ou encore 'WN/'ôn, à la fois possession terrestre et vanité, néant, etc.), mais pas au sens du néant ('YN/'ayïn ou 'êyn) créateur, cette négation véritable.
Plus tard, le fameux général romain Pompée, autre conquérant de Jérusalem, voulut cacher ce rien qu'il ne pouvait ni penser ni *voir*. Il tenta de combler ce néant central du saint des saints que seul le grand prêtre, et en des occasions bien précisément codifiées, a le droit de mettre à nu en ôtant le voile (pârôketh) qui le recouvre. Alors, pour combler ce vide qui indisposait ses entrailles, Pompée fit installer dans le Temple une statue de Zeus, blasphème suprême !
Plus tard encore, et pour la troisième fois, un roi représentant la domination extérieure sur Israël entra dans le saint des saints et le profana : ce fut Titus, peu avant la destruction du Temple en 70 ap. J.-C.

En voici la saveur sapientielle puisée à source intarissable du Talmud, en Gittin 56b (ce qui est aussi un midrash sur le viol du Temple par Antiochus Epiphane tel que narré dans le II Macchabées) :
« Vespasien envoya Titus, lequel s'exprima ainsi : Où est leur dieu, le Rocher de leur foi ? C'était là propos du misérable Titus qui blasphéma et insulta le ciel. Que fit-il ensuite ? Il prit une prostituée par la main et entra dans le saint des saints, sortit un rouleau de la Thora et passa sa lubricité dessus. Il prit alors une épée et déchira le rideau [le pârôketh qui sépare le saint du saint des saints]. Comme par miracle du sang jaillit et il pensa un instant s'être blessé lui-même comme il est dit : " Tes adversaires rugissent au milieu des lieux assignés pour ton service ; ils ont mis leurs signes pour signes. " (Psaumes 74, 4). »
Est ainsi figuré que Titus, allégoriquement parlant, a violé le saint des saints, c'est-à-dire la Thora elle-même, viol qui ne change bien entendu rien à la pureté et à l'intégrité de celle-ci. Celui-ci ne peut évidemment pas s'en rendre compte, extérieur qu'il est, tant au sens qu'à la symbolique ici en jeu ! Je rappelle que le viol de la Thora symbolise le crime le plus grave qui soit, aussi grave que de ne pas méditer le néant essentiel au cœur du saint des saints, que de violer le secret des noces de la fiancée et du fiancé, que de rompre l'Alliance véritable de Sa parole.
Si l'étranger ignorant, fut-il roi ou empereur, ne voit dans « le saint des saints » qu'un vide qui l'effraie ou qu'un lieu à combler ou souiller par ses promiscuités d'idolâtre, l'initié *sait*, par la puissance de la métaphore, que ce lieu est le cœur même de la mystique midrashique.
Le rideau tiré de devant l'intérieur, est présent-là l'acte de *voir* de l'intérieur dans l'intérieur ; l'acte de voir de l'homonyme indifférencié qui se repousse soi-même, se pose comme intérieur différent, mais pour lequel tout aussi immédiatement est l'état *d'indifférenciation* des deux, du grand prêtre humain et du néant divin – qui est aussi le plan providentiel de toutes choses. Cet état est *la conscience de soi* de ce grand prêtre drapé du néant en son intérieur, c'est-à-dire de l'Infini, et qui, prononçant Son Nom à voix haute, Le reconnaît tout en étant reconnu.
Toute la gnose des Hébreux tend vers ce point précis de délivrance, vision d'Ezéchiel, cycle d'Hénoch, enseignements du maître de Justice, gnose de Nag Hammadi, littérature des Palais, Zohar, gnose (da'ath) évangélique, Pistis Sophia, etc.

> Nous pourrions par exemple développer ce point en étudiant de près la métaphore de la chambre nuptiale (la (r)hoûppah) qui n'est autre que le saint des saints pour *L'Evangile de Philippe*. Tout initié sera dès lors renommé comme fils ou fille de la chambre nuptiale – par-delà toute séparation, ni esclave, ni soi-disant homme libre, ni Grec, ni juif-hébreu, etc. –, instruit du secret des noces pour avoir médité le néant jusqu'à en extraire la Sagesse quintessentielle.

Ainsi voyons-nous comment la pensée juive se singularise des pensées orientales (indienne, babylonienne, égyptienne, etc.), en les supprimant, conservant et relevant d'un même geste accomplissant. Car si, pour celles-ci, il reste un au-delà rêvé, un suprasensible inatteignable derrière le voile du phénomène, le judaïsme, le premier, *lève le voile*, va derrière et ose revêtir le divin en se faisant réellement Sa conscience de Soi, se parant du Néant comme d'une arme, au cœur même du saint des saints qu'est Sa parole, Sa Thora. Outre de déterminer la mystique juive-hébraïque comme le point d'orgue des sagesses orientales, cette pensée n'est pas de peu de conséquences concernant le nihilisme – cet « essentiel n'y rien comprendre à l'essence du néant » (Heidegger) –, singulièrement en ce qui concerne son histoire. En effet, celle-ci n'est-elle pas intimement liée à celle du christianisme, à son sens,

c’est-à-dire à un certain rapport paradigmatique au fond biblique, rapport dans lequel s’est perdu, occulté, l’hébreu kabbalistique, et avec lui la science hébraïque du néant, ce vide parfait reposant en le creux de cette main de maître au mouvement vif et doux, caressant et lent, rapide et brûlant qui anime les partitions bibliques et évangéliques ?
Grâce à ces réflexions, nous savons désormais mieux pourquoi une telle peur du néant méditant des Hébreux, une telle haine et un tel refoulement purulent. Nous évitons cette ornière de l'ignorance avec d’autant plus de vigueur.
Car, comme le dit *L'Evangile de Philippe* : « L'ignorance [sheguâgâh, l'errance hors de la Voie] est esclavage [‘avdoûwoûth, cf. aussi Avodâh Zarah, le culte païen comme idolâtrie, racine ‘âvad, double de la racine ’âvad, envoyer à la perdition] ; la vérité [celle de la Voie, ’émeth] est liberté [hiroûth, hêroûth, ou autre]. » C'est parce que je *sais* que je puis me dégager de toute errance.
Et puis, pour tout reprendre quant à la notion de néant ou plutôt de ’êyn/’YN, ce dernier n’est-il pas, si l’on veut aller au fond des choses, le néant absolument indéterminé à l’image de ce vide au cœur du Temple, au cœur de la parole faite chair et génie, et qui crée et renouvelle toute chose ? N’est-il pas le néant dans toute sa pureté, et de là aussi bien l’être pur, donc le savoir pur, autrement dit, *en soi*, le Concept soi-même, lequel échappe à toute représentation, à toute séparation tout en la saisissant *dans soi-même* de par la négativité immanente à son mouvement fluide ? Le néant – l’Infini ! – que pensent les Hébreux n’est-il pas cette dissolution acosmique de la représentation dont la parfaite métaphore en hébreu serait le son qui rompt tout, celui du shôphâr spiralé des temps de la Thora, de la corne d’abondance du bélier messianique faisant s’écrouler tous les remparts d’illusion des idolâtries rampantes de sa parole incisive : Mané, Thékel, Pharès ?

Note 1 :
Le plérôme ou milouï en hébreu est le développement lettre par lettre des lettres qui constituent un mot. Ainsi, ’/aleph est ’LP/enseigner, B/bêth est BYTh/maison, etc. Il y a plusieurs méthodes de développement des lettres en mots, ceux-ci rendant ou extériorisant le sens de chacune de celles-ci. Les variantes sont dues aux diverses manières possibles de développer certaines lettres.
Ainsi, le hé H peut-il s’écrire HH, H’H, HW ou encore HY. De même, la lettre waw W varie dans son développement, parfois aussi la lettre P. Malgré l’existence de ces variantes (on relève 72 développements différents pour le seul Tétragramme, le 72 gC de (r)hessed, amour !), seules quatre méthodes sont privilégiées : celle en hé (HH, WW, PH les autres lettres ne variant pas), celle en aleph (H’H, W’W), celle en yod (HY, WYW, PY) et celle en waw (HW, WW). Les plus courantes sont celle en yod et celle en hé. Ainsi, à partir d’un mot donné, l’on peut obtenir d’autres gématries que les siennes propres et en jouer d’un divin jeu dénué de toute puérilité. Le mot milouï (ou mlélah) lui-même signifie plénitude, abondance, complétion, il est de la racine ML’/malê', rendre plein, abondant, fertile, accompli, comme dans l’expression évangélique Marie pleine (ML’Th) de grâce ou encore celle où le Verbe est dit plein (ML’) de grâce et de vérité. Il faudrait en plus mentionner dans les Evangiles tous les lieux où il est question d’accomplir (ML’) les écritures ou de leur plénitude (MLY’H anagramme d’Elohim ’LHYM) !
Ce qui nous fait songer à l’importance de la métaphore de la fécondité/stérilité ou abondance/disette dès la Thora, stérilité et disette renvoyant au désert ou à l’Exil tandis que fécondité et abondance renvoient au lieu de la Révélation ou à la terre

promise. L'emploi de ce procédé, et la Nouvelle Alliance l'emploie singulièrement, est signe de fécondité, d'abondance, celle de la Loi, comme lors de la multiplication évangélique des pains et des poissons, ou lors de la pêche miraculeuse, ou encore de la cueillette eschatologique des fruits de la Vigne (l'Assemblée d'Israël) sur fond de tri chez Jean, dans ce que Hölderlin appellera « le mystère du cep ».
Pour développer un exemple de plérôme proche de la métaphysique des séphirôth, voici.
Le Tétragramme YHWH comporte 4 lettres, son plérôme en yod est YWD HY WYW HY qui comporte exactement 10 lettres, le plérôme de ce plérôme est YWD WYW DLTh HY YWD WYW YWD WYW HY YWD qui comporte quant à lui 28 lettres, le 28 de kô(r)ha, la force créatrice. C'est en rapport à cette plénitude du divin que se construisent les 4 mondes, les 10 séphirôth de l'arbre de premier degré (les dix paroles de la Création ou dix demoûth du Char), et enfin les 28 séphirôth de l'arbre de second degré. Quant à la construction de ce dernier, je renvoie à Virya dans son ouvrage *Kabbale Extatique et Tserouf*. L'auteur y consacre en effet un bref chapitre sous le titre « Le Plérôme des Kabbalistes ». Cela ne laissera pas toutes les oreilles indifférentes. Je remarque de plus qu'en ajoutant les 4 lettres du Tétragramme, les 10 lettres de son premier développement et les 28 du second, on obtient un total de 42 lettres, 42 qui est le nombre de Da'ath (la Gnose), celle qui est au centre, voilée et dévoilée, de l'élaboration séphirôthique et qui permet aussi, dans le second arbre en 28 termes traversant les quatre mondes de 'assiyah à 'atsiloûth, de passer d'un monde au monde supérieur.

<u>Note 2</u> :
Cette idée qu'est l'histoire ou l'épopée midrashique demanderait à être développée. Disons pour commencer que les narrations des épreuves d'Israël, de la sortie d'Egypte, de la conquête de Canaan, de l'histoire des Rois, des Macchabées, des Hérode, des destructions et reconstructions du Temple, si elles ont une base plus ou moins historique, sont passées au crible du midrash, qui les déforme, en fait autre chose, s'en sert d'éléments de pensée pour se développer et en venir à dresser le troisième temple eschatologique, celui de pierres vivantes. Celles-ci crient pour annoncer la bonne nouvelle de la présence réelle du Verbe, concluant ainsi l'histoire midrashique d'Israël par la venue du Messie Jésus Iéshoû'a et de son Assemblée. La descente de la Jérusalem céleste dans l'Apocalypse de Jean scelle cette fin en descellant son secret.
Tentons maintenant d'exprimer la contradiction à l'œuvre dans la notion d'histoire ou d'épopée midrashique, entre l'apparente anhistoricité du midrash et la succession narrative en tant que telle. Posons cette antinomie entre midrash et histoire (évidemment pas au sens historiographique grec, et certainement pas « chrétien », mais au sens d'une haggadah, d'une épopée toujours déjà narration passée dans le midrash, parfois par midrash inversif comme dans le cas de l'aventure des dieux Mardouk et Ishthar, ces idoles devenues les justes Mardochée et Esther, tandis que dans le même mouvement, le dieu d'Israël et ses sept archanges deviennent Assuérus et ses « sept mages », dans la Méguillâh toujours) :

i) dans l'anhistoricité midrashique, il n'y a ni commencement ni fin (il n'y a ni avant ni après dans la Thora/'YN MWQDM WM'WHtR BThWRH, cf. Pessa(r)him 6b ou Ruth Rabbah IV, 5, ou encore Rachi, etc.) ;
alors que, ii) dans l'histoire (la narration), il y a un commencement (la Création) et une fin (l'eschatologie messianique advenue).

Mais, comme cette histoire du midrash est histoire *midrashique*, elle est sans commencement ni fin (parce que midrashique) tout autant que pourvue de l'un et de l'autre (parce qu'histoire), la contradiction étant toujours déjà par avance dissoute dans l'encre de l'écriture de la pensée hébraïque :
la Création du monde est précédée d'un temps sans début ni fin où dieu joue avec les lettres ; et le Royaume messianique est le ‘ôlam haba' advenu sur la terre : il est substantiellement et effectivement *sans fin* (au sens de l'infinité de l'Existant que nous venons d'étudier, de l'Eyn Soph, pas d'une durée linéaire « infinie », chose inconnue de la mentalité hébraïque ancienne).
Cette contradiction vivante entre le midrashique et l'historique (narratif) est au cœur même de la gloire éternelle de la pensée hébraïque.

<u>*Note 3*</u> :
Sachant désormais mieux quel rapport mystique les Hébreux entretinrent, de tout temps, avec le néant, cela pourrait avoir des conséquences inattendues, voire résoudre des cas considérés jusque là comme bizarres ou litigieux. Voici par exemple comment se clarifie un propos de Spinoza dans le *Traité des autorités théologico-politiques* :
« Je ferai remarquer enfin qu'outre les leçons douteuses, les scribes ont comme indiqué (par un espace vide interposé au milieu des paragraphes) plusieurs passages tronqués, dont les Massorètes fixent même le nombre ; car ils en comptent vingt-huit, et je ne sais trop si ce nombre de vingt-huit ne couvre pas aussi à leurs yeux quelque mystère. Les pharisiens vont jusqu'à mesurer avec précision la longueur de l'espace que les scribes ont laissé vide, et ils s'y conforment religieusement. »
En fait, ce 28 n'a rien de mystérieux puisque nous savons que c'est la gC de KHt (kô(r)ha, la force du quoi formant la substance questionnante de la Sagesse), et que le vide ici en question est le néant de la Création (qui a lieu en Sagesse par cette force divine). Ce type de procédé n'est pas rare : on relèvera par exemple que les *Avôth de Rabbi Nathan* (version B chapitre 37) mentionnent dix choses (dix dévarim) pour lesquelles les auteurs de la traduction des Septante modifièrent le texte de leur traduction afin de ménager Ptolémée (dont nous reparlerons bientôt). Ce dix symbolise les dix paroles, et c'est ainsi une manière pour les auteurs des *Avôth de Rabbi Nathan* de discréditer la traduction des Septante en regard de la version massorétique officielle, sous-entendant ainsi que ces auteurs manquèrent à ce qui pour le judaïsme est le plus fondamental, les dix paroles (‘assereth hadévârim, donnés à Moïse au sommet du Sinaï).
Revenant à mes 28 espaces (comme pour les dix paroles notées dans les Septante, les passages tronqués ne sont pas nécessairement précisément le nombre relevé, mais il importe qu'il y ait ce nombre pour d'autres raisons, plus symboliques que littérales), j'en conclus qu'ils seraient à mettre en rapport avec le vide que les talmudistes laissent toujours à l'entrée de chaque traité du Talmud de sorte que chacun de ceux-ci commence au folio 2a, afin que l'ensemble puisse respirer en accord avec le néant pensé c'est-à-dire le Je divin créateur.

DEUXIEME ETUDE :
Le coup des Septante

« Jewgreek is greekjew. Extremes meet. »
James Joyce, *Ulysses*

« Nous sommes tous spirituellement des sémites. »
Pape Pie XI, discours du 6 décembre 1938

La langue des Hébreux, langue du père ne se disant jamais maternelle – en tout cas dans l'antiquité –, jouit plus que jamais des fériques vies sonores et des divins joyaux de sens de sa vie mystique infinie. De même qu'il n'en est pas de ses lettres comme de celles des autres langues parce qu'elles sont vivantes, courent ça et là toutes à leur motilité, dansent, voltigent, crient, rient, parlent entre elles, et enfin s'assemblent pour former le plérôme du père, de même il n'en est pas d'elle comme des autres langues parce que celle-ci est vivante au point de toujours ressusciter, non sans s'être conservée et relevée, à travers les langues et l'histoire. L'élégante langue élue des anges, discrète et majestueuse, douce et fastueuse, fait ainsi retour en une illumination complète qui traverse la totalité du monde, dans la pointe brûlante du présent où se remémore tout ce qui a été ; ou plutôt, tout ce qui est *avant* d'avoir été, et par conséquent a été, est, sera, s'en allant partout.
L'hébreu de la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a est cette archive qualitative, massive et lumineuse, au centre de la floraison de nouveau qui s'*intellige* et souffle en notre temps.
C'est ainsi, que pour notre joie la plus étonnée, l'hébreu, cette voix singulière, s'éclaircit et s'anime à nouveau depuis le cœur de la forêt épaisse et vive du chant intégratif de tous les esprits des peuples, se reprenant dans soi et s'extériorisant comme langue du *nec plus ultra* de toute sagesse de l'antiquité, en rivalité secrète et bénéfique avec la philosophie grecque.
La pensée de la Sagesse créatrice du dieu des Hébreux, c'est-à-dire celle-ci telle que réfléchie par l'histoire – non pas tant la pensée juive, que la pensée de cette pensée –, est ce pont qui se dessine et s'esquisse à travers la fumée recouvrant, opacifiant et asphyxiant ce monde, lors même que celui-ci s'enfonce, de plus en plus douloureusement, dans les marais planétaires de la séparation d'avec son unité. Ce pont vers le monde de l'Esprit – sa demeure, sa tête – est la réconciliation vraie entre Orient et Occident par-delà ce monde – esprit objectif, *fini* –, entre sagesse d'Orient et métaphysique en tant que telle, Occident. Penser cette réconciliation véritable – fruit de l'unification brûlante et bénie d'Athènes et de Jérusalem, notre étoile dansante, notre guide –, dans ce monde où l'on se repaît chaque jour un peu plus de fausses réconciliations spectaculaires et où se généralisent les exterminations conséquentes de la vie sous l'emprise infectieuse et morbide de la technique aliénée, de la marchandise et du biopouvoir conjugués, c'est là l'un des nerfs les plus *vitaux* de cette étrange guerre qui mène nécessairement l'Esprit toujours plus loin.
Ne le saviez-vous pas ? Désormais, vous ne pourrez plus feindre de ne pas l'avoir su, de par le libre développement à la trame acérée de cette étude pour rien, pour personne.

Qu'est-ce que la notion de « prosélytisme midrashique » des Hébreux ?

Je ne parlerai pas ici d'un prosélytisme à ce sens historicisant et délirant dans lequel certaines des têtes les plus illustres à travers les siècles ne purent faire autrement, compte tenu de l'esprit de leur temps, que d'aller se fourvoyer.

En voici deux exemples lapidaires cités par le dictionnaire Littré :

« Du temps de Salomon, il se trouva plus de cent cinquante mille prosélytes dans la terre d'Israël, Fleury, *Mœurs des Israélites* [On peut se demander à bon droit : vraiment ?] » ;

« Cet esprit de prosélytisme que les Juifs ont pris des Egyptiens, et qui d'eux est passé, comme une maladie épidémique et populaire, aux mahométans et aux chrétiens. Montesquieu, *Lettres Persanes*. »

Au 18ème siècle, époque de l'épanouissement des Lumières, le temps n'était tout simplement pas encore venu pour la découverte richissime du continent midrashique. Nous savons désormais que c'est aussi en filtrant la langue de son autre, en pensant en lui-même son autre que l'hébreu « progresse », tout autant qu'en approfondissant son propre trésor lumineux, l'intériorité indestructible des écritures sacrées. Il n'approfondit celui-ci que parce qu'il n'exclut jamais de soi, ni son autre, ni son rapport à cet autre. Il y a double mouvement, nécessairement, c'est une grande respiration dialectique. D'où le rapport incessant à l'autre, aux frontières, aux traversées, au risque de la contamination, à la prostitution (ah, les largesses de Rahab inscrites dans son nom même !), au négatif, aux guerres et rivalités, au franchissement, à la transgression et à la transgression de la transgression, à la divine impureté, etc., d'où la constante référence à une altérité débordante, d'où la joie de la pensée. De là aussi l'insistance dès la Genèse sur le fait que l'ensemble des peuples et civilisations, d'après le Déluge, descend de Noé via ses trois fils Cham, Shem, Japhet.

C'est ainsi que les sept lois de la conversion des païens, sept du comble et de l'abondance, ne sont pas par hasard les lois de Noé, les lois noachides, celles réservées à l'ensemble des hommes alors que les seuls Hébreux ont à porter l'ensemble des 613 commandements scrutés un à un dans la Thora comme de purs reflets de son contenu secret. Je suis ici la tradition pharisienne où les 613 sont portés selon une répartition bien précise, tous n'ayant évidemment pas à porter individuellement l'ensemble (seul le Messie pourrait s'y risquer ou – qui sait ? – son âne à la sagesse méconnue...). Nous sommes tous les enfants de Noé, et ce n'est pas seulement une métaphore, mais une affirmation noble, intense, spirituelle, celle d'une infinie filiation se propageant insoupçonnée – brodée telle un fil d'or à même l'étoffe des siècles –, et dont le mouvement n'est perceptible et pensable que pour qui se réveille. Savoir en quel sens nous sommes tous les enfants de Noé, c'est savoir que la loi de la liberté vient de l'hébreu, être instruits de qui nous sommes, des sémites par l'esprit en somme : ce que nous pouvons assumer à condition de nous plonger dans les rouleaux de l'océan hébraïque et d'avoir percé à jour, jusqu'aux jointures et aux moelles, la fausse conscience « chrétienne » désormais bimillénaire, et qui, loin de se limiter aux seules Eglises chrétiennes, hante, métaphysiquement, tout être humain en son tréfonds.

James Joyce dit forger la langue inouïe de son *Work in Progress* en se servant de soixante-dix langues fondamentales, en filtrant et pensant ces langues dans *sa* langue, celle-ci fortifiant et enrichissant son cours jusqu'à pousser l'anglais à bout pour cet irlandais absolu dont l'Exil est la Révélation même de cette langue nouvelle qui troue le sommeil génésique global. Ces mots empruntés aux soixante-dix langues servent à

forger les « mots-valises » rythmant le luxueux flux lumineux circulaire de *Finnegans Wake*, ce sont autant d'alluvions d'allusions dessillant de toute abusion. Geste de sémite par l'esprit et par excellence, car quoique de manière singulièrement autre, l'hébreu parlait déjà des soixante-dix langues, de leur secrète rubification de sens en lui, qui puisait en ces langues comme en lui-même la sève alimentant l'arbre interne de son verbe vertical. De là sa floraison intense en une sainte pluie de midrashim divers, de là la force de sa lancée hors sommeil, de là la paternité hébraïque immémoriale de la conception de la liberté universelle.

En effet, la langue même des Hébreux n'a pu se forger de façon si grandiose et ample que dans l'échange spirituel avec nombre de civilisations orientales et méditerranéennes, empruntant, ici ou là, la matière, les techniques ou les symboles nécessaires au « libre usage de ce qui lui est propre », au difficile déploiement de l'essence de sa chose même.

> Cette difficulté – « Science et patience, le supplice est sûr » ! –, l'hébreu la désigne par différentes métaphores dont les plus connues sont celle de l'enfantement messianique (les douleurs du Messie ou (r)heblêy masshia(r)h) et celle du 'iboûr ou « gestation ». Le primat de l'attention qu'a cette pensée à l'égard de la médiation et de la réflexion, de leur nécessité toujours en chemin, est la garantie par excellence de sa profondeur et, par conséquent, de sa fécondité.

Citons ses emprunts les plus marquants : les vingt-deux lettres de l'alphabet aux Phéniciens, le sens hiéroglyphique des lettres aux Egyptiens, les caractères carrés ou droits aux Assyriens,

> Ce mot 'ShWR/'ShWRYTh ('ashoûr/'ashoûrith, Assyrie/Assyrien), évoque la racine de droit, racine YShR/yâshar, d'ailleurs lisible dans le nom Israël YShR'L. La Mishnah développe le sens de ces calembours, je ne les ai point inventés.

les techniques de calcul gématrique aux Babyloniens ou aux pythagoriciens,

> C'est ainsi que la pensée juive, inscrivant la démesure orientale du chiffre dans une mesure à même la langue sainte, est en guerre ouverte, mais discrète – car cet aspect relève du secret des textes –, contre toute idolâtrie, celle-ci pullulant toujours là où domine l'abstraction de la pensée formelle, le calcul, « l'Un mort des mathématiques ».

sans même parler des divers fonds mythiques servant de base à l'écriture midrashique de la Thora et de sa suite (par exemple dans la littérature zoroastrienne ou l'épopée de Gilgamesh), ou encore de la thématique du seigneur qui n'est pas sans lien avec celle du bienheureux seigneur de la Bhagavad-Gîtâ. Ô Abrahman ! Toujours le même agneau et son arbre à manne !

Dans le registre des emprunts plus directs à la langue grecque, à sa poésie et à ses mythes, l'on peut signaler ici un certain nombre de divinités grecques que la pensée juive aime à « détourner » : depuis Japhet dans la Thora jusqu'aux Barnabas-Jupiter et Paul-Hermès d'Actes 14, 12, ou encore à l'Hermès midrashique du cycle « égyptien » d'Hermès Trismégiste en ses soubassements les plus anciens (cet Hermès y est dit fils de dieu, non pas d'un dieu étranger mais du YHWH des Hébreux !), et jusqu'à la Pythie au sens grec détournée afin de participer au récit midrashique que constituent les fameux *Oracles sibyllins*. Ces derniers, à les rétrovertir avec patience, n'ont de sibyllins que le nom. Mais comme Hermès ou la Pythie ne sonnent pas très sémite, l'on prend généralement ces midrashim classiques pour des récits historiques ou mythiques, ne voyant pas par là le « détournement » opéré par ces savants Hébreux et le sens martial de celui-ci que la rétroversion de l'esprit de la *Lettre d'Aristée* va nous permettre de mieux saisir.

Il ne s'agit nullement ici d'« influences », comme les spécialistes, qui ne savent pas ce qu'ils disent, aiment à le dire faussement. Il en va chez les Hébreux, c'est une question de logique, d'une volonté consciente de savoir plus loin que tout ce qui précède en réfléchissant les sagesses des diverses langues d'Orient, puis du grec, et du latin plus tardivement, dans leur langue, pour en renforcer le savoir. Ainsi, cette langue trame-t-elle son chant inouï d'un tel recueillement médité de l'altérité. Sa pensée se développe en ne laissant pas au-delà de soi son être-autre, mais en le convertissant en l'être-là de degré supérieur qu'il est lui-même de toujours et dont l'intériorité s'infinitise et se renforce à proportion du séjour auprès de ce négatif qu'est l'altérité. Ce séjour peut être aussi bien figuré par l'esclavage en Egypte, la nuit, le deuil, la stérilité, l'Exil, l'anathème, la famine, l'idolâtrie rongeant les pouvoirs et énervant les despotes, l'expulsion du jardin d'Eden, l'occultation momentanée du dieu et de la Thora, la destruction de la tour de Babel et la dispersion corollaire, etc.
C'est pourquoi, partant de telles bases, la pensée du « prosélytisme » (le « prosélytisme » en tant que pensée) sera essentielle au développement de la méditation midrashique jusqu'au rivage dégagé des Evangiles, ce dont témoigne par exemple un ouvrage comme *Un étranger sur le toit* de Maurice Mergui.

Signalons tout de même que Les Lumières commencèrent à interroger, même si elles ne le firent tout d'abord qu'abstraitement, le sens de la tradition des Hébreux, de leurs textes sacrés, de la Kabbale (cf. articles de *L'Encyclopédie* de Diderot, d'Alembert et Cie à ce propos), et que les recherches concernant la Bible, son sens, son écriture, telles qu'elles prirent leur essor au 19ème siècle, sont une conséquence des Lumières (je pense ici à ce que l'on nomme « la science du judaïsme », *Die Wissenschaft des Judentums*), mais déjà, en amont, de l'invention de l'imprimerie et de la Réforme. Comme conséquence plus poussée de cette interrogation fondamentale, il y a bien évidemment l'immense œuvre de Bernard Dubourg qui participe pleinement, c'est lisible et audible, de la réactivation concrète de l'esprit des Lumières, et même de son accomplissement ; d'une part, en achevant la guerre de celui-là contre la superstition (celle de la religion au sens traditionnel) pour l'aspect négatif, de travail du négativo-rationnel, et, d'autre part, en rendant manifeste le savoir religieux (*i.e.*la Bible chrétienne enfin lue !) pour le pendant spéculatif de cet angle d'attaque par la négativité, les deux étant (cela va sans dire) constamment unifiés.
Sur ce point précis de la pensée dans soi-même de l'autre, on pourrait rapprocher ici les Hébreux de la Bible et les Français des Lumières.
En effet, le prosélytisme midrashique des premiers accordé à leur art du « détournement » d'autres civilisations n'est pas sans évoquer la volonté consciente de cosmopolitisme et d'ouverture encyclopédique des seconds. On pourrait aussi rapprocher les lumières de la Révélation de cette révélation que constituent en elles-mêmes les Lumières.
Et de là, lire l'actualisation inaperçue de ce rapprochement dans *L'invention de Jésus*, puisque grâce à cette bonne nouvelle le verbe hébreu nazaréen ressuscite en français tout en ouvrant le passage à l'advenir des véritables Lumières de la Bible, enfin.
Celles-ci feraient œuvre de salut public en « réconciliant » les Français avec la Bible (l'hébraïque, celle qu'ils refoulent et recouvrent par conséquent de traductions et commentaires d'autant plus innombrables qu'ils tombent à côté, pour ne pas dire en poussière…), comme avec leur propre esprit lumineux dont ils sont si généralement oublieux.
Mais faisons retour, et repartons.

Le « prosélytisme midrashique », comme pensée de l'ouverture du don de la Thora en langues, commença lentement à germer de manière très ancienne et à se développer avec l'envoi dans le monde d'Alexandre, ce Christ.
Autrement dit, c'est avec le passage sous domination grecque de la Judée et de tous ses voisins jusqu'à l'empire Perse jadis si puissant, que le nœud est délié, ou plutôt tranché. Les Hébreux, si ce n'est peut-être lorsqu'ils durent boire du lait noir de l'Exil à Babylone, n'ont jamais connu pareil bouleversement *avant*.
En effet, c'est avec le souffle de la liberté grecque vivifiant le monde, liberté de l'homme en tant que *zôon politicôn*, que dieu vivant sculpté et béni par l'art, qu'aède aimé et inspiré de la Mnémosyne, que *zôon logôn ekhon* (qui a pour essence d'être doué du *logos*),

> Ce qui me semble être l'une des formulations les plus profondes de l'essence de « l'homme » que les Grecs aient pensée, tout dépendant ensuite de la chose qu'il y a à méditer dans le mot *logos*. C'est là une vaste question, déjà parce que l'usage qu'en font Parménide, Zénon d'Elée ou Héraclite n'est pas celui de Protagoras, encore moins de Platon, ou bien entendu d'Aristote d'où vient traditionnellement la dite formule, etc.

ou encore, comme *philosophos*, pensant la pensée en tant que telle, que se développe vraiment le « prosélytisme » hébreu, rené du contact des esprits des peuples grecs et hébreux, de leur diversité féconde, de leur contradiction, de leur opposition terrible et fructueuse, de leur unité vivante enfin dont l'histoire de la métaphysique dans toute son extension et sa richesse, d'une certaine manière, résulte – non sans nuées de torpeur ni refoulements violents, à commencer par l'occultation de l'esprit de la Thora, occultation éminemment centrale dans la constitution paradigmatique de l'Occident chrétien.

> Soulignons que l'accomplissement de l'histoire de la métaphysique qui n'est autre que son dépassement *effectif* – j'ai bien dit –, n'est autre que l'avènement du *Système de la Science*, la véritable fin de l'âge de la Finitude, l'unité d'Athènes et de Jérusalem ayant, par cet avènement et par lui seul, atteint et déployé sa pleine maturité conceptuelle, son effectivité réelle, de telle façon qu'il n'y ait plus rien qui ne soit compris, je veux dire conçu au sens du Concept : l'art, la religion manifeste (celle-ci s'entendant enfin selon toutes ses résonances grâce à l'intellection de la pensée juive, rassemblée en sa totalité et illuminée par la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a rétrovertie, j'y reviendrai…), la poésie et la philosophie élevés à la Science constituant l'Esprit absolu se concevant tout en concevant toutes choses. Au commencement est le dâvâr biblique allié au *logos* parménidien – ou le tao, pour ne pas omettre la source la plus antique –, et à la fin, le monde sans fin, l'inépuisable source de l'Essence, le savoir absolu. Tout l'Olympe et tout le Sinaï des apparences du monde transfigurées est *là*, éprouvé, intériorisé, vécu, manifeste, c'est-à-dire aussi bien goûté en tant que métamorphose mystique de tous nos sens fondus en un, joué et rejoué, contemplé, écouté librement et sans fin, désiré et encore désiré, brûlant d'être énoncé et pensé, pour nous autres Argonautes de l'Absolu, en ce que le français a de plus propre, c'est-à-dire, et lumineusement, de plus ouvert, de plus appropriant, de plus méditant. Disons, pour ne pas que le lecteur ne s'abuse, que tout ce paragraphe n'est évidemment que l'une de ces *marginalia* impromptues qu'il serait tout à son droit de ne pas même considérer.

Il est amusant alors de constater que si ce prosélytisme en tant qu'idée midrashique est né avec la belle rencontre des esprits grecs et hébreux qui est en même temps une guerre, il atteint son comble avec le midrash paulinien de la Nouvelle Alliance,

midrash de ce Paul dont on fait, à ne le prendre que littéralement, formellement et historiquement (que tous ces adverbes mentent…) le fondateur universel du prosélytisme historique chrétien, aberration digne de grenouilles de bénitier voulant se faire plus grosses que le bœuf solaire du midrash, aberration tenace que je pulvérise très tranquillement, d'un geste dégagé. Pour donner un exemple du comble atteint avec le midrash de Paul, ce Shéol retourné, je puis vous expliquer enfin pourquoi il est dit : « Paul discourait dans la synagogue chaque sabbat, et il persuadait *des Juifs et des Grecs*. » (Je souligne ; Actes 18,4.), mais aussi « Quoi donc ! Sommes-nous plus excellents ? Nullement. Car nous avons déjà prouvé que tous, *Juifs et Grecs*, sont sous l'empire du péché, selon qu'il est écrit : Il n'y a point de juste, Pas même un seul [Psaume 14… l'absence de tout juste est signe du temps de la fin, cf. Maurice Mergui] » (Je souligne ; Romains 3 ,9.), ou encore : « Nous avons tous, en effet, été immergés dans un seul Esprit, pour former un seul corps, *soit Juifs, soit Grecs*, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit. » (Je souligne ; 1 Corinthiens 12,13.), etc. Toujours cette dualité, égalité et mise en balance entre Grecs et Juifs, soit entre YWNYM d'un côté et (H)YHWDYM de l'autre. Ces deux termes ont même souffle, même vocalisation, même esprit : yéwoûnim et yéhoûdhim. Ils ont en outre même gR de 53 (en adjoignant l'article hé devant le second), celle de YShW'/Jésus-Iéshoû'a, le Sauveur évangélique !

On peut aussi lire cette correspondance en rapprochant YWN, l'Ionie et YHWDH, Juda, la Judée, même gR de 30 (les trente deniers !), qui est aussi le nombre trois, cardinal.

Ce soubassement du midrash paulinien est la conséquence radicale du coup des Septante, du don de la Thora aux Grecs, en grec ou du moins de la réflexion midrashique de pareil don, car en donnant à autrui sa richesse, la pensée se donne à elle-même son propre enrichissement, comme dans l'amour ; ceux qui aiment sont les fleuves du Verbe, leurs eaux s'unissent.

Quant aux Juifs et aux Grecs, Genèse Rabbah les compare implicitement à la tourterelle (ThWR/thôr qui évoque la Thora/ThWRH donc Israël) et à la colombe (YWNH/yéwoûnah, Grèce a aussi le sens de ce curieux volatile, ou encore de Jonas) : c'est dire leur proximité pour le midrash pharisien, comme pour le midrash évangélique. Colombe et tourterelle ne se distinguent en effet qu'en ayant l'œil exercé ! Le double tranchant acéré de la question du prosélytisme midrashique est le sujet que je vais désormais développer par la rétroversion de la *Lettre d'Aristée*. Celle-ci nous livrera le contenu du coup des Septante, déchirant, avec une violence élégante et calme, le flanc du gros animal grégaire que forment les lourds préjugés millénaires.

Pour ceux qui persisteraient à croire que le prosélytisme des Hébreux a valeur historique et ne serait pas d'emblée une notion que la spéculation des Hébreux invente tout en se développant,

Et non pas pour convertir en masse, contresens cocasse et comique !

je citerai d'entrée de jeu ce mot rigoureux et éclairant de Stéphane Zagdanski dans *De l'antisémitisme* :

« Le judaïsme, on le sait, est la moins prosélyte des religions. C'est même ce dont tout le monde se plaint. " Ils restent toujours entre eux ! ". Toutes les interprétations historicisantes qui font du christianisme naissant et du judaïsme hellénistique deux forces de conversion concurrentes jusqu'à la défaite du judaïsme et son " repli sur soi " – prennent vraiment les juifs pour des crétins. »

En effet, le prosélytisme (!) pensant de ces bienheureux sémites n'a rien d'historique au sens « historiciste ».
Il est une question et une notion au cœur du midrash comme le prouve Maurice Mergui avec *Un étranger sur le toit* en retrouvant le cœur initiatique de la narration évangélique dont le rythme est celui des guérisons et que j'aime à résumer selon l'équation laconique suivante : conversion = guérison = entrée dans l'alliance nouvelle = Résurrection.
Non pas conversion historique, mais théshoûvah, retour au verger d'Eden, conversion (!) par plongée dans le mouvement même du midrash nazaréen ; non pas guérison historique, mais puissante pensée midrashique de ce qui sauve ; non pas Résurrection historique, mais accès au 'ôlam haba' (ce monde, cette durée divine indéfinie-là), au verger divin du dâvâr dansant ; non pas entrée dans l'alliance nouvelle au sens historique, mais métaphore de l'entrée dans la connaissance accomplissant enfin les textes sacrés, immersion, baptême, circoncision opérante du cœur (= la Thora) enfin révélé à lui-même.
D'ailleurs, ce mot même de prosélytisme, si la chose est antique, a quant à lui été forgé tardivement en indo-européen (17ème siècle). Ce mot est calqué sur le mot grec *prosélutes* (prosélyte) qui dans la Septante traduit notamment l'hébreu guer, étranger.
Le mot prosélytisme, par tous les contresens qu'il implique, si employé seul est inadéquat à la chose dont il prétend dire la nature. C'est pourquoi, réconciliant le mot et la chose tout en subvertissant la notion familière, j'emploie ici la formule de « prosélytisme midrashique » où s'entendent d'ailleurs de concert le grec et l'hébreu, en français. Le sens en est : le retour des peuples étrangers à l'identité dont ils procèdent dans la Loi vivante (la Thora de liberté) telle que les Hébreux la conçoivent.
Le traité Bérakôth du Talmud énonce : « Lorsque les gens se rapprochent de la Thora, diffuse-la. Lorsqu'ils s'en éloignent, retire-la. » Cette pensée explicite ce que j'entends par « prosélytisme midrashique », ou plutôt clarifie-t-elle le contenu de la différence entre cette idée novatrice et le prosélytisme au sens où il est généralement (mal) entendu. En effet, grâce à ce propos talmudique, le prosélyte s'entend comme *celui qui s'approche de la Thora* (comme doivent le faire les juifs-hébreux aussi !), et je dirai même, qui s'approche au point d'entrer. S'il se convertit, c'est qu'il a trouvé, en lui-même, *le besoin d'étudier la Thora* et que c'est ce besoin mué en désir qui le change tout entier en celui qu'il est, en un homme de la Thora, son fiancé. Le prosélyte de la porte ne reste pas sur le seuil, il entre ; nulle extériorité ne vient se mêler à sa conversion, à son immersion (tevilâh). C'est l'opposé radical de ce que pratiquent de nos jours la si méprisable « église évangéliste » – misère de la religion, là aussi ! En effet, cette « église » très spectaculaire n'exige même plus, comme le catholicisme traditionnel en cela proche du judaïsme, l'intériorité véritable de la foi, mais seulement l'adhésion positive à un rituel extérieur – le baptême dans des eaux spirituellement vides, fort loin de symboliser le Livre des livres. Cette pseudo croyance est parfaitement conforme aux critères symptomatiques du Spectacle régnant où tout rapport au Verbe est soigneusement éludé au profit de la rentabilité dérisoire de l'Image, s'appuyant désormais planétairement sur un renouvellement technologique incessant de moyens hypomnésiques, c'est-à-dire visant précisément à recouvrir et à détruire la mémoire tant individuelle qu'historique, cet humus infiniment riche où s'enracine, se fortifie et croît toute pensée.
J'ai à cœur avec l'exemple simple que scrute minutieusement cette étude, non pas de montrer comment la question du prosélytisme midrashique est massivement présente dans les Evangiles (c'est déjà fait), mais d'interroger sa provenance, de la questionner

avec le coup des Septante, afin de mieux en indiquer l'éternel devenir évangélique et messianique si contre investi et si mal interprété, au sens d'une interprétation déformée, à côté, qui pour notre temps n'a plus motif d'être, qui est derrière nous. Il est temps de rendre à nouveau droit ce qui a été courbé.

Mise en bouche :

Pour préparer à mon lecteur l'entrée dans de pareilles terres non encore défrichées, il me faut dire ce que changea pour le penser hébraïque l'entrée de la terre d'Israël sous domination grecque, quel bouleversement sans précédent cela impliqua, qui eut pour conséquence l'approfondissement du « prosélytisme midrashique » à un degré plus élevé et intense. A partir de ce séisme, le chemin s'ouvre, se déploie, *mutatis mutandis*, jusqu'à la Nouvelle Alliance, pays damascène baigné de lumières d'or et d'argent où se ressourcent les fleuves de la parole (dâvâr). La notion de prosélytisme midrashique est en soi présente dès le Deutéronome comme en témoigne le dix-neuvième verset de son dixième chapitre : « Et tu aimeras l'étranger [wa'ahavthem 'eth-guer, nous avons bien ici la racine de la 'ahavâh, l'amour, l'union de l'Assemblée et du dieu dans laquelle – eh oui ! – le guer est convié…] car tu as été étranger dans le pays d'Egypte. » J'y note la présence de l'amour de l'étranger, me disant que ce n'est sans doute pas fortuit si la loi légère de la fin des temps, celle de l'alliance de Jésus, est celle d'un amour offensif et pensant, non celui de mièvreries sulpiciennes surannées.
Cette notion de prosélytisme midrashique est aussi présente dans les Nombres ou le Lévitique, dès la rédaction de la Thora, celle-ci étant plus tardive qu'on ne le croit et vraisemblablement d'un seul tenant, bien qu'à partir de matériaux préexistants, comme il faudrait le prouver en détail. Bernard Barc dans *Les arpenteurs du temps* tend à démontrer d'ailleurs à ce sujet que la composition de la Thora et sa promulgation comme texte sacré date de Siméon le Juste (s'il a davantage existé historiquement qu'Esdras...), soit d'environ 190 avant J.-C.
Quant à la généalogie du « prosélytisme midrashique », je signale que dès Genèse 17, 12 les fils de l'étranger (guer) sont circoncis à huit jours, de la même manière que les israélites. Cette ancienneté de la présence du prosélytisme midrashique pourrait surprendre, mais je l'ai dit, elle est un questionnement vital dont la mise en mouvement est nécessaire au développement de la pensée des Hébreux *dès l'écriture de la Thora.*
Selon la même idée, nous pourrions dire aussi qui sont les Macchabées libérateurs selon le midrash que forment les livres des Macchabées, ou encore dire qui furent pour le midrash ceux qui ensuite les supplantèrent, les Hérode. Bref, faire un peu d'histoire antique d'Israël, sans néanmoins quitter le midrash qui nous sert alors de prisme, de lentille convergente, de sas, voire de crible interprétatif nouveau.
Les Hérode, en cela absolument contraires aux Macchabées alias Hasmonéens, furent purement assujettis au pouvoir dominant à leur époque, celui des Romains. C'est pourquoi il est question du levain d'Hérode

> Le levain – qui est aussi la fermentation – c'est par exemple HtMSd/(r)hamets. En tant que verbe, ce mot signifie aussi être acerbe, aigre, voire être hérétique ! Si un peu de levain fait lever toute la pâte, le levain d'Hérode est l'esprit de pesanteur même qui la fait lourdement retomber.

dans l'Evangile (cf. Marc 8,15). C'est aussi pourquoi il sera question plus tard chez un Epiphane de Salamine des hérodiens en tant que « secte », terme unilatéral comparé à l'hébreu qui lui correspond, min, espèce, ou minoûth, hérésie, avec toutes

leurs nuances (en lien aux semences, au bon grain et à l'ivraie, etc.). Ces hérodiens sont une ivraie polémique qui revendique le retour de la lignée iduméenne des Hérode (*i.e.* païenne bien que circoncise « par force »). Ce sont en un sens des messianistes puisque Hérode a fait « reconstruire » le Temple de Jérusalem, caractéristique messianique par excellence ! Par conséquent, prophétiser la destruction du Temple de Jérusalem comme le fait l'Evangile c'est aussi bien prophétiser la fin des Hérode, de cette lignée faussement messianique, la fin de son levain de fraude et de souveraineté illégitime.
La lignée des Hérode entre en scène à partir de 63 avant « notre » ère, l'ère dite « chrétienne » que la lecture de Dubourg ou de Nietzsche permet de relativiser en pensant encore au fait que « pour Lui mille ans sont comme un jour », et que pour le midrash le temps du monde est une semaine de pareilles journées de mille ans, formant comme une grande semaine de l'Esprit (on peut penser ici que certaines époques sont – au niveau de la réalité effective du monde – comme la nuit, tandis que d'autres brûlent d'un éclat pareil au jour souverain, cf. la succession des eaux noires et lumineuses dans l'Apocalypse de Baruch).
Les rédacteurs du socle hébreu du Nouveau Testament se situent dans le contexte de cette lignée des Hérode. C'est pourquoi ce dernier est présent dans de nombreux textes. Il serait même là derrière le dragon, actualisation d'Achab dans l'Apocalypse de Jean, c'est dire qu'il est présent à l'esprit de nos nazaréens.
Pour commencer, disons donc que c'est sous domination grecque que la Thora fut traduite en une autre langue.

> L'araméen, étant compris dans l'hébreu comme l'exotérique dans l'ésotérique, n'est pas une langue vraiment *autre* par rapport à l'hébreu. Voyez l'annexe du second tome consacrée à la Pentecôte et aux langues.

Cette langue fut le grec, élue pour sa poésie d'après le Talmud et le Midrash Rabbah. Plus généralement, l'hébreu élit trois autres langues pour former avec lui un paradis de quatre langues. Esther Rabbah 4,12 témoigne : « R. Nathan de bet Gubrin dit : Il y a quatre langues qui jouissent d'une valeur spéciale dans la communauté humaine : le grec pour le chant [l'art, la poésie], le perse pour l'élégie, l'hébreu pour la conversion [entendez : pour le midrash, une connaissance minimale de celui-ci étant requise], le latin pour l'art militaire. Quelques-uns ajoutent, l'assyrien pour l'écriture (les caractères carrés ou droits). » Dans les annexes, nous verrons comment cette élection se réverbère dans la composition même de l'Evangile, l'alchimie de ses langues constitutives.
Mais pour comprendre plus intimement cette élection du grec parmi le PaRDèS spéculatif des quatre langues élues, il faut comprendre ce qu'est la « traduction » dite des Septante, comprendre, en en laissant venir au jour l'élucidation, que le choix de soixante-dix (ou soixante-douze) traducteurs (!) est une affaire éminemment midrashique, que cette traduction est d'emblée palestinienne, qu'elle n'eut pas lieu à Alexandrie qui ne sert ici que de cadre, d'arrière-fond ; beau lieu midrashique par essence que celui d'Alexandrie puisque cette ville désigne par excellence le mélange, la mixité, l'altérité, le cosmopolitisme du savoir !
L'affaire de la traduction des Septante nous est narrée par la *Lettre d'Aristée*, texte que les spécialistes classent parmi les pseudépigraphes de l'Ancien Testament, texte qui est repris par Flavius Josèphe de manière ramassée et avec de notables différences – faisant sens – dans ses *Antiquités Judaïques*.
Nous commencerons par l'analyse du sens de la *Lettre d'Aristée* en parallèle avec celle du texte analogue de Josèphe en ne nous arrêtant pas aux détails, mais en tentant d'en restituer l'esprit. Avant cela, nous allons rappeler ce que dit des Septante

Bernard Dubourg, ce héros de la raison, dans le glossaire de *L'hébreu du Nouveau Testament* :
« Septante : version grecque de la Bible hébraïque (3ème ou 2ème siècle av. J.-C.), prétendument établie par soixante-dix ou soixante-douze traducteurs (d'où son nom). Contrairement aux assertions de la *Lettre d'Aristée*, aveuglément avalées par la majorité des savants modernes, les Septante n'est pas d'origine alexandrine mais palestinienne. Elle reflète, par ses écarts (souvent considérables) avec le texte massorétique hébreu, l'état de la Bible à l'époque considérée. »
Osons avoir le vif désir d'en savoir davantage : qu'en est-il de la conception palestinienne et non pas alexandrine des Septante ? Qu'en est-il du sens de ce nombre de soixante-dix ou soixante-douze traducteurs qui n'est certainement pas, compte tenu des logiques de l'hébreu, le fruit du hasard et de l'anecdotique ?
La prétendue *Lettre* du soi-disant Aristée date la traduction (!) dite des Septante, à la suite de Josèphe, du règne de Ptolémée Philadelphe.
Ce roi grec de langue et d'esprit est le troisième roi d'Egypte après le grand Alexandre. Commençons, pénétrant dans les contrées du symbolique de *La Lettre*, par ausculter son nom de plus près. Philadelphe se construit à partir du verbe *philein* (aimer/emprunt en P(Y)L comme dans philosophe ou Philippe, assonant avec théphilah, pelal, pâlag, etc.) et de *delphos* (frère/peut-être D(Y)LPWS, le dictionnaire Jastrow n'a que delphique/DLPQY, deliphki). Ce Ptolémée aime son frère (hébreu 'Ht/'â(r)h) comme lui-même. Ainsi, l'amour du prochain (du dieu), cette loi biblique, est-il substantiellement inscrit dans son nom.
Quant à Ptolémée, c'est l'hébreu ThLMY/thalmay (voir dictionnaire Jastrow), il apparaît dans le traité Sofrim, ou pour prendre un exemple qui sera plus familier à un esprit de langue européenne, il se trouve présent dans les Actes canoniques sous le nom du personnage midrashique Bar Tholomée, littéralement le fils de Ptolémée ou de Thalmay !
Si j'y regarde de plus près, je débusque ce ThLMY/Ptolémée/Thalmay dès Nombres 13, 22 où il est Thalmay de la race d'Enok (l'un des géants), ou encore est-il un roi païen de Gesur en II Samuel 3,3. Le nom est donc connu dès la Thora, ce qui pourrait être rapproché avec le fait que celle-ci ait été conçue, dans sa rédaction finale, en période hellénique (cf. Barc).
En tout cas, nous pouvons constater que ce nom de Ptolémée/Thalmay est affectionné du midrash, sans même mentionner les quelques Amoraïm qui se l'approprièrent eux aussi, quoique de façon plus tardive.
Dans cette lettre, l'un des amis proches du roi Ptolémée a pour nom Aristée, c'est l'auteur supposé de la lettre. Flavius Josèphe insiste beaucoup sur ce nom (cf. le douzième livre de ses *Antiquités*). En grec, il est le nom d'un héros, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, fille du fleuve Pénée ; il apprit aux hommes l'art de soigner les troupeaux, de faire cailler le lait et d'élever les abeilles. Visiblement ce n'est pas notre Aristée d'Alexandrie, mais relevons qu'en grec ce nom a d'abord pour sens ce qu'il y a de meilleur, de plus excellent (le lait et le miel !). Si j'essaie de l'entendre en hébreu, ce nom Ἀρισταῖος se translittère en 'RYST(WS') ou quelque mot avoisinant. Or, il se trouve justement dans le lexique hébreu un terme d'emprunt au grec très proche, 'RYST', signifiant « l'invité à un festin » (grec *aristetès*), voire « le festin » lui-même (c'est le mot le plus proche que j'y ai trouvé, le calque exact d'Aristée n'y figurant pas). Ce jeu de mot n'était sans doute pas méconnu des inventeurs de notre Aristée midrashique. Car, comme par le plus grand des hasards, le dit Aristée va se trouver organiser un festin (grec *aristetès*) où le roi Ptolémée posera soixante-douze questions ou demandes (qôshyôth ou shé'élôth) aux soixante-douze traducteurs, selon

une méthode toute mélodiquement talmudique, obtenant tour à tour les réponses idoines, cette agape de mots s'animant ainsi selon le double mouvement vibratoire du questionnement hébraïque. De plus, l'acte qu'est cette traduction des Septante sera lui-même comparé à un festin, comme l'est l'écriture de la Thora, ou son parachèvement eschatologique. Cette notion de festin (hébreu MShThH, mishthêh) abonde depuis la Genèse (festin d'Abraham en l'honneur d'Isaac, festin du pharaon) jusqu'à Daniel (festin du roi Belshatsar) ou Esther (où le second festin est un festin de sept jours en lien à la Création, comme dans la *Lettre d'Aristée*...), et jusqu'au banquet de l'agneau de l'Apocalypse de Jean, en n'oubliant pas le détour par les noces de Cana...
De plus, la Création qui dure six (plus un) jours est comparée par le midrash à un festin, ce 6+1 étant lu dans la gR de mishthêh/MShThH, 61.

> Le secret de ce nombre se trouve à la surface d'*Exode Rabbah* où il est dit que les Hébreux commencèrent à se plaindre de la cruelle absence de nourriture, au bout d'un certain laps de temps. En effet, en sortant d'Egypte, ils n'auraient pris avec eux que l'équivalent de soixante-et-un repas, le soixante-et-un de notre mishthêh, le repas !

Or, Aristée/'RYST' en vertu de l'échange du samek S et du shin Sh, comme du T et du Th est aussi R'ShYTh/rêshith, le principe ou commencement, celui du BR'ShYTh de Genèse 1,1 ! Tous les sens de ce nom d'Aristée convergent faisant de cette traduction placée sous son nom un festin, une création complète, un véritable régal pour l'intellect.
Une fois entendu à partir de l'hébreu, ce nom d'Aristée assone aussi, outre avec l'invite au festin et le principe, avec SThR/sether, le secret, et avec Esther/'SThR dont le rouleau est lui aussi rythmé par une abondance de festins, étant même celui où figurent le plus d'occurrences du mot MShThH/mishthêh dans le TaNaK, vingt exactement, réparties dans dix-neuf versets différents.

Quant au fait que les écrivains hébreux pouvaient choisir les noms des personnages midrashiques de leurs narrations par assonance avec une racine précise en hébreu, voici le célèbre recenseur évangélique : Quirinius.
En effet, ce Quirinius (cf. Luc 2,2) ou Cyrénius, contient en tant que nom d'emprunt au grec le nom QRN/queren qui signifie corne, force, voire « la force du juste » dans un sens plus déterminé, ou encore le fait de compter, de chiffrer, dans une acception plus kabbalistique.

> Voyez là-dessus le sens des cornes (QRNYM/qarnayim) des bêtes apocalyptiques, dans la Méguillâh de Daniel et jusqu'à l'Apocalypse.

Cette notion n'est pas très éloignée de celle qui occupe le fameux Quirinius, à savoir le recensement ou dénombrement, lequel a un sens symbolique sous le masque de l'historicité apparente. En outre ce nom de Quirinius qui pique ma curiosité fait calembour avec la région dont il est le gouverneur, la Syrie, ou encore avec le fameux Cyrène (Kyrene QYRY(Y)N') associé au Simon portant la croix de Jésus !
Je reviens à Aristée, lui qui contient le secret et qui est invitation au festin. J'y reviens en m'interrogeant : quel secret peut bien cacher cet Aristée, si ce n'est celui du coup des Septante, du comment et du pourquoi de cette traduction de la Thora en une langue étrangère, ce qui à première vue pourrait apparaître comme un blasphème, comme une errance sans retour, et même comme « l'abomination de la désolation » ?

> D'ailleurs, c'est ainsi que l'interprète Sofrim I, 7 : « Il apparaît que cinq (!) anciens ont écrit la Thora en grec pour le roi Ptolémée, c'était un jour abominable pour Israël… ». Ici, il n'y a que cinq anciens en écho du nombre des rouleaux de la Thora qu'ils traduisent.

Cet Aristée midrashique propose au roi, grand féru de toute littérature, en tout cas dans la *Lettre d'Aristée*, d'acquérir la Loi, cette Thora des Hébreux qui se trouve malencontreusement manquer à son admirable bibliothèque, l'illustre, celle d'Alexandrie, pointe méditerranéenne où se recueille le savoir livresque de l'antiquité gréco-romaine.
On sent déjà à pareil énoncé du contenu de la *Lettre* qu'il s'agit ici d'un prétexte pour le développement de la narration.
En effet, la lignée des Ptolémée d'Egypte, si elle est connue pour une relative ouverture comparée aux grecs de Syrie qui plus tard dominèrent despotiquement Israël,

> Je rappelle l'exemple (qui fut malheureusement suivi par certains empereurs romains) d'Antiochus Epiphane profanant le Temple de Jérusalem, devenant ainsi la dixième corne de la quatrième bête de la vision de Daniel 7 et la cible criblée de la juste révolte des Macchabées…

elle n'est pas pour autant connue pour sa vénération de la Thora, vénération qui dans notre lettre semble pourtant aller de soi.
Il n'y a d'ailleurs pas d'autres traces de cet intérêt pour les textes sacrés montré par un roi païen du côté de l'archive égyptienne ou de l'archéologie. En revanche, cet intérêt me rappelle certains midrashim anciens comme le rouleau d'Esther où un roi païen (Assuérus) épouse Esther (une judéenne) renversant, sous le charme de la Sagesse de son épouse et par le biais de son habileté, un décret d'extermination des judéens-hébreux en une vénération pour la Thora et des égards multipliés pour « son peuple ». Rappelons encore qu'Esther ('SThR) est aussi, pour la réflexion des rédacteurs de cette Méguillâh, le vivant symbole du secret (SThR), lequel est la racine probable du nom d'Esther (« je tiendrai secret », 'SThR au qal, sans parler de son rapport à Astarté).
Après ce préambule, Aristée et le roi commencent à correspondre avec un certain Eléazar de Palestine.
Cet Eléazar fils d'Aaron est choisi précisément pour indiquer la prédilection des auteurs de la *Lettre* pour le sacerdoce aaronide de descendance directe. Ainsi les auteurs s'opposent-ils ouvertement aux sadducéens ou plutôt aux sadoquites (!), partisans de la légitimité pour la prêtrise suprême de la descendance de Sadoq, ce dernier étant le premier grand prêtre du Temple de Jérusalem bâti sous Salomon. Ils prennent ainsi position pour la prêtrise la plus conservatrice (issue de la Thora, non pas des Prophètes), Sadoq étant quant à lui absent de la Thora et n'apparaissant qu'en II Samuel 8,17, souverainement ignoré des Samaritains, lesquels vénèrent assez exclusivement Aaron et son petit-fils Phinéas car une alliance toute spéciale a été conclue entre celui-ci et YHWH.
Bernard Barc dans *Les arpenteurs du temps* m'offre confirmation de cette opposition aux sadducéens en remarquant comment tout le lexique lié aux rituels d'offrandes du Temple dans la Thora a été volontairement « massacré » dans la traduction des Septante :
« De toute évidence, une telle confusion, qui a pour effet de détruire le rituel sacrificiel du Temple de Jérusalem, n'a pu se produire par hasard. Et puisqu'elle ne peut être attribuée ni à la négligence des traducteurs, ni à celle des scribes qui ont transmis le texte, il reste alors, comme seule solution acceptable, celle d'une destruction volontaire du rituel décrit dans le texte hébreu, par les traducteurs grecs. Mais dans quel but ? » (p 24 et 25).
Nous savons désormais dans quel but : s'opposer violemment à ceux qui tiennent le Temple de Jérusalem : les sadducéens (sadoquites) !

Eléazar étant fils d'Aaron, aucun autre nom ne symbolise avec une telle force la prêtrise suprême la plus conservatrice possible, la plus justifiée, d'autant que ce nom d'Eléazar signifie en hébreu « que Dieu protège », de la racine 'ZR/'âzar, « sauver, protéger », celle d'Ezra/Esdras. Barc remarque aussi en le justifiant que le nom d'Esdras est le nom le plus représentatif du courant pharisien, ce rapprochement interne entre Eléazar et Esdras ajouté au fait que la traduction des Septante est volontairement opposée aux sadducéens permettrait d'identifier les auteurs de la *Lettre*, comme de la traduction des Septante, comme étant des pharisiens ou en tout cas en étant issus, comme certains nazaréens...
Je termine sur ce point : qu'Eléazar donne sa bénédiction pour la traduction des Septante, et qu'il en guide même la mise en œuvre, cela ne signifie rien d'autre que la plus haute reconnaissance possible de sa valeur intrinsèque.
J'en reviens à la condition essentielle de cette acquisition de la Thora et de sa traduction (!). Elle consiste en ce que le roi Ptolémée libère tous les esclaves juifs d'Egypte.

110000 selon Flavius Josèphe, mais 620000 selon la *Lettre d'Aristée*. Ce dernier nombre se fait l'écho du nombre des Hébreux qui sortirent d'Egypte dans la Thora : plus de 600000 âmes nous dit le texte ou plutôt *environ* 600000 en Exode 12, 37. Signalons encore à propos de ce nombre de 600000 qu'il sera retenu par certaines voix de la tradition pour décrire le nombre de guerriers ralliés au Bar Kochba dans la guerre de 132-135, qui furent tués devenant par là des martyrs, comme des âmes qui sortent d'Egypte. Là encore cela repose sur une lecture midrashique. En effet, je lis en Exode 12, 35 : « comme six cent mille hommes à pieds », où hommes est hagvrârim, mot qui peut se lire *guerriers*, hommes forts – selon sa racine GBR !
Un autre soubassement de cette libération des Juifs esclaves en Egypte et de la conversion du roi Ptolémée se trouve aussi à la fin du troisième livre des Macchabées. Ainsi, un certain Eléazar s'y présente en nouveau Mardochée (le juste secondant Esther dans la Méguillâh, ce duo retournant la menace de destruction des Juifs, sous Assuérus). Cet Eléazar renverse le décret d'extermination des Juifs d'Egypte promulgué par l'ancêtre du Ptolémée de la *Lettre d'Aristée* (un Ptolémée Philopator celui-là), tout en parvenant à le convertir, conversion individuelle du roi païen qui coïncide ainsi avec la délivrance d'Israël. Inscrits dans la pure tradition historiographique grecque, les livres des Macchabées ?

C'est en roi magnanime qu'il accepte cette condition, trouvant même que comparée à ce qu'il obtient en échange cette condition n'est qu'une légère formalité. En fait, cette condition n'est pas la seule, puisqu'il y en a cinq – et là pour la *Lettre d'Aristée* seulement –, cinq comme les cinq rouleaux de la Thora. Bernard Barc dans *Les arpenteurs du temps* développe ces cinq conditions et exprime comment le roi les remplit toutes dans le texte de la *Lettre d'Aristée.* Je ne puis que renvoyer à la finesse de l'analyse de Barc sur ce point. Mais, c'est ici la condition numéro un de ces cinq, qui d'ailleurs s'y ramènent toutes, qui me passionne, et l'on va bientôt saisir pourquoi.
Voici ce que narre Josèphe concernant la promesse de libération des Juifs d'Egypte en échange de la traduction et du don de la Thora au roi d'Egypte.
« Après avoir pris leur avis, Aristée se rendit auprès du roi et lui parla en ces termes :
" Il ne faut pas, ô roi, que nous vivions dans l'erreur sans nous soucier d'en sortir : nous devons au contraire chercher à connaître la vérité ['émeth, autrement dit la foi-fidélité des Hébreux, la 'émoûnah]. Or nous avons décidé, pour te plaire, non seulement de faire transcrire, mais encore de faire traduire les lois des Juifs ; mais de

quel droit le ferions-nous quand nombre de Juifs sont esclaves dans ton royaume ? N'écoutant que ta générosité et ta bienveillance, mets fin à leur misère, puisque le dieu qui leur a donné leurs lois t'a donné en partage ton royaume, comme je l'ai appris par de sérieuses recherches : car eux et nous adorons le Dieu qui a tout créé, et nous l'appelons proprement Zên [HtY/(r)hay, le Vivant !], tirant son nom de ce fait qu'il donne la vie (HtYYM/(r)hayim) à tous les êtres [cf. le nishemath (r)hayim, littéralement « souffle de vie » que le dieu donne à Adam dès Genèse 2,7]. Aussi, en l'honneur de ce dieu, restitue à ceux qui lui rendent un culte particulier leur patrie et la vie particulière qu'ils y mènent, biens dont les voici privés [il n'est pas interdit de voir aussi une analogie avec l'Exil à Babylone et son retour…]. Sache cependant, ô roi, que si je t'adresse cette prière pour eux, ce n'est pas que des liens de race ou de nation m'unissent à ce peuple ; c'est parce que tous les hommes sont l'œuvre de Dieu (ma'asseh YHWH ou Elohim), c'est parce que je sais que ceux qui font le bien [celui du yetser hatôv ou voie de justice] lui sont agréables, que je te fais cette requête. " »
Et plus loin : « Comme on lui disait que le rachat [entendre la gue'oûlah, la rédemption] des captifs coûterait plus de quatre cents talents, il les accorda et l'on résolut de conserver la copie du décret [ce qui me rappelle un certain « décret » dans le rouleau d'Esther, mais passons…], pour bien montrer la générosité du roi. »
Voici ensuite ce qu'Aristée écrit à Philocrate :
« J'ai accepté d'aller en ambassade avec enthousiasme, y trouvant avant tout une occasion de plaider auprès du roi (Ptolémée Philadelphe) pour la libération des judéens-hébreux captifs qui avaient été amenés de Judée en Egypte par le père du roi lorsqu'il conquit cette ville ainsi que tout le pays d'Egypte. »
Il est alors question chez Aristée du prix du rachat sur fond de Rédemption, ce qui est fondamentalement biblique et midrashique, rachat et Rédemption étant le même mot en hébreu : gue'oûlâh/G'WLH. Voyez tant la vente de Joseph par ses frères et son rachat de ceux-ci, que la loi rituelle du rachat que l'on trouvera exposée ensuite chez Ruth. Ce bon roi accepte sans rechigner de payer pareille somme le rachat des Juifs d'Egypte. Ce faisant, il rachète aussi son propre père puisque celui-ci les avait rendus captifs en conquérant Israël.
Ce nouveau pharaon a le cœur autrement ouvert que celui de son endurci prédécesseur biblique,

> PR'H/Pharaon est aussi la racine PR'/pâra', détruire, perdre ou payer une dette, ce qui en fait un endetté et un destructeur *a priori*, à moins que le midrash ne s'en mêle pour le renverser, le convertir. Voyez aussi le nom du pharaon battant et tuant Josias juste avant l'Exil : Néko/NKH, mot qui est aussi le verbe NKH/frapper, injurier, envoyer les plaies ou encore déduire. Leurs malédictions sont inscrites dans leurs noms !

il en est même, notez-le, tout le *contraire* !

Lisons dès lors l'étonnante lettre de Démétrius au bon roi d'Egypte scellant l'alliance en vue de la traduction intégrale de la Loi des juifs-hébreux :
« Depuis que j'ai reçu, ô roi, vos instructions selon lesquelles les livres manquant à votre bibliothèque doivent être recueillis ensemble, et que ceux qui sont abîmés doivent être réparés, je me suis dévoué tout entier à cette tâche, et j'ai maintenant à vous faire part de la proposition suivante. Les livres de la Loi des juifs-hébreux (avec quelques autres) sont absents de votre bibliothèque. Ils sont écrits avec les caractères et la langue des Hébreux, ils ont été interprétés avec soin, ils ne représentent plus tout à fait le texte original selon les informations de ceux qui savent [les sages (r)hakamim, titre affectionné des pharisiens] et qui n'ont jamais eu le bonheur

d'obtenir la protection d'un roi comme vous. Il est nécessaire que ces livres fassent partie de votre bibliothèque tant la loi qu'ils contiennent, du fait de sa divine provenance, est pleine de sagesse [la fameuse (r)hôchmâh créatrice] et libre de toute erreur. Pour cette raison, écrivains, poètes et nombre d'historiens n'ont eu de cesse de se référer à pareils livres et aux hommes qui vivent selon les lois qui en forment le contenu, parce que leur conception de la vie est si excellemment sacrée et religieuse, comme le dit Hécatée d'Abdère. Si cela est selon votre convenance et votre inclination, il serait bon, ô roi, qu'une lettre soit écrite au grand prêtre (kohen gadôl) à Jérusalem lui demandant d'envoyer six anciens de chaque tribu – des hommes qui vivent noblement en étant attachés à leur loi – afin que nous puissions déterminer les points sur lesquels leur majorité est en accord, et ayant ainsi obtenu une traduction fidèle nous pourrons faire en sorte que celle-ci prenne place convenablement auprès de la loi. Qu'une prospérité continuelle vous escorte et vous honore ! »

Vous noterez l'insistance sur la Sagesse, la mention des soixante-douze choisis équitablement selon les douze tribus, autrement dit l'intégralité des Hébreux. Cela correspond au temps de la Thora, d'avant la scission avec Samarie telle qu'elle s'opère dans le midrash qu'est le livre des Rois. Ce temps de la narration tramant la Thora est celui d'Eléazar fils d'Aaron – même nom que celui du grand prêtre de la *Lettre* –, tout comme celui du pharaon dont Ptolémée est l'envers. Cet aspect conservateur de la *Lettre*, se plaçant volontairement dans un contexte d'unité biblique doit être souligné. Vous noterez également la mention d'un attachement singulier des écrivains, poètes et historiens de tous ordres et de toutes nations pour les Hébreux et leur Loi, ce qui est pour le moins inédit. Plût au ciel, et plût au ciel, également, la réciproque !

Les divins mets d'une langue mémorable :

Avançons.

Le nom du roi Ptolémée transcrit en hébreu, tout comme sa mansuétude, ont de quoi étonner. Ce ThLMY/Ptolémée est d'une redoutable proximité avec ThLMYD/thalmid, étudiant, disciple au sens du Talmud (littéralement l'étude) ou encore « disciple » au sens évangélique, de l'autre étude (thalmud) qu'est celle de la Thora de Jésus Messie. Or, que demande ce roi ? D'étudier la Thora, qu'elle lui soit enseignée, traduite (?), c'est-à-dire au sens targumique, commentée en même temps que traduite. J'ajoute que ce mot ThLMYD/thalmid « enseignant, être enseigné » peut être lu ThLMY (Ptolémée) + D (un daleth), cette dernière lettre signifiant l'ouverture par excellence. En effet – outre de désigner la porte –, elle a pour valeur quatre, le nombre de lettres du Tétragramme, qui est aussi, pour cette raison même, le chiffre de la conversion des païens. L'écart entre Ptolémée et celui qui étudie, le disciple (de la Thora) est le même qu'entre Judas/YHWDH et le divin Tétragramme YHWH. Dans les deux cas, l'enjeu de cet écart est l'ouverture, la porte du don, respectivement celui de l'enseignement de la Thora et celui du Tétragramme, redoutable arme de pensée de la conversion midrashique des païens, de la connaissance de soi-même dans l'autre, celui-ci n'étant plus dès lors rivé en tant qu'être-autre, mais présent à lui-même en ce qui s'ouvre à lui, comme présence existentielle, au sens de la Thora.

C'est dire que le choix du règne de ce Ptolémée pour la transmission-traduction de la Thora dans la langue et l'esprit des Grecs a toutes les chances de provenir du midrash, aucune des sacro-saints domaines de l'historicité.

Nous nous sommes déjà considérablement éloignés de la lecture couramment admise de la *Lettre d'Aristée*, rien qu'en regardant de près, en leur rendant leur sens en

hébreu, quelques-unes des notions et quelques-uns des noms présents dans cette lettre que tout le monde avale (ou presque) comme un brouet de faits historiques, alors que ce qui vivifie le cœur même de son chant c'est le nectar délicat, l'ambroisie profonde, que distille la langue du midrash.
Mais voici à son tour une autre question.
En quel sens s'agit-il d'une « traduction » ? Au sens courant ?
Ici, tant dans la « *Lettre d'Aristée* » (!) que dans ce qu'en rapporte Flavius Josèphe, le choix des mots est le choix des armes, tout autant précis qu'imparable.
Il ne s'agit pas de transcrire lettre à lettre de l'hébreu en grec (verbe *metagraphaï*), mais de traduire selon l'esprit (verbe *meterméneutaï* où l'on reconnaît bien entendu la bienheureuse herméneutique), dans un « langage aux artifices codifiés pour répondre à la codification hébraïque » (Roland Tournaire). Or, ce verbe *meterméneutaï* a trois occurrences dans la traduction des Septante. A chaque fois il y traduit la racine thirguêm, délivrer, proclamer, expliquer, interpréter, et bien entendu traduire. Ce n'est pas un hasard si, en ce lieu, le mot pour « traduire » est le même que pour « interpréter » (*meterméneutaï* ou thirguêm, en grec, en hébreu). Nos savants rabbins, traducteurs de la Thora en grec, savent, la légitimant ainsi, que « toute traduction est déjà une interprétation ». L'interprétation de la Thora qu'ils bâtissent, habitent et pensent, telle une synagogue bienveillante de mots justes et rieurs où tout étranger de langue grecque peut venir se recueillir et s'instruire, a par avance pénétré ce qui est dit (qui mieux qu'eux le pourrait !) et les choses qui, ainsi dites, accèdent au langage. Parce qu'ils accèdent au langage de la Thora selon sa chose même, ils la conçoivent, parce qu'ils la conçoivent, ils savent l'interpréter, et parce qu'ils savent l'interpréter, ils sont donc, et par excellence, ses traducteurs attitrés.
Je tiens à souligner ici que les traducteurs qui se sont essayés, dans tous les siècles, à traduire la Thora dans leur langue « profane » – sans préjuger de leurs qualités propres parfois excellentes, ni de celles de leurs traductions, à envisager essentiellement pour leur confrontation critique et leur complémentarité –, fournissent nécessairement une « traduction » moins fouillée et sonnant moins juste que celle des Septante, parce qu'ils ne savent pas, *comme ceux-ci*, comment les choses accèdent au langage *en hébreu* ; si bons qu'ils soient, ils ne sont pas de ces oiseaux capables de bâtir leurs nids au-dessus des abîmes de la Sagesse et de s'y plonger avec délices. Aussi peuvent-ils parfois prêter à sourire lorsqu'ils se permettent de critiquer le travail admirable de nos septante orfèvres (septante et deux, pardon !), qui de surcroît travaillèrent à leur targum en une période de pleine effervescence de la connaissance, en une haute époque pour la pensée juive.
Mais ouvrons maintenant Ezra 4,7 où scintille notre *meterméneutaï* (issu d'*erméneutaï*), y traduisant la racine du targum (ThRGWM/thargoûm) dans l'expression hébraïque WMThRGM 'RMYTh/voûmetherghôm 'arâmith, « et traduit en araméen ». C'est là la référence absolue quant à la légitimation du Targum araméen chez les Hébreux.
Malgré la qualité de celle-ci, une des autres occurrences de cet *ermeneutaï* grec semble plus essentielle encore, c'est celle qui figure dans le chapitre 52, le dernier, de *La Sagesse de Ben Sirah*, au verset six :
« Soyez donc invités à faire cette lecture avec bienveillance et attention, et à être indulgents si, en n'épargnant pas la peine pour *traduire* [Je souligne ; racine *erméneutaï*] exactement, nous semblions en quelques passages n'avoir pu bien rendre les expressions ; car les choses dites en hébreu ne sont pas toujours transportées dans une autre langue avec la même force. Mais ce n'est pas tout : la Loi aussi, et les Prophètes et les autres livres n'ont pas entre eux de médiocres variantes. »

Cette mention de la traduction dans *La Sagesse de Ben Sirah* est curieusement proche de celle qui est faite dans la *Lettre d'Aristée*. Cela s'accorde avec le fait que Ben Sirah parle de la traduction de sa *Sagesse* en grec comme la *Lettre d'Aristée* parle, employant le même verbe *méterméneutaï*, de la traduction des livres sacrés des Hébreux en grec. Non point simple traduction à la lettre, mais targum selon l'esprit du texte. Si chargée de sémitismes que soit la traduction des Septante, elle est moins littérale que celle d'Aquila, dont il ne nous reste que des fragments, ou encore que le très littéral grec de traduction des Evangiles calquant la syntaxe de l'hébreu sous-jacent de manière plus immédiate et systématique pour de toutes autres raisons. Mais le grec des Septante reste un grec très sémite comparé à du grec classique : il regorge de sémitismes.

Voyez les exemples de traductions donnés par Roland Tournaire dans *Genèse de l'Occident chrétien*.

Peut-on admettre d'ailleurs qu'historiquement un roi d'Egypte parlant et comprenant à la perfection le grec ait pu accepter une traduction en grec qui soit un tel relatif charabia en comparaison de toute la littérature grecque dont il dispose, Homère, Hésiode, Pindare, Eschyle, Parménide, Héraclite, Zénon d'Elée, Démocrite, Platon, Aristote, etc. ?
Les premières preuves sont là, les Septante sont bien une version palestinienne (notamment puisqu'elle s'oppose en Israël au conservatisme sadducéen… à ceux du Temple de Jérusalem) placée par midrash sous le règne de Ptolémée à Alexandrie, manière d'antidater que le midrash emploie parfois, sans doute plus fréquemment qu'on ne le suppose, et même là où généralement on ne le suppose pas, comme dans les Evangiles (voyez la richesse des travaux de René Pierre Boullu).
Une autre indication initiale encore plus évocatrice est l'échange de la libération des Juifs d'Egypte contre le don de la Thora en langues, ici en grec. Cet échange est en effet l'écho direct, immédiat, du don de la Thora au Sinaï, lequel n'intervient qu'alors que les Juifs sont sortis d'Egypte et ont franchi un certain nombre d'épreuves, notamment celle des eaux de Marah ou celle du combat contre Amalek, lui qui deviendra par la suite le parangon de tout combat eschatologique, combat qui dans la Thora est remporté par Josué, le futur Jésus de nos Evangiles, ce vainqueur eschatologique par excellence.

Voyez Exode 17,13 : « Et Josué épuisa Amalek et son peuple par l'épée.»

Cette correspondance entre la traduction, le targum de la Thora et la sortie d'Egypte n'étonne personne, alors qu'elle prouve d'emblée la nature midrashique de cette traduction telle que ses auteurs Juifs palestiniens se l'expliquent à eux-mêmes, par le truchement de la *Lettre d'Aristée*, la justifiant par là contre toute négation de leur œuvre inouïe, contre la grêle de critiques acerbes qui n'aura pas manqué de leur tomber dessus de tous côtés, à commencer par celles des sadducéens, des scribes (et de certains pharisiens ?). On trouve d'ailleurs trace de cette division dans les Talmuds et les midrashim, certains allant, avec l'art hébraïque habituel de l'invective, jusqu'à maudire le jour des Septante comme le pire qui fut jamais (cf. l'exemple cité plus haut du traité Sofrim) bien que d'autres se soient souvenu de cette traduction avec plus d'égards et d'aménité, sans éviter toutefois d'en déformer ou d'en réduire le sens.

Voyez Méguillâh 9a où les soixante-douze anciens sont réunis par Ptolémée à Alexandrie. Chacun des soixante-douze est enfermé dans une pièce différente, Ptolémée leur demande de traduire la Thora en grec et il se trouve – ce qui souligne que ce don de la Thora est un miracle – que chacun des soixante-douze traducteurs, bien que semblant traduire séparément, obtient exactement le même texte (la même parole divine

dont il s'agit de ne pas dévier d'un yod), par là d'autant plus reconnu comme saint et légitime. Mais, cette version est très brève avec division des Rabbis à son sujet, l'un d'eux en venant par exemple à dire que dieu ne permit de traduire qu'un seul des rouleaux de la Thora, etc. Il faudrait encore mentionner la version de l'affaire telle que rapportée par Philon d'Alexandrie, version proche de celle du Talmud et qui pour l'essentiel semble ignorer tout l'enjeu midrashique de la *Lettre d'Aristée,* contrairement à la version de Josèphe.

Pour enfoncer le clou et dissoudre les partisanes pudibonderies de nombre de spécialistes – sans nier pour autant qu'il y en ait de bons –, je continue.

Les propos du soi-disant Aristée, en eux-mêmes ou tels que rapportés par Flavius Josèphe, sont aussi une façon de retourner l'hellénisation à outrance, dans ce qu'elle a eu de violent, d'oppressant, voire même de menaçant pour la sacralité de la langue sainte. C'est une question de combat spirituel. Je ne précise même pas que ce contrepoint inouï (c'est le cas de le dire) à la civilisation grecque est essentiel, mon lecteur l'a deviné sans pour autant pouvoir encore en saisir les conséquences rigoureuses, j'y viendrai.

Les vieillards (!) sont soixante-dix chez Josèphe, alors qu'ils sont soixante-douze chez Aristée, comme dans le Talmud. Cette variation n'est en rien arbitraire. Ces anciens sont envoyés depuis Jérusalem vers notre Ptolémée si désireux d'être enseigné.

Je réponds de suite à la question que je vois d'ici se former sur vos lèvres de cornaline : pourquoi un tel chiffre-nombre et pourquoi une telle variation entre soixante-dix et soixante-douze ? La réponse ne vient qu'à ouvrir une Thora plutôt que de rester évasif à la contempler de loin ou de croire qu'elle va se livrer d'elle-même sans le calme effort nécessaire pour ôter un à un ses voiles, sentir un peu l'immense corps de cette déesse – ne me pardonne pas lecteur, si tu trouves que je blasphème… –, et retrouver l'enfance à loisir dans le grand midi illuminé vers lequel sa connaissance achemine l'homme.

J'ouvre une Thora – dont l'impuissante analyse ne sait pas saisir les nombreux accords – en Nombres 11,24. Non point pour une autopsie, comme les entendements nécrophiles de mes contemporains en sont friands, mais pour y voir à l'œuvre à quel point le dieu des Hébreux (le Livre) est *vivant* et n'a de cesse de le dire.

Nombres 11, 24 donc : « Moïse se retira et rapporta au peuple les paroles de l'Eternel, puis il réunit soixante-dix hommes parmi les anciens du peuple et les rangea autour de la tente ». Voici débusqué ce nombre de soixante-dix, celui que retient Flavius Josèphe – donnant son nom à la Septante – au détriment de l'avis de la *Lettre d'Aristée*. Quel est ici le terme hébreu pour ancien ? C'est ZQN/zâqan, « vieillard, ancien, sage », terme qui qualifie par exemple Abraham en Genèse 24, 1, ce mot lui étant alors associé parce qu'Abraham a atteint sa pleine maturité spirituelle, non pas parce qu'il claudique, ne sait plus trop ce qu'il dit ou perd ses dents. J'ajoute qu'avoir des cheveux blancs dans le midrash comme l'Ancien des Jours de la vision de Daniel 7, c'est être revêtu de la Sagesse, être parvenu – en actualisant quelque peu – à se savoir soi-même selon la nature dialectique de notre nature. Ce mot pour ancien est aussi celui obtenu par rétroversion des fameux vingt-quatre vieillards (zqênim) de la vision de l'Apocalypse de Jean, nous aurons tout le loisir d'y revenir. Comment ce terme ziqnay/ZQNY – ici au pluriel et à l'état construit – est-il traduit dans la version des Septante ? Réponse : par *presbuterôn*. C'est bien le mot que l'on retrouve en grec pour les vieillards de la Révélation. Ces vieillards de Nombres ont aussi inspiré les soixante-et-onze sages qui composent le Sanhédrin (soixante-dix et Moïse), cette comparaison n'étant évidemment pas

fortuite. Enfin, une ultime question : Quel mot est en usage tant chez Josèphe que dans la *Lettre d'Aristée* pour ces saints vieillards ? J'attends… eh oui, le même *presbuterôn*. Dans le texte de Josèphe, ces vénérables anciens secondent le grand prêtre Eléazar afin de rendre effectif le don de la Thora en grec sous l'instance d'un Ptolémée portraituré en héroïque roi romanesque. Si le soixante-dix est variante du soixante-douze, c'est que dans la suite du passage des Nombres où interviennent nos anciens, deux sages supplémentaires viennent s'adjoindre : Eldad et Médad.

> « Et il était demeuré deux hommes dans le camp ; le nom de l'un était Eldad, et le nom du second, Médad ; et l'Esprit reposa sur eux ; et ils étaient de ceux qui avaient été inscrits, mais ils n'étaient pas sortis vers la tente, et ils prophétisèrent dans le camp. » (Nombres 11, 26). Eldad et Médad sont 'LDD/« que dieu aime » et MYDD/« que le MY (= qui = dieu) aime », ce duo désigne l'amour de dieu pour son saint collège prophétique via ces deux qui le complètent, le couronnent. Ce duo est de la même racine que David, DW(Y)D/dâwid, qui est aussi le bien-aimé/D(W)D/dôd (celui du Cantique)! Eldad + Médad seront lus comme un équivalent du Messie vu leur gR de 52. Pourtant ce duo n'a aucune postérité midrashique à ma connaissance si ce n'est celle-ci, dans *Le pasteur d'Hermas* : « Le Seigneur est tout près de ceux qui se convertissent, comme il est dit dans le livre d'Eldad et Médad, qui ont prophétisé pour le peuple dans le désert. » Ainsi leur est-il attribué un livre parce qu'ils ont le don de prophétie (parce que ce sont des zqênim/anciens), ce qui ne signifie nullement que ce livre soit autre chose que purement fictif (le livre du Messie?), cela n'implique en rien qu'il ait existé « historiquement ».

Ces soixante-dix saints vieillards, ermitage ou mission, promesse d'un clergé inégalé où souffle l'esprit de l'humilité suprême, peuvent aussi être mis en parallèle avec les soixante-dix langues, les soixante-dix nations issues de Noé dès Genèse 10 ou même avec le don (mathan) de la Thora aux nations par l'intermédiaire de soixante-dix « anges », ces messagers de la bonne nouvelle qu'est, de toujours, la parole-chose du dieu vivant.

Mais pourquoi une telle présence de ce soixante-dix ?

Voici examinée, fouillée, sondée pour vous la gC du mot sod :

SWD = 60+6+4 = 70 = 7×10, la multiplication entre eux des deux nombre de l'abondance, du comble. SWD/sod a le sens de secret, de ce qui est caché (cf. les soixante-dix faces de la Thora ou de chacun de ses versets dans le Talmud). Il est également traduit dans les Septante par le grec *synagoguê* lequel signifie l'Assemblée, l'éternel conseil, la synagogue (synonyme de knesseth). C'est de là que « viendrait » la mystérieuse notion de Sanhédrin, SNHDRY(N) (emprunt au grec), en plus de provenir des anciens accompagnant Moïse.

> On peut d'ailleurs légitimement se demander si ces anciens accompagnant Moïse ne sont pas, pour les rédacteurs de la Thora, leur sage conseil, une manière de se représenter eux-mêmes à l'intérieur du Livre qu'ils écrivent, qu'ils révèlent par le même mouvement par lequel il se révèle à eux, et à travers lui le divin. Je n'ai plus qu'à rappeler alors que la Thora a probablement été écrite dans sa version ultime en période hellénistique ou peu avant, peut-être par ceux que l'on nomme la grande Assemblée (quéhilâh guédôlâh dès Néhémie 5,7 ou knesseth haguédôlâh en Mishnah Avôth 1,1) dont Siméon le juste serait le dernier représentant. Le Sanhédrin fait calembour avec le Sinaï, SYNY, le buisson ardent, SNH/sanah, le mont Nissaï NYSY (le mont du miracle, autre manière de désigner le Sinaï par jeu d'anagramme), le sod SWD (secret), Adonaï 'DNY (le Seigneur), NDR/neder, vœu, SDR/seder, ordre, rangée, le

Seder de Pâque, HNR/hanêr, la lumière-lampe (rédemptrice), ou encore N(Y)SYWN (l'épreuve eschatologique, nissayôn), etc. Ce Sanhédrin a tout à voir avec la Révélation du divin et son secret s'érigeant en conseil d'authentiques vivants.

On pourrait, parcourant le saint TaNaK, faire une étude très précise et serrée de la généalogie de ce soixante-dix (avec sa variante soixante-douze). Contentons-nous de relever un exemple : « Et les fils de Joseph qui lui étaient nés en Égypte, deux âmes. Toutes les âmes de la maison de Jacob qui vinrent en Égypte furent soixante-dix. » (Genèse 46, 27). On y retrouve ce soixante-dix associé à un deux. Soixante-dix est aussi le nombre d'années de l'Exil à Babylone par midrash, ou encore le temps de la prophétie contre Tyr. Le secret de ce soixante-dix est connu dès la Thora. J'ai un instant une pensée aussi pour les neuf cent trente ans que vécut Adam expliqués ainsi : il aurait dû vivre mille ans (le temps symbolique du royaume eschatologique, du sans fin !), mais comme David n'avait pas l'espérance de vivre, Adam lui fit don de soixante-dix ans de sa propre vie, soixante-dix qui fut par conséquent la durée de vie du roi David (du Roi-Messie donc) ! Ce n'est pas par inadvertance que les vieillards ZQNYM sont soixante-dix comme le sod et qu'ils reçoivent l'esprit de prophétie, qu'ils *se font* prophètes. Pour sceller kabbalistiquement une telle vérité, j'ajoute qu'ils ont pour gR et gC 63 et 2(0)7, soit les **27 et 63** gR et gC respectives de **NBY'/nâvi'**, prophète, duo qui vient souvent signifier le don de prophétie dans la fabrication des textes !

Les soixante-dix (ou soixante-douze) vieillards qui traduisent « la Loi des Juifs » en grec se laissent désormais appréhender dans la clarté : ils représentent *le divin conseil, le secret de la Thora incarné en une assemblée*. Les membres de ce conseil ne font pas que traduire (au sens où s'y entend aussi trahir), mais ils prophétisent ou plutôt « targumisent » en grec, ils savent le sod de la Thora qu'ils laissent irriguer leur traduction dans la mesure où un tel acte le permet.

Il en fait don à Ptolémée, ce qui a pour effet immédiat et profond de faire sortir les captifs juifs d'Egypte : la Thora sort en grec, pour l'Egypte, et les captifs juifs sortent de l'Egypte, vers Israël. Nous donnerons d'autres preuves plus fouillées de ce double mouvement, de ce balancement essentiel. Le sens des vieillards que nous avons dégagé s'accorde-t-il maintenant avec le contexte de leur apparition dans la Thora ?

Nombres 11, 25 :

« L'Eternel descendit dans une nuée et lui parla (à Moïse), et détournant une partie [vayâ'tsel, même racine que l'émanation, atsiloûth, l'effusion...] de l'Esprit (réoû(r)ha) qui l'animait, la reporta sur les soixante-dix personnages, les anciens (shiv'im 'ish hazqênim) ;

La formule exacte, ShB'YM 'YSh HZQNYM, a pour gR 162 et somme gR+gC de 11(0)7, soit le duo 27/72 des gR et gC de HtSD/(r)hessed, alors qu'il y a aussi, bien lisible, une rétrograde H'Sh/ha'êsh, le feu (de gR 27) : indications pour qui voudrait creuser ce texte !

et aussitôt que l'esprit se fut posé (kenô(r)hah)

Le verbe présent ici est NWHt/néoû(r)ha, lequel assone avec RWHt/réoû(r)ha, l'esprit. C'est le verbe pour Jésus rendant l'esprit au moment de sa mort midrashico-évangélique, celui-ci advenant par cet acte médité. C'est alors que vient la Pentecôte et l'effusion ou émanation en langues (de feu/'êsh) de l'esprit divin, tout se tient.

sur eux, ils prophétisèrent (vayithenabe'oû), et ils ne cessèrent plus depuis (velô' yâssâphoû). »

Curieusement, la traduction Darby donne un « mais ils ne le firent plus depuis », ce qui semble un contresens total. En effet, nous avons ici, dans la Massore, une négation (lô') + le verbe SPH/achever, finir : il convient

donc d'entendre, en tout cas à partir du texte de la Massore, qu'ils ne cessèrent plus jamais au sens de l'Infini, de l'Eyn (négation) Soph (fin qui est aussi la fin que l'on pose au terme d'un rouleau, la fin de l'écriture, de la prophétie, cet infini pouvant par conséquent s'entendre comme l'inépuisable de l'écriture elle-même, ou ici de l'inspiration prophétique !). C'est pourquoi le Targum palestinien traduit par « et ils ne cessèrent plus depuis ». C'est pourquoi aussi, Jérôme – ayant traduit à partir d'une version antérieure à la Massore, sa Vulgate visant à recouvrir la Septante, je le rappelle –, a bien noté ici un « nec ultra cessarunt » : même sens que l'hébreu massorétique. L'interprétation fautive, apparemment, viendrait de la Septante qui a ici un και ουκετι προσεθεντο, soit un « et ne pas continuèrent » ou « et cessèrent ». Cette interprétation de la Septante put être une manière de masquer sa propre provenance, ou alors ce n'est que tardivement que ce « ils ne cessèrent plus depuis » s'est imposé parmi les rabbins lisant ici la provenance et justification de leur Sanhédrin de 70 + un nassi'/prince (ou nessya') lui-même reflet de Moïse ? Je penche pour la seconde alternative, les deux n'en pouvant pas moins être conservées, car se juxtaposant sans contradiction.

Ce qui est donc donné à ces anciens dans le secret, en même temps qu'à Moïse,

Un midrash affirme qu'ils secondent Moïse dans sa mission auprès du peuple qui rechigne bien qu'il soit destiné à recevoir – sens de QBL/qibel, racine de la Kabbale, QBLH/qabbâlâh – la Thora alias Révélation. Il affirme aussi qu'ils flanchent au moment de l'ascension du Sinaï, et qu'à partir de là, Moïse doit porter seul le fardeau de conduire le peuple et d'éprouver la Révélation au Sinaï, son rythme à la perfection de diamant éclairant les jours et les heures pour qui s'absorbe dans l'amour de l'étude, y veillant sans relâche.

c'est le don de prophétie, le plus ancien, le plus global, le plus précieux car le plus profondément lié au don de la Thora comme à sa structure intrinsèque. Car ici prophétie (névoûâ'), au temps où l'écriture de la Thora et de sa suite majestueuse se met en place, n'a pas le sens de divination occulte, de nébuleuse magie ; mais celui de la méditation midrashique, de l'intellect se déployant amoureusement en tant que science d'écrire, de chiffrer, de lire la littérature de la langue sainte (le prophète est littéralement la mémoire vivante du texte sacré, son incarnation). Nous sommes à mille lieues des prophéties de la Pythie de Delphes, du sens grec du mot *prophétès*, d'ailleurs généralement méconnu comme harmonie apollinienne des rythmes guidant la perfection du destin. Il ne faut pas confondre, entre deux esprits de deux peuples dont l'opposition et la proximité, la différence et l'identité, doivent être comprises ensemble dans toute leur graduelle et nuancée subtilité, sans laquelle, en effet, on ne risque pas de comprendre grand chose à l'histoire des deux mille ans écoulés, éternellement présents dans le temps entendu comme « présent absolu », richesse à profusion des moments de son devenir, dans la pensée. Notre confirmation dans le texte biblique de l'équivalence entre ces anciens et le don de prophétie, via les gématries 27/63 du mot ZQNYM/zqênim, est toute trouvée. L'esprit qui est donné à ces anciens est bien l'esprit de prophétie, le premier des dons énoncé dès la Thora et conservé jusque dans le continent de la Nouvelle Alliance.

Voyez par exemple chez Paul, en 1 Timothée 4,14 : « Ne néglige pas le don de la grâce qui est en toi, qui t'a été *donné par prophétie*, par imposition des mains du corps des anciens. » (Je souligne.) Notez la présence des anciens (zqênim) aux abords de ce don suprême des Hébreux, don qui provient d'eux par directe imposition des mains (la Sémika/SMYKH ou ordination, elle a pour gR 54 comme BRYTh/bérith,

l'Alliance et Cie). Tout se passe comme si le corps (=doctrine) des anciens était toujours présent depuis la Thora pour transmettre ce don royal qui fut le leur en premier lieu : celui des auteurs de la Thora (prototype de la grande Assemblée, du Sanhédrin et de la Quéhilâh eschatologique nazaréenne) ?

C’est l’esprit par lequel la Thora au sens large – en un sens plus large que celui de la version des massorètes –, est écrite et ici « traduite », targumisée en grec.

C’est avec cet esprit de prophétie que l’esprit du peuple de la Thora est porté à s’ouvrir, que son intelligence fleurit en tant que pensée de l’altérité. Nos soixante-dix anciens (ou soixante-douze) qui forment une seule assemblée secrète, sont donc envoyés de Jérusalem à Alexandrie par l’incontournable Eléazar. Un banquet est préparé, une agape en leur honneur. Le banquet dure douze jours chez Flavius Josèphe, sept à l’imitation du nombre de jours de la Création chez Aristée. Je puise ceci dans un texte des Septante non conservé par le judaïsme rabbinique bien qu’il ait été considéré comme sacré par d’autres et écrit primitivement en hébreu, c’est I Esdras 4, 62 et 63 :

« Et ils bénirent le dieu de leurs pères, parce qu’il leur avait donné remise et rémission de monter et de bâtir Jérusalem et son sanctuaire sur lequel son nom avait été nommé, et ils burent de grandes coupes dans la musique et la joie pendant sept jours. » Ce festin en l’honneur de la reconstruction du Temple après l’Exil dure le même laps de temps que celui annoncé chez Aristée, tout comme celui qu’est la Création elle-même… La Création, la reconstruction du Temple et le don de la Thora en grec sont un même festin !

Si le banquet dure ainsi, c’est aussi que nos anciens, fortement inspirés, répondent à toutes les questions du thalmid Ptolémée-Talmaï. Ces sept jours n'ont donc rien d'incongru, et il faut appuyer le sens du sept comme *abondance*. Il est d’ailleurs bon d’entendre ces sept jours comme la durée cyclique inlassable de la semaine, car si ce n’est pas en sept jours que sera épuisé le contenu de la Thora, celle-ci devra bel et bien être étudiée inlassablement, de semaine en semaine, toute la vie durant. Toute la liturgie juive est basée sur ce nombre doré de la semaine.

Flavius Josèphe mentionne soixante-dix anciens et un banquet de douze jours, ce douze et ce soixante-dix ainsi associés pourraient fort bien être d’essence kabbalistique. Pour l’indiquer, je convoque un verset de la Thora où il est question ensemble de douze sources d’eau et de soixante-dix palmiers, c’est Exode 15, 27 : « Puis ils vinrent à Elim, où il y avait douze sources d’eau et soixante-dix palmiers ; et ils campèrent là auprès des eaux. ». Ce douze et ce soixante-dix symboles de la connaissance ne sont pas mentionnés par hasard juste après le franchissement de l’épreuve des eaux de Marah (= l'amertume), il en va alors de camper auprès des eaux, autrement dit au plus près du divin, de sa présence ici-bas immanente, de sa Thora. Que ceux qui ont des oreilles entendent !

Le douze est le nombre des tribus tout autant que le nombre de la répartition zodiacale reflétée dans la répartition des douze pierres présentes sur l’amulette du grand prêtre alors que le soixante-dix est le nombre du secret, des anciens du conseil, de ceux qui président à l’écriture selon le secret. Flavius Josèphe ne choisit pas par hasard l’association de ces deux nombres modifiant ceux de la *Lettre d’Aristée* qui eux aussi, nous le verrons, ne dévoilent leur sens que selon la Révélation du secret. L’association du douze et du soixante-dix se trouve aussi dans le Zohar où l’arbre de vie (où résident les âmes des justes) a exactement douze racines et soixante-dix branches : association kabbalistique.

Ils répondent d'ailleurs avec un tel à-propos aux questions du roi que ce dernier en vient à émettre le désir d'apprendre d'eux ce que pourtant il semble maîtriser ou devrait savoir maîtriser : l'art de gouverner et de bien gouverner. Alors mon lecteur perspicace de se demander : mais comment diable la lecture de la Thora et de ses rouleaux pourrait-elle bien apprendre l'art de gouverner à un roi païen ?
Et pourtant, nous le verrons en étudiant la substance même de ces questions, répondre à celles-ci enseigne l'art de gouverner, car déjà l'art de se connaître soi-même en s'élevant à la Sagesse, tout en laissant celle-ci nous irriguer et nous abreuver en notre intériorité. Car, qui ne se connaît pas lui-même en connaissant l'absolu et sa loi de liberté ne peut pas gouverner (l'ordre règne, mais il ne gouverne pas). Tel est aussi l'un des sens délivrés par la *Lettre d'Aristée* comme par la Sagesse des Hébreux en général. Enfin, les sept (ou douze) jours passés, le banquet s'achève. Les convives disposent alors de trois jours pour se mettre à la traduction (chez Aristée), le don de la Thora devant par là devenir *effectif*.
Un lieu leur est alloué, situé à sept stades du précédent. Chaque jour avant d'entreprendre leur pèlerinage initiatique ils saluent le roi. Ils se lavent les mains dans l'eau de la mer avant de prier et de dévoiler le texte sacré en le traduisant. Cette coutume de purification des mains nous est narrée vers la toute fin de la *Lettre d'Aristée* :
« Et comme, selon l'usage de tous les judéens-hébreux, ils [les soixante-douze sages] se lavèrent les mains dans la mer et prièrent le Seigneur avant de se vouer à la lecture et à la traduction du passage sur lequel ils étaient plus particulièrement en train de travailler, et je leur posai cette question de savoir pourquoi ils lavaient leurs mains avant de prier ? Et ils expliquèrent que c'était une preuve de ce qu'ils n'avaient commis aucun mal [celui du yetser hara']

> Ainsi, toute forme d'œuvre est représentée par le geste des mains, de la plus simple à l'action de la Création. Se laver les mains c'est donc avoir œuvré en tout conformément à la loi divine. Je me réserve ici une considération pour « le relâchant » Pilate des Evangiles se lavant les mains du sang de ce juste qu'est pour lui Jésus…

du fait que selon la sainte noblesse de leur voie ils regardent chaque chose particulière comme un signe de justice et de vérité. »
Le Talmud offre maints exemples du même acabit où il est question de devoir se laver les mains avant de prier (cf. Berakhot 11b et 15a par exemple), de l'impureté sacrée des ouvrages divins, des rouleaux de la Thora ou du TaNaK, rouleaux dont il est dit qu'ils « souillent les mains ». Cette présence de la métaphore rabbinique prouve à quel point cette traduction, ce targum grec des saints rouleaux, est pris au sérieux et considéré comme sacré. Je récapitule certains des éléments précédents : la libération des esclaves juifs d'Egypte (à peu près le même nombre chez Aristée que d'âmes qui sortirent d'Egypte dans la Thora, nombre qui est aussi celui des martyrs de la guerre du Bar Kochba), contrebalancée par la venue du saint collège depuis Jérusalem jusqu'en Egypte ; la conversion de ce pharaon biblique renversé qu'est Ptolémée (alors que le Pharaon biblique qui lui-même signifie anéantir est anéanti dans la Thora) ; ou encore, le fait que la traduction soit considérée comme aussi sainte que l'édification même du texte sacré, alors que la Thora est censée n'être sainte que dans sa langue, non pas « en langues ». Je m'aperçois alors de la présence sous-jacente d'un midrash renversant la Thora, tout en l'affirmant dans son redoublement, midrash renversant au sens de l'inversion eschatologique (la haphêkah), ce qui correspond au fait qu'ici la Thora sort d'elle-même pour se donner en une autre langue singulière, pour s'ouvrir. Elle se fait ainsi pour la première fois

livraison infinie et don absolu dans une autre langue élue par elle à cette occasion : le grec. Il en est ainsi selon le mouvement même du contenu de la langue sainte, sa nécessité interne. Avec le coup des Septante, la Thora est hors de ses gonds, sa lancée véloce troue la barrière des langues, son texte hébreu s'illumine et fleurit à la faveur du don qu'elle est de part en part. Que la traduction des Septante soit vécue comme sortie d'Egypte ou fin d'Exil d'un point de vue midrashique expliquerait la version de Philon, bien que celui-ci semble être beaucoup plus hellénisant qu'hébraïsant. En effet, la version de Philon parle de l'île de Pharos comme lieu de la traduction. Or, ce Pharos est à entendre comme le phare d'Alexandrie (grec ο Φαπος της αλεξανδρειας) qui fait écho à la tour (MGDL/migdal, le phare se disant hamigdalor/HMGDLWR, certes en hébreu moderne) de Babel, le lieu à l'envers du don des langues et de la Révélation (niglah). Le renversement, dans l'intérieur brûlant et dense du souffle divin, de la Babel biblique ruinée et dispersée, se fait en Pharos. Si la tour de Babel est signe de la révolte contre dieu et de la dispersion des langues (qui peut d'ailleurs être lue aussi positivement, l'orfèvrerie ou tséroûph des langues permettant qu'il y ait altérité des langues et donc « histoire »), à la fin des temps, comme l'indique Maurice Mergui, la tour devient le symbole de l'Assemblée, sa symbolique se renverse de la même manière que l'Exil en la Révélation. Cette Babel renversée et conservée qu'est le phare des Septante pourrait ainsi être lue comme le lieu idéal du don en langues, en attendant celui de la Pentecôte et l'effusion de l'esprit saint dans la Nouvelle Alliance de «l'Helléniste» ! Par ailleurs, la construction du phare d'Alexandrie, commencée sous Ptolémée Soter, général d'Alexandre et père de notre Ptolémée, s'achève sous le règne de ce dernier. Ainsi, la construction de la tour est-elle strictement contemporaine, pour le midrash, de la traduction des Septante. Enfin, Pharos/P(')RWS, translittéré en hébreu, contient en toutes lettres SPR/sepher, le Livre et surtout fait allusion à PRS/pâras, rompre (le pain par exemple), mais encore passer outre ou à travers, répandre, disperser ! Si la question de savoir si Philon connut la profonde forêt du symbolique de l'hébreu divise encore les spécialistes, je me contenterai ici de constater (cf. son *De Vita Mosis*) que Philon offre la même version légendaire de la traduction des Septante, bien qu'en un peu plus développée, que les deux Talmuds (ou que Justin Martyr), et ce avant eux.

En guise d'Afiqoman ?

Je reprends ; le targum grec de cette Thora descellée est achevé en soixante-douze jours, chez Aristée comme chez Josèphe. Puis, à l'issue de la traduction, Démétrius rassemble le peuple

> Les Juifs (!) est-il dit dans le texte, autrement dit les yéhoûdim, les judéens-hébreux, *a priori* ceux de Juda, de la terre d'Israël, par différenciation par exemple d'avec les Galiléens et des Samaritains ! Ce fait s'accorde avec ce que Dubourg indiquait et que mes investigations confirment : la *Lettre d'Aristée* est un midrash conçu en Judée pour des judéens-hébreux ; de même, la traduction des Septante est bien de Palestine, d'où la version concurrente d'Aquila. Le peuple, c'est aussi, par emprunt au grec, démos/DYMWS, lequel est visiblement compris dans celui qui lui adresse cette traduction, à savoir Démétrius/DYMThRYWS. Ce dernier contient à la fois le peuple et le secret (le SThR d'Aristée, d'Esther, etc.), fait de langue qui correspond à la nature de sa mission, dévoiler le secret (de la Thora) au peuple !

pour lui lire le résultat de cette traduction (en grec !).

Encore une fois la pseudo-cohérence fabriquée de toutes pièces des divers spécialistes, sur la base branlante d'une lecture littérale, semble me rattraper : le peuple juif d'Alexandrie, au troisième siècle avant « notre » ère, parle couramment le grec tout en ayant oublié l'hébreu, lequel, misère des temps pour les uns, progrès pour les autres, est déjà en voie d'être supplanté par l'« indécrottable koïnè », l'horizon plombé, morne et assuré des spécialistes-ès-langues-que-l'on-veut-mortes se préparant déjà ! Ou bien… l'hypothèse d'un midrash « renversant » se poursuit et ma lecture contre l'illusion contraire s'affirme être la lecture juste, par-delà les interprétations illusoires, ossifiées, mortes. Le contenu de la Thora, après un laps de temps important durant lequel il s'est déployé en de nombreux midrashim, parvient à une connaissance de soi selon une toute nouvelle profondeur en se réfléchissant en soi-même dans la pensée de sa traduction en grec, cette langue qui lui est la plus proche et la plus éloignée en même temps. En effet, le grec a été vu à la fois comme la plus dangereuse pour la civilisation des Hébreux et comme la plus féconde et la plus proche quant à la question de l'Un.

Ici s'intercale une glose nécessaire. Voici que s'ouvre *L'Impureté de Dieu* de Stéphane Zagdanski, pages 126 et 127, pour nous éclairer quant à cet Un : « On prend la peine de distinguer culture, langue et sagesse grecques, au point que le même mot désigne en hébreu le sage (*hakham*) juif et le philosophe, le sage de Grèce. En quoi la Sagesse grecque mériterait-elle d'être juive ? C'est que Mèdes et Grecs, dit le Zohar, sont " proches d'Israël sous le rapport de l'Un. " Or, précisément, un passage du Talmud mêle les significations d'un même mot dans les deux langues : *hen*, " voici " en hébreu et " un " en grec. » Ajoutons cependant que quant à la philosophie, la position des sages est à double bouche, comme elle l'est à l'égard des Septante. En effet, le mot philosophe peut aussi se dire selon un terme d'emprunt spécifique en hébreu, terme plus négatif que l'on trouve par exemple chez Paul : « Et quelques-uns aussi des philosophes épicuriens et des philosophes stoïciens s'en prirent à lui ; et les uns disaient : Que veut dire ce discoureur ? et d'autres : il semble annoncer des divinités étrangères [’elim, les dieux des idolâtres!] ; parce qu'il leur annonçait Jésus et la Résurrection. » (Actes des Apôtres 17, 18). Du fait que la philosophie grecque reste une limite pour le midrash – comme réciproquement la philosophie tout au long de son histoire a malencontreusement ignorée la pensée juive (à quelques rares exceptions près comme Spinoza, Schelling ou Hegel, pour ce dernier il est vrai tardivement) –, autant Juifs et Grecs sont-ils reconnus comme proches sous le rapport de l'Un – et par Paul lui-même ! –, autant sont-ils aussi reconnus comme profondément opposés et différents. On peut même dire qu'ils ne sont si proches sous le rapport de l'Un que parce que cet Un qu'ils méditent diversement est différencié, contradictoire, c'est-à-dire *concret*.

Je ne peux que souligner vite les jeux de mot du texte paulinien entre philosophe (PYLWSWPWS), épicurien (’PYQWRWS) et stoïcien (’STWYQWS ?), une fois ceux-ci rendus à leur hébreu d'emprunt, en rappelant que l'ambivalence des Hébreux quant à la sagesse des Grecs est chargée d'un sens qui va droit au cœur de l'histoire de la métaphysique et qu'on ne peut pas faire l'économie de le penser. On consultera ici les précieuses indications fournies par Stéphane Zagdanski dans son œuvre éveillée et touffue, par exemple dans *Pauvre De Gaulle !,* page 522 et suivantes, mais pas seulement, la mise en regard du grec et de l'hébreu est constante dans son écriture. L'aspect fortement polémique vis-à-vis du grec dans la Nouvelle Alliance de Jésus, comme dans les Talmuds, à la fois d'ouverture et de critique, témoigne du fait que la question de

l'unité entre Grecs et Hébreux, Athènes et Jérusalem, Révélation du Livre des Hébreux et philosophie, est bien au cœur de l'histoire de la pensée. On peut s'interroger aussi sur l'une des épithètes principales parmi celles accolées à Jésus dans le Talmud : « l'Hélléniste » ! Cet helléniste paradisiaque est bien entendu le parachèvement du coup des Septante, ce prélude à l'ouverture sans pareille qu'incarnera ce Jésus Iéshoû'a de la Nouvelle Alliance, ainsi que son redoublement qu'est Paul, ce Shéol détourné, ce vase (keli, à la fois vase, instrument et arme... et quelle arme !) d'élection pour la lumière des goyim.

C'est pour cela que la langue grecque est la plus susceptible d'être le divin réceptacle de la pensée des Hébreux, et finalement la plus digne d'une traduction du texte sacré. Ou pour le dire autrement : la forte opposition liée à l'entrée des juifs-hébreux dans le monde grec, la pression forcenée que vont subir continûment les juifs-hébreux de la part de la civilisation grecque les oblige à penser selon leur pensée cette altérité, à la comprendre tout en essayant, via la pensée du don de la Thora en grec, de prendre d'assaut l'ennemi, c'est-à-dire de penser leur propre identité se maintenant dans cette différence avec les Grecs et de penser leur différence dans l'identité avec ceux-ci, ce double rapport, à la fois d'altruisme et d'altérité, n'ayant pas d'autre but que de fonder le don de la Thora, ce qui couronne l'amour ('ahavâh) de la Sagesse, et le zèle (qinah) dans son étude. C'est dans ce but que le choix se porte sur Alexandrie comme lieu de la traduction, du potlatch spirituel. C'est un choix logique dans la mesure où Alexandrie est alors la capitale bourdonnante de la culture grecque. Alexandrie est ainsi élue comme pont par-delà l'opposition d'Athènes et de Jérusalem, comme troisième terme (comme l'Asie mineure dans l'Apocalypse avec ses sept églises).

La Thora se révélant par midrash en grec, le peuple, à son tour, sort de l'hébreu qu'il parle pour s'unir à la langue grecque telle qu'il l'entend et s'y entend.

Et ce, je le répète, *dans le midrash*, nullement dans la réalité commune (!), puisque dans la réalité (!), les Juifs érudits – en fait les judéens-hébreux –, ne parlent pas en masse le grec au troisième (!) siècle avant J.-C., mais, et massivement et de manière vivante, l'hébreu et l'araméen !

En effet, dans le midrash, le peuple accueille la traduction en grec de la Thora comme si la totalité de sa Révélation constitutive était formulée et formulable dans cette langue et dans ce targum-traduction. C'est dire si les Hébreux d'Alexandrie l'accueillent avec une joie débordante, un enthousiasme audible et des acclamations multiples. En tout cas, il en va ainsi dans la *Lettre d'Aristée*, car dans la réalité – qui n'est pas le réel midrashique –, l'accueil ne dut pas être nécessairement aussi chaleureux… La *Lettre d'Aristée*, comme ce qu'en reprend Flavius Josèphe dans ses *Antiquités*, se conclut par une adjonction deutéronomique qui rappelle l'écriture lettre-chiffre après lettre-chiffre de la Thora, celle du commandement du « ni ajouter ni retrancher » aux paroles inscrites à même l'infini déroulement des rouleaux divins.

Quant à cette formulation de la rigueur conservatrice, voyez Deutéronome 12,32 : « Toutes les choses que je vous commande, vous prendrez garde à les pratiquer. Tu n'y ajouteras rien, et tu n'en retrancheras rien. » ; Ecclésiaste 3, 14 : « J'ai connu que tout ce que Dieu fait subsiste à toujours, il n'y a rien à y ajouter, ni rien à en retrancher, et Dieu le fait, afin que, devant lui, on craigne. » ; voyez également le « ne pas dévier d'un iota [le yod, le plus petit des caractères hébreux avant les caractères et accents inventés par la Massore] de ce qui est inscrit dans la Loi » pour la version Nouvelle Alliance ; celle-ci le rappelle encore autrement : « car, en vérité, je vous le dis : " Jusqu'à ce que le ciel et la terre passent [racine 'BR], un seul iota (YWD 'HtD) ou ('W) un seul trait (?) de lettre ne passera point de la Thora, que tout ne soit accompli [ici figure la racine BW', celle de la parousie, évoquant clairement, et non

> allusivement, la fin des temps, la venue de la Thora du Messie, et même le rouleau de l'Apocalypse, en lieu et place de la Thora de Moïse devenue « caduque » ; nous y reviendrons]. " » (Matthieu 5,18) – le iota est toujours le yod, mais l'amusant ou le distrayant est ici ce que la traduction rend de façon approximative, quoique apparemment très précise, par un « trait de lettre ». Car, le grec a *keraia*, absent du lexique de la Septante, dont le sens serait : « trait (d'une lettre), trait qui distingue une lettre d'une autre (cf. ד et ר) ; signes graphiques (lettre, accent, etc) », mais la Peshitta porte SRT/seret, « incision, marque, ligne ou bande (de papier) », et quant à la traduction Second, rigoureuse et bien informée, elle donne QWSd, « point, marque faite avec un calame, point qui surmonte une lettre, sommet, voire ornementation des lettres de la Thora » (d'après Jastrow) ! Un parallèle rabbinique justifie sans ambages ce dernier mot, c'est Exode Rabbah s. 6 : « Salomon et un millier comme lui [considérés comme humains donc] passeront, mais pas un de ses points [WQWSdH, au féminin puisque le sujet est la Thora] ne passera. » Le parallèle semble résoudre l'affaire et Jésus-Iéshoû'a se référerait bien ici aux points qui deviendront, une fois développés en un sens de protection du texte contre les gloses intempestives, le système massorétique (on trouve déjà de tels points, rares et dispersés, dans certains manuscrits de Qumrân – comme simples indications ?). La référence à la scrupuleuse loi de conservation des caractères hébraïques est une constante, avec ses variations. Cette loi se renouvelle à la fin des temps ; nous aurons tout le plaisir de l'étudier à son heure, en nous dirigeant du côté de sa réécriture par le Messie, dans Sa Thora dernière, son Apocalypse.

Cette interdiction du « ni ajouter ni retrancher » est rappelée pour la « traduction » ici, pour le texte grec obtenu, ainsi reconnu également comme saint, par la force même de cette adjonction. Ainsi s'achève, par ce sceau purement conservateur (racine ShMR), tout le mouvement de justification par midrash renversant de la traduction en grec de la Thora.

Dans les *Antiquités Juives* de Josèphe, ce « récit » est enchâssé entre la prise de Jérusalem par Ptolémée Soter et le lien de Seleucus Nicator (d'Asie, Nicator du grec *nikêin*, vaincre) et des Juifs. Autrement dit, ce récit semble pris à la lettre et intégré dans le déroulement historique des événements de l'épopée d'Israël, *et entre deux rapports conflictuels aux Grecs*. Ou alors, ce Josèphe fait semblant de faire passer parmi le flot des faits historiques ce qu'il sait ne pas être historique tout en jouant sur l'ambiguïté entre récit historiographique et midrash, comme le feraient les auteurs des livres des Macchabées. Ce qui trancherait entre ces deux hypothèses – et les « historicistes » qui gobent comme historique tout ce que narre Josèphe y compris les fameux témoignages (!) sur Jean-Baptiste, Jésus… doivent se poser souvent la question ! – serait de savoir quelle connaissance de l'hébreu et de ces textes sacrés pouvait maîtriser ce Flavius. Je repose ma question, inspiré du frais et doux zéphyr de l'éveil au bien de l'intellect que je conseille à chacun de ne point méconnaître : quel savoir maîtrise en termes de gnose juive ce Flavius Josèphe ?

Il semble y répondre lui-même avec éloquence dans les *Antiquités Juives* :

« N'étant encore qu'au sortir de l'enfance, vers ma quatorzième année, tout le monde me félicitait pour mon amour de l'étude, car continuellement les grands prêtres et les notables de la cité venaient me voir pour apprendre de moi tel ou tel point plus particulier de nos lois. »

Ces propos sont cités par Mireille Hadas-Lebel dans sa biographie de Flavius Josèphe. Elle les nuance immédiatement vu la décomposition déjà avancée, à l'époque, du sacerdoce officiel de Jérusalem :
« La vanité de Josèphe paraît sensiblement moindre, si l'on pense aux prêtres de son époque. Le pontificat suprême n'était plus en effet alors synonyme de savoir. »
Elle ajoute un peu plus loin :
« Le milieu sacerdotal, de plus en plus corrompu, se laissa même gagner par l'ignorance. C'est pourquoi sans doute on lit dans la Mishnah (Horayoth, III, 8) qu'il faut donner la préséance à un bâtard savant sur un grand prêtre ignorant. On y envisage également le cas où un grand prêtre ne serait pas capable de lire ou d'expliquer les textes de l'Ecriture : quelqu'un d'autre serait alors autorisé à le faire à sa place (Yoma, I, 6). » On peut se demander aussi si les meilleurs éléments n'ont pas fui une telle ignorance, lassante d'être ainsi grandissante, et si cette dernière n'est pas le reflet de ce qu'ailleurs – dans des assemblées qui désertent le Temple de Jérusalem devenu souillé, impur – un savoir grandiose s'élabore, celui que développe la conception nazaréenne d'une « Nouvelle Alliance au pays de Damas », savoir qui aurait ensuite mûri du côté des vignes de Yavnéh, puis en Galilée, notamment autour du lac évangélique de Tibériade ! Je préfère ici m'en tenir à ces quelques indications tout en rappelant que Josèphe dit clairement être d'obédience pharisienne, exècre les zélotes qui se révoltent contre les Romains, contre les pharisiens, contre les sadducéens… Il ne parle jamais de quelconques nazaréens (de la racine NSdR/nâtsar, observer et de Nazareth en tant qu'artefact midrashique). Il ne parle, pour ce qu'il en est de ceux avec qui il a (ou aurait ?) vécu en apprenant leur doctrine, que des sadducéens, des pharisiens, et des curieux « esséniens » (qu'il qualifie – si ce texte est bien de lui, point trouble, non résolu – de *genos*, secte ou espèce, correspondant à l'hébreu minim, hérétiques, et minoûth, hérésie). Via les nuances apportées par mes développements précédents, je peux tout de même dire que Josèphe connaît au moins les doctrines sadducéennes et pharisiennes au point d'y exceller, et qu'il connaît bien l'hébreu et l'araméen,

> Il avoue avoir primitivement écrit les *Antiquités Juives* en araméen avant de le traduire et faire traduire en grec, cette langue administrative de l'*imperium romanum* (car, si les Romains ont vaincu les Grecs, la langue de ceux-ci ne s'en est pas moins imposée, *i.e.* leur esprit ou du moins une certaine réflexion et appropriation de leur esprit). La question serait de déterminer si sous l'araméen il n'entend pas non plus, ou en premier lieu, l'hébreu. Il ne fait par ailleurs aucun doute, qu'avant la rédaction de l'ouvrage en grec, il a eu accès à toute la littérature hébraïque que son vaste exposé, qui ne couvre pas moins de vingt tomes et va d'Adam à Vespasien et Titus, aurait requis d'avoir sous la main. Ce dernier point m'est confirmé par un savant reconnu, Etienne Nodet. Selon lui, Josèphe aurait bien eu accès à l'ensemble de la bibliothèque sacrée du temple de Jérusalem, sauvée de la destruction après 70, explication qui a le mérite d'indiquer la provenance de la prodigieuse richesse de détails de son œuvre. Nodet explique aussi, dans *La Bible de Josèphe, I-le Pentateuque*, la grande proximité entre le Pentateuque dont s'est servi Josèphe et celui traduit par les Septante, il établit de même les différences entre le Pentateuque de Josèphe et celui de la Massore, qui résulte bien d'un état de la Bible plus tardif, après les deux premiers siècles et la grande période d'effervescence midrashique et historique. Ainsi, la Massore créera une haie autour de la Thora (ועשו סייג לתורה, cf. Pirkê Avôth 1,1, dans ce « et ils feront une haie pour la Thora » se lisent par notarique les lettres du rocher d'Israël, le sela'/SL' ; sseyag, la haie est

aussi la mesure préventive ou prohibitive, cette haie autour de la Thora nous rappelle encore que celle-ci est considérée comme un jardin, métaphore que nous goûterons plus loin). Elle sera là de façon à empêcher les gloses et lectures messianistes trop virulentes (cf. hypothèse de Gaster dans *Les Samaritains*), ses auteurs modifiant ou censurant de manière à éviter que certaines lectures qui ont été faites, notamment par les nazaréens de Jésus, puissent l'être à nouveau (par exemple quant au viol de la loi du Shabbath reproché à Jésus en lien à la présence du sixième jour en Genèse 2, 2 remplacé par le septième jour dans la Massore – cf. Roland Tournaire –, l'analyse systématique des différences entre Septante et Massore selon le code midrashique, en en pesant toutes les conséquences, reste à faire...).

la question de sa connaissance de l'hébreu et de ses fonctionnements les plus rudimentaires étant ainsi tranchée en sa faveur. Il ne faut pas oublier que ses *Antiquités Juives*, Josèphe les réécrit en leur version célèbre depuis Rome et pour un public de Romains,

Contrairement aux rédacteurs de l'Apocalypse, des épîtres de Paul, etc., qui écrivent en hébreu pour une audience de juifs-hébreux et de samaritains-hébreux, vivant en Palestine et comprenant à la perfection l'hébreu, ses fastes et ses tours de véritable magie verbale.

public auquel il ne peut décemment pas dire qu'ici ou là il y a midrash sous roche vu l'absence de sens que cela aurait eu pour ce public ; c'est d'ailleurs un principe ferme que les hommes, sauf exceptions, ont tendance à se révolter contre une manifestation du savoir montrant sans doute trop, par contrepoids, leur propre ignorante inanité. Joseph n'aurait pas pu narrer l'histoire de son peuple s'il s'était un peu trop référé à la langue sainte, à sa vie alchimique. Cela ne l'empêche pas moins de le faire allusivement de manière récurrente.

On peut faire l'hypothèse qu'il dut mettre cet aspect midrashique de côté pour narrer sous le masque de l'historicité (en tout cas est-ce à creuser…) ce que des Romains pouvaient comprendre sans que lui-même en soit menacé.

Ainsi put-il sauver « l'histoire » de son peuple de la destruction à défaut de pouvoir sauver ce peuple lui-même. Il dut voir, en effet, que « le sens de l'histoire », souvent plus sombre et négatif que ce que les discours faussement optimistes d'une époque peuvent en pressentir ou dénier, n'allait pas dans le sens du salut de son peuple par trop déchiré en lui-même pour parvenir à s'unir si ce n'est négativement, dans le maintien de sa particularité au lieu de la laisser se dissoudre dans l'universel. L'attitude de Josèphe voyant cela serait universelle d'une manière que l'on pourrait trouver autrement claire et tranchée que les attitudes particularistes des zélotes, des sadducéens ou de certains pharisiens « fanatiques », même si l'on pourrait aussi bien, à l'inverse, reconnaître un génie mystique, guerrier et stratégique aux fiers combattants zélotes comme au futur Bar Kochba et à ses fidèles.

N'oublions pas non plus que si certains pharisiens furent fanatiques, d'autres, fondant Yavnéh et ses « quatre coudées de halakah » pour remplacer le Temple terrestre disparu, ont, au cœur même de l'épreuve, fait preuve d'une force de pensée souveraine.

Je trouve confirmation de mes dires concernant Josèphe chez David Banon :

« D'une importance capitale pour notre sujet d'investigation sont les onze premiers livres des *Antiquités Judaïques* qui traitent de la période biblique et *refondent* le récit biblique de la Création jusqu'à l'histoire d'Esther et de Mardochée en Perse. Josèphe qui était le disciple de sages yérosolymitains du premier siècle de notre ère, aimait à superposer des traditions haggadiques au texte littéral des Septante ainsi que des citations de nombreux auteurs grecs de toute époque; ce qui donne à son œuvre

l'aspect d'une mosaïque où l'on devine, derrière une vaste érudition, des années de recherches et de lecture. » (*in Le midrash*). Puis, après avoir développé sur quelques exemples choisis les aspects haggadiques et halakiques de la reprise par Josèphe de l'histoire biblique, l'auteur conclut :
« Ce qui précède atteste donc que les écrits de Josèphe servent de jalons qui contribuent à la gestation du midrash, mais aussi de voie de passage à des motifs relevés dans la littérature générale (hellénistique) et implantés en partie ou en totalité dans la littérature rabbinique. En tout cas, ces écrits servent non seulement à la datation de traditions haggadiques, mais aussi à la détermination de leur origine, de leur transformation et de leur développement. »
Je cite enfin, pour revenir plus particulièrement au sujet de ce discours, l'un des rares propos intelligents qu'il m'ait été donné de rencontrer concernant la *Lettre d'Aristée*, hors ceux de Dubourg, cet aigle de l'esprit planant à mille lieues au-dessus du ciel bas et lourd de la critique biblico-exégétique.
C'est un propos de Joseph Bonsirven dans *Le Judaïsme Palestinien* :
« C'est le pseudo-Aristée qui fait la part la plus large aux grâces divines ; les plus réservés sont le 4 Esdras et le Baruch syriaque… Les grâces envisagées atteignent l'homme tout entier ; il est dit en général que Dieu donne de faire le bien [hatov, l'adéquation à la Sagesse] ; il gouverne les cœurs ou dirige les volontés…, plus universellement il accorde la Sagesse. » La Sagesse, sous laquelle il faut bien entendu lire HtKMH/(r)hôchmâh, constitue le centre bienveillant et créateur de toute la pensée infinitiste des Hébreux. Qu'elle soit présente au cœur des paroles de la lettre du pseudo-Aristée ne relève donc nullement du hasard puisque cette épître ('igrah ou 'igartha') est un midrash, une haggadah ponctuée par de la halakah, sur le don de la Thora en langues, et un midrash écrit selon la Sagesse (HtKMH), qui se propage rythmiquement à partir des procédés de la kabbale qui en forment l'épicentre. Cette lettre s'inscrit ainsi tout naturellement dans ce qu'on a appelé – quoique de façon abstraite, car toute la littérature des Hébreux est substantiellement sapientielle – « le courant sapientiel », qui compose, forge et traverse l'Ecclésiaste, les Proverbes, la Sagesse de Salomon, celle de Ben Sirah ou encore les Psaumes de Salomon, tous textes présents avec une grande vénération dans la traduction des Septante, en tout cas dans le recueil de textes qui nous est parvenu sous ce nom… Ce courant serait lié enfin à une ouverture sans précédent en Israël, reconnaissant l'aspect cardinal du moment du se connaître soi-même en se réfléchissant en soi-même dans son autre, cette ouverture étant une élévation à une universalité autrement concrète tout en accomplissant la Thora comme don en langues et don des langues. Le comble de cette ouverture concrète est bien évidemment la Pentecôte eschatologique, celle des Actes néotestamentaires. A la suite de ces propos sur Flavius Josèphe, et sur la traduction des Septante, je me permets de rire un instant devant l'étalage frileux des prétentions des spécialistes qui affirment l'historicité de Jean le Baptiste ou de Jésus sur le seul témoignage, à n'en pas douter historique,

> Quand il traite de la *Lettre d'Aristée* ou du récit de la Genèse, le préjugé veut que chez Flavius Josèphe tout soit historique.

des quelques lignes que Josèphe leur aurait consacrées – si ces « témoignages » ne s'avèrent pas n'être que de vulgaires faux tardivement barbouillés. Ainsi, y aurait-il, si mon flair midrashique ne me trompe pas, beaucoup de nouveau à aller glaner chez Josèphe en sondant sa parole selon les principes les plus intimes de la pensée juive. Voyez par exemple la rencontre improbable, devant le Temple de Jérusalem, d'Alexandre le grand et du grand prêtre Eléazar vêtu de blanc, et la vénération d'Alexandre pour YHWH !

Le plus intéressant selon cet angle d'attaque serait sans doute d'éclairer le rapport – ou son absence – de Josèphe aux Evangiles. En effet, soit Josèphe décide volontairement d'en parler si peu et à mots couverts, soit à suivre par exemple la thèse de *La théurgie de l'Autre*, il n'a pas pu les connaître puisque les Evangiles dateraient du deuxième siècle. Dès lors il est logique qu'il n'en parle pas, certains savants s'étant rués sur le « témoignage flavien » pour l'arranger et travestir en vue de la justification de l'historicité de Jésus et de Jean alors que Josèphe aurait visé là un Josué (prêtre PhiAbi P(Y)'BY, que l'on peut lire comme emprunt au grec Φοιβη/crainte, en lien à l'essentielle crainte de la face de YHWH, ou comme PY+'BY, bouche-parole de mon père, le céleste) et un Jean qui n'ont que fort peu de rapport avec ceux des Evangiles. Soit encore le fameux témoignage flavien (bien que ce ne soit pas l'avis d'Etienne Nodet, le spécialiste le plus reconnu – non sans raison – de Josèphe) n'est qu'un faux concocté *post festum*.

Mais, comme je veux tout de même apprécier non sans vertige toute l'étendue de la fausse conscience des spécialistes ès-nouveau-testament-en-grec-de-pacotille, je vais suivre un bref instant l'exposé que me propose quelque ouvrage récent officiellement reconnu et recommandé, et que je choisis même comme étant censé faire partie de la pointe de la « recherche » sur ce sujet. Je ne citerai évidemment ni le nom de l'auteur ni le titre, ce livre étant de ceux dont les turpitudes s'accroupissent aux étalages, programmés pour être évacuables, interchangeables et indéfiniment renouvelables à chaque saison de la marchandise soi-disant littéraire, de la camelote religieuse, ou des publications de petits ersatz soi-disant « poétiques » ou « philosophiques ».

« Pour résumer [heureusement qu'il y a des résumés… car comment « écrire » un livre de près de 400 pages sur l'historicité de Jésus alors qu'il est devenu évident que cette historicité n'a plus rien d'historique au sens occidental (trivial, immédiat) depuis la parution inouïe de ce chef d'œuvre qu'est *L'invention de Jésus* !], Josèphe est notre unique source d'information, indépendante et non chrétienne, concernant le Jésus historique au 1er siècle. Il y a juste une petite possibilité [!] que Tacite constitue une autre source indépendante, au début du 2ème siècle, mais, si c'est le cas, il n'ajoute rien de neuf. » Ah ! Il y aurait aussi Tacite comme témoin de l'historicité de Jésus, le spécialiste par ce mensonge éhonté fait l'aveu de son mensonge précédent !

Or, si Tacite ne parle jamais de Jésus, il parle en revanche de chrétiens (*christnoi*) persécutés et tués en masse par Néron dans les jardins de Rome après avoir été faussement accusés de l'incendie de cette ville, incendie que Néron lui-même aurait causé pour se débarrasser de ces gêneurs et renforcer ainsi son propre despotisme – même si cette dernière hypothèse est actuellement contestée.

Mais de quels chrétiens s'agit-il ? Quelles langues parlent-ils ou comprennent-ils ? Etaient-ils encore capables de comprendre les midrashim hébreux sachant que Néron, et à Rome, est mis en scène dans certains midrashim chrétiens ?

Comme NYRWN/Nirôn où se lit N(Y)R, la lumière-lampe eschatologique, Néron que cette lumière qu'est Paul, celle des nations, a pour charge de convertir dans ses *Actes* par le témoignage de sa mort et de sa Résurrection. Ce midrash, il faut l'avouer, prend un relief étonnant s'il est entendu comme contrepoint au récit historique de Tacite. Les rencontres ou conversions d'empereurs romains ne sont d'ailleurs pas rares dans le midrash : voyez la rencontre de Ben Zakaï et de Vespasien à mettre en rapport avec celle de Flavius Josèphe et du même empereur, ou encore avec un apocryphe « chrétien » (même si son authenticité peut être mise en doute) comme *La Vengeance du Seigneur* (en hébreu vengeance gue'oûlah est aussi Rédemption, « rachat ») où le duo Titus et Vespasien faisant théshoûvah pour la destruction du Temple reconnaît Jésus

Iéshoû'a Messie après avoir guéri d'ulcères malins qui rappellent ceux d'Ezéchias ou de Job !

Il n'y a aucun renseignement valable sur l'identité précise de ces chrétiens de la part de Tacite, ni bien entendu de la part des historicistes. Ce sont des chrétiens au sens simple où le mot était employé à l'époque, au sens de « messianistes », qui « croient » (!) au Messie (ou plutôt qui *savent* le lire dans les textes sacrés ?). J'ai bien pris soin, m'empressant d'ouvrir les œuvres de Tacite, de vérifier et revérifier… Il n'y a bien aucun Jésus historique chez Tacite, ni d'ailleurs chez aucun autre auteur romain de l'époque. De même, rien sur l'historicité de Jean dit le Baptiste chez les auteurs latins, rien si ce n'est, chez Flavius Josèphe, toujours. Il y aurait bien pourtant un petit élément chez Tacite susceptible de réconforter nos historicistes en déroute, et que bien entendu ceux-ci soulignent, ce serait l'absence de tout récit dans les *Annales* pour les faits allant de 29 à 32 après J.-C. Jésus brillerait ainsi par son absence criante, ou plutôt par l'absence de ces livres qui auraient dû couvrir le récit de 29 à 32, absence qui deviendrait aisée à expliquer dès lors qu'y aurait figuré l'historique Jésus (et l'historique Jean-Baptiste censé mourir peu avant lui) et que cela énerva les censeurs de l'empire romain au point de faire disparaître ces livres… Mais, l'hypothèse habile – ces spécialistes ont-ils un tel mépris de l'intellect qu'ils ne s'en aperçoivent pas ? – se renverse aussi bien et irrémédiablement en son contraire. En effet, l'église du néochristianisme romain (cf. Roland Tournaire *Genèse de l'Occident chrétien*) commençant à contrôler en sous-main la totalité de l'*imperium*, ou plutôt devenant le nouvel empire en association collusive avec les grands propriétaires terriens d'Occident, n'aurait eu aucune difficulté à éliminer ces livres gênants par *l'absence* de tout Jésus ou Jean-Baptiste historique. L'Eglise aurait eu intérêt dès lors à ne mettre en avant que les Evangiles arrangeants, les interprétant d'une manière fort peu hébraïque, d'une part comme biographie chronologique, et, d'autre part, comme texte ayant force de loi afin de soumettre les peuplades d'Occident.

Cette église romaine soi-disant toute-puissante n'eut qu'à écarter les apocryphes dérangeants pour le consensus d'alors – bien que nombre d'entre eux aient été toutefois heureusement conservés –, au premier chef ceux qui clament ouvertement que Jésus parlait hébreu ou qu'untel s'exprimait ou écrivait, comble, en hébreu ! Ceux-là furent bons pour le rebut et l'index, ou du moins l'ombre, comme tout ce qui pouvait paraître violemment contradictoire avec l'écriture des textes canoniques (mais appréciez, je vous prie, le fiel contre l'intelligence dont regorgent les *Contre les hérésies* des pères des premiers siècles, cela ne sent-il pas le mensonge et la corruption à plein nez ?). Ainsi, nombre de textes gnostiques de Nag Hammadi, s'ils sont lus sans leur sens éclairé en hébreu, peuvent paraître inconciliables avec les Evangiles canoniques ; pourtant, si l'on creuse leur sens hébraïque, l'on s'aperçoit, soit qu'il n'en est rien (pour les Evangiles de Thomas ou de Philippe par exemple), soit que l'on aboutit à des contradictions internes au midrash hébreu (si l'on compare par exemple L'Evangile de vérité et le prologue de Jean). Pour un Nag Hammadi parvenu jusqu'aux yeux de tout un chacun, combien qui n'ont jamais surgi, de jarres brisées, de chefs d'œuvre dispersés aux quatre vents ou retournant à la poussière ?

Exemple : « Aussi m'efforcerais-je de *traduire mot à mot, d'après ce qui se trouve en hébreu*, puisqu'il est clair [n'est-ce pas ?] que le saint Evangéliste Matthieu a composé ce même petit livre et qu'il l'a ajouté, scellé par des caractères hébraïques en tête de son Evangile. » (*Incipit* du *Livre de la nativité de Marie*, je souligne.) Quant aux interprétations volontairement orientées afin d'asservir, voyez l'énorme contre-

investissement des thèses de Paul sur « l'esclavage » en Dieu, qui en hébreu n'avait rien à voir avec l'esclavage, mais bien plutôt avec la liturgie, la 'avôdah, la double entente de ce mot – voulant aussi dire « esclavage » ou mieux « servitude, service »– s'étant perdue par traduction, et surtout une fois entendue dans un autre milieu que celui des nazaréens.

Que chacun tranche entre ces deux hypothèses pour celle qui (ô combien!) est la plus logique. Quant à moi, laissant loin derrière moi et au-dessous de moi tous les verbiages et les replâtrages d'Université, je reprends le fil imperturbable de mes raisonnements, toujours guidé par cette bienheureuse et antique prédestination au labyrinthe qui, de mon existence quotidienne, fait la joie absolue.

Epilogue :

Pourquoi le coup des Septante, fruit de quelques juifs-hébreux sachant estimer les grands desseins, est-il un tel immense succès dans les siècles des siècles ?

Pour le dévoiler tout à fait, il me faut revenir à la *Lettre d'Aristée*, afin de mettre enfin son cœur bien à nu, là, tout vif et palpitant de sincérité sous vos yeux.

J'avais évoqué, en lien à la glossolalie de Nombres 11, la possibilité de lire soixante-dix HZNQYM/hazqênim, anciens, savants, ou d'en lire soixante-douze en n'oubliant pas Eldad et Medad, ces bien-aimés ; j'avais expliqué le soixante-dix, mais pas vraiment le soixante-douze.

La Thora joue sur les deux nombres avec brio : voir sur ce point le *Zohar sur le Cantique des cantiques* qui livre bien des secrets, par exemple le fait que ces soixante-douze anciens soient analogues aux soixante-douze lettres du plérôme des vingt-sept lettres de l'alphabet selon l'une des méthodes de kabbale considérée… Et que ce 72 est le 70 du sod auquel s'ajoutent ses deux témoins, le Yod et le Hé, les lettres les plus divines de l'alphabet parce que constitutives de YHWH, le saint Tétragramme, et déjà de son substitut révérenciel le plus simple YH, YaH.

C'est le moment de combler cette lacune laissée volontairement jusqu'ici :

72 est la gématrie classique de HtSD/(r)hessed (bonté, grâce, amour, l'un des attributs divins correspondant à Sa droite) = 8+60+4 = 72. Ce 72 est aussi l'un des développements du Tétragramme divin YWD HY WYW HY = 10+6+4+5+10+6+10+6+5+10 = 72, le même.

Voir Bernard Dubourg dans *L'hébreu du Nouveau Testament* p 162, sous le titre le « sein du père », à propos du « grâce pour grâce » du Prologue de Jean.

Grâce et plénitude divine : voilà le sens évocateur de ce nombre des traducteurs-targumistes de la Thora. C'est aussi, ce soixante-douze, six fois douze, six anciens par tribu, six étant le nombre parfait par excellence, celui de la Création. C'est bien la grâce divine qui préside ainsi à une telle traduction, à un tel don, grâce du don au sens de HtSD/(r)hessed synonyme de HtN/(r)hên (que l'on entend dans Anne…). Mais mes yeux s'ouvrent et se fixent avec plus d'attention sur le texte sacré et je me mets à scruter le sens de ce nombre avec d'autant plus d'intérêt :

En effet, 72 est aussi dans la liturgie hébraïque le nombre du nom de 72 lettres, pilier de la liturgie sacrée. C'est un nom liturgique qui se construit à partir de *trois versets* de l'Exode, au centre de la narration de la sortie d'Egypte, lorsque Moïse joue du sceptre et fend les eaux, qui s'orchestrent comme musicalement alentour en une double muraille de bénédiction. Ces trois versets offrent la particularité de comporter chacun 72 lettres, et ainsi d'équivaloir dans leur ensemble, une fois mis en mouvement, à un total de 72 racines trilitères que celui qui récite ce nom divin dit « de 72 lettres » met à son tour en mouvement pour y déceler la présence de telle racine

en tel passage des Psaumes ou des Prophètes, cette prière lui servant d'anamnèse de versets du TaNaK.
Celle-là, en accord avec l'immanence de la présence glorieuse du dieu, est une prière pour la sortie d'Egypte, vu l'opération effectuée et ce sur quoi elle porte, à savoir l'épisode crucial entre tous où Moïse franchit la mer Rouge à pied sec, et avec lui le peuple.

Voici en traduction les versets considérés, ceux d'Exode 14,19 à 21 :
« Et l'Ange de Dieu, qui allait devant le camp d'Israël, partit, et s'en alla derrière eux ; et la colonne de nuée partit de devant eux et se tint derrière eux ; elle [la colonne de nuée autrement dit YHWH par l'une de ses manifestations phénoménales] se mit entre le camp des Égyptiens et le camp des fils d'Israël, et s'y tint ; il y eut obscurité et ténèbres ; les deux camps étaient séparés par la nuit, et, durant toute la nuit, ils ne se rejoignirent point.
Alors, Moïse étendit la main sur la mer, et le Seigneur, durant toute la nuit, fit souffler un vent violent sur la mer : les flots s'ouvrirent et la mer fut à sec. »

Le résultat du mouvement est que les eaux se fendent, racine BQ'/bâqa' qui n'évoque pas sans raison le firmament/raqya'/RQY'.

Il y aurait bien des choses à dire ici, notamment en lien à cette autre Pâque de feu, midrash sur celle-ci dont il s'agit aussi d'avoir souvenance (zikrôn), la percée eucharistique du doux nom messianique de Iéshoû'a qui est comme miel sur la langue.
Je me contenterai pour l'instant d'éclairer en lui-même le nom de 72 lettres. Rappelons la patience méthodique, le goût et le style impeccables des écrits de Paul Vulliaud, et citons avec à-propos cet extrait du tome II de *La Kabbale juive* :
« Analysons le nom de 72 lettres.
Ce nom peut simplement caractériser la nature divine et désigne la Séphirah Hesed (Bonté). En effet, le nombre de Hesed équivaut à 72 [Vulliaud le justifie puis poursuit] […] C'est ce qu'expriment les Kabbalistes par cette formule : Schem ha-mephorash schel schebaïm v'schetim hou schem ha-hesed v'ha-rahamim. " Le nom de 72 est le nom de la Bonté et de la Miséricorde. " [Il donne ensuite le plérôme de YHWH qui a aussi pour valeur 72, puis il reprend.] Cependant, assez habituellement, lorsque les Initiés parlent du nom de 72 lettres, ils font allusion aux symboles ternaires exprimés 72 fois dans les trois versets (19, 20, 21) du chapitre XIV de l'Exode. Chacun de ces versets a en effet 72 lettres. » Puis Vulliaud d'en développer la liturgie comme pratique des 72 symboles ternaires obtenus et mis en mouvement à partir de ces trois versets.
Pour en savoir davantage sur le fonctionnement de ce nom, je ne peux que conseiller la lecture du § 110 du *Bahir* l'exprimant comme le « Nom qui sort des trois versets " Il allait… Il venait… Il étendait " (vayissa', vayâv'ô, vayêt) d'Exode 14, 19-21. » Le mettant en pratique (le second des trois versets doit être lu à rebours), il obtiendra trois rangées de 24 associations trilittères, et en jouant il pourra y reconnaître certains mots ayant sens comme DYN, R'H, 'NW, MSdR, 'MM, HLL, 'LM, etc., etc. La première de ces associations trilittères est WHW. Je souligne tout de même que ce nom qui caractérise la *nature* du dieu de la Thora – au sens large et total de la Révélation de l'ensemble de la littérature midrashique –, est d'emblée lié à la sortie d'Egypte (le passage de la mer), cette sortie trouvant à se parfaire dans le double mouvement du don de la Thora en langues (parce que d'abord en grec, comme le justifie ce midrash qu'est la *Lettre d'Aristée*) et de l'approfondissement en lui-même du midrash, du savoir ésotérique de la langue sacrée vers son saint des saints, et pour

finir, cette nature, cette sortie, ce don et ce savoir du saint des saints de la parole hébraïque trouvent leur pleine maturité dans la Nouvelle Alliance où le don des langues est celui des langues de feu de la Pentecôte, de l'effusion spirituelle.
N’ai-je pas parlé plus haut du lien entre la *Lettre d’Aristée* et la sortie d’Egypte, bien qu’allusivement et rapidement ?
Je n’ai plus qu’à conclure en rappelant ce qui singularise Aristée par rapport à Josèphe, outre le fait que le texte du premier soit autrement plus développé que celui du second. Chez Aristée, il est par trois fois question du soixante-douze, *par trois fois ni plus ni moins* ! Tandis que chez Josèphe cet axe-là est occulté, ou en tout cas remplacé par la seule mention du soixante-dix.

> Le Talmud joue avec les sens possibles de ce nombre, l’alliant au vin, au secret et au conseil des anciens inspirés comme s'ils étaient pleins de « vin doux », comme le dira le midrash chrétien de ses apôtres au moment de la Pentecôte. Ainsi : « Rabbi Hiyya observa : ‘‘ Celui qui parvient à conserver son esprit clair dans l'ivresse du vin possède les qualités des soixante-dix anciens ; parce que la valeur numérique de yayïn (vin) est de soixante-dix tout comme la valeur numérique du sod (secret), de sorte que buvant le vin il reçoit le conseil (le secret).” » (Eruvin 65a). Ces anciens ont un étrange sens du dionysiaque, n’est-il pas ?

Voici énoncé comme motif majeur de la *Lettre d’Aristée* la trine répétition du nombre soixante-douze.
En effet, dans ce midrash surgissent à leur tour les soixante-douze anciens, les soixante-douze questions du roi à ceux-ci,

> Notons son émerveillement typiquement kabbalistique à chaque réponse, nous autres européens n’ayant de prime abord qu’une bien faible et bien partielle idée d’un tel émerveillement au cœur de la shim(r)hath thôrâh, la joie de la Thora.

et enfin les soixante-douze jours que dure la traduction (le don par grâce !).
Commençons par la mention complète des soixante-douze anciens dans la *Lettre d’Aristée*. Voici leurs noms précis là où Josèphe élude, peut-être parce qu’il n’en voit pas l’importance, se contentant de dire ceci : « Je ne crois pas nécessaire de donner les noms des soixante-dix anciens envoyés par Eléazar, qui apportèrent la loi, bien qu'ils fussent énumérés à la fin de la lettre. »
Cette liste est bien évidemment un midrash comme le sont par exemple les Thôldôth, les généalogies, tant de l’Ancienne que de la Nouvelle Alliance.
« Voici les noms des anciens: de la première tribu, Joseph (YWSP), Ezekiah (HtZQYH), Zachariah (ZKRYH), Jean (Y(H)WHtNN), Ezekiah (HtZQYH), Elisha (’LYSh‘). De la seconde tribu, Judas (YHWDH), Simon (ShM‘WN), Samuel (ShMW’L), Adaeus [’D’ Ada ? Voyez par exemple Rabbi Ada en Brêshith Rabbah 21,7, ou Thaddée, Addaï, noms connus du midrash chrétien ?], Mattathias (MThThYH), Eschlemias [ShLMH Salomon ou ShLMY' ?]. De la troisième tribu, Nehemiah (NHtMYH), Joseph (YWSP), Theodosius [ThWDWS abréviation de Theodorus, encore un don du dieu], Baseas [à relier avec basileia ?], Ornias [du grec ορνις pour oiseau, '(W)RN(Y)S, sachant que les rabbins sont des « maîtres des ailes » ?], Dakis (DYQ(Y)’ ?). De la quatrième tribu, Jonathan (Y(H)WNThN), Abraeus [variation autour de ’BR ?], Elisha (’LYSh‘), Ananias (HtNNYH), Chabrias [variation autour de la racine SBR endurer, espérer, SBRYH/dieu soutient, ou autour de la racine QBR ? Toujours est-il que ce Chabrias se trouve une fois dans les Septante, en Judith 10, 6 où il est l’un des zqênim ou anciens de la ville de Bethouliah où réside cette vierge d’Israël qu’est Judith !]... De la cinquième tribu,

Isaac (YSdHtQ), Jacob (Y‘QB), Jésus [YHWSh‘, Jésus pour Josué ou Jésus Ben Sirah ou encore le Jésus Messie ?!], Sabbataeus (ShBTh’Y ou ShBThY Sabbathaï), Simon [ShM‘WN, de la racine ShM‘], Lévi (LWY). De la sixième tribu, Judas (YHWDH), Joseph (YWSP), Simon (ShM‘WN), Zacharias (ZKRYH), Samuel (ShMW’L), Selemias (Salomon ShLMH ?). De la septième tribu, Sabbataeus (ShBTh’Y ou ShBThY), Zedekiah [SdDQYH variation autour de SdDQ, être droit, juste], Jacob (Y‘QB), Isaac (YSdHtQ), Jesias [José diminutif de Joseph et nom de nombreux Tannaïm, YWSY ?], Natthaeus (NThN Nathan). De la huitième tribu Theodosius (ThWDWS), Jason [YSYN ou Y'SYN, hellénisation du nom Josué], Jésus (YShW‘, ben Sirah ?), Theodotus [ThWDTWS ou ThWDWS où s'entend et se lit ThWDH, thôdâh, action de grâces], Jean (Y(H)WHtNN), Jonathan (YWNThN ou YHWNThN). De la neuvième tribu, Theophilus [ThWPYLWS ? à la fois le dieu et l'amour en grec, et la théphilah, la prière, en hébreu], Abraham (’BRHM), Arsamos, Jason (YSYN ou Y’SYN), Endemias [’BDYMWS ? Eudème, nom d'un Amora], Daniel (DNY’L). De la dixième tribu, Jérémiah (YRMYH), Eléazar (’L‘ZR), Zachariah (ZKRYH), Baneas [variation autour de BNH/bânah, construire], Elisha (’LYSh‘), Dathaeus [corruption de Nathaeus/Nathan?]. De la onzième tribu, Samuel, Joseph (YWSP), Judas (YHWDH), Jonathes (YWNThN ou YHWNThN), Chabu [ShBW proche de ShWB convertir/revenir, on trouve Shebuel dans le Jastrow], Dositheus [DWSYT ou plutôt son équivalent hébreu NThN’L/Nathanael ?]. De la douzième tribu, Isaelus, Jean, Theodosius, Arsamos, Abietes (Ebyathar/’BYThR ?), Ezéchiel (YHtZQ’L). Ils étaient au total *soixante-douze*. » (Je souligne.)
J’ai indiqué la plupart des noms pour montrer que ce sont bien des noms issus du TaNaK, des Macchabées (Mattathias), ou encore des termes d’emprunt au grec (Jason !), par conséquent tardifs ; certains pourraient sortir tout droit des Epîtres de Paul. Nombre d’entre eux sont répétés plusieurs fois, comme Ezéchias ou Joseph, de tels noms correspondant à plusieurs personnages dans la littérature sacrée. On peut aussi penser au fait qu'un même nom dans le Talmud peut être porté par de nombreux rabbins, voyez les Yohanan, Juda, Eliezer, etc. D'ailleurs, la présence ici de noms (Ada par exemple) qui sont aussi des noms de Tannaïm ou même d'Amoraïm laisserait penser que cette *Lettre* – du moins dans la version « finale » qui nous est parvenue – est plus tardive qu'on ne l'admet généralement. On peut supposer un sens unitaire à ce total, soit par décompte des lettres, soit par gématrie, ou par quelque autre procédé. De plus, nous avons bien ainsi la convocation de soixante-douze racines trilitères comme dans le Nom de soixante-douze lettres, même si ce ne sont pas les mêmes, évidemment. On pourrait aussi les mettre en parallèle avec les soixante-dix noms des enfants des trois fils de Noé en Genèse 10 censés représenter les soixante-dix nations. Mais la rétroversion de certains d’entre eux s’avérant problématique, je préfère me contenter de brèves indications. Chacun n'aura pas manqué de remarquer dans cette liste le mélange de termes issus directement de l’hébreu le plus traditionnel (environ trois quarts : Samuel, Judas, Jérémie, etc., noms de prophètes ou de chefs des tribus) *et* de termes d’emprunt au grec (environ un quart : Theodosius, Arsamos, Jason, Endemias – Endymion ? –, Théophile, etc.). Cette répartition des noms entre grec et hébreu est le pur reflet de l’ouverture du don de la Thora des Hébreux en langue grecque. De même, dans les Actes ou les Epîtres de Paul, les termes d’emprunt au grec en tant que noms communs de convertis se mettent à abonder (cf. les Aquilas, Priscilla, Fortunat, Achaïque… de la fin de I Corinthiens) pour la bonne et simple et incontournable raison que Paul est par excellence l’instrument (le keli) énergique de la conversion des Grecs (et des Romains et des barbares), de l’égalité des Grecs et des Juifs (judéens-hébreux) sous

l'égide bienveillante de la Bonne Nouvelle infinie. On n'a pas jusqu'à ce jour trouvé de preuves, archéologiques par exemple, de la conversion massive de Grecs à la religion des judéens-hébreux, mais qui sait si de pseudo-scientifiques comme il en pullule dans le monde réellement renversé ne sont pas capables de nous en inventer, de la même manière qu'ils se sont par exemple montrés capable d'inventer qu'un certain tombeau palestinien fut celui d'un Jésus historique (et de sa famille !) à seule fin d'en faire du mauvais cinéma.

Mais revenons à la seconde mention du soixante-douze. Les échanges entre le roi et les anciens, chacun selon son tour, pourraient se résumer ainsi : puisque la Sagesse créé toute chose et gouverne, le roi qui suit la Loi doit gouverner selon ses principes. Je donne le deuxième échange à titre d'exemple :

« Le roi pria pour la réponse et questionna le suivant. Comment pourrait-il faire toute chose au mieux dans chacune de ses actions [œuvres, singulier ma'asseh] ? L'autre lui répondit : Si un homme se maintient dans un tempérament égal envers toutes choses, il agira toujours droitement dès qu'il lui faudra agir en se souvenant que chaque pensée est connue du Seigneur. Si vous considérez la crainte du Seigneur comme commencement vous ne manquerez jamais votre but. » Comme le dit Salomon ici cité, en Proverbes 9,10 : « La crainte de YHWH est le commencement de la Sagesse. »

Cet échange fait en outre de notre roi Ptolémée un « craignant dieu », premier stade d'entrée dans l'alliance du prosélyte (guer) s'initiant à la Sagesse des Hébreux. Les soixante-douze échanges sont de cet acabit, de la pure halakah sapientielle pour futur entrant dans l'alliance nouvelle. Ces échanges, développement par grâce que guide la Sagesse, se concluent ainsi :

« Alors il (le roi) dit en conclusion : votre présence m'est précieuse au plus haut point. J'ai pu profiter au mieux de vos enseignements de sagesse (HtKMH) quant à l'art de gouverner (ShPT, MShL, etc.). Alors, il ordonna que *trois talents d'argent* soient donnés à chacun d'eux et enjoignit quelques-uns de ses serviteurs de leur délivrer l'argent. Ils approuvèrent d'un seul cri,

> Le cri, de la racine QR', est celui de l'annonce de la bonne nouvelle qu'est la conclusion affirmative de cette traduction. D'où la joie s'ouvrant juste après. L'exemple typique des cris de joie et de victoire est celui du peuple au moment de la chute de Jéricho : « Et le peuple jeta des cris (wayâra' hâ'âm), et on sonna des trompettes (wayithq'oû bashôphârôth). Et comme le peuple entendait le son des trompettes ('eth-qôl hashôphâr) et que le peuple jetait un grand cri (theroû'âh gdôlâh), la muraille tomba sous elle-même (wathipôl ha(r)hômâh tha(r)theyâh), et le peuple monta dans la ville, chacun devant soi, et ils prirent la ville. » (Josué 6, 20). J'aurais pu aussi faire allusion au Sinaï. C'est une métaphore très répandue dans le midrash, au sens éminemment eschatologique (renversement des douleurs de l'Exil).

et le banquet devint une scène de joie où le roi lui-même se donna à une joie complète [la shim(r)hah est la joie messianique et ce " complète " serait de la racine ShLM évoquant la perfection pacifique du règne messianique]. » (Je souligne.)

Les talents d'argent proviennent de la Thora où ils figurent dans la construction de l'autel (et par midrash chez Esdras-Néhémie au moment de la reconstruction du Temple) : « Et les cent talents (KKR/kikar) d'argent (HKSP/hakesseph) étaient pour fondre les bases du lieu saint, et les bases du voile, cent bases pour les cent talents, un talent par base. » (Exode 38, 27).

Les trois talents d'argent sont donc ShLSh KKR HKSP/shelôsh kikar hakesseph, où figure une notarique finale ShRP/shâraph, brûler, faire cuire, la racine des séraphins

dignes de l'orfèvrerie alchimique (le tséroûph) du Verbe. Ces trois talents d'argent ont pour gR 144=2×72. Or, ce 144 est aussi le nombre de lettres des deux derniers versets du passage d'Exode 14 cité plus haut à propos du shem hamephorash (ShM HMPWRSh, le Nom dévoilé ou explicité, racine PRSh, celle de la lecture exégétique et liturgique du saint Livre ; cette expression désigne généralement le seul Tétragramme, mais aussi parfois le nom de soixante-douze lettres), versets 20 et 21 :
« Et elle (la colonne de nuée) vint entre le camp des Égyptiens et entre le camp d'Israël ; et elle fut (pour les uns) une nuée et des ténèbres, et (pour les autres) elle éclairait la nuit ; et l'un n'approcha pas de l'autre de toute la nuit. Alors, Moïse étendit la main sur la mer, et le Seigneur, durant toute la nuit, fit souffler un vent violent sur la mer : les flots s'ouvrirent et la mer fut à sec. »
Soit, translittéré de l'hébreu : WYB' BYN MHtNH MSdRYM WBYN MHtNH YShR'L WYHY H'NN WHHtShK WY'R 'Th-HLYLH WL'-QR' ZH 'L-ZH BL-HLYLH WYT MShH 'Th-YDW 'L-HYM WYWLK YHWH 'Th-HYM BRWHt QDYM 'ZH KL-HLYLH WYShM 'Th-HYM LHtRBH WYBQ'W HMYM.
Deux propositions de soixante-douze lettres chacune qui nous font un total de <u>cent quarante-quatre lettres</u>, le nombre de la mesure messianique fondée par le midrash et acquise, celle correspondant à nos trois talents de rétribution symbolique. Le résultat des deux versets, témoignant de la force de cette prière, à pour effet de fendre les eaux et ce n'est qu'au verset suivant (le 22ème) que les bnêy Issraël (les enfants d'Israël) traversent la mer Rouge sans encombre et sortent d'Egypte.
Voici, tour à tour, la gématrie de chacun de ces deux versets, nous en déduirons leur somme pour constater son adéquation au sens des cent quarante-quatre lettres constitutives et parlantes.
Ainsi, le premier verset qui se translittère ainsi WYB' BYN MHtNH MSdRYM WBYN MHtNH YShR'L WYHY H'NN WHHtShK WY'R 'Th-HLYLH WL'-QRB ZH 'L-ZH KL-HLYLH, a-t-il pour gR = 6+10+2+1+2+10+14+13+8+14+5+13+18+20+10+13+6+2+10+14+13+8+14+5+10 +21+20+1+12+6+10+5+10+5+16+14+14+6+5+8+21+11+6+10+1+20+1+22+5+12 +10+12+5+6+12+1+19+20+2+7+5+1+12+7+5+11+12+5+12+10+12+5 = 694.
De même pour le second verset, WYT MShH 'Th-YDW 'L-HYM WYWLK YHWH 'Th-HYM BRWHt QDYM 'ZH KL-HLYLH WYShM 'Th-HYM LHtRBH WYBQ'W HMYM a pour gR = 6+10+9+13+21+5+1+22+10+4+6+16+12+5+10+13+6+10+6+12+11+10+5+6+5+1 +22+5+10+13+2+20+6+8+19+4+10+13+16+7+5+11+12+5+12+10+12+5+6+10+21 +13+1+22+5+10+13+12+8+20+2+5+6+10+2+19+16+6+5+13+10+13 = 710.
Et enfin, pour leur somme stricte : 694+710 = **14(0)4**. C'est là le nombre d'or de la sortie d'Egypte.
Le cent quarante-quatre des trois talents d'argent donnés à chaque traducteur de la Thora en grec dévoile le sens secret de cette « récompense » spirituelle qui n'est autre que la part au 'ôlam haba'. Ce sens cardinal est aussi celui de la traversée de la mer Rouge, du franchissement hors-Egypte, du don de la Thora ! Et puis ce don est de trois talents, ni deux ni quatre, le trois de la Résurrection au troisième jour, du troisième ciel, des trois chapitres de l'en-tête de la Thora, etc.
Pour donner un autre exemple de ce 1404 dans le même registre, disons qu'il est l'élévation mathématique au carré et terme à terme de la « Thora de »/ThWRTh, Thora de Moïse ou de Jésus, du libre don de la Loi s'affirmant selon son *in-progress* en tout cas.

Preuve : ThWRTh = 22×22+6×6+20×20+22×22 = 484+36+400+484 = 14(0)4.

Signalons ici, pour les amateurs qu'une lecture midrashique de Josèphe n'effraie point, que celui-ci évalue ainsi dans ses *Antiquités* la durée courant depuis le déluge jusqu'à la construction du Temple de Salomon : « Salomon commença la construction du Temple dans la quatrième année de son règne, le second mois, que les Macédoniens appellent Artémisios et les Hébreux Iar, cinq cent quatre-vingt-douze ans après que les Israélites furent sortis d'Égypte, 1020 ans après qu'Abram fut venu de Mésopotamie en Chananée, 1440 ans après le déluge. ». Ce 144(0) de Josèphe pourrait fort bien avoir été ainsi calculé et noté de sa part en pleine connaissance de cause quant à la portée symbolique (sortie d'Egypte et don de la Thora!) du nombre de 144 dont ce 144(0) est le décuple.

Cette « Thora de » (ou « loi de ») dont l'élévation la rend équivalente au chiffre de la sortie d'Egypte et du don de la Thora peut être par exemple « la loi de la liberté » de Jacques 2, 13, en l'entendant selon l'un de ses soubassements midrashiques possibles.
Cette loi de la liberté, qui libère de l'esclavage (comme l'opère la sortie d'Egypte), serait ainsi liée au Jubilé, à la stricte libération de tout esclave sans condition : « et vous sanctifierez l'année de l'an cinquantième, et vous publierez la liberté dans le pays à tous ses habitants : ce sera pour vous un jubilé ; vous retournerez chacun dans sa possession, et vous retournerez chacun à sa famille. » (Lévitique 25, 10) ; ou encore : « Si ton frère, un Hébreu, homme ou femme, t'a été vendu, il te servira six ans, et, la septième année, tu le renverras libre (HtPShY/(r)hâfshi) de chez toi. » (Deutéronome 15, 12).
Mais délivrons l'essentiel. Chaque targumiste de la Thora en grec reçoit donc trois talents d'argent qui, dans le secret, ont le sens de l'ultime libération, celle de la sortie d'Egypte comme don de la Thora aux peuples. Ils désigneraient aussi, au niveau individuel, le « salaire » de l'autre monde, cette habitation bénie avec le Créateur, le don de l'accès au ‘ôlam haba'. Ces trois talents d'argent donnés aux soixante-douze forment un total de 3×72 = 216 talents d'argent, sachant que du point de vue du midrash, l'argent, comme l'or, peut – s'il ne désigne pas l'idolâtrie – désigner le secret. Autrement dit, cette « récompense » n'est pas une rétribution monétaire, mais elle a le sens de ce qui a été donné : la gloire de connaître le secret (sod) des écritures, connaissance qui est bien l'équivalent de l'accès à l'autre monde.

Voyez par exemple l'expression « comme des pommes d'or incrustées d'argent telle est ma parole dite à propos » dans les Proverbes de Salomon. Or et argent ainsi mêlés désignent le secret. Autre exemple : 1 Chroniques 29,4 où il est question de trois mille talents d'or et de sept mille talents d'argent pour revêtir les demeures. Or, ce trois (mille) et ce sept (mille) ne sont autres que le trois et le sept de la Sagesse dont les gématries se composent de ces chiffres-nombres que sont 37 et 73. Ainsi aussi s'expliquent les trois cents femmes et sept cents concubines du roi Salomon, comme présence charnelle de la fiancée véritable de Salomon qu'est la Sagesse/HtKMH (et l'on comprend dès lors que le reproche adressé à Salomon d'avoir peut-être trop été voir du côté des femmes est en fait une feinte du midrash). C'est pourquoi d'ailleurs la littérature dite sapientielle privilégie ce nom (outre le fait qu'il soit fils de David, donc un candidat au statut de Messie).

Après le festin, la traduction s'engage (une fois passés encore trois jours et en s'éloignant de sept stades…), et alors le texte est formel, elle dure bien soixante-douze jours, troisième mention du nombre qui conclut notre inventaire.
Voici :
« Comme je l'ai déjà dit, ils se retrouvaient chaque jour en un lieu choisi pour son calme et sa luminosité, chacun s'appliquant dès lors à sa tâche. Et il arriva ainsi que

le travail de traduction (targum) dura soixante-douze jours, comme cela avait été convenu pour la parfaite réalisation de ce but. »

La *Lettre* se conclut ainsi une fois dévoilée la trine répétition du soixante-douze :

« Et maintenant Philocrates,

> Philocrates est là encore un mot d'emprunt au grec dont la présence est tout à fait en accord avec le sens même du coup des Septante. PYLWKRThWS ou PYLWQRThWS (ou autre variation proche) pour Philocrates contient, tout comme Démétrius et Aristée, la racine SThR/ssâthar, celle du secret. Ce qui au total nous fait trois noms essentiels de ce midrash empruntés à la langue dans laquelle le don de la Thora a lieu et comportant à chaque fois cette racine majestueuse et significative. Illisible la *Lettre d'Aristée* ? Il n'y a rien de caché qui ne soit en vérité déjà dévoilé. Il suffit de *savoir* lire.
>
> Et ces trois noms ne désignent pas n'importe qui : celui qui lit le résultat de la traduction au peuple (Démétrius), celui qui écrit la lettre témoignant de cette traduction (Aristée) et enfin celui à qui elle est destinée (Philocrates). Notons enfin que, quant à leur sens en grec, ces trois noms évoquent la notion de peuple (*démos*), de festin (*aristéia*) et d'amour (racine *philein*), ce qui n'est pas non plus sans une certaine cohérence, celle du Verbe, propre à confondre toute inconsistance.

tu disposes de la narration complète en accord avec ma promesse. Je pense que tu trouveras un plus grand plaisir dans ces choses que dans les écrits de la mythologie. Parce que tu es dévoué à l'étude de ces choses qui sont bonnes pour l'âme, et y consacres le plus clair de ton temps. Je pourrai essayer ultérieurement de te narrer tout autre événement dont la connaissance puisse être une aussi belle rétribution pour ton zèle. »

> Le zèle, c'est qinah, le zèle pour la Thora, celui dans l'étude (thalmud). C'est de là, par exemple, que viendra le terme « zélotes », non point d'une quelconque volonté terroriste ! Ce zèle pour la Thora, son étude, est par exemple invoqué pour galvaniser les troupes dans le midrash que sont les Macchabées (de MQB'/marteau ou instrument coupant, évoquant la circoncision – donc l'Alliance ! – ; MQB étant la notarique finale des trois piliers de la foi : Abraham, Isaac, Jacob/'BRH**M** YSdHt**Q** Y'Q**B** – sur MQB pour « Macchabée », plutôt que MKB(Y) retenu par une tradition plus tardive, cf. Bekhôrôth 43b). L'écart entre de tels faits, si considérés midrashiquement, et leur pauvre compréhension littérale, ne manque pas de laisser ouïr une certaine ironie latente, émanée du divin lui-même, et que peu de lecteurs, hélas, savent goûter (car il faut pour cela être versé en langues !). L'on peut se dire, non sans sourire, que le dieu des Hébreux, considérée la confusion relative des interprétations qui ont été faites en Son Nom, vraiment, est humour.

Pour défaire définitivement tout doute, voici de l'irréfutable à foison.

En effet, cette triple répétition du nombre soixante-douze a pour sens secret :

3×72 = **216** = 4+2+10+200 = **DBYR/le debir**, le lieu le plus intérieur et le plus sacré du Temple sacré (désignant même parfois le Livre comme en Avodâh Zarah 24b), c'est le cœur même du dâvâr de même racine, le Verbe, la parole-chose, l'événement même de cette langue de paradis qu'est l'hébreu ! Ce sont encore les deux cent seize talents versés au total par le roi aux targumistes hébreux. Ainsi, voici mis à nu le but, qui n'est pas seulement symbolique, de la sortie d'Egypte. Il n'y a qu'à lire pour s'en convaincre, et selon leur linéarité apparente, les récits qui vont de l'Exode aux livres de Samuel où ce debir, le cœur du Temple de Jérusalem, figure, enfin fondé en même temps que le saint Temple et son saint des saints dont il est le cœur. C'est bien là le mouvement et le but glorieux de l'esprit des Hébreux de l'antiquité : fonder le

Temple en sa sacralité (de même que le Temple eschatologique, *spiritualisé*, est la finalité de l'épopée haggadique d'Israël). Ce but est aussi celui de la liturgie du nom de soixante-douze lettres, le rituel, comme le souligne Vulliaud, le plus important dans l'hébraïsme pharisien traditionnel. D'ailleurs, ce rituel probablement connu déjà à l'époque de la rédaction de la Thora (au moins *en soi* de par la lecture kabbalistique des versets de l'Exode sur lesquels il repose) est bien plus ancien que les pharisiens, lesquels sont certes l'une des voix les plus essentielles de la prodigieuse polyphonie hébraïque, mais non la seule.

Voici éclairé le principe du mouvement qui conduit hors de cette Egypte du repli dans l'en soi à quoi reste universellement rivée l'idolâtrie, que l'on pourrait ainsi caractériser – non sans que cela ait quelque couleur plus actuelle – comme un oubli ou un déni volontaire du Verbe, de sa puissance libératrice de joie et de vie – deux termes sur lesquels le judaïsme, on le consentira sans peine, insiste *singulièrement*.

Sur la question de l'idolâtrie, on peut ici se dire que si les peuples primitifs qui ne vénèrent encore que des idoles taillées, usent de magies plus ou moins directes, croient en « l'Être-en-soi », vivent dans l'univers divin de la religion de la fantaisie, ou s'adonnent à une religion du Bien ou de la lumière, ou encore à la religion de l'énigme, etc., méritent sans doute la rigueur, nécessaire, du jugement biblique, les choses se compliquent à l'excès avec le divin au sens grec. En effet, les dieux grecs – mais je n'écris pas ici un livre sur ces bienheureux taciturnes parlant et se décelant par éclairs, donc je ne développerai pas – ne sont pas des idoles (et le peuple qui vit de leur culte des idolâtres, bien que ce mot, vienne justement, ou curieusement, de la langue d'Homère et d'Hésiode…), et certainement pas au sens de ce que les juifs-hébreux ont pu rencontrer auparavant, notamment à Babylone ou en Egypte. Car, pour employer un instant une distinction que conçoit Hegel dans *La Phénoménologie de l'Esprit*, les dieux grecs relèvent de « la religion d'art », non plus de « la religion naturelle », immédiate, comme les idoles anciennes – du totem, ou de la lumière « idolâtrée » comme telle, jusqu'aux dieux égyptiens et l'artisan maître d'œuvre des pyramides. Avec les Grecs, «L'esprit est *artiste*.». Et il ne faut certes pas omettre non plus, contrepoint rusé et élégant, le mot de Nietzsche selon lequel les dieux grecs seraient morts, « d'une bonne mort joyeuse, comme il sied à des dieux », éclatant d'un rire inouï le « jour où un dieu proféra la parole impie entre toutes : "Il n'y a qu'un seul dieu ! Tu n'auras d'autre Dieu que moi !" », etc. En effet, il ne faut surtout pas oublier que c'est avec les Grecs que commence à se défaire réellement toute confusion entre le naturel et le spirituel, c'est-à-dire que, par eux, c'est l'Esprit qui commence de rayonner pour lui-même, avec une grâce et une perfection inégalées, ayant pour nom la Beauté, et notamment – et ce point est capital – sous la figure de l'homme lui-même, dont la divinité devient aussi évidente que le ciel, en tant qu'il est « œuvre d'art vivante ». Pensez à Pindare chantant ses héros victorieux pareils aux dieux, ou à « l'art classique » centré autour de la perfection des statues comme identités vivantes de l'humain et du divin – « Ô Vénus, ô déesse ! » –, ou encore pensez à Ulysse refusant d'être l'égal des immortels dans l'Olympe, préférant sa condition de bienheureux mortel résidant dans l'entre-deux des dieux et des hommes, veillant parmi ceux-ci, muni de ses traits aiguisés comme ceux de l'indomptable Diane ! Ou, pour tourner autrement mon dire, disons que les dieux grecs sont des dieux vivants parce que des dieux du *logos* et de la manifestation parmi les hommes – conciliant les cieux et la terre, l'humain et le divin – de l'*aléthéïa*, de la *phusis*, de la profusion spirituelle de ce qui est, de ce qui se produit sans

cesse, de ce qui vit et fait signe vers les hommes, les portant vers leur propre plénitude et perfection, leur donnant leur mesure (au sens musical aussi). Par ailleurs, que la grande affaire se joue entre les Grecs et le fond hébraïque du christianisme, c'est ce qu'à sa manière Hölderlin a parfaitement saisi, faisant par exemple d'Héraclès, de Dionysos et du Christ trois frères, les trois feuilles d'un même trèfle, conjuguant ainsi spirituellement le grec et l'hébreu messianique (sous le « chrétien » tel qu'il en a l'intuition fulgurante, en lien à la proximité du dieu, au péril et au Salut, se laisse entendre, à mon humble avis, la dimension de l'urgence messianique – pour nous…). Personne avant lui, dans toute la tradition d'Occident, n'avait osé entrevoir et concevoir *cela* ; il libère les dieux grecs et le dieu chrétien, les tressant en un même chant, celui de la divinité, du sacré, mais en un sens nouveau. Hölderlin, de concilier, si parfaitement et calmement, les contradictions essentielles et déchirantes de toute la tradition occidentale – notamment dans son rapport au grec, à l'hébraïque et à l'Orient –, est le premier Voyant – avant Baudelaire, Rimbaud et Ducasse –, il est *en avant.*

Bref, cette différence entre le divin au sens grec et « l'idolâtrie » des autres peuples auxquels les Hébreux furent confrontés auparavant est un argument de plus afin de redonner tout son relief à la rencontre d'Athènes et de Jérusalem, sa richesse contradictoire et fleurissante, affirmant ainsi davantage encore la nécessité « du coup des Septante », c'est-à-dire d'une ouverture singulière de la part des Hébreux en direction de la civilisation grecque, ouverture qui prit la forme de la « traduction » dite des Septante (par métonymie) et d'une cascade incroyable de midrashim méconnus (dont notre *Lettre d'Aristée*).

Ce franchissement, masqué sous l'étoffe narrative, est le fil d'or invisible de l'écriture de la *Lettre d'Aristée*. Il correspond à l'ouverture de la pensée hébraïque à travers les langues, en commençant par celle qui est, entre toutes, digne de recevoir la Thora, la langue grecque.

Quelques considérations ultimes :

Pourquoi placer cette traduction à Alexandrie et que signifie cette ville pour le midrash ? C'est une lecture de Ninive et de No Ammon dans le livre de Nahoum qui va guider l'élucidation, si étonnant que cela puisse sembler de prime abord.

Le troisième et dernier chapitre de Nahoum (son dernier) se déroule comme une prophétie intense contre Ninive. On la trouve aussi dans le livre de Jonas. Mais que désigne la mystérieuse Ninive ? En 3,7 et 8, demandons-nous pourquoi il est dit d'elle, en concurrence avec No Ammon :

« Et il arrivera que quiconque te verra s'écartera de toi en disant : " Ninive est ruinée ! ". Qui te plaindra ? Où trouver des consolateurs pour toi ? Vaux-tu mieux que No Ammon, qui trônait parmi les bras du Nil, entourée d'une ceinture d'eau et ayant une mer comme rempart, une mer pour mur de défense ? [La mer comme muraille renvoie au passage d'Exode 14 sur la sortie d'Egypte.] » Examinons d'abord le sens de No Ammon (N' 'MWN) à partir de cette description, celui de Ninive (NYNWH/Ninéveh, calembour de No Ammon) en découlera. Pour mettre à nu le sens de No Ammon, je m'appuie ici sur un extrait de Genèse Rabbah 1,1 où le verset de Nahoum que je viens de citer est convoqué et avec lui un parallèle éclairant entre No Ammon et Alexandrie à l'aide du Targum. Il s'agit ici de la ville au sens de l'idolâtrie : No, interjection du type « de grâce ! », suivie de l'idole égyptienne Ammon, ce dernier mot unifiant en lui deux sens opposés puisqu'il est aussi 'MWN au sens de fidélité, de même racine que foi, vérité, amen, pédagogue ('amôn), etc. L'emprunt au Targum qui accompagne cette mention de No Ammon dans le texte

hébreu se réfère quant à lui à Alexandrie qu'il s'agirait de lire sous le nom No Ammon. Voyons ce qu'il en est dans le rouleau du « petit prophète » Nahoum cité ici dans le texte de Genèse Rabbah. Comme nous l'avons vu en 3, 8, No Ammon est décrite trônant parmi les bras du Nil, entourée d'une ceinture d'eau et ayant une mer comme rempart. De plus, elle désigne la ville de l'idole, du dieu égyptien Ammon qui sera lu comme l'idole par excellence,

C'est notamment vrai pour les Evangiles – avec une légère modification –, dans la célèbre parole « entre le Christ et Mammon (MMWN qui désigne plus généralement l'argent, mais ne cesse de rappeler Ammon…), il faut choisir » (Matt. 6, 24).

le dieu de l'argent, ou plutôt de la croyance en l'argent.
Les dictionnaires m'indiquent qu'il peut s'agir, soit de Thèbes, soit d'Alexandrie, selon le contexte. Or, Thèbes étant à l'intérieur des terres et la description de Nahoum étant ce qu'elle est, il ne peut s'agir que d'Alexandrie, ville entourée par la mer Méditerranée… Mais pourquoi la mention de ce centre rayonnant du monde hellénique en lien à Ninive ?
Ce chapitre 3 de Nahoum se déroule comme une prophétie par rapport à Ninive… NYNWH, celle qui en Genèse 10,11 est présentée comme la capitale de l'empire assyrien. L'exemple le plus connu de la prophétie contre « Ninive la grande ville » est bien entendu le livre de Jonas.

Ninive avec ses deux noûn, comme le poisson eschatologique, le NWN/noûn, désigne plutôt ici Jérusalem en période hellénique, divisée contre elle-même, menaçant constamment d'enfanter ruine sur ruine. La prophétie contre Ninive serait ainsi un midrash pharisien contre la trahison du clergé sadducéen de Jérusalem (Ninive) et contre les sages qui s'associent à pareille folie qu'est la soumission aux Séleucides de Syrie et à leur idolâtrie !
J'indique ici que l'on pourrait lire la venue de Syrie de Jézabel dans le second livre des Rois, ce comble de l'idolâtrie, en lien à la période où les Séleucides s'emparent d'Israël à la suite des Lagides d'Egypte avec les divisions qui s'ensuivent. Lecture de Jézabel actualisante ou lecture en fait liée à l'écriture même du second livre des Rois ? L'enquête ainsi ouverte est à poursuivre.

C'est le sens politique de ce « petit prophète » qui, parce que revêtu de récits midrashiques, n'est certes pas apparent pour nous bien que pour les lettrés juifs-hébreux de l'époque ce fût une évidence… Est-ce que cette Jérusalem vendue à l'idolâtrie vaut mieux que No Ammon, la grande rivale hellénique, Alexandrie ? Avouez que la question prend alors tout son sens tandis que sinon, on peut se demander pourquoi le midrash irait comparer deux villes païennes, étrangères, toutes deux idolâtres par définition, et avec une telle conviction, surtout que chez Jonas comme chez Nahoum, il en va pour Ninive de sa destruction (autrement dit pour nous de celle de Jérusalem devenue idolâtre).
Dans cette querelle midrashique entre Jérusalem-Ninive et Alexandrie-No Ammon, il est certes question de la joute entre ceux qui voulurent penser l'ouverture au grec et ceux qui ne le voulurent pas.

Ces disputes radicales défaisant toute mascarade, ces dissensions électriques nécessaires à l'affirmation du sens étaient bien plus actives qu'il n'y paraît dans la terre d'Israël, comme en diaspora, à l'époque du monde gréco-romain. Car l'enjeu, qui n'est autre que celui du don de la Thora en langues et de son sens, et de l'accomplissement de celle-ci par celui de ce don, est en effet énorme !

Mais surtout, l'essentiel demeure dans l'impact, la conséquence de cette algarade, de cette division au sein même de la foi ('émoûnah), en lien à l'idole Ammon envers de cette foi-fidélité.
En effet, par son nom même, cette idole signifie la croyance en l'argent, celle-ci n'étant rien d'autre que croyance en « la mort se mouvant en elle-même », substantiellement mortifère.

> En actualisant un instant, je dirais qu'elle n'a pas d'autre fin que sa propre « perpétuation », c'est-à-dire, non pas la vie, mais le pur profit voulu *pour lui-même*. Car, à la base de cette « croyance en l'argent » – ce que notre époque rend manifeste à l'échelle de la planète –, il y a l'emprise de cette volonté qui veut le rien du profit spéculé plutôt que de ne rien vouloir, qui veut du non-être virtuellement usiné plutôt que de laisser être librement ce qui est, à partir de son rapport à l'Esprit, sachant comprendre et écouter chaque chose comme moment vivant et immanent de la vie fluente et éminemment logique de celui-ci.

A l'opposé, le devoir constant et vivant d'un sage biblique est de se garder et de se maintenir dans un état extatique propice à la dispensation de la manne, se consacrant à l'étude jour et nuit (cf. Psaumes 1, 1 et 2), de se vivifier ainsi en se plongeant dans la vie même du texte infini, de célébrer et toujours célébrer l'inépuisable vie du Verbe, la vie se produisant elle-même en son essence, sa bonté, sa puissance. C'est pourquoi figure ici, dès l'en-tête polémique de Genèse Rabbah, cette référence-là au livre de Nahoum et à No Ammon, à la guerre constante contre l'idolâtrie. Cela prouve aussi l'ancienneté de Genèse Rabbah, datant au plus tard du premier siècle (pour ses strates anciennes), car à partir du premier siècle et surtout du deuxième, le midrash ne se situe plus, si amoureux qu'il soit d'antidatations, en période hellénistique, mais bel et bien en période romaine (d'Edom=Rome), ce dont témoignent en long, en large et à plusieurs hauteurs Mishnah et Evangiles.
Vous pourrez aller lire une confirmation de mes paroles concernant la prise par midrash de la ville symbole de l'hellénisme dans *Les arpenteurs du temps* de Barc. En effet, celui-ci y explique le pourquoi de la présence dans ce midrash (bien que l'auteur, curieusement, n'emploie jamais ce mot) de la bataille contre un certain Antigone, ce signe de l'antagonisme hellénistique. Barc indique que la venue de la Thora à Alexandrie est le signe de la victoire contre Antigone. Nous ne pouvons qu'être d'accord avec pareille affirmation. Car voici comment le roi Thalmaï/Ptolémée s'exprime envers les soixante-douze traducteurs au moment de leur arrivée : « J'ai décrété que ce jour, celui de votre arrivée, sera conservé comme un jour faste et il sera célébré chaque année ma vie durant [d'où la fête annuelle en l'île de Pharos narrée par Philon ?]. Il se trouve aussi que c'est le jour anniversaire de ma victoire contre Antigone. Je serai d'autant plus heureux de festoyer avec vous en ce jour. » La correspondance entre le jour de la victoire contre Antigone et le jour de l'arrivée des traducteurs (donc de la Thora) à Alexandrie est des plus probantes.
De là, j'en déduis cette petite remarque qui n'a l'air de rien concernant la *Lettre d'Aristée*. Ainsi, par ce texte et le coup des Septante, il s'agit de prendre, avec le don de la Thora comme arme invisible et par midrash, la capitale culturelle du monde grec, de l'Adversaire, du Satan goy, de prendre avec soi, d'assimiler, de penser et de réfléchir, guerre sainte oblige, ce que les puissantes et subtiles cervelles des Hébreux accoutumées au midrash et à la kabbale ont pu saisir de la culture grecque. C'est aussi ça la réussite, qui était restée jusqu'ici impensée, du coup des Septante et de sa justification midrashique, la *Lettre d'Aristée*.

Le coup est porté, l'édifice d'illusion écroulé, le point de vision de ces juifs-hébreux observant de leur Thora au point de la donner au monde est quant à lui mis de belle manière en situation dans l'ouvert radical par lequel il n'a jamais cessé de fleurir.

Conclusion quant au milieu d'où proviennent les Septante :

Commençons par nous demander comment la version des Septante s'est trouvée conservée au cours des âges. C'est tout simplement qu'elle a été conservée par des églises chrétiennes d'Orient pourra-t-on immédiatement répondre. Mais d'où la tenaient donc ces églises d'Orient ? A cette question dont pourtant la réponse est aussi évidente et limpide que l'est la langue primitive du Nouveau Testament, balbutiement unanime des légions d'anonymes.
De judéens-hébreux de la terre d'Israël, de Juifs d'Alexandrie, de chrétiens hébreux ? La question se clarifie à considérer les textes qui différencient les Septante du « canon » pharisien, à savoir le TaNaK. En effet, parmi ces textes singuliers, je trouve *La Sagesse de Ben Sirah*.

> Ce Ben Sirah est appelé Josué (autrement dit Jésus !), bien que ce nom soit seulement mentionné dans le titre de l'ouvrage, et ait donc pu être ajouté ultérieurement…

J'y débusque cette merveille de précision indéfiniment actualisable :
« Tendons des pièges au juste ; car il nous est importun ; il est contraire à nos œuvres ; il nous reproche nos manquements à la loi ; il nous diffame en décriant notre conduite. Il assure qu'il a la science de Dieu, et il se nomme le fils de dieu [BN YHWH ou variante]. Il est pour nous comme un blâme vivant de nos pensées. Il nous est odieux, même à voir ; parce que sa vie n'est point comme celle des autres, et que ses sentiers sont différents. » (prologue de *La Sagesse de Ben Sirah* ou *Siracide*).
Ce texte dit « le Siracide » a aussi été retrouvé dans la plus célèbre guénizâh du Caire, comme par hasard amputé de son prologue où figure cette notion de fils de dieu (BN YHWH, ou équivalent araméen) qui fut plus tard exécrée du rabbinisme pharisien, car elle put conduire à « l'hérésie » nazaréenne, celle des rédacteurs de la Nouvelle Alliance de Jésus Iéshoû'a. Ainsi, bien que la notion de fils de dieu soit ancienne, comme nous le verrons, et relativement commune aux tendances du judaïsme ancien, à un moment (comme pour la mystique du Char) elle fut probablement jugée dangereuse par l'extrémité des conséquences de sa patiente maturation pour la pensée.
Signalons encore que *La Sagesse de Ben Sirah* dans sa version retrouvée dans une guénizâh du Caire comporte l'expression בבית מדרשי/dans la maison d'études (bêth hamidrash) en 51, 23 (cf. « Approchez-vous de moi, ignorants, venez demeurer dans la maison d'étude »). C'est la plus ancienne mention connue de la maison d'étude/bêth hamidrash (ou de son équivalent bâthê midrashim). Voilà qui rapproche notre Ben Sirah du contexte rabbinique des deux premiers siècles, et, par voie de conséquence, du midrash évangélique et de son Jésus dont il est, à n'en pas douer, un précurseur.
Ecoutons ici Maurice Mergui dans *Un étranger sur le toit* (p 65) :
« Examinons maintenant un passage talmudique du traité Sanhédrin.
(On est en train d'énumérer la liste des hérétiques et d'autres gens qui n'auront pas part au monde futur).
" R. Aquiba ajoute : (en sera privé aussi) celui qui lit les livres extérieurs, comme les livres de Ben-Sira et de Ben-La'ana "
La'ana, c'est l'absinthe qui a un goût amer. On peut penser qu'il s'agit ici de polémique contre les nazaréens puisque l'association avec Ben Sirah, permet

d'évoquer Jésus sans le nommer (Ben Sirah portait pour nom Jésus-Yehosua') et que cette condamnation pure et simple de Ben Sirah est difficilement justifiable autrement, ce livre étant cité à plusieurs reprises dans le Talmud. »
Ajoutons en écho et contrepoint que Qohéleth Rabbah commentant Qohéleth 12,2 parle du rejet du livre de ben Tigla, soit (SPR) BN ThGL'. Dans cette expression, se lit en toutes lettres le mot NGLTh/niglath, « révélation de », le premier mot de l'Apocalypse de Jean dont il est tout sauf invraisemblable de dire qu'il fut son titre à l'époque de sa rédaction, selon l'habitude des Hébreux de nommer un rouleau par son premier vocable (ou son premier mot essentiel). Par exemple, Eykah/« comment ! » est le premier mot du rouleau des Lamentations et en même temps son titre (en hébreu). Le sens de ben Tigla rejoint ainsi celui de ben La'anah, sachant de surcroît que ce vocable de La'anah est une désignation polémique de Myriam-Marie (d'après Sandrick Le Maguer dans *Portrait d'Israël en jeune fille*). Lisiblement les auteurs de révélations nazaréennes n'étaient pas en odeur de sainteté et d'encens sacré auprès de nombre d'auteurs du midrash pharisien ou de la Guémara. Le fait que le livre *Sagesse* de Ben Sirah ait été écarté des « livres qui souillent les mains » par les rabbins de Yavnéh sans pour autant cesser d'être cité dans la Mishnah comme le sont les livres saints peut s'expliquer de diverses manières. Vu les variantes existant entre la version de ce livre conservée dans les Septante et celle retrouvée dans une guénizâh du Caire (sans le passage où il est question de la notion de fils de dieu et sans le fameux chapitre 52), il est probable qu'il y ait eu plusieurs versions de ce livre dont une vénérée par les nazaréens développant la notion de fils de dieu comme personne avant eux (en lien à l'Œuvre du Char). Sur ce genre d'oscillations du texte, on pourra constater le vaste mouvement midrashique opéré entre la version de Jérémie figurant dans les Septante et celle figurant, plus tardivement, dans la Massore. Notons que le livre de Ben Sirah dans sa version figurant dans les Septante comporte 52 chapitres, tout comme Jérémie a 52 chapitres, ou tout comme la Thora a pu être constituée de 52 sections aux temps de l'antique jeunesse messianique (ou 54 comme bérith, l'Alliance), en lien aux 52 semaines de l'année (cf. Qumrân). Je rappelle en effet que 52 est la gématrie par rangs du Messie.
L'autre raison de la mise à l'écart apparente, double, de Ben Sirah est qu'il a dû faire partie des soixante-dix livres secrets escortant de leurs ailes déployées les vingt-quatre du « canon » officiel. En tout cas, sa version Septante, vu qu'il fait partie des livres essentiels pour ceux qui portèrent progressivement au jour cette dernière, me permet d'affiner le rapprochement entre les nazaréens messianistes auteurs des Evangiles et les auteurs tant de la *Lettre d'Aristée* que du coup des Septante. Les premiers semblent procéder logiquement des seconds, ceux-ci ayant pu être des pharisiens, vu l'opposition évidente aux sadducéens dont témoigne la traduction des Septante alors que le pharisaïsme en tant que tel semble épargné.
Nous pouvons en déduire que la traduction dite des Septante ainsi que la *Lettre d'Aristée* proviennent d'une assemblée singulièrement ouverte, vénérant au minimum la notion de « fils de dieu » avec les conséquences eschatologiques judicieusement pesées que cela implique concernant le Messie. Cette assemblée préfigure l'Assemblée des rédacteurs chrétiens des Evangiles et Cie.
Cette explication simple aurait le mérite d'expliciter en outre comment la traduction des Septante a pu se retrouver – via certaines tendances au sein de la puissante diaspora juive méditerranéenne –, entre les mains des églises chrétiennes grecques alors que le judaïsme n'en a conservé rigoureusement aucune trace, comme il n'a conservé aucune trace de la *Lettre d'Aristée* et de nombre d'apocryphes du même calibre.

Bref, la version des Septante, loin d'être aptère, de ses ailes de joie et d'amour élève le don de la Thora jusqu'aux chambres hautes de la Nouvelle Alliance où il s'accomplit ; ce n'est en aucun cas négligeable.
Je conclurai désormais cette étude par le questionnement suivant. Pourquoi un tel titre : « Le coup des Septante » ?
De quel coup s'agit-il, outre de prendre comme par stratégie interne au verbe la capitale de la civilisation grecque méditerranéenne de l'époque, à savoir Alexandrie ? Coup du biblique de fond à travers les langues, coup du don des langues, œuvre de ces juifs-hébreux qui ont le grand désir de trancher en eux les liens du langage tout en se défaisant de tout asservissement à un monde au « réel » imposé par des dominations extérieures, coup qui est une victoire de l'esprit proche et analogue à la venue au jour de la Nouvelle Alliance de Jésus Iéshoû'a, précurseur en tout cas. Avec cette Nouvelle Alliance en effet, les Hébreux ne sont plus simplement des Hébreux (voyez ce qu'en dit l'Evangile de Philippe). Désormais, dans les soixante-dix langues des goyim, ils peuvent avoir rapport à eux-mêmes, par-delà la détermination spirituelle singulière et initiale de leur langue. En tout cas sont-ils les premiers à penser une telle pensée et à la savoir comme le comble du « prosélytisme midrashique ». Seul le midrash du Masshia(r)h Iéshoû'a parviendra à le formuler de manière ample et totale.
La question du prosélytisme midrashique permet de saisir comment et pourquoi l'absolu en tant qu'esprit conscient de soi dans son Assemblée a surgi en hébreu comme l'esprit même de la Nouvelle Alliance, non pas en grec bien que non pas *sans* le grec comme cette étude l'aura prouvé.
Ce coup des Septante est l'illustration par excellence de cette fête faunesque et raffinée de la fin sans fin qu'est la Pentecôte.

> La Pentecôte présente en Actes II est la fête des semaines, hag hashâvouôth. Elle provient de la Thora où elle célèbre la donation des dix dévarim au Sinaï, cf. Exode 34, 22 ; Deut. 16, 10 et 16 ; Nombres 28, 26. Elle intervient sept semaines après Pâque et dure sept jours, elle est sous le signe du sept, création et comble, et de la moisson, de l'abondance. Actes 2,1 : « Et comme le jour de la Pentecôte s'accomplissait, ils étaient tous en un même lieu [mâqôm, le lieu absolu de la Création et recréation]. » C'est à cette occasion que les apôtres se mettent à parler en des langues étrangères ou plutôt « autres », car l'esprit (réoû(r)ha) se manifeste en et par eux ; ce don des langues est comme une Thora orale inouïe, accomplie à travers l'écrit, renouvelant le don des dix dévarim à Moïse au Sinaï (fondement de la Thora écrite). Le mot pour cet autre en hébreu est 'a(r)her/'HtR, il a pour gR 29 et participe du même réseau gématrique (immense) que YHtWH, le nom nouveau, le Tétragramme nouveau, le Ressuscité (j'y reviendrai). L'Autre des rabbis dont la conception a germé au milieu d'eux est le comble de la pensée de l'altérité en hébreu, le Tétragramme paradisiaque nouveau, Jésus soi-même ! Le mâqôm (lieu) de cette Pentecôte est une chambre haute, 'aliyâh/'LYH, qui est aussi le degré de l'élévation dans le Temple ou encore le grenier (céleste ?) ; le souffle qui anime cette Pentecôte est donc bien d'élévation, de Salut, de Résurrection.

Le coup des Septante affirme ce miracle de l'hébreu d'autant plus intensément vivant d'avoir fortifié ses racines dans l'humus verbal des soixante-dix langues, leurs sagesses. L'hébreu est cet arbre à manne sans pareil s'élevant hors de toute Egypte et dont le vert feuillage, de sa sève intrinsèque et de son suc substantiel, guérit les nations.

TROISIEME ETUDE :
Esdras inspiré ou l'esprit saint dévoilé

« Celui qui souhaite être parmi les élus du Verger de la Science, doit accomplir ses œuvres suivant la voie de l'humilité, ainsi que conserver ce qui lui a été transmis. Alors la source de la Sagesse et de l'Intelligence s'épanchera sur lui. Mais en dehors de ce point, la Shékinah ne résidera pas avec lui, car la lumière éclatante ne se pose que sur celui qui a l'humilité pour nature. C'est le secret du verset : " L'homme Moïse était très humble, plus que tout homme. " » (Moïse Botarel, introduction au commentaire sur le *Livre de la Création*)

Après avoir questionné la richesse du «prosélytisme midrashique» en explicitant le coup des Septante et son grand succès secret, cette Pentecôte séraphique qu'est le *surgir* de l'esprit de la Nouvelle Alliance – c'est-à-dire, au fond, de l'absolu en tant qu'esprit –, nous nous dirigeons désormais, dans cette magique étude des tourbillons de la merveille hébraïque (que la plupart éludent !), vers le chapitre quatorze de IV Esdras. En effet, la compréhension claire de ce texte finement taillé, ciselé, ouvragé, couturé, nous dévoilera le sens profondément hébraïque de l'affirmation de l'esprit saint (réoû(r)ha (ha)qôdesh), tel que développé par les pharisiens (ou leurs successeurs rabbiniques), rejeté par certains gnostiques, mais approfondi et accompli par les auteurs de la Nouvelle Alliance évangélique, apostolique et apocalyptique. Le but de cette étude, comme de la suivante, est de déterminer comment, singulièrement, les pharisiens et les auteurs se réclamant de la Nazareth midrashique pensent la mesure des Livres Saints, et vont jusqu'à méditer, par ce biais, une modalité très secrète et très ignorée de l'accomplissement des écritures, du TaNaK, que nous étudierons, que nous dévoilerons. Ce but est lié à la question que nous venons de traiter. En effet, la question de l'ouverture du don de la Thora vers la Sagesse des nations, comme celle de la libre progression interne de la Sagesse juive s'enrichissant de texte en texte, ne sont pas abstraitement séparables. Leur rapport est comparable – si vous me permettez un instant d'être plus représentatif – à celui entre l'intérieur et l'extérieur du rouleau hébreu, l'exotérique et l'ésotérique, le devant et l'arrière (PNYM W'HtWR, voyez Ezéchiel 2, 9 et 10, j'y reviendrai en détail). En effet, ces deux aspects du rouleau ne sont pas extérieurs l'un à l'autre, mais ils sont toujours le fruit – délicieux, rare et symbolique – du même intellect divin y inscrivant Sa pensée.

Le roseau d'or du dieu :

QNH/qâneh c'est la canne à mesurer, le roseau, le calame. Cette notion hébraïque n'est pas sans rapport avec ce qui deviendra le « canon des écritures », bien qu'en grec.

En effet, si le terme canon vient directement du grec *kanôn* signifiant principe philosophique, règle, barre, rail ou encore canne, il serait, en amont, un emprunt à l'hébreu qâneh (lequel est aussi l'équivalent du « canon » par rétroversion), avec les

sens hébraïques de règle herméneutique, de mesure ou de branche, de tige, de roseau ou encore de pilier. De même que règle herméneutique du midrash (qâneh ou midah) n'a pas le même sens que principe philosophique, de même la rétroversion hébraïque de la notion de canon nous dévoilera tout autre chose que ce à quoi l'entente grecque et latine d'une telle notion nous a habitués.

Des exemples :

Ce *kanôn* grec fait signe dans la traduction des Septante en Judith 13,6 et 8. Ce passage que je cite ici, celui de la mise à mort d'Holopherne par Judith, semble n'avoir aucun rapport avec ce que nous allons étudier, et pourtant :

« C'est alors qu'elle s'approcha du pilier du lit [grec *kanoni tês klines*], proche de la tête [rôsh, le principe] d'Holopherne, et elle retira le drap qui le recouvrait [ce qui évoque le fait de découvrir la nudité ou encore la relation mystique du fiancé et de la fiancée sous le dais nuptial] et s'approcha du lit, et elle l'attrapa par les cheveux [la force, cf. Samson], et elle dit : rends-moi forte Seigneur d'Israël, ce jour. Et elle frappa son cou par deux fois de toute sa force et elle enleva sa tête. »

Elle ôte ainsi le principe et la force de l'ennemi d'Israël, jusque-là rien d'extraordinaire. Mais, ici, me requiert le lieu (où nous trouvons notre grec *kanôn*) où s'exerce ce châtiment « divin » (la mort par l'épée est l'un des quatre degrés de la peine de mort chez les juifs-hébreux, par exemple pour idolâtrie). Il s'agit en effet du pilier du lit, soit l'association des deux mots QNH et MTH. Or, ce pilier ou tige ou roseau a aussi le sens de mesure ou règle herméneutique et ce lit, MTH/mitah, est aussi le sceptre ou le bâton (de Moïse ou d'Aaron). Il se trouve donc que ce lieu du châtiment de l'ennemi d'Israël dont le nom même a un sens plus qu'ambigu

> Holopherne Ολοφερνου en grec s'entend comme *holos* ολος, complet, tout entier + *phernê* φερνη la dot, le prix à payer pour obtenir la fiancée… Sachant qu'il convoite la belle Judith (soit la judéenne, la juive ; la fiancée), cette détermination volontaire de son nom ne nous laissera pas indifférents…

condense en lui le plus sacré de l'herméneutique juive. On comprend ainsi que l'apparent désordre de ce commencement n'en est pas un en réalité.

On trouve aussi, en IV Macchabées 7,21, le verbe *kanôn* substantivé en usage au sens de règle herméneutique (en faisant mine de parler de règle « philosophique »), exprimant le fait qu'une personne vivant en « philosophe » (aimant la Sagesse, la (r)Hôchmâh créatrice) doive suivre les règles (notre *kanôn*) de la « philosophie » (en fait le midrash), croire en YHWH, etc.

Ainsi, le grec *kanôn* traduit-il une notion hébraïque qui va nous occuper, celle de mesure au roseau (celui de l'écriture au principe de toute chose). La plurivocité de ce concept hébraïque, comme le montre déjà la richesse des deux exemples introductifs, tant de Judith que de IV Macchabées, ne se retrouve évidemment pas dans la notion grecque qu'emploieront les églises chrétiennes après les glorieuses moissons du midrash antique.

Si c'est bien de cette idée de mesure des livres saints que découlera dans le christianisme le mot « canon », et la chose qui y est liée, pouvons-nous employer le mot de « canon » pour dire la mesure (ou plutôt les mesures, diverses ?) des livres saints retenus pour former le TaNaK ?

Le mot canon, auquel nous préférons pour des raisons objectives la formule de mesure au roseau, semble peu approprié pour désigner ce que ces auteurs hébreux pensent dans le mot QNH/qâneh, sauf éventuellement à entendre le canon au sens

musical d'une triomphante composition glorifiant la divinité de par le libre jeu de ses propres variations !
Comme le dit Moses Gaster traduit par Bernard Dubourg :
« Il faut ici noter que les mots 'canon', 'canonique' ou 'non-canonique', s'appliquent exclusivement à la traduction grecque des Ecritures. Il n'existe en hébreu aucun mot ou concept approchant. Mais je ne puis insister sur ce point. » (p.169, *in Les Samaritains*).
S'il n'existe pas de mot ou concept approchant en hébreu au sens par trop restrictif où canon est employé dans les langues européennes, il existe en revanche la mesure au roseau d'or, tant de la cité sainte que des écritures, et pour celles-ci selon leur cœur de vingt-quatre livres. Le concept hébraïque de mesure qu'incarne l'hébreu QNH/qâneh, ou encore l'hébreu MDH/midah, n'est donc nullement épuisé par le mot « canon », lequel est même fautif parce qu'extérieur à la langue sacrée. Nous éviterons de l'employer ici. QNH/qâneh est le roseau, le calame. Il évoque et déploie par ses calembours une richesse de sens qu'il est bon d'indiquer d'entrée pour sortir des ornières de l'abstraction intrinsèquement liée à la notion gréco-latine de « canonicité » (je le répète, car la chape des préjugés est lourde et ceux-ci tenaces). Il se retrouve dans le zèle (pour la Thora), QYNH/quinâh, mot qui désigne aussi la jalousie, celle du dieu qui n'en est pas moins miséricordieux, car il accorde ses deux faces avec brio, colère de feu et miséricorde infinie. En effet, il est tout entier tissé de force et d'amour, de rigueur et de clémence, selon le fil d'or de l'harmonie pérenne. Ce QNH évoque encore Canaan, la terre promise ou même QNH/qânah, verbe mesurer signifiant encore posséder ou créer. Et créer en hébreu, comme l'indique le ma'asseh (l'œuvre) de la Genèse, c'est avant tout savoir lire, chiffrer, écrire en adéquation avec la Sagesse. Ce dernier rapprochement n'est pas fortuit : il y a en hébreu un lien indissoluble entre l'acte de mesurer, d'écrire l'œuvre et de la créer au sens de la Création du monde, ce dernier étant compris dans les filets du texte global qu'est la Thora. La vibrante actualité de telles considérations hébraïques pourrait se formuler ainsi : « Soyez impossibles, prenez le réel dans les filets du Verbe ! ». Pour ces juifs-hébreux, en un sens, il n'y a pas de monde subsistant par soi-même hors du Livre, le monde est ainsi compris dans le Livre dont l'étude est plus réelle que la réalité coutumière. C'est pourquoi ils en vinrent à affirmer par le biais des divins auteurs de l'alliance évangélique que leur pensée est toujours déjà en train de se réaliser, qu'elle est prophétie au sens de la pensée qui se sait comme consubstantielle à toute réalité et y agit, insoupçonnée tout d'abord… qu'elle mesure la réalité factuelle passée dans le midrash, filtrée par lui. Prophétiser prend alors le sens concret d'un savoir : celui consistant inséparablement à lire le Livre, à réfléchir l'histoire d'Israël dans le midrash, et à mesurer la cité sainte, l'Assemblée, laquelle ne révélera au final rien d'autre que le Livre lu à un tel point d'accomplissement qu'il s'avère vivant, renouvelé dans l'ensemble de ceux qui savent le lire. La vie dans toutes ces assemblées (pharisiens, mandéens, sadducéens, samaritains, séthiens, naassènes, gardiens nazaréens de la loi de Jésus, etc.) est aimantée par un même but. Il s'agit – outre la production des midrashim les plus dignes de l'Eternel, participant de la sanctification de la vie selon les voies du Seigneur – de trouver une mesure accomplissant les livres saints, selon divers sens foisonnants, loin de tout formalisme schématisant. Ces sens convergent dans la volonté de savoir lire les livres en engendrant du texte pour porter l'eschatologie à son comble. C'est aussi trouver une mesure au sens de penser une unité entre le jardin des justes *et* le Livre accompli, une unité paradisiaque où viennent se recueillir toutes les autres lectures et d'où, ce paradis conquis de l'exégèse, se trouvent renouvelées toutes ces lectures colorées. Ce

sens spécifique sera étudié dans notre quatrième étude, jusqu'en ses conséquences les plus rigoureuses et extrêmes. Ces écrivains de tendances si diverses n'ont pas tous les mêmes qualités et « facultés d'ante-néant et d'outre-gouffre », la même puissance verbale pour mener à son comble l'eschatologie. Seuls y parviennent les nazaréens de la Nouvelle Alliance, parce qu'ils détiennent la clé du puits de l'abîme, comme le dit l'Apocalypse : c'est la clé souveraine qui, démultipliée, est aussi les clés de mort et Shéol et de la recréation totale. Parce que la Thora avait été suffisamment commentée, il s'est agit alors de la transformer, de la revêtir en se faisant soi-même Livre vivant. Ce sont les nazaréens de Jésus, les impeccables évangélistes, qui opèrent ce bond, cette percée « révolutionnaire », créant inséparablement les actes qu'ils sont eux-mêmes et le langage adéquat à les dire ! Une telle affirmation de la puissance du Verbe eut des conséquences fâcheuses venant de leurs adversaires (au sens des joutes ou mahaloquèth), notamment de rabbins trop tièdes pour nos nazaréens, et qui furent donc vomis, dirai-je en employant le langage polémique et métaphorique de l'Apocalypse de Jean.

On y trouve en effet que le tiède, PShWR'/pshoûrâ' (Ap. 3, 16), parce qu'il n'est ni froid ni bouillant, doit être vomi du sein de YHWH. Même si cette parole est adressée à l'église de Laodicée (trop pharisienne ?), il s'agirait d'entendre ici le pharisien, PRWSh/peroûsh, en faisant le lien avec la critique acide et acerbe des pharisiens dans l'Evangile. De plus, froid et bouillant se disent ici QR/qar et HtM/(r)hom ; lisant ces deux vocables, je m'y délecte alors, et dans l'ordre de ses lettres, de RHtM/re(r)hem, la miséricorde divine, tout en remarquant que la formule complète L' QR L' HtM, « ni froid ni bouillant », a pour gR et gC 86/41(0), les 41 et 86 gR et gC d'Elohim/'LHYM, le dieu du jugement, décidant d'à qui échoie la fournaise ardente de la sanglante Destruction, et à qui l'impérissable Salut, ce refleurir perpétuel d'une souveraineté céleste et libre !

Comme exemple d'emploi de l'hébreu QNH/qâneh au sens de mesure, de roseau d'or, de canne d'arpenteur, voici :

« Et il m'amena là, et voici un homme dont l'aspect était comme l'aspect de l'airain ; et (il avait) dans sa main un cordeau de lin et une canne à mesurer, et il se tenait dans la porte. » (Ézéchiel 40, 3).

Puis cet arpenteur angélique mesure la future cité apocalyptique devant un Ezéchiel stupéfait et comme vivifié par le cœur d'une telle vision.

Ici, « et une canne à mesurer » n'est autre que WQNH HMDH/voûqnêh hamidâh, « (et) le roseau de la midah », la mesure au sens herméneutique aussi. Elle fait calembour avec H'MWNH/ha'émoûnah, la foi-vérité, ainsi qu'avec le sanctuaire, MDQSh/miqdash, celui qu'elle doit justement servir à mesurer. Elle contient encore QDM/qedem, l'Orient ou la Création, sans parler de QWM/qoûm, se lever, être stable, la racine du relèvement résurrectionnel des corps, la théqoûmâh/ThQWMH, etc. Ce roseau est d'une richesse de sens à proportion de son importance. De plus, la mesure, hamidâh/HMDH, a pour gC 54, comme BRYTh/l'Alliance, ou les DBRYM/les paroles-choses de la Création et de la Révélation, ou encore pour gR 27 et gR + gC 81, 27/81 qui sont les gR et gC de KS'/kissê', le trône, le symbole même de toute royauté. Le roseau de mesure est aussi ce qui sculpte fidèlement selon les paroles du dieu, sa royauté, selon le feu de son éternelle alliance gravée à même la chair des mots, l'écorce de ce bois dont il fait sa force. MDH peut aussi se lire comme MH, le quoi, le questionnement auquel s'ajoute un daleth D dont le sens est ouverture, porte. Ainsi, la mesure se laisse-t-elle lire comme ouverture du questionnement et comme recueillement de celui-ci en une loi textuelle.

Bernard Dubourg dans *Ce que je sais du Sepher Yetsirah* nous instruit souverainement quant à cette MDH :
«*Mdh* désigne, au propre, la mesure de longueur, et non de volume ou de surface, puis une grande mesure, une grande taille et, au figuré, une proportion (cf. par exemple *Isaïe* LXV, 7 : « Je mesurerai leurs faits », pour dire : je trouverai une peine qui soit à la mesure de leurs actions, qui leur soit proportionnée). Dans le Talmud, le mot a le sens de système ou de mode de rétribution (en bien ou en mal, selon les cas) adéquat, puis de manière, de condition ou de nature. Il s'agit, dans tous les cas, d'un étalon. »
Si je tente une interprétation hiéroglyphique de ce terme, MDH/midah se manifeste alors comme condensation des sens suivants : le tout, l'universel milieu, ou encore les eaux, pour le mem ; la mamelle, l'écoulement, la porte, pour le daleth ; et enfin l'ouverture, la béance, ou encore le souffle, pour le hé. Certaines des idées les plus essentielles de la pensée hébraïque y sont ainsi inscrites, en suivant le fil de ces différents signifiés, avec insistance sur l'aspect nourricier, sur l'accès au tout, sur l'ouverture.
La racine de la mesure MDH/midah est le verbe mesurer MDD/mâdad.
De lui fleurissent à foison les middoth/MDWTh, lesquelles, bien que déjà présentes dans le TaNaK au sens simple de mesures de la ville, de ses remparts, ne semblent prendre le sens de règles herméneutiques, codifiées comme telles, que plus tard.
Ces règles du midrash servent à écrire selon la halakah du roseau d'or du dieu. Il y a les sept d'Hillel l'ouvert (cf. Tosefta Sanhédrin 7), les treize de Rabbi Ishmaël (cf. introduction au Sifra), les trente-deux de Rabbi Josué le galiléen (cf. Tosefta Berakôth 32). A chaque fois ce sept (plénitude), ce treize (unité de l'amour divin) et ce trente-deux (les trente-deux voies du cœur LB/lev qui sortent de la Thora, en jaillissent) ne sont pas anecdotiques.

> Quant au contenu explicite des règles herméneutiques, on pourra en trouver un résumé succinct dans *La littérature rabbinique* de M.R. Hayoun au chapitre trois : « herméneutique, autorités et littérature rabbiniques ». Ou, plus précisément, dans le Talmud ou sa Tosefta.

Ce MDWTh/les middoth, les règles, tant de la conduite éthique que de l'écriture, ont pour anagramme exacte DMWTh, demoûth, « la ressemblance, l'image », mot présent dès la Genèse, lors de la Création de l'homme à la ressemblance d'Elohim, ou dans la description de l'Œuvre du Char (les (r)hâyôth et leurs ressemblances étant un midrash sur l'Adam primordial androgyne et ses ressemblances), ou encore au centre de la science des doubles, des ressemblances, chère à certains gnostiques ou au *Pasteur d'Hermas*. Quel enseignement tirer de ce jeu sur les lettres ? Que ces middoth sont tout aussi essentielles, pour la pensée juive, que ce chaînon de langage reliant symboliquement le monde de la vision, perçu par la puissance de la méditation, et le monde humain immédiat, et qu'ainsi s'égalent en primauté ce qui mesure la conduite de l'homme ou son écriture divinement inspirée et ce qui fait qu'il est lui-même mesure du divin, ou encore que sa vision extatique du divin est à *Sa* mesure ? Oui.
C'est dire si les sens ramifiés de ce concept de mesure en hébreu vont loin, ce que le mot de « canon », loin de l'hébraïque QNH/qâneh, ne permet certes pas de deviner. Outre les règles herméneutiques que nous avons vues, middoth peut désigner les attributs divins, les mesures du dieu, lui-même mesure de toutes choses, de Sa création (ce qui renforce le simple jeu DMWTh/MDWTh). C'est là l'un des effets de ce calame avec lequel il créé et où il met toute la puissance de son esprit et toute la grâce de son âme éternelle. Cela indique encore qu'il y a bien un pont, à emprunter et

arpenter, entre la notion de mesure telle qu'elle s'esquisse chez les Grecs et la mesure que développent les Hébreux, mesure intérieure, herméneutique, « organique », non point liée ici à la saisie de la nature ou des étants par leurs mesures, comme objet de la mathématique, de la physique ou de la pensée pure. Je le répète, s'il n'y a pas à proprement parler de canon au sens grec, il y a en revanche une pensée paradisiaque de la mesure par l'écriture, mesure des livres et des cités, des assemblées et de leurs membres, et enfin, de la Création tout entière.
L'Apocalypse se souviendra de tous ces sens de la mesure et du roseau, les convoquant dans l'intérieur du Temple – dans son onzième chapitre (mesure de l'autel/MZBHt/mizbê(r)ha) –, comme dans celui de la cité sainte renouvelée, en ses deux ultimes chapitres où l'homme, lui-même recréé, apprend qu'il est à la mesure de l'ange. « Et celui qui me parlait (à Jean) avait pour mesure (LMDH/lemidah) un roseau (QNH/qâneh) d'or (BZHB/bazâhâv), pour mesurer [LMD/lâmôd, qui peut être lu comme le verbe LMD/lâmêd ou lâmad, enseigner, bien qu'il se construise à partir de la préposition L + MD, infinitif de MDD/mâdad] la cité et ses portes et sa muraille. » (Apocalypse 21, 15).
Le roseau d'or en question est celui du scribe à la main rapide comme le nomme un psaume, autrement dit celui du divin à la terrible célérité d'écriture éprouvée au creuset. Ajoutons que ce roseau d'or (QNH BZHB/qâneh bazâhâv) a pour gR 54 et somme gR+gC 225(27), soit l'équivalent des deux gématries 27/54 de HMDH/hamidâh, la mesure elle-même, ou encore des gR et gC, 54 et 261(27), de HDBRYM/hadévârim, les paroles ou commandements divins, ce qui, me semble-t-il, est une raison de plus de l'étudier en profondeur.
Je donne un ou deux autres exemples bibliques d'emploi de ce système hébraïque de la mesure que l'Apocalypse portera à son comble, puis je reprends :
« Et je levai les yeux, et je regardai ; et voici un homme, *et dans sa main un cordeau à mesurer* [voûvyâdô (r)hevel midâh, où (r)hevel/HtBL, signifiant corde ou mesure de dimensions, est issu du même registre que notre qâneh, celui de « la mesure » au sens de la pensée juive]. » (Zacharie 2, 5, d'après l'ordre des versets de la Massore ; je souligne.)
Ou encore, en plus universel :
« Et l'Éternel répondit à Job du milieu du tourbillon, et dit :
Qui est celui-ci qui obscurcit le conseil par des discours sans connaissance ?
Ceins tes reins comme un homme, et je t'interrogerai et tu m'instruiras !
Où étais-tu quand j'ai fondé la terre ? Déclare-le-moi, si tu as de l'intelligence.
Qui lui a établi sa mesure (MY-ShM MMDYH/mi-som mémadeyhâ), – si tu le sais ?
Ou qui a étendu le cordeau [QW/qâw, essentiel au Tsimtsoum lourianique…] sur elle ?
Sur quoi ses bases sont-elles assises, ou qui a placé sa pierre angulaire [littéralement 'BN PNThH/'even pinatha, fondement de côté ou tourné, de la racine PNH, formule qui offre la particularité d'avoir pour notariques successives 'P/colère ou ici, BN/fils, BTh/fille, et NH/plainte, chant lugubre, toutes ayant un sens…] ? » (Job 38, 1 à 6).

Cette étude de IV Esdras et la suivante vont nous permettre de comprendre ce qui est commun aux sadducéens, aux pharisiens, et aux nazaréens quant au sens de la mesure du Livre,

> En fait, le Livre en question est une bibliothèque, c'est ainsi en tout cas qu'on pourrait le traduire en français, bien qu'en perdant, comme en grec, en latin, etc., toutes les nuances du mot hébraïque SPR comme narration,

chiffrage et tout l'aspect concret de l'hébreu quant au Livre, bien plus « organique », corporel, physique, charnel que « canonique ».

et ce qui les différencie radicalement.

Présentation de IV Esdras :

Certains spécialistes, vu qu'il est question dans ce texte de la destruction du Temple de Jérusalem et de la Thora brûlée,

Ce thème est présent dans le judaïsme de toutes époques. Je conseille sur ce point la lecture du livre de Jérémie où il est question d'un rouleau brûlé par Yoyakim – dérisoire roitelet plein de ce vain vacarme qu'engendre la vacuité –, mais providentiellement réécrit sous inspiration prophétique par les élus du Verbe, Baruch et Jérémie. Je conseille aussi la lecture de la troisième partie du *Livre brûlé* de M.-A. Ouaknin consacrée au Livre brûlé de Rabbi Nahman de Bratslav où vous pourrez lire notamment ceci : « Le " Livre brûlé ", c'est-à-dire, maintenant, le fait de brûler le livre, est une mise en scène théâtrale du geste de Moïse brisant les Tables de la loi en apprenant l'existence du veau d'or. La brisure des tables n'est pas la destruction de la Loi ; elle est, au contraire, le don de la Loi sous la forme de sa brisure. C'est là le sens bonifié de l'expression talmudique " l'annulation de la Loi, c'est sa fondation même. " » Le Livre est esprit par-delà idolâtrie et transgression, s'en tenir à sa matérialité, c'est s'en tenir à sa lettre, c'est demeurer empêtré dans les douleurs de l'idolâtrie. Prendre à la lettre la destruction du Temple ou le brûlement de la Thora, tels que mis en scène par IV Esdras, est tout aussi avilissant. Quant à l'épisode de Jérémie, nous verrons plus loin comment il inspira les auteurs de IV Esdras. La notion de Livre brûlé repose en hébreu, et entre autres choses, sur un calembour… entre SPR/sepher, le livre, et ShRP/sâraph, le verbe brûler, consumer, la racine des brûlants séraphins. Le Livre brûlé de Nahmanide se nomme ainsi Sepher Hanisraf/SPR HNShRP, ce dernier mot étant fondé sur le niphal (voix passive) du verbe ShRP. Ce Sepher Hanisraf a pour gR 15+17+20+5+14+21+20+17=129='DN/'êden, la jouissance, la volupté de la science des écritures juives, ce qu'il n'est pas sans intérêt de noter relativement à sa consumation jouissive.

La destruction spirituelle (pas simplement littérale donc) du Livre peut être explicitée en lien au procédé d'élévation au carré (voir les exemples que donne Dubourg, à commencer par l'élévation d'Adam et de YHWH). En effet, élevez le Livre au carré par ce procédé et vous trouverez que SPR = 15×15+17×17+20×20 = 914, le kollel de la gC de BR'ShYTh (913). Ce lien affine ainsi, kabbalistiquement parlant, le rapport entre le Livre et son premier mot, lequel le contient déjà tout entier tel qu'en lui-même accompli (cf. le sens du mot rêshith). Cette subtile relation du secret du Livre consumé en jouissance et du principe de toute chose se trouve déjà dans la Révélation johannique. En effet, au chapitre dix de ce vénérable chef d'œuvre, il est question de l'ingestion célèbre du Livre (méguillath sepher, petit livre en rouleau, métaphorique) que Jean ingère et digère. Alors, au beau milieu de cette situation diablement inouïe, une parole prophétise : « mais qu'aux jours de la voix du septième ange, quand il sera sur le point de sonner de la trompette [le shôphâr du Jubilé], *le mystère de Dieu* aussi sera terminé, comme il en a annoncé la bonne nouvelle à ses serviteurs les prophètes. » (Apocalypse 10, 7). Le « mystère de Dieu » ? Point de « mystère » ici, mais du sod révélé à profusion. Ainsi, râz ha'elohim/RZ H'LHYM (le secret du dieu, RZ pouvant aussi s'écrire R'Z, avec aleph, en araméen), a pour élévation : 20×20+7×7+5×5+1×1+12×12+5×5+10×10+13×13 = 913, celui de

Brêshith (dont les équivalents forment un fleuve qui irrigue tout le secret de l'Apocalypse johannique, comme ici, avec notre divin « mystère »), ou, autrement dit, ajoutant l par kollel, nous retrouvons le 914 résultant de l'élévation-consumation du Livre dont traite cette même portion de la fresque apocalyptique !
Comme le souligne Ouaknin citant le Talmud pour exprimer cette notion de Livre brûlé (le secret du Livre) : « l'abolition de la Loi c'est sa fondation [que l'on peut ouïr comme en-tête, principe, Brêshith] ». En effet ! Pour en revenir à Rabbi Nahman, son « Livre brûlé » est nistar (secret), c'est le second des trois degrés ou la seconde des trois étagères de son « armoire mystique ». Le troisième degré ou la troisième étagère, la plus élevée, correspondant au plus intérieur, est le « Livre caché » (Sepher Ganouz) qui est nistar denistar, « secret de secret ». Le premier des trois, quant à lui, est composé d'enseignements plus « exotériques » (*Liqqoûthêy Moharan*, etc.), il est la partie visible du tout. Parlant de cette « armoire mystique », en la considérant en rapport à la Thora qu'elle a pour charge d'éclairer, l'on pourrait dire qu'elle est comme son approfondissement, les degrés de son dévoilement jusqu'au Livre secret considéré comme le secret (le sod) du Livre. Cette puissante conception du Livre, telle que je l'interprète en quatre parties (la Thora – Talmuds inclus –, le Livre visible, le Livre brûlé, le Livre secret), mériterait de longs développements dont je vous laisse la joie et le loisir.

ont tendance à le dater, par pure convention il est vrai, d'après 70 et la ruine du Temple de la Jérusalem terrestre, certains allant même jusqu'à préciser comme période plus probable les années 90 à 100. Ils justifient cette datation en voyant ce texte comme une réaction à la fois pour et contre la sanctification et constitution du TaNaK telle qu'orchestrée par les sages de Yavnéh, ce qu'ils expliquent par le fait qu'il soit question des vingt-quatre livres dans le IV Esdras. Ainsi, dans l'introduction générale du volume de la Pléiade, je lis :
« Ce récit peut être considéré comme une réaction à la clôture du Canon de la Bible Hébraïque au « synode » tenu à Yavnéh entre les années 90 et 100 de notre ère. L'auteur de IV Esdras défend avec conviction la légitimité de la littérature apocryphe et apocalyptique. »
A côté de cela, P. Geoltrain dans un appendice au livre (dans le volume de la Pléiade toujours) parvient de manière convaincante à dater la vision de l'Aigle (l'une des sept parties de l'ensemble de ce texte d'un seul tenant et d'une même facture) d'après la fin du règne d'Antigone (40-37), « le Messie étant attendu pour ce temps ». Je ne peux que relever déjà la contradiction entre ce dit et le précédent, issu de l'introduction générale du volume. Le même Geoltrain note en bas de page de sa traduction que les vingt-quatre écrits saints étaient connus « *dès avant* la constitution du canon de la Bible hébraïque. » (Je souligne.) Cette antiquité des vingt-quatre livres serait d'ailleurs confirmée par les *Pirké de Rabbi Nathan*, puisque ce livre, dès son premier chapitre, fait remonter la constitution complète des vingt-quatre livres aux hommes de la grande Assemblée. En effet, pour ses auteurs trois livres ne furent admis en dernier dans le « canon » des vingt-quatre qu'au temps de cette Assemblée car contenant des paraboles réputées jusque-là obscures : ce sont les Proverbes, le Cantique des cantiques et Qohéleth, les trois livres attribués à Salomon, ce prototype du Messie. Bien que l'argument soit bien plus midrashique qu'historique, nous n'en retenons pas moins cette contradiction dans la datation de la compilation des vingt-quatre livres entre les hommes de la grande Assemblée et le synode de Yavnéh – les vendanges mishniques de sa vigne vigoureuse –, ne négligeant certes pas de souligner (cf. début du traité Avôth du Talmud) que l'Assemblée de Yavnéh et la

grande Assemblée sont parfois synonymes pour le midrash, son texte semblant prendre un plaisir particulier à s'amuser de toute volonté « inquisitrice » de repérage précis dans la datation, comme ici pour notre IV Esdras. Ainsi avons-nous simplement posé la dite contradiction quant à la datation, laquelle serait, plus essentiellement, contradiction quant à son interprétation. C'est ainsi que l'argument principal avancé pour dater ce texte d'après 70 s'avère chancelant et en tout cas demande à être discuté.

Autre argument mis en avant quant à la datation tardive :

dans IV Esdras, il est question de la destruction du Temple de Jérusalem, de la prophétie, veux-je dire, d'une telle destruction. Cette destruction, je me dois de la considérer d'abord comme midrashique, eschatologique, de la même manière que la pensée du Livre brûlé tant chez Baruch qu'ici en IV Esdras où il est question du livre détruit et retrouvé par l'esprit inspirant ce « scribe de la Science du Très-Haut » qu'est Esdras. Je signale en outre que cette pensée du Livre vivant par-delà les flammes tient aussi compte de préoccupations pratiques des Hébreux, en des temps pareillement troublés où les incendies de synagogues ne sont pas rares.

Glose sur la destruction du Temple dans l'Apocalypse :

A considérer la présence de la prophétie de la destruction du Temple dans ce texte, et l'argument donné par Bernard Dubourg à la fin de *L'hébreu du Nouveau Testament* selon lequel *prophétiser* la destruction du Temple *après* sa destruction historique en 70 n'aurait plus eu de sens, nous pourrions considérer que IV Esdras est, lui aussi, d'avant 70.

Mais en même temps, pour prendre un exemple adapté, peut-on dire de Daniel que, parce qu'il prophétise la fin de l'emprise séleucide sur le royaume d'Israël, il est d'avant la fin historique de celle-ci ? Ainsi, la quatrième des quatre bêtes de la grande vision de Daniel 7 a dix cornes dont la dernière est censée représenter Antiochus Epiphane, vaincu à son tour par les Macchabées comme le narre ce midrash en quatre tomes qui porte leur nom et fonde la légitimité – qui n'est pas que midrashique – de la lignée hasmonéenne. Si l'on prouve que Daniel a été écrit après la victoire des juifs-hébreux sur les Séleucides, on pourrait en déduire que pareillement l'Apocalypse de Jean lorsqu'elle prophétise la destruction du Temple ne le fait qu'en sachant déjà, par avance, le résultat historique.

Quant à prouver le résultat pour Daniel, il suffit de s'interroger ainsi au sujet de la chute d'Antiochus Epiphane : comment les rédacteurs de Daniel auraient-ils su que la quatrième et ultime des quatre bêtes représentant les quatre empires doit avoir exactement dix cornes qui sont les dix rois séleucides de Syrie jusqu'à Antiochus Epiphane compris, comment l'auraient-ils su s'ils ne l'avaient pas écrit après la chute de ces dix rois ? C'est ici le sens midrashique du mot prophétie qui est en jeu.

Ainsi, prophétiser la chute de Jérusalem ce serait réfléchir la chute historique de Jérusalem (qui a déjà eu lieu) *dans le midrash*, ce serait en un sens tout le contraire de la prophétie superstitieuse au sens banal du terme ou au sens de l'oracle sibyllin (non pas le midrash qu'est *Les oracles sibyllins* justement...) : ici le résultat est connu, l'essentiel est de le penser en le réfléchissant dans le midrash pour déterminer comment il advient par midrash, l'essentiel est le *comment* de sa genèse.

En tout cas cette hypothèse serait à discuter. Elle peut à son tour être critiquée. Ainsi, si les rois de Daniel sont bien des rois historiques, de la période de domination d'Israël par les goyim, avant la libération macchabéenne, en revanche, les rois dont il est question dans l'Apocalypse ne sont en rien « historiques ». Ce sont les rois du second livre des Rois, successeurs de Salomon après le schisme Roboam/Jéroboam, des rois midrashiquement considérés comme je le

prouve dans mon étude *Maintenant, l'Apocalypse*, à partir de l'intuition géniale de Dubourg à ce sujet. L'argument se retourne donc et nous en revenons à notre point de départ, celui-ci s'étant toutefois enrichi : soit la prophétie de l'Apocalypse est midrashique en tendant vers l'horizon d'un événement historique qu'elle appelle de ses vœux, soit elle part du fait historique ayant déjà eu lieu pour le reprendre dans l'intérieur de sa propre genèse midrashique et le transformer. En l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons que constater et décrire cette différence, et avouons, en toute humilité, ne pas être encore suffisamment informés et armés des savoirs appropriés – ce qui n'empêche point que croissent et se multiplient d'heure en heure les forces de notre intelligence –, pour nous trouver tout à fait libre de délier le nœud de la contradiction qui reste ainsi sous-jacente à cette différence seulement posée. Heureux qui en sera capable !

Quant à la langue de rédaction de IV Esdras, il s'agit bien évidemment de l'hébreu, sur ce point au moins les spécialistes s'accordent.

La lecture de quelques passages de cette fresque en sept temps,

Il y a trois entretiens d'Esdras avec l'ange et le dieu, auxquels succèdent trois visions, avant que n'intervienne la narration de la réécriture, point culminant de l'ensemble en 6+1 temps, structure bien connue de la Création et du festin.

va suffire à en prouver la nature nécessairement midrashique.

Ainsi en 3, 6, il est dit d'Adam qu'il est introduit « dans le paradis qu'avait planté ta droite *avant qu'apparût la terre* » (Je souligne.)

Cette lecture qui semble contraire à la lecture littérale linéaire du récit de la Genèse où le jardin apparaît au sixième jour, soit bien après le 'érets (la terre), s'explique en fait par un midrash que l'on retrouve d'ailleurs dans le midrash pharisien, dans Genèse Rabbah par exemple. En effet, en Genèse 2,8, le jardin est dit être à l'Orient (miqqédem). Or, ce miqqédem peut aussi se lire non pas « à l'Orient », mais « avant la Création ». De cette seconde lecture découle l'affirmation de la venue du jardin avant la terre, avant la Création, ce pourquoi le jardin d'Eden fait partie de ce qui échappe à la destruction finale, nous le goûterons plus avant.

Cette idée d'un paradis « éternel » entre en résonance avec la pensée de Kafka sur « la destination du Paradis ». Il y a ainsi une correspondance incessante entre sa prose imperturbable et limpide et le vaste corpus de la pensée juive. On a d'ailleurs souvent l'impression que celui-ci coule littéralement dans ses veines, ou plutôt qu'il l'a absorbé et digéré à même son individualité, son sang, et qu'écrivant avec celui-ci, il laisse rejaillir dans ses phrases les formes multiples de la pensée juive, illuminées et métamorphosées.

De même, en 4, 13, il est dit :

« L'ange me répondit en ces termes : " Les arbres de la forêt se réunirent et tinrent conseil. " » En hébreu, le conseil et les arbres, les plantes sont le même mot 'SdH/'êtsâh : calembour ! De plus, la personnification des arbres se trouve dans les écritures, non pas historiquement, comme en témoigne Juges 9,8 : « Les arbres allèrent pour oindre un roi sur eux. ».

D'après l'une des opinions admises, ce texte résulterait d'une scission entre les pharisiens auteurs du canon de Yavnéh et de la Mishnah et d'autres pharisiens, ceux-ci défendant les livres secrets et apocalyptiques contre leur rejet au profit des vingt-quatre livres seuls.

C'est ici qu'il me faut citer un argument simple et de poids, propos de R.P. Boullu dans *La théurgie de l'Autre* :

« **De plus,** les amphores de Qoumrân, scellées en + 68 (et certaines en 132), confirment qu'après « moins » 160 **une série de Livres secrets (les rH*itçonym*)** accompagnent le TaNaK pour certains initiés dont les Ascensions de ***Hénok***, les ***Testaments*** des Patriarches et les **« Jubilés »**, avec d'autres Écrits apocalyptiques des essé(n)iens : Écrit de *Damas*, targum de Job, etc. »
Cette interprétation intéressante nous permet de saisir que cette dualité des vingt-quatre et des soixante-dix livres est une idée ancienne et partagée par les pharisiens comme par « les soi-disant esséniens » (Dubourg).
Le terme de HtYSdWNYM/(r)hitsônim pour désigner les livres secrets escortant de leurs ailes déployées les vingt-quatre du TaNaK est à double entente, double sens.
Creusons le sens négatif de SPRYM HHtYSdWNYM, son sens de livres devenus « extérieurs », hérétiques. La formule apparaît deux fois dans la bouche d'Aquiba dans le traité Sanhédrin : en 90a et 100b, voici :
« Mishnah. Tout Israël a part à ce monde-là ('ôlam haba'). Ce pourquoi il est écrit : Ce peuple est tout entier droit, ils doivent recevoir la terre (le 'érets) pour toujours, le rameau que j'ai planté, l'œuvre de mes mains, afin que je sois glorifié. Mais ceux qui sont mentionnés ci-après n'ont pas part : celui qui maintient que la Résurrection n'est pas un précepte biblique, que la Thora n'a pas été divinement révélée, et les minim. R. Aquiba ajouta : celui qui lit les livres extérieurs (HtYSdWNYM). Et celui qui souffle un charme sur une blessure en disant : " Si tu écoutes attentivement la voix de l'Eternel, ton Dieu, et si tu fais ce qui est droit à ses yeux, et si tu prêtes l'oreille à ses commandements, et si tu gardes tous ses statuts, je ne mettrai sur toi aucune des maladies que j'ai mises sur l'Egypte, car je suis l'Eternel qui te guérit. " (Ex 15, 26) Abba Saül dit : aussi celui qui divulgue la prononciation du divin Tétragramme comme il se prononce. »

Voici le second passage qui est en fait une guémara sur la mishnah précédente :
« R. Aquiba dit : aussi celui qui lit les livres extérieurs (hérétiques), etc. L'un des Tanna enseigna : (cela signifie), les livres des Minim. R. Joseph dit : il est aussi interdit de lire le livre de Ben Sirah. »
Revoici à nouveau Ben Sirah/BN SYR'. Ce SYR' a plusieurs sens dont court, prison (cf. 'SWR, le lien), épine, ou encore buisson épineux. Le citer en lien aux Minim (alors qu'ailleurs Ben Sirah est cité positivement, voire vénéré !), est une manière de suggérer, dans ce contexte, que ceux-ci seraient d'épineux gêneurs bons pour le lien et la prison !
Dans les deux cas nous trouvons BSPRYM HHtYSdWNYM/bassepharim ha(r)hitsônim au sens de « dans les livres des hérétiques, les livres extérieurs ». Ce sont les deux seules mentions de cette formule dans le Talmud.
En effet, HtYSdWN/(r)hitsôn qui signifie extérieur, fait calembour avec HtYSdWNY/(r)hitsôni, étranger, séparatiste (!), hérétique (d'après le dictionnaire Jastrow) : au pluriel c'est le même mot !
Les soixante-dix livres qui accompagnent les vingt-quatre, comme en témoignent tant les manuscrits de Qumrân, ceux de Nag Hammadi et les Septante, ne sont extérieurs qu'au sens premier du mot apocryphe (du grec *apokryphos*, « caché, secret »), non pas au sens d'hérétiques – qui est l'autre acception du mot (r)hitsôn, que nous venons de goûter – comme le clamera un Aquiba (ses inventeurs, ou plutôt ceux qui lui font dire *a posteriori* ce qui les arrange ?).

Aquiba, c'est par la racine une actualisation midrashique de Jacob (même racine 'QB qu'Aquiba) : Jacob fils de Joseph, renversement midrashique par rapport à la Thora où il en va, si je ne m'abuse, d'un Joseph fils de

Jacob-Israël. Ce serait aussi une façon d'affirmer avoir la mainmise sur les trésors de langues d'Israël en décidant de l'organisation de ceux-ci, des suppressions, des « canonisations », de quels livres souillent les mains ou non… On pourrait ainsi se demander en quoi Suzanne ou Judith (dont la Mishnah, le Talmud ou le midrash ne parlent même pas…), rouleaux présents dans la traduction des Septante, reconnus comme faisant partie des soixante-dix livres éclairant les vingt-quatre, souilleraient moins les mains, seraient moins saints que la Méguillâh d'Esther ou que Daniel. Nous verrons que la raison qui préside à l'élection des vingt-quatre livres, de leurs titres, est multiple, plurivoque, grandiose et au départ sans exclusion des 70 livres secrets censés fleurir dans le jardin des 24 et faire fleurir ces derniers en retour. Sur le sens d'Aquiba et de sa construction je signale les développements assez savoureux de B. Barc dans *Les arpenteurs du temps* permettant d'y voir plus clair quant à la manière dont s'est élaboré ce personnage.

L'autre sens de ces livres est d'être ceux qui sont révélés face à face par midrash sur Genèse 32,31, où Jacob nomme Peniel le lieu où il a vu dieu face à face, pânim 'el pânim/PNYM 'L PNYM (dont la gC est de 391 comme celle de YShW'H, le Salut !), ou encore Exode 32, 11 où YHWH parle à Moïse face à face (toujours pânim 'el pânim). Il y a bien évidemment d'autres expressions de ce type comme il y a aussi le PH 'L PH/pé 'el pé de Nombres 12,8 où Dieu dit parler à Moïse « bouche contre bouche », synonyme du face à face.

Cf. « je parle avec lui bouche à bouche, et (en me révélant) clairement [voûmareh, ce MR'H, apparence, visage, mais aussi couleur, modèle ou aspect est central dans la vision de la Merkavah… il s'agit de croire à tout le Sinaï de cette apparence qui est de l'ordre du *manifeste*], et non en énigmes (vlô' v(r)hidôth) ; et il voit la ressemblance de l'Éternel (voûthmounath YHWH). Et pourquoi n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur, contre Moïse ? » (Nombres 12, 8).

De la première de ces expressions provient la manne des apocalypses juives se présentant comme des révélations du dieu à un unique initié (dont le représentant essentiel, par la racine, n'est autre qu'Hénoch HtNWK, l'initié par excellence !), face à face ; la seconde inspirera la fameuse tradition orale ou plutôt « bouche contre bouche »,

Il est bon d'entendre cet embrassement métaphorique par jeu de correspondance avec la double signification du verbe YD', « connaître et aimer », nouvelle facette du « connaître bibliquement »… Ne pas y projeter la moindre grossièreté occidentale qui ne serait pas à sa place, évidemment…

d'un à un, loi orale qui est révélation du secret des écritures, de leur vie, tradition orale typique du mouvement rabbinique.

Ces livres escortant les vingt-quatre sont donc avant tout les livres du secret, les livres révélés face à face par l'Intelligence céleste se manifestant ici-bas, bouche contre bouche, livres qui sont tout autant inspirés par le souffle de l'esprit saint que les vingt-quatre autres qu'ils éclairent de l'intérieur, dont ils redoublent l'éclat jusqu'à rendre la Thora à son état natif de présence réelle.

Cet argument me permet en outre de poser une hypothèse simple concernant IV Esdras, à savoir qu'il ferait partie de ces soixante-dix livres, s'y incluant au même titre que ceux conservés par les Septante, et cela me permet aussi de mieux voir qu'il pourrait provenir (comme *La Sagesse de Ben Sirah* ?) d'une tendance pharisienne singulièrement ouverte, plus apocalyptique et qu'on ne rapproche pas nécessairement à tort des « soi-disant esséniens ».

Voyons maintenant un autre point délicat : ce texte est-il à sa place parmi les *Ecrits Intertestamentaires*, ne fait-il pas partie de la Nouvelle Alliance, comme ce qu'on pourrait appeler le cycle d'Esdras ? Le fait qu'il reconnaisse de plein droit les soixante-dix livres sans encore les rejeter pourrait l'indiquer. On sépare ordinairement notre IV Esdras de deux chapitres qui viennent avant (et que l'on nomme le V Esdras), ainsi que de deux qui viennent après (et que l'on nomme le VI Esdras), alors qu'en fait ces trois livres (IV, V, et VI Esdras) ne forment qu'un seul et même livre dans le latin de la Vulgate (il est vrai tardive et compilée par quelqu'un qui ignore le midrash) dont notre IV Esdras occupe les chapitres III à XIV. Rien n'exclut donc *a priori* que IV Esdras ne fasse partie du midrash chrétien. IV Esdras ne serait mis à l'écart du cycle d'Esdras – si cycle il y a –, dans la rubrique « Intertestamentaires », que parce qu'il reconnaît l'existence des vingt-quatre livres saints (mais lesquels ?).

> Mais que sait-on au juste du rapport des auteurs évangéliques aux vingt-quatre livres ? Et aux soixante-dix ? Evidemment, les dits spécialistes n'en soufflent mot ; il semble que l'esprit-saint, ce rare oiseau de feu, ait fort à faire et nombre d'œuvres hardies à produire, mais, hélas, ailleurs qu'en ces esprits trop souvent stériles et desséchés.

Or, je le répète, rien n'interdit *a priori* que la révélation qu'est IV Esdras ne fasse partie de la Nouvelle Alliance, qu'elle en soit une rivale contemporaine ou qu'elle la préfigure, comme c'est le cas d'autres textes, classés eux aussi de manière hâtive et brouillonne dans les Intertestamentaires alors qu'ils sont plus tardifs et participent pleinement de la Nouvelle Alliance. En voici quelques-uns, bijoux de sens pour la joie savante de nos yeux et de nos oreilles.

Des exemples de textes de la Nouvelle Alliance de Jésus ou presque, là où ne les attend pas :

Je commence de suite par le Testament de Joseph, chapitre 19, verset 11 :
« Vous donc, mes enfants, gardez les commandements du Seigneur, et honorez Lévi [dont descendent les prêtres] et Juda [dont descend David, et donc le Roi-Messie], car c'est de leur race [leur semence, racine ZR'/zâra'] que se lèvera pour vous l'Agneau du dieu [ShH H'LHYM/séh ha'elohim, Roi-Messie et grand prêtre] qui par grâce sauvera [racine HWShY', qui est la même que celle de Jésus-Iéshoû'a dieu sauveur] toutes les nations et Israël ».
En ce Testament de Joseph est présente la kabbale de l'Agneau du dieu, lui même pensé comme Roi-Messie et grand prêtre, ce que vous ne trouverez qu'en deux autres endroits dans le corpus de textes qui nous est parvenu :

> Les pharisiens ne développent pas une telle symbiose du grand prêtre et du roi-messie, ou en tout cas nous n'en avons plus trace. Les sources pharisiennes qui nous sont parvenues insistent sur la nécessaire séparation entre le roi et le grand prêtre : cf. le cas d'Alexandre Jannée qui cumulait les deux et auquel ils se sont opposés, celui-ci les martyrisant en retour pour ne pas l'avoir reconnu. Les textes qui parlent d'un Messie grand prêtre sont donc *a priori* non pharisiens.

dans Apocalypse et Evangile du divin Jean !
De plus ici, à cette mention du principe eschatologique de l'agneau ou du bélier du Seigneur vient s'adjoindre la racine de Jésus Iéshoû'a, lequel se trouve ainsi implicitement identifié par le midrash avec l'Agneau du dieu. Je trouve en outre dans ce Testament (!) l'expression si nazaréenne du « Salut pour toutes les nations et Israël », autrement dit en toutes lettres (YShW'H) **LKL-G**WY**M WY**ShR'**L**/ (yôshoûa'h) lekâl-goyim veyisraêl, expression où se lit par notarique initiale

LGWY/légôy, « pour, vers le goy, le Gentil, le païen » et par notarique finale **L+MWL**/moûl, « (pour) couper, (pour) circoncire » (les goyim) !

Il en va ici du Salut qui vient des judéens-hébreux comme l'affirme l'Evangile, cf. « car le salut vient des Juifs [yéhoûdim, des Judéens, pas des Juifs alexandrins, Samaritains, Galiléens, etc.]. Mais l'heure vient [B', la parousie], et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. » (Jean 4, 23). Les vrais adorateurs sont ceux à qui le Salut (l'excellente nouvelle) est donné : les goyim (d'Israël et des nations).

Cette expression est d'une singulière ouverture qui ne saurait être *a priori* que de la main d'écrivains nazaréens, ou alors elle serait issue d'un rabbinisme non encore devenu frileux. En effet, elle suppose une égalité concrète à la fin des temps entre goyim et yéhoûdim, ce que l'on retrouve tant dans le midrash paulinien (chrétien) que dans midrash juif traditionnel. Ce sont les pharisiens qui semblent avoir en premier lieu pensé des entrées particulières de guerim (étrangers) dans l'Alliance, comme pour Ruth, etc. Mais il faut vraisemblablement admettre que ces exemples singuliers aient été entendus comme des modèles universels de conversion. Quoiqu'il en soit et qu'elle qu'ait pu être son ouverture à certains moments, le midrash pharisien traditionnel ou rabbinique finit par sembler trop timide pour penser l'entrée complète, globale, des païens dans l'Alliance, je veux dire pour ne pas avoir le désir soudain de reculer, historiquement, Son heure venue, devant la mise en pratique de cette loi eschatologique commune au midrash juif et au midrash chrétien !

Sur ce point, voyez Maurice Mergui, *in Paul à Patras*, à l'entrée « Ni Juifs, ni Grecs » du glossaire consacré au corpus paulinien. Si la conversion des goyim à la fin des temps est une loi eschatologique commune au midrash ancien, en revanche l'accent mis sur le rapport entre Grecs et Juifs et l'entrée des Grecs en particulier semble plus spécifique au midrash chrétien, les propos de Paul *à ce sujet* ne semblant pas se retrouver ailleurs dans le corpus midrashique (par exemple la simple différence yéhoûdim/yéwoûnim avec les divers jeux de souffle et de gématries…). Si le midrash juif parle de la différence entre païens et juifs-hébreux en général, celle entre Grecs et Juifs est singulièrement chérie du midrash paulinien en lien à la continuation et au parachèvement du coup des Septante.

Voici un exemple plus flagrant : III Baruch. En 4, 15 et 16, il y est question du sang de Dieu, DM YHWH/dam iéhoûwâh : « Mais Elohim envoya son ange Sarasael, et celui-ci lui dit : Lève-toi, Noé, et plante le plant de la vigne, et le Seigneur lui dit : son amertume [racine mârar] se changera en douceur (mâthôq), sa malédiction deviendra bénédiction, ce qu'elle produit vient du sang de YHWH ; comme par elle l'homme a obtenu condamnation [l'Exil, l'expulsion du verger : le midrash identifie la vigne avec l'arbre de la connaissance, la double entente de l'ivresse répondant à celle des deux « penchants »], grâce à Jésus Christ l'Emmanuel ils recevront par lui l'ultime appel, et ils entreront dans le jardin-paradis. »

La teneur et la bonne tenue de cette parole prouvent qu'il ne s'agit pas d'une interpolation.

Le sang désigne dans le midrash celui des sacrifices, ainsi que le fait d'être mortel. Il est de plus très proche d'Adam/'DM, ce qui ferait ici du sang de Dieu une expression de l'unité vivante de l'homme-Adam et du dieu, expression que l'on retrouvera, comme l'Agneau du dieu, dans l'Apocalypse où abonde en effet le sang de l'agneau par la sacralité duquel il s'agit de se purifier de cette trop humaine impureté. Ce serait un euphémisme de dire que cette expression ne va guère dans le sens de l'hypothèse d'une rédaction strictement pharisienne de ce texte. Ce sang de Dieu est bien entendu

celui du sacrifice absolu, lui-même compris comme moment nécessaire de l'affirmation de la seconde Résurrection. Mais il n'y a pas que cela : il est aussi question dans ce texte de Jésus-Christ, exemple qui à lui seul suffit à renvoyer dans le néant de son abstraction l'étiquette « intertestamentaire ». Il y est question, comme dans l'Evangile, de « Jésus-Christ l'Emmanuel » et par le même midrash sur Isaïe. C'est à se demander si ces textes ont été lus avant d'être classés par ces spécialistes sous une telle rubrique rudimentaire qui leur sied si mal.

C'est par ce Jésus-Christ l'Emmanuel YShW' MShYHt (H)'MNW 'L (soit le Messie dieu sauveur-vainqueur, le « avec nous dieu »), qu'est reçu l'appel d'en haut et l'accès au paradis (GN ou GNH). Ces deux exemples montrent qu'il ne faut pas hésiter à questionner les textes parfois classés à tort hors de l'alliance nouvelle et éternelle dont ils font pourtant intégralement partie. Les questionner, les rétrovertir, les méditer et rendre le sens de cette rétroversion éclairée est d'une haute importance. Je signale ainsi que la tripartition Ancien Testament + Intertestamentaires + Nouveau Testament est une abstraction et qu'il faut rassembler concrètement les textes selon la tendance à laquelle ils appartiennent, sadducéens, samaritains, pharisiens avec des subdivisions internes qui seraient à déterminer, gnostiques naassènes, caïnites, séthiens, mandéens ou autres, nazaréens reconnaissant le nom de Jésus comme celui du Messie enfin, et ainsi établir ce qui reste des bibliothèques des diverses tendances considérées. On découvrirait alors toute l'étendue, toute la variété et toute la richesse tant du corpus pharisien que nazaréen (conservateur) d'une Nouvelle Alliance. Ce dernier corpus de milliers et de milliers de pages allant de certains textes du cycle d'Hénoch ou de certains rouleaux trouvés à Qumrân, jusqu'à nombres d'apocryphes enfouis par la canonisation des Ecritures et le passage d'Aquiba (de ceux qui lui font dire que…), de Marcion, ou plus tard des Pères grecs et latins. Cette alliance (BRYTh/bérith) étant nouvelle (HtDShH/(r)hâdâshah) au sens où ce mot, en hébreu, signifie aussi *une nouvelle interprétation de la Thora*, et même, soyons précis, son interprétation au-delà de toute interprétation, *la messianique*.

> Voyez le dictionnaire Jastrow pour cette entente de HtDSh/(r)hâdâsh comme nouveau au sens de nouvelle interprétation de la Thora (du (r)hiddoush), autrement dit nouvelle donation de la Thora, cette fois-ci accomplie. Ce nouveau comprend l'ancien, il n'en est pas abstraitement séparé comme on le voit dans le christianisme coupé de sa provenance ou le judaïsme orthodoxe, l'un et l'autre *séparés* du véritable sens de leurs textes sacrés les plus fondateurs, ceux de la Nouvelle Alliance de Jésus, ce qui ne les empêche nullement d'avoir développé leur propre tradition sublime ; mais il reste qu'ils n'ont pas pensé *consciemment* cette séparation, et par conséquent n'en sont pas revenus véridiquement.

Mais voyons maintenant un autre exemple d'intertestamentaire qui participe en fait de l'alliance nouvelle, de son glorieux corpus, ou en tout cas de la mouvance « essénienne » : c'est le *Livre des Jubilés*.

Le Jubilé/YWBL/yôbel vient de Lévitique 25,10. C'est l'année qui suit sept cycles (un cycle ou « année sabbatique » comportant sept années par calque sur la Création de la Genèse). L'année jubilaire est l'année du pardon (kippour), du renvoi des esclaves, de la suspension de l'action de semer, etc. C'est un fait midrashique essentiel dans le rythme de la durée-monde des Hébreux, le ha'ôlam/H'WLM (gR de 52, celle du Messie, la fin de ce monde et l'avènement du Messie ne sont pas indifférents l'un à l'autre !). L'année jubilaire rythme la succession et progression de 'ôlam en 'ôlam, de durée-monde en durée-monde. Sa puissante portée eschatologique est avérée. Le midrash m'apprend par ailleurs que « les Israélites comptent soixante-dix cycles de Jubilé de leur entrée sur la terre sainte à leur exil », ce soixante-dix est

bien entendu celui du sod SWD (gC), du secret. C’est ainsi que cette durée de soixante-dix durées-mondes est profondément ésotérique. C’est même la durée ésotérique de l’épopée haggadique d’Israël ; le secret de sa durée est dans l’endurance du secret (de ceux qui le gardent héroïquement).
Soit : 70×50 (50 ans étant la durée associée au Jubilé) = 3500 ans.
Or, ici nous n’avons pris en compte que la moitié de l’histoire midrashique d’Israël : depuis la Création jusqu’à l’Exil. Il faut pareillement prendre avec soi le retour depuis l’Exil et la refondation coïncidant avec la Révélation progressive de la lumière de la Thora qui rayonne en paroles fermes et accomplies, avec les hommes, pour la fin. La durée de 3500 ans, durée midrashique, non pas historique, bien que subvertissant sa représentation en tant que durée historique, se redouble aisément pour former les sept mille ans symboliques de l’histoire d’Israël, semaine de jours de mille ans chacun dont les Psaumes donnent une première clé. « Mille ans sont pour toi comme un Jour (YWM ’HtD/yôm 'é(r)had) » peut se lire en Ps 90,4, en suivant ici l’interprétation messianique qu’en fait 2 Pierre 3, 8, remplaçant KYWM ’ThMWL/keyôm ’ethmôl/« comme le jour d’hier [passé, lu comme accompli] » par « comme le jour un [celui de l’état accompli primordial] » : « Mais n'ignorez pas cette chose, bien-aimés, c'est qu'un jour (YWM ’HtD) est devant YHWH comme mille ans, et mille ans comme un jour. ».
Ce mille ans est présent dans l’Apocalypse. En effet, en son chapitre 20 et son jugement, ce mille ans 'LP (H)ShNYM/'eleph (ha)shanim (notarique initiale 'Sh/'êsh, le feu du jugement) est répété six fois (versets 2, 3, 4, 5, 6, et 7) avant que n’advienne le jugement, le septième Jour et sa recréation eschatologique bouleversante, convulsive, totale. Ainsi, le *Livre des Jubilés* a-t-il pour toile de fond l’ensemble de l’épopée midrashique d'Israël, laquelle est aussi présente chez Hénoch, II Baruch, etc., avant d’être finalement accomplie en et par le jugement de l’Apocalypse de Jean. Pour revenir à la citation du psaume, j’ajouterai que si mille ans sont comme un jour, ce jour est le jour Un (l’accès à l’Un comme Jour sans fin) du début de la Genèse, le YWM ’HtD/yôm 'é(r)had dont YShW‘/Jésus est le relèvement eschatologique (la gématrie de l’élévation de ce jour Un étant, je le rappelle, de 386, la gC de Jésus) : ainsi les mille ans du royaume de l’Apocalypse correspondent-ils au jour Un du tout début de la toute nouvelle création, à l’éternité d’un présent sans durée, d’avant la Création, en Eden. C’est dire l’intérêt eschatologique majeur que revêt un tel texte pour un juif-hébreu, nazaréen ou autre, à l’époque considérée. Lui non plus ne rentre pas dans l’abstraite catégorie « Intertestamentaires », ce pourquoi il est notamment révéré par les auteurs des textes nazaréens de Qumrân, ceux qui se nomment eux-mêmes nazaréens d’une Nouvelle Alliance au pays de Damas.

Qui est Esdras ?

Revenons maintenant à Esdras lui-même, que nous n'avons qu'apparemment perdu de vue, et par une question : pourquoi Esdras est-il ici le personnage midrashique par excellence permettant de dire ce qu’il en est de la réalisation du Livre, de sa mesure au roseau d’or selon l’esprit saint ?
Esdras est le grand réformateur midrashique,

> Spinoza dans son *Tractacus*, splendeur d'analyse critique de « l'Ancien Testament », soutenait la rédaction et compilation des douze premiers livres du TaNaK par Esdras, le tenant pour historique ; depuis, l'historicité d'Esdras a été remise en doute et c'est Siméon le Juste (celui mentionné en tête du *Traité des Pères* comme le dernier des membres de la grande Assemblée) que Bernard Barc désigne, dans *Les arpenteurs du*

temps, comme le grand compilateur historique des livres du TaNaK ; grand compilateur dont Esdras ne serait que le type midrashique. Pourquoi pas ? Mais pourquoi ne pas douter également de l'historicité de Siméon le Juste, qui pourrait fort bien être un condensé midrashique des Oniades (voir sur ce point la seconde partie de *La théurgie de l'Autre*) ? Quoi qu'il en soit, il n'est pas indifférent de noter ici qu'Esdras et Siméon le Juste sont respectivement le premier et le dernier des membres supposés de la grande Assemblée.

l'ultime, celui lié à Néhémie et aux Chroniques, nom qui est par conséquent associé à la clôture du « canon » juif hébreu, les pharisiens allant jusqu'à dire qu'avec lui s'achève la lignée des prophètes.

Cet argument eut aussi un autre intérêt, car ainsi pas de Jean-Baptiste en tant que prophète ni de retour accomplissant de Jésus-Josué comme prophète *osant se hisser plus haut* que Moïse lui-même, pas d'inventeurs d'un Jésus critique acerbe et justifié quant à toute éventuelle fermeture de la prophétie, fermeture qui n'est évidemment pas bornée ou unilatérale non plus. Cette question de la clôture de l'esprit de prophétie est aussi essentielle que celle du « canon » du TaNaK, et c'est au fond la même question, celle d'une clôture au sens où on clôt un jardin que l'on cultive, comme il est dit de la fiancée dans le Cantique qu'elle est un jardin clos. Cette clôture n'empêche nullement des continuations inouïes de l'esprit de prophétie par des moyens de parachèvement eschatologique renouvelés, ceux même qui président à l'écriture des soixante-dix livres au sens large. Certains voulurent interpréter la haie qui doit être faite autour du jardin des livres saints en un sens les arrangeant, pour que de prétendus « hérétiques » ne puissent pas y pénétrer, eux qui se sont faits impénétrables pour parfaire le jardin en le cultivant plus qu'aucun. Mais signalons toutefois que cette interprétation de la haie, que nous avons vue plus haut, comme sorte de défense contre les lectures hérétiques est *secondaire* (comme pour les livres extérieurs devenus hérétiques). En effet, le sens premier de cette haie est associé au jardin que constituent les vingt-quatre livres du TaNaK et à la fondation du rabbinisme avant qu'il « n'explose » en schismes et dissensions aux second et troisième siècles. Ainsi, voici le contexte premier de cette haie de la Thora au début du traité des Pères : « 1:1 : Moïse reçut la Torah au Sinaï, et la transmit [racine de la Massore] à Josué, et Josué la transmit aux Anciens, et les Anciens aux Prophètes, et les Prophètes la transmirent aux hommes de la grande Assemblée. Eux dirent trois choses : Soyez modérés dans le jugement, formez beaucoup d'élèves et faites une haie à la Torah. » Ces trois dernières paroles associées à la haie sont : ועשו סייג לתורה הוו מתונים בדין והעמידו תלמידימ הרבה. En les regardant bien, on constate que les propos ainsi mis dans la bouche des hommes de la grande Assemblée ne forment rien de moins que les trois piliers fondateurs des premiers rabbis, ceux de Yavnéh et d'après (ou d'avant). En effet, les trois termes sont : i) des dons ou clémences relatifs au jugement ; ii) des thalmidim/étudiants nombreux (ce rabbah pour nombreux étant un équivalent pour rabbi, de même racine voire de même sens : les nombreux!) ; iii) la haie ou défense pour la Thora. Je récapitule ces trois temps en les éclaircissant : le premier fonde la polémique (ma(r)halôquêth) nécessaire au mouvement de la pensée rabbinique ; le second justifie les étudiants et les écoles rabbiniques ; le troisième, enfin, pose le texte sacré leur servant de base vivante pour l'interprétation, de jardin clos où librement deviser.

Cet Esdras continue et redouble Moïse par le fait que lui aussi est mis en situation en train de lire la Thora devant le peuple, lui apprenant à la lire, la lui révélant au plein

sens du terme. Notons qu'il redouble également Josias à la fin du Livre des Rois lisant la Thora au peuple lui aussi, et ce en lien à une Pâque sans précédent dont la saveur pour le midrash évangélique est tout à fait relevée ! J'indique en outre que la lecture en public dans le midrash correspond à une reconnaissance de la sainteté radicale de l'ouvrage ainsi lu (cf. plus haut l'exemplarité de la lecture publique de la traduction des Septante). Enfin, ultime exemple d'intertestamentaire qui n'en est pas un, puisé à nouveau à cette fontaine que sont les « testaments » des Douze Patriarches, chez Dan cette fois-ci.
J'y lis, chapitre cinq, verset douze :
« Les saints se reposeront en Eden (B'DN/be'êden), et dans la Nouvelle Jérusalem (WBYRWShLYM HtDShH/vebiroûshalaïm (r)hâdâshah, hypothèse), les justes se réjouiront (YShMHtW SdDYQYM/yisseme(r)hoû tsaddiqim), elle qui est l'éternelle gloire de Dieu [kevôd yehoûwah le'ôlam, expression de Psaumes 104,31, avec la prononciation nazaréenne du Tétragramme].
Jérusalem ne supportera plus la désolation et Israël ne sera plus emmené en captivité.
Car le Seigneur (YHWH) sera au milieu d'elle, vivant [HtY/(r)hay, vivant au sens de Ressuscité pour les nazaréens] avec les hommes. » Versets somptueux dont la texture forme comme un fruit suave gorgé de sens, dont on conviendra aisément qu'ils sont l'un des piliers midrashiques de la fin de l'Apocalypse de Jean, une première esquisse de la venue au jour de la nouvelle Jérusalem dont l'expression semble se forger ici, dans les *Testaments des Douze patriarches* (qui doivent être assez anciens puisque l'on trouve des fragments de certains d'entre eux à Qumrân), sujet idéal pour rejouer l'Alliance du Dieu avec son Assemblée puisque la nouvelle Jérusalem, ainsi que nombre de termes clés de l'Apocalypse, est un nouveau brêshith, en est un équivalent chiffré.

Ainsi, YRWShLYM HtDShH (la nouvelle Jérusalem) a pour gC=10+200+6+300+30+10+40+8+4+300+5= 913= BR'ShYTh (gC)…

La mention de la nouvelle Jérusalem en lien à la gloire (autrement dit l'élévation en gloire !) du Tétragramme me suffit ici pour conclure de la même manière que pour les extraits précédents. Ce florilège fleuri, j'en ai puisé la manne dans quelques midrashim faisant déjà partie de la Nouvelle Alliance, juste afin d'indiquer le vaste continent dont le Nouveau Testament n'est, quantitativement, qu'une partie relative, bien que qualitativement parlant, il offre les clés essentielles s'il est correctement rétroverti, afin de saisir tout le reste à sa lumière.
Je reprends mon sujet, à savoir Esdras. Celui-ci n'est pas sans raison qualifié de prêtre et de scribe, et voilà qui légitime sa lecture « publique » de la Thora. Ainsi, en Néhémie 12,26, est-il dit : 'ZR' HKHN HSWPR/'ezra' hakohen hassôphêr, « Esdras prêtre et scribe ». Dans l'expression « Esdras prêtre », se lit 'HRN/Aaron, le premier grand prêtre ; c'est une manière de lire Esdras comme grand prêtre légitime, en nouvel Aaron ! Il est aussi lu comme Eléazar fils d'Aaron dans la mesure où il a la même racine : 'ZR/'âzar (sauver). Dans cette expression de « prêtre et scribe » se déguste aussi par notarique finale NR/nêr, la lampe-lumière. Esdras est ainsi lu également comme lampe messianique, lumière de la fin sans fin ! Son nom 'ZR'/'ezra' signifie le secours, le Salut, l'appui, de la racine 'ZR/'âzar, anagramme exacte de ZR'/zâra', la semence qui désigne aussi l'enfant mâle (le Messie).

Voir par exemple le fait d'être ou non de la semence de David, de la lignée des rois-messies potentiellement légitimes. Ainsi s'affirme toute la force de cette notion de « semence » dans le midrash ; le sens de celle-ci vient abonder dans les paraboles du Roi-Messie légitime entre tous, celui des Evangiles (il s'agit d'être de la semence du tôv, ici n'entre pas qui est porteur de zizanie, des mauvaises graines du ra' !).

Ce nom contient aussi selon ses deux graphies RZ/râz (ou R’Z), le secret des écritures, voyez le tardif *Sepher razim*, livre des secrets.
Curieux comme ce nom d’Esdras condense en lui la lampe-lumière messianique, la légitimité de la prêtrise, le Salut, celui de Jésus-Iéshoû‘a Messie lui-même, bien qu’il soit scribe contrairement à Jésus qui, pour les besoins de la narration, n'écrit qu'une seule fois – le rituel de la femme sôtâh – pour la bonne raison qu'il incarne la vérité de la loi orale des rabbins pharisiens, la loi orale (shébé‘al pé ou pé ‘al pé) à son *comble* !

> En effet, quel Rabbin, du Talmud ou pas, incarnerait mieux « la substance bavarde » de dâvâr que ce Jésus : entre paraboles, halakoth et paroles apocalyptiques (enseignements secrets face à face comme dans les *logion* de Thomas), quel déluge ! Toute cette oralité inscrite dans l'écrit (haggadique) pour le dépasser et ainsi dépasser la dualité Thora orale/Thora écrite (dualité qui est aussi traditionnellement pensée comme l'union du fiancé et de la fiancée, cf. Ketem Paz 24a cité dans *L'Impureté de Dieu*) dans la Thora du Messie advenu(e) se condense dans la célèbre parole de Jean : « Et il y a aussi plusieurs autres choses [comme on dit dâvâr ’a(r)her, autre parole-chose] que Jésus a faites [’ShR YShW‘ ‘ShH, calembours !], celles-ci (’LH/’êleh), si elles étaient écrites [racine KThB/khâthav, celle des saints écrits] une à une [insistance sur l'unicité de chaque parole, ’HtD/’e(r)had étant ici répété], je pense [racine de Binah, l'Intelligence divine, sœur de (r)Hôchmâh, ici le verbe conjugué serait donc BYNThY/binôthi] que même le monde [le ‘ôlam hazé, cette durée-ci] ne pas [un ne pas L’ ou ’YN] contiendrait [verbe KWL ou KYL ou encore KLH, lié au tout/HKL de la Création et à l'accomplissement dans celui-ci] les livres (sephârim) qui seraient écrits (hakéthoûvim). » (Jean 21, 25). Les livres écrits sont SPRYM HKThWBYM de gR 144 et somme gR+gC=1(0)17. Voilà bien un écho des gématries qui ouvrent le bal tournoyant évangélique des versets johanniques ; le 144 est la gC du sein du père/HtQ YHWH, ou la gC secrète de la formule « grâce pour grâce » où il faut entendre HtSD/grâce deux fois, celui-ci ayant pour gC 72, le 117 est également le 27 de la gR du même HtSD/(r)hessed, cette multiplication de la grâce associée à la vérité étant un corollaire évident de l'avènement messianique. De même, s'il dit que le ciel et la terre passeront, mais que Sa parole ne passera pas, ce n'est pas hors de sens : il est le Verbe impavide et triomphant devenu tout entier lui-même, plein chant et plein sens ; il fonde alors le monde nouveau – le sien – sur la dissolution de l’ancien, c’est-à-dire d’une illusion temporelle et transitoire. La profondeur apocalyptique du secret hébraïque dévoilant le monde (nouveau) ne rejoint-elle pas, par son insistance sur l’ivresse et son accentuation *tragique*, la richesse des mystères bachiques, de la vision dionysiaque du monde chez les Grecs telle que Nietzsche en saisit la nature ? Question pour ceux qui ont des oreilles.

Esdras, dans le livre de Néhémie, lit la Thora au peuple, en 8,13 :
« Les chefs de famille de tout le peuple, les prêtres, les lévites, se rassemblèrent autour d’Ezra le scribe, ce, afin de recevoir l’intelligence [WLHShKYL/voûlehashkil, de la racine ShKL/shâkal] des paroles-choses de la Thora (DBRY HThWRH, divrê haThora). » Ces paroles de la Thora désignent les dix paroles de la Création de la Genèse, celles de la Révélation au Sinaï, sachant que dévarim (paroles) est aussi le nom du rouleau du Deutéronome. Ce nom de DBRYM/dévarim désigne en clair le contenu de la Thora dont il s’agit ici d’avoir intelligence selon la Sagesse, comme l’indique la racine ShKL/shâkal, briller, considérer, regarder attentivement, comprendre, et, en tant que nom commun, prudence, intelligence, sagesse. *Savoir lire la Thora*, tel est bien, au sens midrashique

le plus fort, ce que révèle Esdras/Ezra : ce savoir qui dévoile délicatement la profondeur et l'excellence du contenu des écritures, dont la beauté fleurissante est toujours susceptible d'être retrouvée et appréciée.

IV Esdras et la Nouvelle Alliance :

Après avoir rappelé rapidement qui est le midrashique Esdras, je prouve que ce IV Esdras (ainsi que tout le cycle homonyme !), est si proche de la Nouvelle Alliance que sa fin se présente à nos yeux comme le jalon essentiel – après les grandes visions de Daniel 7 et 12 – du jugement final à travers les lettres, selon la compréhension ou non de l'esprit qui les vivifie, jugement que déploie le final musical et libérateur de l'Apocalypse de Jean, où il est question de livres et de savoir lire (au sens hébraïque).

Comment prouver que IV Esdras, contrairement à ce que laisserait croire l'unanimité des spécialistes, est d'une très grande proximité avec la Nouvelle Alliance nazaréenne vénérant le nom de Jésus ?
Ce texte, en effet, ne développe-t-il pas les mêmes notions que les Evangiles et l'Apocalypse concernant le Messie comme fils de dieu et le renouvellement de Jérusalem ?
En effet, voici IV Esdras 7, 26 à 31 :
« L'épouse, la ville apparaîtra et on verra la terre aujourd'hui cachée.
Quiconque aura été délivré des maux que j'ai annoncés verra mes merveilles. Mon fils le Messie

> Ici c'est bien Dieu YHWH qui parle à Esdras, celui-ci est différent du fils en question, qui est bien le « Messie fils de dieu ». Ce sésame messianique, cette clé du texte, n'est pas *a priori* pharisienne puisque, pour les pharisiens, les deux Messies ne sont qu'humains, le premier, fils de Joseph, mourant dans le combat de la fin pour que le second, fils de David, soit victorieux (du moins est-ce la version majoritairement retenue par la tradition rabbinique). Le fait que le Messie soit fils de dieu ne semble pas, loin s'en faut, être un trait majeur pour eux. Les pharisiens (en tout cas certains, leurs « descendants » à partir des Tannaïm et Amoraïm) iront jusqu'à honnir cette notion de BN YHWH fils de dieu (et n'est-ce pas parce qu'elle fut centrale dans les guerres des deux premiers siècles, guerres midrashiques, mais aussi historiques ?). Ce texte n'est pas non plus sadducéen puisqu'il y est question de l'Eden à la fin des temps, de jugement et de Résurrection, notions méconnues des sadducéens en général. Il est probablement issu de pharisiens plus conservateurs que d'autres et surtout vénérant les soixante-dix livres, dont certains seront décriés comme « livres des minim » dans la bouche d'un Aquiba (untel en son nom lui faisant dire que) !

sera révélé en même temps que ceux qui sont avec Lui et ceux qui auront survécu se réjouiront durant quatre cents ans [temps de l'esclavage en Egypte, mais *à l'envers*].
Puis, après cela, mon fils le Messie, mourra avec tous les hommes. Le monde (ha'ôlam) reviendra à son ancien silence, pendant sept jours, comme au premier commencement (rishôn rêshith), afin que personne (rien 'YN) ne subsiste. Ensuite, au bout de sept jours, le monde qui n'est pas encore éveillé s'éveillera et celui qui est corrompu sera détruit. »

> Je repère ici la présence du thème « gnostique » du silence précédant la Création qu'il m'amuse d'éclairer au passage. Ce silence, c'est DWMH/doûmâh. C'est un féminin en hébreu. Il a pour gR et gC 28 et 55, ce qui en fait un équivalent exact de la fiancée KLH, l'Assemblée d'Israël, celle-ci ayant les mêmes gR et gC ! Ainsi par la présence de ce

silence dès le principe, c'est la fiancée qui est affirmée comme liée de toujours à l'Œuvre ouverte de la Création infinie. Elle est d'ailleurs présente dans ce passage de IV Esdras en même temps que le silence et de même qu'il est dit que la première se renouvelle, il est dit que, dans le même mouvement, le monde retourne à ce silence-là dont elle est l'équivalent codé. Il faudrait arpenter, fort de ce premier rapprochement, les innombrables thèses gnostiques sur le silence, ainsi que leur rivalité apparente avec le « en rêshith le dâvâr » de Jean ou avec d'autre rivaux de dâvâr, le ma'amar ou la 'amirah (ces deux noms ayant pour racine le verbe présent dans le récit initial dans les dix « et dieu dit », 'âmar). De plus, le retour au premier silence de la Création et l'anéantissement sont issus du double sens de la racine du silence DMM/dâmam, à la fois garder le silence, être immobile, penser et *a contrario* être anéanti, être détruit, cette deuxième acception produisant les mots DMY ou DMH au sens d'anéantissement et de destruction, sens ici explicitement présents.

Maintenant, je reformule tout cela plus clairement et synthétiquement.

Ici, intervient tout d'abord la fiancée KLH/kalâh, la ville, 'YR/'ir.

Si elle est dite « apparaître », se manifester, se révéler, c'est qu'elle est nouvelle, qu'elle vient d'être formée et parée pour les noces, c'est qu'il ne s'agit pas ici d'une ville terrestre déjà existante. Non, il en va de la Jérusalem céleste, qui a été préparée – auprès de ? – pour Dieu, LYHWH, comme le notera autrement Apocalypse 20, autrement dit comme une fiancée pour son fiancé en vue des noces ! Ensuite, et en lien avec cette préparation et ce surgissement de la fiancée (ici la montagne de Sion qui n'a pas été faite de main humaine...), il est question du fiancé, du Messie « fils de dieu », soit probablement du Messie nazaréen, bien que cette notion de « fils de dieu » ait été connue des pharisiens, mais surtout déjà des rédacteurs primitifs du TaNaK ou en tout cas de ses compilateurs, « les hommes de la grande Assemblée » (cf. enquête plus loin).

A partir de ce moment-là, le temps du monde, de la durée, se dévide jusqu'au jour attendu, le Jour où la mort frappe l'ensemble des humains ('anâshim, ici ceux des nations opposées au Messie), où tous, le Messie fils de dieu compris,

Cela s'appelle dans l'Evangile la suspension-crucifixion à l'arbre de vie – à la croix, au bois qui est dit « saigner » dans ce même texte de IV Esdras...

meurent.

Enfin, dernier temps : le monde nouveau apparaît en sept jours selon le mouvement d'une recréation et l'ancien monde voué à la corruption disparaît.

Cela forme un nouveau point commun avec la fin de l'Apocalypse de Jean. Ici, le monde est le H'WLM, le 'ôlam hazé. La corruption quant à elle est celle de la lignée royale iduméenne des rois Hérode, et celle aussi des prêtres divisés entre sadducéens et pharisiens, devenus incapables de garder-conserver les Ecritures comme les nazaréens y parviennent.

Enfin, cet ultime temps se conclut par un jugement (MShPT mishpat, gouvernement) :

« la terre rend-vomit,

QW', qoû', calembour de QWM, qoûm, se lever-ressusciter, c'est le mot en usage dans le TaNaK au moment où le poisson vomit son Jonas, le troisième jour.

ceux qui dorment dans son sein »

Cet éveil de ceux qui dorment est un calque midrashique de Daniel 12,3. Il y avait probablement ici un calembour entre « les dormants »/ShQDYM (shequêdim) et « dans son sein »/BShDY (bishêdey).

C’est de cette prophétie d’éveil que viennent les sublimes veilleurs du cycle d’Hénoch. Il s’agit d’un midrash direct sur ce passage de Daniel où se forge avec clarté la notion de Résurrection, que les pharisiens pensent et élaborent par séparation sanctifiante vis-à-vis des sadducéens. Sauf qu’ici, il s’agit de la seconde Résurrection, celle de la racine HtYH/(r)hayâh, que les pharisiens conçoivent comme une unique Résurrection, ce qui fait que tout comme les nazaréens, ils se lisent eux-mêmes dans le récit-chiffrage de la Genèse comme HtY/vivant au sens de ressuscité là où Eve est nommée ville-mère de tout vivant-ressuscité ’M KL HtY/’êm kâl (r)hây. Ce pourquoi pharisiens comme nazaréens identifient le lieu de la Résurrection finale avec le gan Eden, le jardin d’Eden où ils sont HtY(YM), vivant(s), ressuscité(s), où ils sont la vie même au sens de la Résurrection, autrement dit de la vie de l’esprit par conséquent victorieuse. Mais, ces deux tendances opposées ne s’entendent pas sur le sens de ce retour au gan Eden, ni non plus sur la notion messianique. De même, ils ne parviennent pas à s’entendre sur comment lire de la façon la plus juste, noble, conservatrice l’ensemble du TaNaK, ou plutôt pas tout à fait, à un hiatus, une déhiscence, un *iota* près dirais-je, cette différence déterminante étant elle-même déterminée par ce qui différencie ces deux courants midrashiques.
Voyons la suite :
« Alors le Très-Haut [H‘LYWN/ha‘élyôn, attribut de Jésus dans le chant de Marie au début de l’Evangile de Marc par exemple, le dieu de Melchitsédec…] paraîtra [racine R’H/râ’ah] sur le trône du jugement (‘L-KS’ DYN/‘al-kissê’ din)

> Ce kissê’ din se trouve dès Proverbes 20,8 : « Le roi (melek) siège (yôshêv) sur le trône du jugement ; il dissipe tout mal [kâl-râ‘, la totalité de ce qui est du yetser harâ‘, inadéquat à (r)hôchmâh, c'est ce que fera l'Apocalypse en recréant la Création initiale selon le tov, l'adéquation à la Sagesse, dans un sens autrement plus « conservateur »] par son regard [ses yeux, cf. dans l'Apocalypse Ses sept yeux de feu, signes de la plénitude de son regard de braise ardente qui vient balayer toute la terre, en un clin d’œil]. »

Cette notion de jugement et le passage à une intensité accrue de tout ce qui précède ne vous évoquent-ils pas l’incontournable Apocalypse de Jean ; et plus généralement la veine des apocalypses juives à laquelle IV Esdras appartient d’emblée, veine pharisienne en principe avant d’être développée et portée à son comble eschatologique par les nazaréens ?
Ces apocalypses sont des visions dont l’écriture a pour but visible autant qu’essentiel d’accomplir l’eschatologie, elles proviennent en droite ligne de la Révélation à Moïse au Sinaï. Quant à celles ouvertement connues sous ce nom, signalons Esther et Daniel, les deux plus anciens rouleaux d'essence apocalyptique. La vision eschatologique de la fin des temps et de la venue du trône divin – dont le midrash nous dit que, tout comme la Thora, il est d’avant la Création du monde, fondant celle-ci et ne revenant qu’à la fin pour affermir la royauté messianique avec l’accomplissement de la Thora –, provient aussi de celle du char divin d’Ezéchiel. Ainsi, le rouleau d’Ezéchiel se conclut-il par la vision d’un temple nouveau dans une Jérusalem refleurie, sans recréation midrashique totale, mais en ayant permis l’inspiration par la suite. Le verbe voir, R’H/râ’âh, a exactement les mêmes gématries gR et gC, 26/206, et le même esprit, que dâvâr/DBR, le Verbe, la parole, la chose, le discours, l’événement : c’est dire que la vision eschatologique qu’est l’apocalypse, qu’elle soit de Daniel, d’Esdras, d’Esther, de Moïse, de Baruch ou de Paul, ou encore de Jean, est, non pas une fresque extérieure ou un récit d’imagination, mais une pensée interne au Verbe pour le porter à son comble, et ainsi amener la fin sans fin, en lui et par lui. Cette littérature, tout à la fois poétique, midrashique, eschatologique

et mystique, ne revêt une apparence d'extériorité que pour mieux accomplir la parole concrète des Hébreux de l'antiquité, depuis son intérieur même, dissolvant le phénomène et comprenant toute extériorité renouvelée comme sienne, recréée en son cœur, lequel donne dès lors son battement intrinsèque le plus vivant à toute réalité devenue. C'est pourquoi elle fut ultérieurement reléguée à l'arrière-plan et considérée comme trop dangereuse pour les pharisiens revenant, passées les tempêtes des deux premiers siècles, à des positions moins aventureuses, en juste accord avec leur propre survie aussi. Ce cœur de la littérature sacrée eschatologique fut à tort jugé « illisible » pour ceux qui ne comprenaient plus aussi profondément l'hébreu. Il finit même par être considéré comme délirant et superstitieux, alors que cette littérature se tient parfaitement si on en perçoit l'émouvante structuration logique, et que tout son développement est lié à la conception de la Résurrection.

Par exemple, la conception de la Résurrection est un moyen de s'élever contre l'abstraction d'un dieu qui ne serait qu'au ciel, qu'extérieur à l'homme, tout en saisissant concrètement le divin. En effet, cette conception de la Résurrection, de l'élévation de l'humain vers le divin, comme de la descente du divin vers l'humain, illumine et sanctifie l'échelle de Jacob. Elle pense en outre la vie des chœurs angéliques, ou aussi bien fait-elle effort pour ne pas retomber dans les cycles de réincarnations et autres superstitions orientales (ce qui hélas frappera plus tard le judaïsme, cf. la croyance aux gilgounim). Il ne faut pas prendre à la légère cette immense percée opérée sur des siècles vers la pensée du dieu enfin concret en tant qu'unité vivante des cieux et de la terre qu'il a recréés parce qu'il est le Vivant-Ressuscité, le dieu avec eux, avec son peuple saint entre tous, parce qu'Il Se manifeste dans l'accomplissement de Sa parole. C'est par crainte de la possibilité de telles conclusions, de tels développements et de leurs conséquences que sera mis dans la bouche du midrashique Rabbi Aquiba – j'y reviens et insiste – l'interdit de développer vraiment l'angélologie et sa puissante mystique corollaire. Ce qui n'empêche pas Aquiba, sous la plume d'autres auteurs, d'être un héros essentiel de la Littérature des Palais ou de joutes verbales talmudiques très ouvertes. Si Aquiba est contradictoire, ce n'est pas parce qu'il le fut en tant que personnage historique, mais parce que le midrash, selon les versions, en fait un personnage contradictoire, à la fois représentant du comble de la mystique (le quatrième à entrer dans le Pardès, le seul des quatre à entrer et sortir en paix), et porteur des paroles qui semblent la confiner dans l'oubli, l'interdire à l'usage des hommes.

Dans ce IV Esdras, le jugement est un développement de la célèbre parole-chose de la Thora :

« J'appelle aujourd'hui à témoin contre vous les cieux et la terre [nous allons voir bientôt en quoi leur unité est l'essence même de toute halakah] :

j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction (haberâkâh) et la malédiction (vehaqlâlâh). Choisis la vie afin que tu vives toi et ta semence. » (Deut. 30,19).

Cette sentence célèbre repose notamment sur l'égalité kabbalistique entre HMWTh/hamaveth, la mort et HHtYYM/ha(r)hayim, la vie, puisque ces deux mots ont même gR de 46. Preuves : HMWTh = 5+13+6+22 = 46 = 5+8+10+10+13 = HHtYYM, la vie, celle-ci étant entendue par les nazaréens comme la seconde Résurrection tandis que la mort est entendue comme la seconde mort, cf. le jugement de l'Apocalypse de Jean, chapitres 20 et 21. Quant aux gématries de la bénédiction HBRKH/haberâkâh et de la malédiction HQLLH/haqlâlâh, elles donnent les duos 43/232 et 53/170 en gR/gC, entraînant dans le choix les notions de chair (BShR=43 en gR), de verbe de dieu (DBR YHWH a pour gC 232), de jardin (GN/gan a pour gR 17 et gC 53), etc.

Ainsi, le choix est-il posé sans qu'il soit pour vous-mêmes encore déterminé.
Vous avez d'un côté la fournaise infernale de la Géhenne (GHNYM/guehinôm qui contient GHN, une permutation, avec inversion de deux lettres, de GNH/ganâh ou ginâh, le verger des élus) ; et de l'autre, le paradis des délices de la connaissance du verbe hébraïque, le gan Eden (GN(Th) ‘DN). Bien que ce choix soit déjà fait pour les juifs-hébreux selon qu'ils sont dignes ou impies, d'après IV Esdras, il ne sera décidé qu'au Jour de la Résurrection pour les goyim, les nations païennes. Cette notion de jugement final est développée, avec jardin des justes à la clé, par les pharisiens, avant d'être accomplie par les nazaréens de Jésus.
Autre exemple ?
En IV Esdras 13, 1 et sa suite, il est question d'un être qui est comme un homme (’DM ou 'YSh) et qui monte de la mer. Il est dit de lui ensuite qu'il est le Messie qui vient (inaccompli hébraïque YBW’/yâvô'). C'est un prolongement de la parousie du fils de l'homme chez Daniel et une annonce de celle de l'Apocalypse.

La reconstitution des écritures par l'esprit saint :
Mais, après ces mises en bouche et préambules divers, j'en viens au fait.
Le passage qui nous requiert ici et qui éclairera tout le prétendu « canon » juif tout en nous permettant de commencer d'effleurer le sens du jugement final par la lecture des livres – jugement repris de Daniel et que l'Apocalypse de Jean portera à son comble –, est la septième vision de IV Esdras intitulée « La reconstitution des Ecritures ». Ce texte encombre si peu les cervelles évidées des spécialistes qui ne savent pas quoi en faire qu'on ne le trouve que très rarement mentionné pour éclairer la mesure des livres saints hébraïques, lors même que c'est par excellence le texte éclairant et décisif sur ce sujet. En tout cas, pour ceux qui trouveraient ma phrase précédente un peu sévère, je dirai que je le trouve trop peu cité, et pour cause, il est trop peu compris, en supposant toutefois qu'il le soit parfois ne serait-ce qu'un peu.
Ce chapitre de IV Esdras offre tout d'abord un parallèle savant avec Moïse et le fait qu'Esdras soit le compagnon du Messie fils de dieu, son témoin (!), celui qui maîtrise la science divine et en est le scribe d'élection. C'est ainsi que cette partie est d'entrée de jeu placée sous le signe de Moïse et du buisson ardent :
« Au troisième jour [signe par excellence de la Résurrection], j'étais assis sous un chêne [lieu privilégié pour la Révélation, cf. celui d'Abraham à Hébron, bien avant l'historique Saint Louis de triste mémoire dans le judaïsme d'ailleurs…] et voici, une voix sortit devant moi d'un buisson et dit : " Esdras ! Esdras ! (‘ZR’ ‘ZR’) ". Je répondis : " Me voici, Seigneur ! [hinêni + iéhoûwah, HNNY + YHWH, ce double appel et le hinêni en écho sont un midrash sur Exode 3 et le miracle de la révélation du Nom à Moïse “ Et l'Éternel vit qu'il se détournait pour voir ; et Dieu l'appela du milieu du buisson, et dit : Moïse ! Moïse ! Et il dit : Me voici (hinêni). ” (Exode 3, 4)] ", et je me levai. Il me dit alors :
" Je me suis révélé [racine GLH] dans le buisson (BSNH vessanah)

HSNH/hassanah, le buisson est un calembour immédiat de SYNY/le Sinaï. Dans la Thora, il n'apparaît que lors de l'épisode célèbre où se met à parler le nom divin ’éyeh ’asher ’éyeh/« j'étais-je serai-je suis qui-que j'étais-je serai-je suis » à l'inaccompli, parole de feu « intraduisible » – ou plutôt absolument traductible pour qui en pense le sens à partir de l'hébreu, la pensée passant à travers toutes les langues car elle est le feu de la parole que rien n'arrête –, qui est le nom que se donne cet existant unique et singulier, toujours en train d'avoir lieu ou toujours susceptible d'avoir lieu et de faire retour, d'être vivant pour celui qui voit ce qui est dit ici, révélé, à savoir l'incandescente et toujours décente vérité du Nom.

Je n'emploie pas ici le mot de vérité (en hébreu, c'est ’émeth) au hasard, un kabbaliste l'aura entendu. Ajoutons que ’eyeh est l'inaccompli du verbe HYH/hâyah, être, exister, vivre, voire ressusciter (au sens de la première résurrection) et que le Tétragramme YHWH est la condensation des trois même temps de ce verbe, « celui qui était, est et sera »/HYH + HWH + YHYH : ’éyeh ’asher ’éyeh dit l'inaccompli prophétique du Tétragramme. A chaque fois que le dieu entre en présence, cet inaccompli prophétique s'accomplit. Il faudrait noter enfin que cette révélation d' «’éyeh ’asher ’éyeh » est intrinsèquement liée dans les vingt-deux (!) versets de cette péricope d'Exode 3 à la promesse d'accès au pays de Canaan, à la sortie d'Egypte, promesse qu'accomplira le début du livre de Josué, et qui est le prototype de la promesse eschatologique ; il n’y aurait plus dès lors qu’à relever que l'accomplissement de la promesse et le retour en présence du dieu dans son être même sont *inséparables*.

Le buisson/HSNH a même gR 39 que haniglah/HNGLH, la Révélation, ou que le fils de l’homme/BN H’DM, ou que le Nom/HShM, qui s’y révèle, ou encore que Moïse/MShH, celui à qui, et par qui, il se révèle.

pour parler à Moïse, quand mon peuple était esclave en Egypte. Je l’envoyai pour faire sortir mon peuple d’Egypte ; puis, je le conduisis sur le mont Sinaï et je le retins longtemps auprès de moi. Je lui racontai beaucoup de merveilles, je lui découvris les secrets des temps, je lui montrai la fin des temps,

Aspect qui étonne : ici, de même par exemple que les auteurs rabbiniques vont jusqu’à dire que tout midrash a été révélé à Moïse au Sinaï, toutes les merveilles de la vision eschatologique et de la fin des temps lui auraient été révélées en cette circonstance. Or, si j’ouvre la Thora et que je lis le texte de la Révélation au Sinaï, j’y trouverai certes les dix dévarim alias paroles-choses ou commandements, mais je n’y trouverai *a priori* rien sur la fin des temps, le terme et sa vision eschatologique. S’il est dit, par la tradition, que la fin (en fait toute révélation) est divulguée à Moïse au Sinaï, c’est notamment par lecture de ce verset : « Et l'Éternel dit à Moïse : Monte vers moi sur la montagne, et sois là ; *et je te donnerai les tables de pierre, et la loi et le commandement que j'ai écrits pour les instruire.* » (Je souligne ; Exode 24, 12.) Ici, le traducteur choisit de traduire en accord avec le contexte narratif, contournant de ce fait la difficulté qui nous interpelle, car seule celle-ci permet de saisir ce verset comme possible provenance du dit midrashique selon lequel tout fut révélé à Moïse au Sinaï. Ainsi, en hébreu, nous avons pour la partie soulignée : W’ThNH LK ’**Th** LHt**Th** H’B**N** WHThWR**H** WHMSdW**H** ’Sh**R** KThBTh**Y** LHWRTh**M**/v’ethnâh lekâ ’eth lou(r)hôth hâ’even vhathôrâh vhamitswâh ’asher kâthivthi lhoûrthâm (notarique ThThN+HHRYM tu donneras+montagnes ?), soit : « et j’ai donné pour toi les tables de pierre et la Thora et le commandement que j’ai écrit pour leur instruction-enseignement [racine HWRH, celle de la Thora] ». Cela commence par une exception à la règle grammaticale puisque nous avons un waw + inaccompli que l’on doit donc entendre comme un *déjà accompli*, mais que le traducteur rend par un futur… Si l’on s’en tient scrupuleusement à la règle rabbinique, avant même que le récit ne commence tout a déjà été écrit et donné à Moïse ! On pourrait alors lire l’ensemble de tout ce qui a été révélé jusqu’à la fin des temps dans les trois formules qui serpentent dans ce verset : les tables de pierre (les dix paroles), la Thora (écrite et orale !) et le commandement (tout précepte divin !). De plus, comme le moment de la Révélation au Sinaï est le même « hors temps » que le moment de la Création ou du Déluge, il correspond aussi à la recréation eschatologique, la fin. Les merveilles PL’YM ou NPL’WTh dont il est ici question sont aussi les miracles. Et où y a-t-il plus de miracles et de merveilles révélés (dont les guérisons),

comble oblige, que dans la Nouvelle Alliance nazaréenne, vaste contrée peuplée de forêts vierges et de massifs rayonnants que nous autres, bienheureux déchiffreurs de palimpsestes secrets, ne faisons que commencer à explorer ?

et je lui donnai cet ordre :
" Telles paroles, tu les rendras publiques, et telles autres, tu les tiendras secrètes." " »
Cette dualité entre le secret et le manifeste, l'exotérique et l'ésotérique, le targum lu au peuple et les midrashim apocalyptiques connus de quelques rares sages ((r)hakamim titre que se donnent les pharisiens « en remplacement » de celui de prophètes) est essentielle. Nous la retrouverons plus loin lors de la répartition des livres révélés par l'esprit saint.
Esdras doit conserver ce qui vient de lui être dit avec toutes les visions précédentes dans l'intégr(al)ité de son cœur.

Le texte porte l'expression « (dans) ton cœur », LB(B)K/lvâvekâ ou libekâ, autrement dit « ton intelligence de la Thora », le cœur-intellect, lev/LB, étant une représentation de celle-ci, nous y reviendrons.

Nous retrouvons ici ce que nous avions vu à propos de la *Lettre d'Aristée* et du coup des Septante : la métaphore midrashique de la sortie d'Egypte vers le don de la Thora en hébreu, vers la Révélation au Sinaï. Reconnaître les livres comme saints est aussi l'une des facettes de la Révélation. En effet, d'après le midrash, c'est reconnaître qu'ils ont été révélés à Moïse au Sinaï. Nous verrons que la reconstitution des écritures par l'esprit saint dont Esdras est le scribe est inscrite dans ce thème de la Révélation comme en témoigne déjà le début de notre vision où il est question du troisième jour, du chêne, du buisson ardent, de Moïse, du Sinaï, puissante condensation qui fait signe.
Dans le passage que je viens de citer, il en va de la réjouissante reconstitution des écritures sacrées, opération pour laquelle « Esdras le scribe » est accompagné de cinq autres scribes dont les noms nous sont donnés en 14, 23 et 24 : « Il me répondit : ‘‘ Va, assemble le peuple et dis-leur de ne pas te chercher pendant quarante jours. Et toi, prépare-toi beaucoup de tablettes et prends avec toi Saraia, Dabria, Solémia, Ethan et Asiel, capables tous les cinq d'écrire rapidement.’’ »
Le choix de ces cinq est midrashique. Soit ils sont issus du TaNaK, soit ils se construisent classiquement comme des noms bibliques ou angéliques (racine + nom de dieu, El ou Yah). Nous aurions ainsi : ShRRYH (même racine que Saraï, ou ShRHYH – racine ShRH, « délier, délivrer ») ; DBRYH (du verbe DBR, « parler, penser, promettre, résoudre, exterminer, médire »… finesse dialectique de la racine de la parole !) ; ShLMYH ; 'YThN ; et enfin ‘ShH'L. Le dieu lutte (ou délivre), parle et pense (à moins qu'il n'extermine les « impies »…), établit la paix, il est le fort, et enfin dieu œuvre (ou « que dieu a fait »). L'ensemble des cinq noms comme les cinq rouleaux, ou les cinq fils Macchabées, se déploierait ainsi en un total de vingt-quatre lettres comme les vingt-quatre livres du TaNaK que ces cinq ont charge de réécrire (avec les soixante-dix). L'un fait davantage signe que les autres : c'est Ethan (le fort, le solide) l'hizréite ('YThN H'ZRHtY). Il figure déjà dans le premier livre des Rois (en 5, 11), au temps de la première construction du Temple de Salomon. Cela place nos cinq dans le temps de la construction du Temple (l'autre repérable dans le TaNaK, à savoir Asaël, est lui aussi de ce temps, de la fin du second livre de Samuel), ce qui s'accorde avec Esdras comme contemporain de la reconstruction du Temple (de Néhémie) sachant que la construction du Temple, sa reconstruction et la réécriture des textes selon l'esprit saint sont considérés comme identiques par le midrash : ils correspondent au temps de la fondation finale. Enfin, le terme d'hizréite ('ZRHtY) indiquant la provenance d'Ethan évoque Ezra (‘ZR').

La notion de scribe à la main rapide ou de scribe rapide, sôphêr mâhir, provient d'abord des Psaumes : « De mon cœur-intellect (LBY) s'exhale la parole parfaite [dâvâr tôv/une parole-chose adéquate à la voie de la Sagesse, tôv… rien à voir avec la bonne parole ou une parole bonne, comme on le traduit couramment en voulant anesthésier l'hébreu original…] ; je dis mes œuvres-actes (ma'asayi) au roi ; ma langue [LShWNY/léshôni, de lâshôn… comme dans la langue sacrée ou sainte] est le style ['êt/'T, « le burin, la plume »] d'un scribe rapide (SWPR MHYR/sôphêr mâhir). » (Psaumes 45, 1).
Elle qualifie ensuite Esdras dans le livre qui porte son nom : « – lui, Esdras, monta de Babylone ('âlâh mibâvel), et lui (était) un scribe rapide (WHW'-SPR MHYR/vehoû' sôphêr mâhir) dans-pour la Thora de Moïse que lui avait donnée YHWH, le dieu d'Israël. Et le roi lui donna selon toute sa demande-prière [BQShThW, racine BQSh, rechercher, choisir, demander…], car la main-puissance (YD) de YHWH, son dieu, reposait sur lui. » (Esdras 7, 6).
Ces cinq scribes ont la main rapide tout comme Esdras et l'esprit saint lui-même, la main étant pour le midrash le symbole vivant de la puissance créatrice comme de la transmission du sod par imposition des mains, Sémika. Il peut être en même temps le signe du contraire ; quand l'Eternel met sa main sur le pays d'Egypte, il s'agit de la malédiction et des fléaux corollaires.
Les Evangiles parlent des scribes en en faisant une tendance à part, proche des pharisiens, de sorte, et pas seulement par raison de calembours, que sôphêrim (SWPRYM)/les scribes et péroûshim (PRWShYM)/les pharisiens soient toujours (ou presque) associés. Ce midrash qu'est IV Esdras pourrait être un exemple d'écrit légitimant les scribes, comme c'est plus généralement le cas de tout texte mettant le scribe Esdras en avant, Esdras symbole des pharisiens (cf. Barc sur ce point), ou plutôt de ceux que l'Evangile fustige comme un même parti : les scribes et les pharisiens, les tenants scrupuleux d'une certaine vision de la Thora, figée relativement au bouillonnement de l'esprit messianique de celle-ci. Notons à ce propos que si Jésus dans les Evangiles est dit roi, grand prêtre ou prophète, il n'est strictement jamais dit être un scribe et semble avoir ces derniers en horreur, sauf rares cas de conversions individuelles comme en Matthieu 8, 19 ou 13,52, ou encore en Marc 12,32.

> Cette polémique contre les scribes n'est pas sans lien avec l'affirmation de son enseignement (thalmud) comme enseignement sur la bouche, à la pleine oralité symbolique, ni avec celle de la caducité de la Thora (celle que copient lettre à lettre et point pour point les dits scribes), car à la fin, tout le travail des scribes devient comme de vent, balayé par l'esprit nouveau de la Thora, la Thora du Messie, l'Apocalypse.

Quelques scribes célèbres, outre Esdras, sont Jonathan et surtout Baruch dont le nom désigne plusieurs livres, comme c'est le cas pour le lumineux Esdras.
Si Esdras le scribe s'absente aux yeux du peuple pendant quarante jours, c'est bien évidemment par midrash sur le fait que Moïse passe ce même laps de temps – « a gap of time » comme dirait Shakespeare – en haut du Sinaï, tout entier plongé dans les délices diluviens de la vision, avec une tension d'esprit permanente égale au moins à la conscience que cela exige. Je cite ici le jugement des Talmuds quant à la grandeur du personnage midrashique qu'est Esdras, en lien à Moïse. Cela mérite un détour et va aussi me permettre de dire en quoi l'Apocalypse de Jean va plus loin que IV Esdras et comment ce dernier est probablement antérieur au premier, et de tendance plus proche des pharisiens (ou surtout des scribes ?), admettant les vingt-quatre livres

bien que de façon non exclusive (mais qui sait si ce n'est pas aussi le cas des nazaréens de Jésus ?).
Un exemple talmudique vient fleurir à point nommé :
« R.Yosé : Esdras aurait mérité que la Thora fût donnée par lui, si Moïse ne l'avait devancé. A l'un et à l'autre elle a été dite en haut (cf. Psaumes 16,8). Cette montée de Moïse a enseigné la Thora à Israël, pareillement la montée d'Esdras de Babel (Deutéronome 4,14, Esdras 7,10 ; 4,7).
Esdras l'interpréta et l'écrivit en araméen. On dit aussi qu'elle est appelée assyrienne parce qu'elle est montée avec eux du pays d'Assur. »

L'élaboration midrashique relative à Esdras et à l'adoption de l'écriture carrée est une manière de justifier par midrash le rejet de la Thora des samaritains, écrite dans la langue primitive et donc devenue impure pour les inventeurs d'Esdras qui sont aussi les compilateurs du saint TaNaK, des vingt-quatre livres saints, à savoir les pharisiens « classiques », ou du moins leur racine. Voyez sur ce point *Les hommes du Garizim* de J.A. Montgomery.

Autre passage talmudique clé sur ce personnage midrashique (dont je n'ai pas ici à considérer l'historicité) :
« R. Nathan : la Thora fut donnée en Raas (ancienne écriture) ; ainsi dit aussi R.Yosé ; suivant Rabbi elle fut donnée en caractères assyriens (droits), mais quand Israël pécha elle fut remise en Raas, et lorsqu'ils méritèrent au temps d'Esdras, elle fut remise en assyrien [autrement dit pour les justes pharisiens et scribes]. » (extrait du traité Sanhédrin). Esdras est donc pour les pharisiens comme pour les scribes, ou ici pour les rédacteurs de IV Esdras, un nom midrashique équivalent de Moïse, il est ce héros qui a charge de révéler le sens même du Salut, soleil rayonnant de courage illuminant la voie droite du retour depuis l'Exil.
Ce n'est pas sur ce point qu'ils sont en désaccord, avançons.
Plus loin, nous trouvons la prière d'Esdras. J'y lis la destruction midrashique de la Thora, laquelle a le même sens que la métaphore du Livre brûlé, en lien à la justification nécessaire et méditée de sa réécriture « à l'identique ». Cette réécriture spirituelle à l'identique lettre à lettre est une manière de prouver que c'est l'esprit saint lui-même qui dicte le texte, que celui-ci est conservé toujours intact dans sa riche mémoire infaillible, et que par anamnèse spirituelle il peut toujours être retrouvé. Cette opération souverainement subtile prouve en outre que c'est l'esprit saint qui est l'auteur des écritures et que le rouleau en tant que chose matérielle n'est que finitude, moment de l'infinité divine. C'est par l'esprit qui guide le roseau d'or de l'écriture, et par lui seul, qu'il est *vivant*.
Ce qui m'évoque à nouveau comme par contrecoup, la version talmudique et philonienne des Septante, de l'isolement des soixante-dix traducteurs au moment de la traduction de la Thora. Bien que tous séparés matériellement, cloîtrés dans des pièces ne communiquant pas entre elles, ils furent pourtant tous inspirés d'un même esprit prophétique : celui-ci est bien le don suprême.
Mais je reprends le cours de la lecture de l'ultime chapitre de IV Esdras :
« Car le monde repose dans les ténèbres (HtShK/(r)hâshak) et ceux qui l'habitent sont sans lumière ('WR/'ôr), car (KY/ki) ta Loi (ThWRThK/thôrathkâ) a été brûlée (ThShRP/thishârêph).

Au moment où est évoquée la destruction, la consommation de la Loi, c'est le duo du tout début de l'Œuvre de Création, lumière et ténèbres/'WR + HtShK, qui entre en présence. Manière de dire que la destruction du Livre, lequel contient la Loi, est aussi destruction du monde, celui-ci reposant sur celle-là, destruction qui appelle une nouvelle

création, par la venue au Jour de la lumière de l'esprit saint qui va réécrire intégralement la Loi, et par là reconstituer le Livre et le monde (nouveaux).

C'est pourquoi personne ne connaît plus les œuvres que tu as faites ni celles que tu vas faire. Si donc j'ai trouvé grâce devant toi, envoie-moi l'esprit saint (RWHt (H)QDSh/réoû(r)ha (ha)qôdesh) et j'écrirai tout ce qui a été fait dans le monde " depuis le début " [où l'on retrouve le principe, le début, l'en-tête, R'ShYTh/rêshith, écho du premier mot du TaNaK], tout ce qui était écrit dans ta Loi (ThWRThK/thôrathkâ), afin que les hommes puissent trouver ton sentier (darkkâ)

Autrement dit DRK, la voie, la droite, celle de YHWH, voie d'accès à l'arbre de vie-revie gardée par les chérubins aux jeunes yeux dès après l'expulsion, l'envoi d'Adam et Eve hors du jardin des liesses sacrées.

et que ceux qui le désireront à la fin des temps puissent obtenir la vie. »

C'est le mot HHtYYM/(r)hayim, chez les pharisiens l'unique Résurrection, chez les nazaréens, la seconde et ultime Résurrection que ne trouvent pas ceux-là, de même qu'ils ne parviennent pas encore à l'accomplissement total du TaNaK.

Le Livre brûlé et le Livre vivant :

Ici, j'ouvre une vaste parenthèse sur le sens de la métaphore du Livre brûlé – ses abîmes de sagesse et de délicatesse – tant elle est centrale et même déterminante afin de comprendre la poésie hébraïque, sa lecture et son appréciation.

L'appréciation de ces ouvrages des Hébreux selon l'intellection paradisiaque qui est celle de l'esprit de notre temps est une tâche essentielle à laquelle ces études se veulent une introduction. Cela exige de comprendre en profondeur comment le don de la Thora en langues est ici maintenant celui de la liberté, don pour lequel le peuple juif – ici j'entends le peuple au sens de son esprit réparti en quelques-uns par lesquels se forgent la langue et la pensée essentielle (ces poètes et kabbalistes « fondent ce qui demeure »), et non pas au sens d'une représentation abstraite du peuple en restant à un devoir-être insidieusement borné – fut préparé et élevé par l'Esprit comme son peuple, son trésor. N'est-ce pas Kafka qui disait en substance que le Messie viendrait lorsque l'individualité la plus débridée serait possible dans la foi ? C'est toujours à nouveau la question – d'une certaine manière, c'était déjà celle de l'Assemblée nazaréenne en tant qu'individualité qui revêt le Messie Jésus-Iéshoû'a –, question brûlante et inactuelle au possible, celle de trouver la liberté dans le Salut ou, autrement dit, celle de devenir à soi-même le Soi invincible de la liberté absolue, celle-ci pouvant également se nommer « la liberté libre », selon le mot du plus grand poète dont le pas ait foulé le sol sacré de cette vaste terre pleine de contrées magnifiques et que l'existence de mille hommes ne suffirait pas à visiter.

Déjà, scrutons ce qui est ici brûlé.

Au sens aussi d'un acte double de consumation et de jouissance. Voyez « le livre en rouleau » (MGLTh SPR/méguillath sepher) mangé tant chez Ezéchiel que dans le passage célèbre d'Apocalypse 10 où Jean mange le livre en rouleau, « le petit livre » comme semble le nommer le texte. Le verbe pour cette consumation du contenant, qui est en même temps affirmation du contenu vivant de ce qui est consumé, est 'KL, le verbe du festin eschatologique ; il signifie également *jouir*. C'est le verbe que l'on trouve sous le voile des versets évangéliques servant de base au mystère (mystérieux seulement pour ceux qui s'en tiennent au grec !) de l'eucharistie, et où il en va du Christ Jésus donnant son corps et son sang

à manger, L'KL/le'ekôl, sous les espèces du pain et du vin, reflets de l'exotérique et de l'ésotérique de l'écriture des textes sacrés que Son nom révèle. Ce verbe était déjà celui employé pour dire de manger ou de ne pas manger des fruits des arbres du jardin d'Eden, au début du récit ouvrant la Genèse.

C'est **« ta Thora »/ThWRThK** (celle du dieu), équivalente par ses gématries (81/1(0)26) au duo 36 et 81 de **'NKY/Anokhi, le Je divin par excellence**, celui du premier des dix dévarim, paroles-commandements donnés à Moïse au Sinaï, celui qui impulse, orchestre et rappelle la sortie d'Egypte.

Cf. le « souvenez-vous de ce que Je vous ai fait sortir du pays d'Egypte », traduction pour le moins littérale de ce premier des dix dévarim transmis à Moïse au Sinaï. C'est aussi le fondement de la fête de la pensée hébraïque en souvenir médité de la sortie d'Egypte, la Pâque/HPSHt, haPessa(r)h, dont on conviendra qu'elle n'est pas négligeable dans la compréhension de l'Alliance tant « ancienne » que « nouvelle » ! Ce commandement de l'Ancienne Alliance devient dans la nouvelle le « vous ferez cela en mémoire [ZKRWN/zikrôn de racine ZKR/zakar] de moi », en mémoire du Je Anokhi de la sortie hors confinement, hors idolâtrie. Cette dernière parole est l'actualisation midrashique infinie de l'ancienne Pâque, c'est la Pâque du Messie, du Je divin, et la sortie d'Egypte est cette Pâque effective pour ceux qui revêtent le Messie. Le premier des commandements (des paroles !) de l'Ancienne Alliance est donc relevé et renouvelé, pour celui qui s'enhardit à revêtir cette Pâque spirituelle permanente qu'est le Messie Jésus Iéshoû'a. Être soi-même cette célébration et cette Pâque, c'est incarner l'unique commandement qui résume la loi nouvelle, la loi légère pour la fin des temps : « Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité ('émeth), pour (que vous ayez) une affection fraternelle sans hypocrisie [sans levain HtMSd], aimez-vous l'un l'autre ardemment, d'un cœur pur (LB THWR/lev tâhôr) » (1 Pierre 1, 22), très pur amour qui est cette Pâque, ce pari de feu pour lequel les rédacteurs des Evangiles et leurs assemblées sont embarqués, pari pour lequel il faut tout donner vers la libre jouissance d'une infinité de vies infiniment heureuses, Résurrections à foison dans le nouvel Eden.

Preuve pour le Je divin par excellence : 'NKY/'anokhi a pour gR : 1+14+11+10 = 36 et pour gC : 1+50+20+10 = 81.

Mais, qu'est-ce à dire que « ta Thora », la divine brûlée-réécrite, soit en égalité midrashique et harmonique avec ce Je divin du premier des commandements, celui de la sortie d'Egypte, de la Pâque avec Lui ?

Nous retrouvons là, légère et majestueusement insoupçonnée, l'une des affirmations majeures du verbe des Hébreux.

Le don de la Thora est la même chose que la sortie d'Egypte, nous l'avons vu. Cette dernière n'est quant à elle accomplie que par le don *effectif* de la Thora en langues, autrement dit par l'accomplissement définitif de celle-ci,

Définitif au sens où c'est là que le point de l'affirmation infinie de la Loi est trouvé, la Loi du Messie. Ce n'est pas un définitif excluant unilatéralement les lectures opérées par les autres tendances du judaïsme ancien, ce définitif est à entendre de façon toute nuancée, comme résultat qui est lui-même la totalité rassemblée et en cela justement est *vivant*. Il est tout le contraire du résultat d'une pensée calculante, c'est-à-dire séparé abstraitement du procès qui l'a vu naître, réduit à la raideur et à la froideur d'un cadavre.

parce que le mouvement d'aller vers le Soi en renonçant à soi en tant que particularité, en renonçant à toute révolte religieuse contre la venue au jour du

principe «universel concret», incarné par la loi de Pâque infinie et d'amour absolu de la Nouvelle Alliance de Jésus, est le même que celui du prosélytisme hébreu compris comme méditation midrashique, et parce que ce mouvement de la pensée des Hébreux de l'antiquité est accompli avec la Nouvelle Alliance.
Et ici, ce qui est sans doute encore plus essentiel, ce don et ce mouvement sont explicités comme *voulus par l'Esprit lui-même*, scribe à la main rapide toujours capable, de son roseau d'or, de retrouver et de redéployer la sainte vie liturgique du Livre, à travers les langues, les mondes, les temps.

Resserrement de l'affaire du Livre brûlé :
Nous avons déjà vu que l'idée de Livre brûlé est notamment fondée sur un calembour, celui entre ShRP et SPR/le Livre. ShRP/sâraph, brûler, mettre le feu, cuire, évoque à son tour SdRP/tsâraph, fondre, épurer (l'or par exemple, l'or purifié au feu évoquant la pureté de la foi – ZHB TH(W)R B'Sh/zâhâv tehâr (ou tahwôr) bâ'êsh – comme dans l'une des sept paroles aux églises (quéhilôth) de l'Apocalypse de Jean), éprouver (au double sens en français) et le Livre par la racine chiffrer-nombrer, écrire, narrer, etc. Le verbe ShRP/sâraph est aussi la racine des séraphins/ShRPYM d'Isaïe tandis que SdRP/tsâraph est celle du fameux tséroûph/SdRWP, combinatoire, terme qui désigne les permutations de lettres de l'alphabet divin, son souffle, le quatrième terme des trois procédés kabbalistiques que sont la gématrie, la notarique et la thémoûrâh. Dans la Thora, le feu est en usage pour consommer des offrandes faites au dieu, il sert aussi à purifier les instruments essentiels de la liturgie juive dont l'or en effet.

L'or est à la fois une manière de désigner le feu intérieur du sacré, c'est alors celui du chandelier à sept branches, des calices, coupes et encensoirs, l'or symbolique allant jusqu'à désigner le secret des écritures. Il n'en est pas moins *a contrario* synonyme de l'idolâtrie. Nous pouvons ainsi goûter cette subversion par avance de toute identification des Juifs à l'argent et toute la vilenie qui s'ensuit. C'est en effet au cœur de cette langue sacrée que les extrêmes aiguisés s'identifient spéculativement, l'or et l'argent au sens de l'idolâtrie – les idoles étant tramées d'or et d'argent –, ou bien ces deux mêmes métaux désignant le plus secret, le cœur de feu de la liturgie, les fruits de l'arbre de la science des écritures qui sont « comme des fruits d'or sur un plateau d'argent », comme le dit la tradition en parlant du *Cantique des cantiques*.

La notion de Livre brûlé évoque, sujet très actuel à l'époque, la violence polémique entre les pharisiens proclamant de laisser les Evangiles brûler si un feu se déclare dans une synagogue

Les manuscrits nazaréens de Jésus ont dû circuler dans le milieu capable de lire ceux-ci, soit parmi les prêtres de la diaspora, de la terre d'Israël, de Jérusalem, de Samarie, de Galilée. C'est pourquoi on trouve trace de proclamations contre les Evangiles dans les Talmuds allant parfois jusqu'à les comparer aux blancs des marges des textes sacrés, à du rien, du vide, du vent en somme. Voyez le double sens de GLYWN/gilâyôn dans le dictionnaire Jastrow : i) blancs et marges des parchemins, des rouleaux, ii) (par dérision) Evangiles, translittéré de *euaggelion* de la même manière que le Jésus YShW'/Iéshoû'a, quant à lui, sera désigné par sa translittération à partir de sa traduction *en grec* YShW pour Iéshoû. Rappelons encore Shabbath 116a où il est dit que les livres des minim (les « espéciaux », d'une autre espèce) SPRY MYNYN/siphrêy minin sont comme les blancs des marges (les Evangiles !), GLYWNYN. Dans ces GLYWNYN peut se lire le cœur du reproche de trahison : NGLH/la Révélation + YWN/l'Ionie, la Grèce (la honnie, par certains…), donner la

Révélation aux Grecs, être des japhétiques, des hellénistes, prolonger et parfaire le coup des Septante jusqu'à la Pentecôte en somme ! En ce même Shabbath 116a se trouvent aussi les expressions révélatrices de gilyon aven (le rouleau du mensonge) et de gilyon avon (rouleau du péché), je vous laisse deviner ce qu'elles recouvrent.
Cette réduction polémique des Evangiles à n'être que les blancs des marges peut être retournée avec humour. En effet, le midrash insiste aussi sur l'importance du silence par rapport à la parole parlée ou des blancs entre les lettres (le feu blanc) par rapport au corps des lettres (le feu noir) ; bref, il insiste sur la puissance de la sollicitation plus que sur l'exhaustivité volontaire du dire. Ainsi, les blancs des marges de la Thora, comme l'espace entre les lettres, en tant que vide intimant la sollicitation, peuvent être entendus comme aussi importants que le texte écrit de la Thora lui-même. L'identification des Evangiles aux blancs des marges de la Thora est un argument à double tranchant : les Evangiles peuvent être saisis comme couronnement du texte de la Thora, que celle-ci sollicite par ses blancs et ses silences, son *ouverture*. Ce serait là une ruse œuvrant pour une sorte de « grammaire du silence » (expression de Wittgenstein définissant la sigétique, de *sigè* en grec signifiant silence) du texte hébraïque !

et les nazaréens sauvant leurs livres du feu pour en répandre toute la bonne nouvelle absolue parmi les yéshivoth, Sanhédrins et synagogues de Samarie, de Juda, de Galilée et de la diaspora.
Alors, la pensée du Livre brûlé réécrit est aussi une façon d'affirmer l'éternité de « leur » Thora, laquelle n'est pas exactement la même que celle des pharisiens ou des samaritains comme en témoignent les écarts entre les rouleaux sacrés de Qumrân, ou ceux sous-jacents à la version des Septante, écarts que l'on peut surtout constater vis-à-vis des rouleaux officialisés ultérieurement par les rabbins compilateurs de la version massorétique (Amoraïm et Saboraïm). Le texte sacré est le centre de la liturgie, autrement dit de la vie même de l'Assemblée considérée selon son génie propre, ses vues, ses souffles, ses rythmes, ses chants, ses fêtes. Le Livre est donc indispensable en pratique en même temps qu'il doit être affirmé comme esprit saint soufflant où il veut, réécrivant ses propres textes, de par sa grâce généreuse et son habileté foudroyante animant le divin roseau de mesure, que manie de main de maître son scribe rapide. IV Esdras n'affirme rien d'autre. L'enjeu de la notion de Livre brûlé est d'affirmer la présence de l'esprit saint des écritures au milieu de son Assemblée, quels que soient les risques d'incendies de synagogues, de persécutions, les tempêtes et les tourments liés à la contingence historique (mais pas seulement…). Le Livre (SPR) a pour gR 52, tout comme MShYHt, le Messie, le dieu Vivant-Ressuscité, le Nom (ShM/shem) vivant-ressuscité (HtY/(r)hay), et pour gC 340 ShM/shem, le Nom, le substitut révérenciel eschatologique numéro 1 de YHWH, ce n'est pas rien. J'en déduis que le Livre est à la fois le substitut révérenciel du Nom et celui du Messie, de YHWH et du nom nouveau. En ce sens, on peut le voir comme l'unité des « deux » Alliances relevée dans l'unité du père et du fils. Qu'il soit médité, écrit, lu, avalé, ingéré, parlé, il est toujours l'objet essentiel et le fil des raisonnements tissant l'affirmation infinie que sont les juifs-hébreux, en acte et en pensée. D'où l'importance de connaître le Livre comme toujours déjà passé à travers sa propre consumation, comme *infini*. J'ajoute que la gC du sepher, le Livre, qui est de 34(0) est aussi 34, gR de RWHt/l'esprit, l'esprit saint des écritures sacrées. Je laisse le lecteur prendre conscience de l'importance d'une telle identification entre le Livre et l'esprit (des écritures) pour les rédacteurs de IV Esdras. Le Livre brûlé est aussi la vive métaphore de la Création des cieux et de leur recréation harmonique et finale.

Le monde, la Création au sens large, est compris dans le Livre pour ces Hébreux sublimes. Donc, brûler le Livre, l'anéantir, c'est anéantir la Création tout entière, ou pour le dire autrement et de façon plus actuelle, sans le Livre le monde va à sa perdition, savoir certain si peu malignement indiqué, médité et dévoilé par toute la littérature apocalyptique juive. La réécriture spirituelle du Livre implique nécessairement une pensée du renouveau total de la première création. D'où la haute portée apocalyptique de IV Esdras qui n'est pas pour rien si proche de l'Apocalypse de Jean. Mais, cette notion de Livre brûlé se trouve-t-elle dans le TaNaK ? S'agit-il d'un midrash ou sort-elle de nulle part ?
Eh oui, il s'agit encore une fois d'un midrash, et ici sur le livre de Jérémie, prophète qui est supposé être l'auteur du Livre des Rois (d'après le Talmud…). J'ouvre Jérémie 36, 25 à 32 pour voir le roi Yoyakim brûler, en faisant l'exact contraire de son père Josias,

> C'est sous le grand roi Josias qu'a été retrouvé – historiquement croira le lecteur naïf – le rouleau de la Thora qui devait attendre patiemment dans le Temple d'être lu à nouveau. Ce retour de la Thora est là pour signifier que ce roi et son règne sont autrement dignes de la Thora que tous les précédents, en remontant même jusqu'à David. Il faudrait saisir en profondeur les livres des Rois. La connaissance des spécialistes et consorts quant au sens de ces livres est, cela va de soi, des plus pauvres, ce qui s'accorde avec leur méconnaissance (volontaire ?) du midrash qu'est de part en part, et sans nier pour autant qu'il ait, en partie, un substrat historique, le livre des Rois. Cet immense midrash des Rois est intimement lié, comme nous le voyons ici avec l'exemple de Jérémie, à tous les prophètes qui y sont mentionnés, les Osée, Isaïe, Jérémie… et aux Chroniques, et du même coup à Esdras, qui semble clore ce mouvement par l'institution du Livre et du Temple après les soixante-dix ans d'exil à Babylone, ce soixante-dix du sod.

morceau après morceau du rouleau de la Thora, lequel avait été retrouvé, et lu avec dignité,

> Que la Thora soit lue en public, pour le code midrashique cela signifie aussi que le peuple (en tant qu'allégorie) s'est conduit, à l'instar de son roi, d'une manière digne de l'enseignement qu'est la Thora.

par son père et ses compagnons. Dans le genre fils qui fait tout le contraire de son père, ce qui est assez fréquent, et pas que dans le midrash, ce Yoyakim est un comble. Ainsi, ce duo du père et du fils, du glorieux Josias et de l'impie Yoyakim, ne dit rien d'autre que le déchirement au cœur du rapport si essentiel qu'est le rapport père/fils. En effet, c'est un déchirement au sein de la filiation, laquelle est le signe, et si on l'entend de manière spirituelle, de l'unité fondatrice du royaume, de la transmission, de la tradition, de l'enseignement, de l'étude. Ce déchirement père/fils est le signe même de l'Exil et de la séparation, de l'anéantissement momentané de toute intelligence vraie de la Thora et des Prophètes (cf. le rouleau des Lamentations).

> Cette rupture de la filiation père/fils dit aussi toute l'insuffisance résultant de son immédiateté et la nécessité d'une paternité autrement mystique et spirituelle, du seul prophète ou kabbaliste à son thalmid (étudiant), chaîne d'or de la transmission qui est celle des écrivains du TaNaK et de sa suite, ce dont témoignent par exemple les Apocalypses, où il est toujours question de la diffusion du secret pé al pé/bouche à bouche, de manière discrète et glorieuse.

C'est ainsi que le second livre des Rois se conclut sur l'Exil du royaume de Juda à Babylone, d'une part pour répondre à l'accumulation des erreurs et manquements d'Israël au fil du livre, depuis le schisme entre royaume du Nord (Jéroboam et ses

deux veaux d'or, seul écho de la transgression signifiée par celui de l'Exode) et royaume du Sud, et, d'autre part, pour faire écho au déchirement entre l'œuvre grandiose de Josias et le dérèglement rageur de son fils, lequel, momentanément comparable à une larme de fiel, fit déborder une fois pour toutes la coupe de la colère divine.

C'est pourquoi, *a contrario*, le rouleau vivant du petit prophète Malachie se conclut sur la prophétie de réconciliation entre les cœurs des pères et les cœurs des fils, autrement dit en prophétisant la fin de l'Exil et l'unité du Royaume. Les Evangiles s'en souviendront en mettant au fondement, par renversement de la fin du second livre des Rois, le rapport père/fils en tant que pierre, la pierre, 'BN/'even, étant, je le rappelle, la condensation de 'B/'av, père + BN/ben, fils.

> Et aussi par l'élaboration de Jean-Baptiste incarnant le retour d'Elie (Jean/Yô(r)ânân et Elie ont même valence messianique) et la prophétie de la fin de Malachie.

Revenons maintenant à ce livre retrouvé par le père, détruit par le fils, et renouvelé par l'esprit saint guidant du roseau d'or de sa présence Baruch et Jérémie, le scribe et le prophète (pharisiens ?). Voyons cet exploit midrashique tel qu'il nous est narré dans le livre de Jérémie.

> Je note que les livres prophétiques et apocalyptiques sont en extrême majorité attribués à des prophètes qui figurent dans le livre des Rois. J'y insiste, car c'est de cette volonté d'accomplir par midrash le livre des Rois que jaillit toute la manne des littératures apocalyptiques, avec en vue le Royaume prophétisé et son Roi-Messie, afin qu'il mette enfin un terme à la douleur de l'enfantement terrible du peuple d'Israël (les douleurs du Messie, heblêy masshia(r)h) ; afin qu'il conclue le mouvement de séjour de l'hébreu auprès du négatif par la puissance d'affirmation verbale adéquate, celle de l'ultime mesure des écritures saintes et de la ville-assemblée, elle que parachèvent les nazaréens de Jésus qui, solitairement, ébranlèrent le monde dans sa totalité. Ainsi, comme nous l'avons déjà signalé, le royaume de dieu par exemple n'a qu'*une seule occurrence* dans le TaNaK, en I Chroniques 28, 5 : « et d'entre tous mes fils (car l'Éternel m'a donné beaucoup de fils), il a choisi Salomon, mon fils, pour s'asseoir sur le trône du royaume de l'Éternel (MLKWTh YHWH/malkoûth iéhoûwah) sur Israël. » C'est ainsi que le troisième roi avant le schisme Nord/Sud est associé au royaume de dieu : relever Salomon (Qohéleth, le fiancé du Cantique, etc.) deviendra dès lors une préoccupation centrale des fouillages midrashiques, la Nouvelle Alliance y parvenant seule, avec Jésus et son royaume, le royaume de dieu ouvert par Salomon, le roi qui parlait en paraboles (comme Jésus). Les Talmuds, tout comme les Evangiles, nomment ce royaume sous un substitut, MLKWTh ShMYM (malkoûth shamayim), le royaume des cieux. S'il n'est présent qu'une quinzaine de fois dans le Talmud, il l'est incomparablement plus dans le volume pourtant fort mince des Evangiles canoniques : serait-ce par coïncidence, ou en réponse à la surabondance du désir *voyant* le Royaume advenir et l'étant, c'est-à-dire par reconnaissance infinie envers le devenir de cette parousie enfin lue tout autant dans les textes que dans la réalité ?

J'ouvre donc ce passage flamboyant du Livre de Jérémie (YRMYH/yirmiyâoû, Dieu élèvera, à l'inaccompli, nom singulièrement prophétique vu que la Résurrection est toujours immanquablement présente à l'esprit de tous les prophètes !) :

> Peu avant, au verset 19, des seigneurs – en fait des HShRYM/hashârim, des chanteurs-psalmistes –, préviennent Baruch que Jérémie et lui doivent quitter ces parages devenus nauséabonds et porteurs de désastres.

« A mesure que Yéhoudi achevait de lire trois ou quatre colonnes, (le roi) les détachait avec une lame (BTh‘R/betha‘ar) de scribe (HSPR/hassôphêr) [le scribe était Baruch avant qu'il ne doive fuir, façon de dire aussi que ce roi se place au-dessus des scribes et des prophètes, ce qui est contraire à la Loi] et les jetait au feu dans le brasier,

Le scribe, l'écrivain, SWPR (sôphêr), qui écrit, SPR (sâphar), est aussi le Livre, SPR (sepher), que ce dernier des rois de Juda nie, emprisonné en son âme par le comble des torpeurs du maléfique.

jusqu'à ce que tout le rouleau (HMGLH la méguillâh) eût été consumé par le feu du brasier. »

Puis, il est dit du roi et de ses complices implicites qu'ils n'eurent aucune crainte en faisant cela. Ainsi, ceux qui brûlent le Livre n'éprouvent pas, insensibles et insensés qu'ils sont, celle qui est le commencement même de la Sagesse dont ils incarnent l'inversion et l'envers, à savoir « la crainte du Seigneur ».

Je ne rappelle pas ici ce que j'ai déjà affirmé de « la crainte du seigneur »/yire'ath iéhoûwâh. Si ces puissants dérisoires ne savent pas ce qu'il y a à craindre, ce qu'il y a de terrible, ce n'est pas pour autant qu'ils ignorent la crainte ; bien au contraire, c'est de méconnaître ce qui est réellement à craindre, qu'ils tremblent sans cesse dans leurs cœurs, tels ces feuilles que le vent d'automne aura bientôt emportées. C'est un sujet inépuisable, d'être universel. Le seul nom de Macbeth, ce type tragique par excellence, le résumerait. Ainsi en va-t-il de l'humain tant que sa volonté reste sous l'emprise de cette volonté de volonté qui détourne toujours du sacré pour fixer cette « bonne » volonté humaine – celle de « l'instinct de troupeau » – dans le calcul et la gestion des étants considérés en dehors de tout questionnement de leur être, c'est-à-dire réduits à ce qu'ils ont d'inessentiel. Seul celui qui sait ce qu'il y a de terrible prend en garde le sacré, parce qu'il y accède au cœur de sa parole, sa volonté est libre de toute emprise, à la fois dissoute dans la volonté de la divinité et renée de celle-ci. C'est le cas des prophètes bibliques comme de tout homme qui laisse s'ouvrir à lui et en lui son « être poétique » – celui-ci s'ouvrant en lui et par lui –, c'est-à-dire l'essence de son rapport au divin.

Ceux qui commettent cette purulente impiété ne sont donc que puérils laquais et tyrans pervers tournés contre ce qui fonde leur propre trône transitoire. Ce roi et sa clique cloacale se retournent contre la Sagesse, belle et supérieure en tout, ce don suprême fait au juif-hébreu pour le guider. Ils ne peuvent faire autrement parce qu'ils incarnent la décomposition du pouvoir royal et sacerdotal au seuil de l'Exil, et c'est malgré toute l'ampleur de celle-ci que persistent quelques rares justes dont Baruch et Jérémie, d'autant plus rares, justes et lumineux que les temps sont plus noirs et grouillant de vices, de crimes et de maladies de toutes sortes. Quant à Baruch et Jérémie, une autre mission poétique et prophétique les attendant, il est dit d'eux que YHWH les tint cachés (vayassthirêm, accompli hébraïque). Nous avons ici le verbe SThR/sâthêr, la racine de la subtile Esther, non moins présente chez Aristée, la racine du secret des écritures, synonyme de SWD/soûd, conseiller, si proche du sod, divin conseil et secret. Au moment du comble de la catastrophe, ils demeurent dans le secret à en cultiver le jardin en préparation de la fin des temps, d'autres eaux, lumineuses, succédant toujours aux eaux les plus sombres. Mais, j'ai beau consulter, ouvrir, lire, compulser, tâter, fouiller et parcourir nombre d'ouvrages et d'index en les quelques langues que je peux comprendre, rien ne m'éclaire quant à cette question pourtant enfantine : que signifie avec exactitude cette métaphore du Livre brûlé ? Comment se fait-il qu'elle affirme à ce point le Livre vivant en tant qu'esprit saint

survivant par-delà le brasier, comme ici chez Jérémie ou dans la vision finale et culminante de IV Esdras, ou encore dans l'Apocalypse de Jean ?
Je reprends dès lors la lecture de Jérémie 36 pour en venir au verset 27 et à sa suite. Car Jérémie et Baruch n'ont pas été cachés et préservés du désastre par hasard, mais parce qu'ils doivent manifester la splendeur de la toute divine providence, et l'éternité de la Thora comme de tout livre saint par la puissance manifeste de l'esprit saint qui s'y conserve et bonifie.
Versets 27 et 28 :
« Et la parole de l'Eternel (vayehi devar-iéhoûwah)

> DBR YHWH lu par sa gR de 52 comme le Messie MShYHt

fut adressée à Jérémie après que le roi eut brûlé le rouleau (ShRP HMLK 'Th HMGLH/serôph hamelek 'êth-haméguillâh) et les discours [v'êth hadévârim, les paroles-choses] qu'y avait écrits Baruch sous la dictée de Jérémie.

> L'un, Baruch, est le scribe, l'autre, Jérémie, le prophète, et les deux sont les auteurs midrashiques de textes parmi les plus grands de l'Ancienne Alliance ou de la Nouvelle, cf. le cas du III Baruch envisagé plus haut. Je signale que Baruch/BRWK, comme Hénoch/HtNWK, a pour gR 39, celle du fils de l'homme/BN H'DM, ce personnage eschatologique si présent dans l'apocalyptique juive.

" Va [shoûv, retourne ShWB racine de la théshoûvah, le retour, la conversion, la réconciliation], dit-il, prendre derechef un autre rouleau (méguillâh 'a(r)hereth),

> Le fait de prendre un autre rouleau peut être lu aussi comme le passage d'un ancien rouleau, à un nouveau, d'une ancienne Thora à une nouvelle.

et inscris-y toutes les paroles premières (KL-HDBRYM HR'ShNYM/kâl-hadévarim hârishnim) qui figuraient sur le premier rouleau, brûlé par Yoyakim roi de Juda. " »
La mission est donc annoncée. Quant à Yoyakim, il est dit de lui qu'aucun de ses descendants, qu'aucun membre de sa semence-race (ZR'W) ne montera plus sur le trône de David (le Messie ne pourra donc pas être fils de ce Yoyakim), il est châtié avec ses sbires comme seul le Dieu d'Israël de son feu d'intensité vraie et terrible sait châtier. Quant à la mission poétique de l'esprit saint animant et embrasant l'âme de notre prophète et de son scribe, elle se précise au verset 32 dont je ne donne pour l'heure qu'une traduction sommaire, fut-elle issue des sommités du rabbinat français :
« Jérémie se munit donc d'un autre rouleau, qu'il remit à Baruch, fils de Néria, le scribe. Celui-ci écrivit, sous la dictée de Jérémie, toutes les paroles inscrites dans le livre qu'avait livré au feu Yoyakim, roi de Juda. Beaucoup d'autres paroles de même nature y furent encore ajoutées. »

> Voilà qui ouvre la porte à l'inspiration du midrash, et voilà aussi qui me rappelle la fin d'un Evangile célèbre, mais lequel ?

Voici succinctement exposé le mouvement midrashique du Livre brûlé chez Jérémie. Mais quel livre ou plutôt quel rouleau est ici brûlé ?
Il s'agit en fait de la Méguillâh des Rois, car ce qui irrita au plus haut point Yoyakim fut d'y lire sa propre destinée si calamiteuse. Cette précision nous est apportée juste avant ce passage final, ce qui nous permet aussi d'en déduire que le dit passage est un midrash sur la toute fin du livre des Rois,

> En effet, témoignent de la nature midrashique de ces rois les divergences quant à la succession de Josias entre le rouleau des Rois et le livre de Jérémie : Yoyakim ici, Yoha'az là…

sa suite et conclusion ! Ce mouvement est le soubassement essentiel de la vision du Livre brûlé chez IV Esdras, mais les rédacteurs de celui-ci vont lire tout autrement et le Livre brûlé et sa réécriture : ils vont la généraliser à toute la littérature sainte,

hébraïque, inspirée par l'esprit saint. Bientôt, mon lecteur va respirer – je veux dire enfin à pleins poumons – un air autrement plus salubre que l'air vicié des lectures confessionnelles et universitaires (malheureusement points unies vers Cythère, cela se saurait !), car il sera muni des clés adéquates pour bien lire ce calme bloc abyssal que l'on nomme « la Bible », il est temps !

Je donne d'entrée l'accomplissement par le procédé de gématrie (cette « friandise de la science » comme le note Mishnah Avôth III, 18) de Jérémie 36,32, tel qu'il participe déjà de l'écriture pharisienne de ce rouleau (comme de la Méguillâh des Rois, etc.).

Ces paroles sont notées majestueusement par Baruch le scribe montrant de quelle manière il écrivit :

« (...) de la bouche de Jérémie, toutes les paroles inscrites dans le livre qu'avait livré au feu Yoyakim, roi de Juda. Beaucoup d'autres paroles de même nature y furent encore ajoutées. » (cette expression complète qualifie l'ensemble de ce qu'écrivit Baruch, elle forme un tout).

Soit en hébreu translittéré :

MPY YRMYHW 'Th KL-DBRY HSPR/mipi yirmyahoû 'êth kâl-divrêy hassêpher

> Des paroles-choses du Livre : nous retrouvons là les dévarim du Livre saint et l'affirmation de leur éternité en Dieu, les DBRY HThWRH (divrê haThora), paroles de la Loi.

'ShR ShRP YHWYQYM MLK-YHWDH/'asher sâraph yehôyaqim melek yéhoûdah

> que brûla Yoyakim roi de Juda

B'Sh W'WD NWSP/ba'êsh ve'ôd nôssaph

> par le feu, et depuis furent ajoutées – notez ce verbe NSP (niphal), ajouter, verbe de cette loi gravée au frontispice spirituel de la Thora, commandant de « ne pas ajouter ni retrancher » à ses paroles

'LYHM DBRYM RBYM KHMH/'alêyhem dévarim rabbim kâhêmâh

> Nous avons donc « sur eux des paroles-choses multiples » – telles des fruits de l'or des temps prophétiques cueillis dans le luxueux jardin du Livre ! Littéralement il faudrait lire : « comme eux tels les premiers dévarim ». Le dernier mot, KHMH/kâhêmâh, fait curieusement assonance avec HtKMH/(r)hôchmâh, la Sagesse juive, celle qui préside à toute écriture et que rejeta par orgueil le roi Yoyakim en jetant le livre au feu…

Cette expression, j'en établis avec une certitude souveraine la gR :

13+17+10+10+20+13+10+5+6+1+22+11+12+4+2+20+10+5+15+17+20+1+21+20 +21+20+17+10+5+6+10+19+10+13+13+12+11+10+5+6+4+5+2+1+21+6+16+6+4 +14+6+15+17+16+12+10+5+13+4+2 +20+10+13+20+2+10+13+11+5+13+5 = **774**.

Or, ce chiffre-nombre se trouve être la clé du sens de ce passage.

En effet, ce 774 est avant tout **la gC de l'Eden/'DN** (la volupté, la jouissance) !

> Preuve : 774 = 70+4+700 = 'DN l'Eden , gC avec noûn final.

Bref, la réécriture du rouleau selon l'esprit saint, avec opération midrashique interne sur ce qu'il était avant d'être brûlé, est en elle-même l'accès à l'Eden, l'Eden des pharisiens ici, le jardin-paradis, le gan Eden,

> Que chacun se rassure, nous allons étudier cet aspect vertigineux selon les divers angles possibles sous lesquels l'éclaire la lumière de Sa parole, car il pourrait sembler invraisemblablement abrupt de lancer ainsi de telles comètes. Le ciel que, poursuivant leurs trajectoires de feu, elles annoncent, paraîtra bientôt tout d'une pièce, selon sa splendeur native, révélé et illuminé par le retour du sens de la Nouvelle Alliance comprenant l'Ancienne.

le jardin des Justes à la fin des temps, lesquels ont accès à la Résurrection unique au sens pharisien. Cette Résurrection unique fait passer de cette durée indéfinie-ci

(H‘WLM HZH/ha‘ôlam hazé) à celle-là (H‘WLM HB’/ha‘ôlam haba’), de la réalité commune au jardin paradisiaque du savoir des saintes écritures, le jardin des veilleurs illuminés. La réécriture du Livre ou plutôt la compréhension du fait que, *de toujours*, il a été écrit par l’esprit saint hébraïque, correspond donc à son parachèvement. Cette lecture n’est autre que celle des vingt-quatre livres grâce aux soixante-dix.

Le midrash de Jérémie fut écrit, ainsi que celui des Rois, par des pharisiens. En témoignent la présence de la pensée de la Résurrection par l’élévation du noble Elie sur le char (la Merkavah), et, du point de vue historique, le fait que ce midrash fut composé dans sa forme plus ou moins définitive après le passage d’Alexandre au 3ème siècle avant J.-C., ce qui explique sa constante et violente polémique contre les samaritains, le Satan, Jéroboam et son péché, les dix tribus perdues… Cette polémique se retrouve aussi dans notre IV Esdras, mais à l’avantage des dix tribus perdues puisqu'elles sont appelées ici à régner à la fin des temps, dans le bonheur enfin trouvé d’une réconciliation majeure. Ce IV Esdras prônerait donc la réhabilitation de Samarie ; notons juste que ce point le rapproche de la Nouvelle Alliance où, dans les Actes canoniques, Samarie est convertie par Etienne ; voyez encore la parabole de la Samaritaine ou la proximité des deux sœurs Marthe et Marie désignant Samarie et la Judée dans l’Evangile, quoique sur fond de polémique (cf. *Portrait d’Israël en jeune fille*)…

Je reviens à ma proposition de tout à l’heure pour en établir cette fois-ci la gématrie classique.

La gC de cette proposition essentielle que nous traduisons par « sous la dictée de Jérémie, toutes les paroles inscrites dans le livre qu’avait livré au feu Yoyakim, roi de Juda, beaucoup d’autres paroles de même nature y furent encore ajoutées. » est de **4113**, soit – puisque 4+1=5 –, le chiffre-nombre de **513, celui de HtThN et KLH/le fiancé et la fiancée**, le dieu vivant et son Assemblée, 513 qui est aussi HShHtR (hasha(r)har) l’aurore désignant la fiancée du Cantique des cantiques (terme dont la racine signifie chercher, se lever dès le matin, désirer ardemment), et c’est bien évidemment BShWRH/bessorah, l’Evangile, la Bonne Nouvelle…

Preuve pour ce 4113 : MPY YRMYHW ’Th KL-DBRY HSPR ’ShR ShRP YHWYQYM MLK-YHWDH B’Sh W‘WD NWSP ‘LYHM DBRYM RBYM KHMH = 40+80+10+10+200+40+10+5+6+1+400+20+30+4+2+200+10+5+60+80 +200+1+300+200+300+200+80+10+5+6+10+100+10+40+40+30+20 +10+5+6+4+5+2+1+300+6+70+6+4+50+6+60+80+70+30+10+5+40+4 +2+200+10+40+200+2+10+40+20+5+40+5 = 4113 « = » 513 !

De même, BShWRH = 2+300+6+200+5 = 513 ou HtThN + KLH = 8+400+50+20+30+5 =513 ou HShHtR =5+300+8+200 = 513 !

C’est ainsi que la Nouvelle Alliance lira cette réécriture midrashique du rouleau consommé comme accomplissante par et pour l’esprit saint. Elle la lira comme l’Evangile, le résultat absolument *ouvert* de l’Ancienne Alliance, comme la venue eschatologique définitive du duo du fiancé et de sa fiancée, du dieu et de son Assemblée, glorieuse d’être le *oui* d’une telle affirmation unique. Pour ces lecteurs méthodiques – et en rien méthodistes ! –, le nouveau rouleau, lieu de la réécriture de l’ancien, est bien celui d’une Nouvelle Alliance, Révélation qui vient répondre, au moment crucial, au comble du mal et à l'Exil. L’Aurore, ardente et patiente, cette noire fiancée du Cantique, le compose jusqu’à inscrire la descente de la splendide ville de l’Apocalypse.

Je rappelle ici que pour la sublime poésie du *Cantique des cantiques* l'Aurore est comparée à la fiancée : ainsi est-elle dite noire comme les tentes de Kedar en 1,5, avant d'être comparée à l'aurore en 6,10, aurore et

noire étant presque le même mot, shâ(r)har/ShHtR pour le premier et she(r)hôrâh/ShHtWRH pour le second, d'où l'analogie déjà signalée par Vulliaud dans son ouvrage sur le Cantique, et bien sûr auparavant par la tradition juive elle-même. Du rapprochement entre cette noirceur, l'Aurore et la fiancée, on pourrait déduire que cette noire Venus du Cantique, serait une koûshite/éthiopienne, comme l'est la femme de Moïse dans la Thora. Ce serait là l'un de ses soubassements. Mais comme elle est une métaphore de la Beauté, elle est aussi comparée à Tirtsa (ville du territoire de Manassé), à Jérusalem, à la Rose (ou au Lys), à ce qu'il y a de plus beau dans la nature environnante, notamment du Liban. Bref, elle revêt, en tant que personnage midrashique, toute une constellation ou un archipel de métaphores, afin d'être parée de tous les éclats les plus précieux de la poésie hébraïque, manifestant ainsi la beauté de la Thora, de la conservation de ses paroles. Elle est en même temps le développement de l'analogie entre ville et femme (ses seins sont comme deux tours, etc.) déjà présente dans la description d'Eve, dans cet autre et même jardin qu'est celui du récit initial de la Genèse. En effet, Eve y est à la fois femme (’isha) tirée d'une côte de son homme (’ish) ; mais elle est également la mère de tout vivant, cette « mère »/’êm ayant en même temps le sens de ville capitale (Jérusalem à rebours). Ces « vivants », pour leur part, figurent les justes et les saints, les futurs ressuscités dans son sein.

Ce genre de lectures selon la clé nazaréenne de la Révélation ne sont pas rares, elles parsèment le céleste jardin déroulé du texte sacré, comme ici chez Jérémie, ou encore, et là c’est avec une densité redoublée, dans le récit initial de la Genèse (cf. annexes, tome II). IV Esdras est bien un midrash sur ce passage de Jérémie où l’ennemi qui brûle le Livre n’est autre que l’usurpateur installé représentant d’une royauté illégitime, d'un pauvre despotisme larvaire « possédant » la Jérusalem terrestre. Or, IV Esdras parle déjà à mots couverts de la fiancée comme d'une Nouvelle Jérusalem, il ne mentionne plus la terrestre Jérusalem que rarement, et pour la maudire.

Le midrash nazaréen, plus abouti, comprendra le moment du Livre brûlé comme sacrifice absolu du dieu par lequel l’agneau devient digne, en tant que Vivant-Ressuscité, d’ouvrir et de lire enfin le Livre qu’il est lui-même *devenu*. Seuls ceux qui saisissent cette libération éternelle du livre sont inscrits dans le Livre de la seconde éternelle Résurrection, le SPR HtYYM/sepher (r)hayim, le livre des vivants-ressuscités, parce qu’ils incarnent la vie, la résurrection même du Livre, à l’instar de l’Agneau vainqueur. Ce livre de vie a pour gR 93 qui est la gC de HNGLH/haniglah, la Révélation, l’Apocalypse, il la résume dans son agir foudroyant. Ce livre du grand jugement qu’est l’Apocalypse de Jean – si scientifiquement précis, si élégant dans sa forme jubilaire et si violent par son vitriol verbal comme par la négativité de son contenu offensif –, nous est enfin rendu transparent et simple comme il l’était à l’époque de sa rédaction hébraïque. Il fut sans doute si clair d’ailleurs, que, comme les Evangiles, il fut probablement brûlé ou enfoui jusqu’à ce que décomposition s’ensuive. Par certains pharisiens ? Par les Romains ? Un passage éloquent des feuillets du Babli, en Shabbath 116a, y répond : « Il a été statué que les blanc des marges (les Evangiles) et les livres des minim ne doivent pas être sauvés des flammes. R. José dit : les jours de la semaine (pas le shabbath), l'on doit arracher les Noms du dieu (YHWH, El, Elohim, etc.) que leurs livres contiennent, les enfouir (en guénizâh), et brûler le reste [autrement dit les Evangiles et Cie]. R. Tarphon dit : Que j'enterre plutôt mon propre fils si j'omettais de brûler tout ensemble leurs livres et les Noms du dieu qui y sont inscrits ! » (Autrement dit, enterrer

les Noms de leurs textes serait encore faire preuve de bonté, ce serait leur faire trop d'honneur !). Voilà qui a le mérite de la clarté. Le parallèle entre blanc des marges et livres des minim, via le jeu de mot déjà signalé entre GLYWN/blanc des marges et *Euaggelion*/Evangile, ne laisse subsister aucun doute. L'hypothèse émise par Dubourg dès l'article *L'hébreu du Nouveau Testament* paru dans *Tel Quel* comme quoi les rédacteurs des Evangiles auraient volontairement traduits leurs textes en grec littéral pour ne pas les perdre à tout jamais, au risque de « massacrer leur Coleridge à eux », n'en prend que plus de relief. On comprendrait aussi, au vu de l'opposition au midrash chrétien qu'il incarne et qu'il s'agirait de convertir, que ce Rabbi Tarphon si rigoriste ait pu devenir le futur inspirateur de Tryphon (même nom par métathèse), le Juif du célèbre *Dialogue* écrit par Justin de Sichem, dans la seconde moitié du second siècle.

Mais le destin du rouleau en lui-même n'est pas l'essentiel, bien plutôt est-ce de constater le vivant retour de son esprit par-delà la destruction matérielle des rouleaux hébreux de la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a. Que cet esprit fasse retour, voilà l'inouï !

IV Esdras est donc bien un midrash nazaréen ou des « soi-disant esséniens »,

A mon avis, ce que Dubourg met en doute par cette dernière expression, c'est l'identification à la hâte des auteurs des manuscrits de Qumrân et des esséniens de Philon et de Josèphe (sans même que ceux qui opèrent une telle immédiate identification ne sachent ce que recouvre exactement cette désignation, chose qui ne semble pas les gêner outre mesure…). C'est ce qu'a bien saisi Roland Tournaire dans *L'Intuition Existentielle,* identifiant les auteurs du *Rouleau du Temple* et Cie à des sadducéens nazaréens (des sadducéens dissidents, réfractaires aux compromissions) ; c'est une hypothèse à considérer davantage.

qui s'articule autour de la pensée du Livre Vivant-Ressuscité identifié dans la différence avec l'Assemblée et avec l'esprit saint hébraïque.

Sur la question du Livre brûlé et avant de revenir à IV Esdras pour conclure sa lecture, je rappelle l'exemple qui donne son titre au *Livre brûlé* de M.-A. Ouaknin. Il s'agit d'une référence à Rabbi Nahman de Bratslav, (r)hassid dont je ne pourrais que ternir la noblesse si je cherchais à la qualifier. Celui-ci a dit avoir brûlé un livre après l'avoir écrit tout en affirmant que ce livre brûlé est de l'ordre du secret (nistar), de l'essence même de « sa » pensée. Cet exemple prouve la continuité, sur fond de variations, du sens de la métaphore, portée par l'équivalence fondamentale entre la foi en la traversée du Livre par-delà les flammes et celle en l'esprit saint, lequel est le grand désir de celui-là, son inspiration tout comme sa glorification, l'éternel retour de son contenu fait de lettres, de mots, de versets et de nombres compris dans les mots innervés de sens, selon des formes nouvelles.

Nous pouvons même annoncer que cette métaphore (qui n'est pas qu'une métaphore) figure au mieux comment le peuple du Livre accède à la conscience de lui-même ou comment la partie consciente du peuple est celle qui a accès au Livre. Ainsi, c'est par la connaissance de l'esprit-saint, de son retour, que le peuple entre dans le royaume natif de la vérité du Livre et qu'il découvre, en même temps que *l'infinité* de l'esprit-saint, qu'il sait que toute réalité est comprise dans le Livre, et non le contraire.

C'est là la raison même, le phénix somptueux renaissant à travers les cendres du Livre brûlé : le Livre *vivant*.

Après cette longue parenthèse que le lecteur est prié – conseil avisé ou ordre formel ? –, de méditer jusque dans ses ultimes conséquences, j'en reviens les yeux lavés et ouverts à la lecture de la fin de IV Esdras et de la reconstitution spirituelle des écritures par-delà les brasiers des destructions diverses et les écumes des jours amers.

Je rappelle d'abord *le but* de la réécriture des livres saints, propos jailli de la bouche du prophète Esdras, momentanément enflammé par l'esprit saint en son âme et en sa conscience : « afin que les hommes puissent trouver ton sentier (DRKK/darekêk) et que ceux qui le désireront, à la fin du temps puissent obtenir la vie [la résurrection/HHtYYM]. »
Pour les nazaréens c'est la seconde Résurrection, la vie éternelle.
Ce sentier qui conduit à la vie est la voie du jardin d'Eden : « Il chassa l'homme, et plaça à l'Orient du jardin d'Éden les chérubins et la lame de l'épée qui tournait çà et là, pour garder le chemin [DRK comme ici] de l'arbre de vie [HtYYM/(r)hayim comme ici] » (Genèse 3, 24).

> On pourrait ici égrener quelques gématries ; et pour commencer, noter d'emblée que DRK/derek, le sentier, la voie, en tenant compte des valeurs finales du kaph a pour gR 47 et gC 7(0)4, et que 7(0)4 est 74, la gR de R'ShYTh/rêshith, le principe, la tête, celui inclus dans le premier mot de Genèse 1, 1 et qui inclut en lui ce qui est de toujours (brêshith/BR'ShYTh pouvant se lire B/par, à partir + le rêshith, soit à partir d'un principe antérieur à la Création – puisque ce que créé Elohim en découle…), tandis que 47 est la gR de 'Th/'êth, le temps (éventuellement, sens eschatologique) ; et qu'enfin, ces gématries sont d'autant plus remarquables qu'elles sont « énantiomères ».

Partant de là, le Seigneur YHWH charge Esdras pendant 40 jours (comme Moïse au Sinaï) de l'écriture de Sa Thora.
« Tu viendras ici et j'allumerai en ton cœur [*i.e.* l'intellect] une lampe d'intelligence qui ne s'éteindra pas jusqu'à ce que tu aies achevé ce que tu dois écrire. Quand tu auras fini, tu publieras

> Ici figurait probablement la racine QR'/qârâ', crier-proclamer. Voyez là-dessus la récurrence de l'expression « proclamer l'Evangile » dans le corpus de la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a ou le fameux kérygme de Paul ou de Pierre. Cela renvoie bien sûr à la lecture au peuple telle que révélée par Moïse, par Josias, ou ici par Esdras dans son livre. C'est la lecture qui engage *la reconnaissance* entre le Livre et le peuple, entre la Révélation et ceux qui l'entendent.

certaines choses et tu donneras en secret les autres aux sages. »
Ici, est présent le double sens spéculatif du duo exotérique/ésotérique, essentiel pour voir à l'œuvre le mouvement secret et spirituel de la langue sacrée, son sens se réfléchissant fort logiquement dans la répartition des livres, certains de ceux-ci, comme nous allons le voir, étant mis en avant pour tous alors que d'autres sont tenus secrets, de même par exemple que si le peuple a accès à la lecture targumique du texte, quelques-uns seuls savourent sans danger le fruit amer de la kabbale et de ses secrets.

> Et le danger n'est pas peu de chose comme en témoigne la célèbre parabole des quatre qui entrèrent dans le Pardès, autrement dit dans le verger du secret de la kabbale, du midrash. Seul Aquiba aurait eu la chance de pouvoir entrer et sortir en paix, les autres risquant la mort, la folie ou encore l'hérésie, ces quatre degrés allant de la mort à la vie nouvelle en passant par une double médiation (séparation à l'intérieur de soi-même, séparation manifeste vis-à-vis de l'Assemblée) n'étant pas sans progression logique. Mais, sur cette parabole mishnique des quatre qui entrèrent dans le pardès et dont le troisième est l'Autre, « l'Hérétique », le satanique hélléniste, pour en voir toute l'arborescente profondeur, voyez *La théurgie de l'Autre*, en comparant avec l'interprétation qu'en donne Bernard Barc dans *Les arpenteurs du temps*, et avec le Talmud lui-même.

Esdras, aidé des cinq scribes désignés par le Seigneur et dont nous avons lu les noms, se met dès lors à cette mission de la plus haute importance,

Ce cinq est très certainement une référence implicite aux cinq rouleaux de la Thora (comme leurs vingt-quatre lettres un écho des vingt-quatre du TaNaK ?), comme nous avions vu plus haut que dans la tradition juive une version donne cinq traducteurs pour la traduction des Septante par le même type de procédé.

mission de Salut que nous n'aurions pas la naïveté d'esprit de qualifier d'aisée tant le sort de la Révélation

Non point du monde, sort secondaire ! Et en même temps, par réflexion et retour, sort et responsabilité envers le monde, les nations, les païens… Combat de la Révélation et de son point de vision et d'effraction contre le monde, dans lequel cette Révélation seconde le monde, le saisit selon sa nervure dans le Livre, comme moment du Livre.

ne tient qu'à un fil et se meut – celle-ci se maintenant égale à elle-même dans le sens affirmatif de sa destination essentielle – à travers tant de périls, de désolations, de larmes, de destructions.

Le texte précise qu'Esdras reçoit une lampe d'intelligence dans son cœur.
Le cœur, au plus simple, c'est LB/lev, celui de la connaissance de la Thora au sens large, c'est la Thora elle-même puisque L et B sont respectivement et la dernière et la première lettre de celle-ci. LB est aussi l'intelligence de la Thora. La lampe d'intelligence serait quant à elle NR (H)RWHt (nêr (ha)réoû(r)ha), la lumière de l'esprit, où se retrouve NR/nêr, la lampe-lumière, par notarique initiale.

Je signale que cette lampe (Nêr, en tant que fils d'Abnêr et père du Messie pour Hénoch, est aussi un personnage midrashique des livres de Samuel) d'intelligence qui est aussi lumière de l'esprit et qui vient illuminer le cœur-intellect d'Esdras (c'est aussi la lampe chargée d'allumer la Ménorah du Temple par ses sept branches ou le chandelier spécial de Hanoukah) repose sur une égalité entre la gR de NR et celle de RWHt (esprit). Dans les deux cas celle-ci est de 34. D'autre part, le cœur LB et l'esprit, RWHt, qui vient s'y allumer, ont un sens en commun : l'intelligence, celle de la Thora.

Avant que la grandiose reconstitution des saintes écritures n'ait eut lieu, le dieu demande à Esdras d'ouvrir la bouche :

Cette bouche PH/pé ne désigne pas que l'oralité, mais tout autant la parole écrite, secrète, intérieure. C'est ainsi par exemple que la fameuse loi orale pé al pé, de bouche à bouche, si elle semble désigner une oralité ancestrale de la transmission du savoir, peut désigner le midrash lui-même, différencié de la Thora en tant que loi écrite, et déjà écrite, alors que le midrash, fidèle à sa propre racine, est vivant fouillage *in-progress* de la Thora !

« J'ouvris la bouche et voici, une coupe

« et voici, une coupe » serait W(H)NH KWS qui contient avec exactitude (H)SNH le buisson ardent présent un peu au-dessus.

pleine [racine ML', abondante] m'était présentée ; son contenu était comme de l'eau (MYM/mayim), mais sa couleur était semblable [emploi de DMH/dâmah ou de KMR'H ou K seul] à du feu ((L)'Sh/lé'êsh). »
Curieux breuvage qui n'est que la continuation par le moyen de nouvelles métaphores de la même dualité essentielle : l'eau évoque la Thora, l'aspect exotérique, la loi écrite, tandis que la couleur comme de feu de ce liquide évoque le vin (YYN=70), autrement dit le sod (SWD=70), le secret, la loi orale au sens large, le midrash.

De plus, l’eau et le feu qui servent ici à décrire le divin breuvage sont les éléments de la Création céleste, ils forment ensemble les cieux (’Sh/’êsh et MYM/mayim formant ShMYM/shamayim, les cieux). Qu’il soit question implicitement de la Création des cieux, en même temps que de la reconstitution des écritures, rejoint nos considérations émises plus haut sur le coup du Livre brûlé et réécrit comme recréation totale.
Bref, ce breuvage à certains égards chamanique ingurgité par Esdras est tout à fait adéquat à la venue de l’esprit saint pour réécrire le Livre et recréer le monde selon le même mouvement. C’est le cœur de l’aspect profondément apocalyptique de IV Esdras qui ainsi se dégage.
Je n’ai plus qu’à lire la fin de la vision de IV Esdras :
« Je pris la coupe et je bus ; et lorsque j’eus bu, mon cœur (LBY ou LBBY) faisait jaillir [racine NB‘] *l’Intelligence* [ici c'est BYNH/Binah, que nous retrouverons d'ici peu, l'intelligence du texte hébraïque, avec propagation de calembours], ma poitrine (ShDY) s’enflait de *Sagesse* [la belle (r)Hôchmâh], mon esprit (RWHtY) conservait *la Mémoire* [celle du premier des commandements, celui de la Mémoire, ZKRWN, de la sortie d’Egypte].

S’esquisse ici un triple mouvement progressif constitutif de l’intériorisation pensante : l’Intelligence sort, la Sagesse entre et la Mémoire conserve au-dedans de soi, sachant que dans le même temps l’on progresserait de ce que la Kabbale appelle la troisième séphirah, Binah/l’Intelligence, vers la première, Kether/couronne, en passant par l’incontournable Sagesse. On en déduit qu’il y a élévation vers Lui en même temps qu’intériorisation. Notons que l’auteur de ce rouleau emploie ici le trio cœur, LB/lev, poitrine, ShD/shad, et esprit, RWHt/réoû(r)ha. En effet, ces trois vocables permettent de lire, par leur notarique finale, HtDB acrostiche pour HtKMH/Sagesse, D‘Th/Science et BYNH/Intelligence, trio en usage juste après pour comparer l'intelligence des rares ayant accès aux soixante-dix livres à « la source de l’Intelligence, la fontaine de la Sagesse et le fleuve de la Science ». On retrouve d'ailleurs un écho de ces trois termes dans l'Intelligence, la Sagesse et la Mémoire ou remémoration (ZKRWN), ce troisième terme étant équivalent de la Science (D‘Th). Notons juste que ce premier trio BYNH+HtKMH+ZKRWN a pour gR et gC 126 (36) et 423 (45), nombres qui feront retour plus loin avec davantage d'éclat. Enfin, les trois vocables cœur, poitrine et esprit, L**B**+Sh**D**+RW**Ht**, ont pour gR 73=HtKMH/la Sagesse, et gC=55(0), la gC de KLH, la fiancée, l’Assemblée d’Israël, synonyme de la Sagesse.

Alors ma bouche s’ouvrit et ne se referma plus. Le Très-Haut donna aussi l’intelligence aux cinq hommes [ils n'ont que l'un des trois termes, la Binah du texte sacré, ni la Sagesse de sa Création, ni la Mémoire de sa totalité médité], et ils écrivirent (tout) ce qui était dit, dans l’ordre, au moyen de caractères qu’ils ne connaissaient pas.

Il s’agirait d’une référence aux caractères droits, araméens, qu’Esdras est supposé être le premier à introduire. En effet, cette ignorance des caractères n’est spécifiée que pour les cinq, pas pour Esdras.

Et, ils demeurèrent assis pendant 40 jours.

S'asseoir c'est, conformément au sens de la racine YShB/yâshav, demeurer, résider, racine de la yéshivah, la séance d’étude de la Thora, demeurer qui est un mouvement incessant et joyeux et qui peut aussi désigner la royauté (le dieu assis sur son trône). Quant aux 40 jours, mon lecteur doit s’en souvenir comme s’il était devenu lui-même la mémoire glorieuse de la Thora, de son esprit.

Eux, ils écrivaient durant le jour et la nuit ils mangeaient leur pain ; moi, je parlais durant le jour et la nuit je ne me taisais pas. »
Cette dernière phrase surprenante appelle un commentaire :
Bernard Barc remarque dans *Les arpenteurs du temps* qu'elle se réfère à la Thora orale des pharisiens dont Esdras est « le champion ». Nous remarquerons juste que cette oralité continue d'Esdras n'est pas réservée aux seuls soixante-dix livres, mais qu'elle est valable aussi pour la Thora écrite ou plutôt le TaNaK, les vingt-quatre livres, et que, de plus, elle peut s'expliquer par le fait qu'Esdras jeûne contrairement aux cinq scribes, dont il n'est pas dit non plus qu'ils n'écrivent pas aussi la nuit (à moins qu'il ne faille supposer un Esdras parlant tout seul sans que les scribes ne notent ses paroles, ou peut-être entendre dans le fait que les scribes mangent leur pain une métaphore, ceux-ci mangeant le pain de la Loi telle qu'Esdras la lit et commente ?).
La remarque de Barc n'en est pas moins intéressante même si ceux à qui s'adressent les soixante-dix livres saints ne sont pas nécessairement, comme on pourrait le croire un peu vite, les (r)hakamim, les sages (titre pharisien, ceux du Sanhédrin?), mais des 'anâshim (r)hakamim, titre biblique dont nous verrons le sens un peu plus loin, et qui ne désigne pas *a priori* les sages pharisiens. Quant aux soixante-dix livres, ne symbolisent-ils pas plus essentiellement les livres apocalyptiques (ou autres) conçus comme midrashim éclairant les vingt-quatre livres du TaNaK et les escortant depuis un temps bien antérieur à Yavnéh, livres écrits afin d'éclairer et de parfaire le TaNaK ? Quant au fait qu'Esdras parle continûment, cela ne pourrait-il pas désigner simplement le fait que, contrairement aux cinq, il a bu du breuvage « chamanique » et serait donc inspiré à travers le jeûne, car n'est-ce pas lui, et lui seul, qui incarne l'élu de l'esprit de sainteté des quatre-vingt-quatorze écrits ? IV Esdras n'est-il pas lui-même une apocalypse ? Ce déploiement critique nous convie à ne pas interpréter les vingt-quatre livres uniquement en ayant pour horizon le synode de Yavnéh, interprétation redoublée par celle de l'oralité d'Esdras en rapport avec la Thora orale. Car, pour si justes qu'elles semblent de prime abord, ces interprétations n'en montrent-elles pas ici leur limite ou du moins la nécessité de ne pas les considérer isolément ?
Mais reprenons.
« Ainsi furent écrits, pendant les 40 jours, *quatre-vingt-quatorze livres* [**Th**Sh'YM **W'**RB'H SPRYM/thishe'im v'arbâ'âh sephârim, notarique initiale : ThW'/thevâ', compartiment secret derrière le saint des saints, et à l'envers 'WTh, 'ôth, le signe, le miracle, l'Aleph et le thav, le miracle qu'est l'alphabet, la langue].
Lorsque les 40 jours furent achevés, le Très-Haut me parla et dit :
« Les choses que tu as écrites en premier, publie-les : que les lisent les gens dignes et les gens indignes.
Mais les soixante-dix derniers (livres), tu les garderas pour les transmettre aux hommes sages de ton peuple. Car en eux (les livres) se trouvent la source de l'Intelligence, la fontaine de la Sagesse et le fleuve de la Science. »
Les hommes sages en question proviennent en direct des premières paroles du Deutéronome. Je n'ai nul besoin d'avoir recours aux pharisiens pour expliquer leur présence chez IV Esdras, une simple analogie verbale suffit :
« Et je pris les chefs de vos tribus, des hommes sages ('NShYM HtKMYM/'anâshim (r)hakâmim) et connus, et je les établis chefs sur vous, chefs de milliers, et chefs de centaines, et chefs de cinquantaines, et chefs de dizaines, et officiers sur vos tribus. » (Deutéronome 1, 15).
Ce titre d'hommes sages figure déjà deux versets plus haut :

« Donnez-vous des hommes sages (’NShYM HtKMYM), et intelligents, et connus, selon vos tribus, et je les établirai chefs sur vous. » (Deutéronome 1, 13).

> L’on voit bien, au contexte, qu’il n’y a nulle nécessité à ce que ce titre renvoie aux sages pharisiens. Ils sont certes parmi les chefs du peuple, mais sont-ils « chefs de milliers, et chefs de centaines, et chefs de cinquantaines, et chefs de dizaines, et officiers » sur les tribus d’Israël ?

Ce sont les deux seules mentions de ces **’anâshim (r)hakâmim** (hommes et sages ont ici même esprit) de tout le TaNaK. Voici leur gC :
’NShYM HtKMYM = 1+50+300+10+40+8+20+40+10+40 = **519 = HtThN WKLH (gC)/le fiancé et la fiancée**. Ils ont en charge de ne pas mésestimer l’union de l’Assemblée d’Israël et de son dieu, ce cœur des riches forêts des secrets de la kabbale où savent cheminer ces hommes méritant. Ils se doivent d’être la juste incarnation de l’unité vivante du haut et du bas. L’expression d’hommes sages peut désigner ceux qui participent à la construction du lieu saint, ou encore les chefs des tribus et de l’armée d’Israël, et ici s’agit-il sans doute plus particulièrement de ceux qui ont accès au secret des écritures, à leur sagesse, comme c’est le cas des soixante-dix (ou soixante-douze) anciens élus par le don de prophétie pour accompagner le divin Moïse.

Mais revenons au texte de IV Esdras, et sondons l’interprétation admise de la bipartition des livres en vingt-quatre d’un côté et soixante-dix de l’autre, celle que me donne ici l’édition des « Intertestamentaires » dans la Pléiade :

> Mais pourquoi vingt-quatre ? Pourquoi soixante-dix ? Et pourquoi quatre-vingt-quatorze ? Que la merveille hébraïque prononce !

« " Les premiers livres qui doivent être rendus public " (verset 45) sont au nombre de vingt-quatre ; ce sont ceux que le judaïsme reconnaissait traditionnellement comme les vingt-quatre écrits saints dès avant la constitution du canon de la Bible hébraïque ; certains, tel Flavius Josèphe, n’en comptaient que vingt-deux [mais pourquoi donc ?]. " les soixante-dix derniers ", réservés aux sages (verset 46) représentent la littérature apocalyptique et pseudépigraphique. Le nombre est symbolique, mais la proportion [sic ! Prendre à la lettre cette proportion, sans explication préalable de cette symbolique, paraît étrange...] entre les deux ensembles est caractéristique et souligne l’étendue de cette littérature ainsi que l’importance théologique et spirituelle que le judaïsme mystique lui accordait comme source ésotérique " d’intelligence, de sagesse, et de gnose " (verset 47). Comparer I Hénoch, CIV, 12-13. »

Je relève vite la comparaison avec le cycle d’Hénoch, mais, pour ma part, j’attends quelque explication de la symbolique, du sens, de ce vingt-quatre, de ce soixante-dix, de ce quatre-vingt-quatorze.

Réponse des spécialistes : rien. Et rien quant au pourquoi du trio invoqué en lien au don de l’esprit saint hébraïque, celui d’intelligence, sagesse et « gnose ». Réponse toujours stérilement identique à elle-même dans les rangs malheureux de ces commentateurs qui toujours aussi volontairement ignorent la substantifique moelle de la langue sacrée.

Je m’interroge encore sur une éventuelle justification de l’identification des soixante-dix livres avec les apocalypses et autres apocryphes de la part des spécialistes. Réponse : néant.

Et en quoi ces soixante-dix livres seraient-ils de la « littérature apocalyptique et pseudépigraphique » ? Encore une fois, le même affligeant silence.

Il est donc temps de dissoudre cet amas confus et ces silences injustifiés laissés par tous ces produits avariés de la grande chaîne des générations idiotes et de restituer à sa lumière primitive ce glorieux chef d'œuvre qu'est IV Esdras.

Suivons toutefois l'indication de la critique et rendons-nous prestement chez Hénoch. Après le sous-titre « fausses et vraies écritures », voici ce qui m'y est dit :

« Et maintenant, je vous dis ce secret (râz) : les pécheurs altèrent et réécrivent (les paroles) de vérité, ils en changent la plupart, ils mentent et forgent de grandioses fictions, ils rédigent des Ecritures en leur nom. »

> Je me demande bien qui sont ces menteurs attaqués par Hénoch avec une telle charge de virulence, une telle électricité polémique ? Des samaritains ? Des sadducéens ? Des Papous, des Dogons, des Corses ? Silence toujours du côté de l'exégèse… En fait, ce sont, le lecteur vigilant l'avait deviné, les pharisiens, les seuls opposants valables au point de produire des midrashim concurrents, les pharisiens opposés aux « soi-disant esséniens », entre autre chose auteurs de I et II Hénoch. Ceux-ci vénèrent la répartition messianique des jours. En effet, leur année comporte 52 (=MShYHt, le Messie) semaines, soit pour eux 52×7 (la plénitude, *l'abondance* de ce que symbolise le 52, du Messie…) = 364 jours (gC de MShYHtW/ « Son messie »), et leur calendrier est exclusivement solaire, si bien que l'année rayonnante est intégralement sous le signe du Messie (= le soleil). Cette répartition n'est pas la même que celle de la liturgie officielle du Temple (calendrier luni-solaire, 54 parashiôth pour la Thora, au lieu de 52 comme le nombre de semaines…), généralement admise par les sadducéens et les pharisiens du grand Sanhédrin ! De même qu'ils n'ont pas le même rapport au Temps, ils n'ont pas le même rapport aux textes et à leur réalisation ; que l'art de bien lire – cette base de la pensée – et le rapport au Temps soient intrinsèquement liés est une loi si féconde et universelle que toute pensée la connaît plus ou moins consciemment, qu'il s'agisse de la pensée juive ou, par exemple, de la littérature mondiale absolument moderne.

C'est ensuite que vient le versant positif ou plutôt affirmatif de l'affaire :

« Si seulement ils écrivaient en leur nom toutes mes paroles, fidèlement, sans les abolir ni les altérer, mais en rédigeant fidèlement les témoignages que je leur transmets ! [sans ajouter ni retrancher aux paroles de la Thora donc…]

Je sais encore un second secret : les justes, les saints et les sages [**Sd**DYQYM + **Q**DWShYM + **Ht**KMYM/tsadiqim, quedôshim, (r)hakamim ; trinité attrayante dont les initiales forment SdHtQ/tsâ(r)haq, rire, la racine d'Isaac, les justes, les saints et les sages sont aussi des rieurs !] recevront [racine LQHt, verbe très important qui signifie aussi saisir] mes livres ((’Th) SPRY/siphrêy) pour se réjouir de la vérité (’MTh/’émeth), et ils recevront les livres en y accordant foi (’émoûnah) et s'en réjouiront et tous les justes jubileront

> Nous devinons encore à la saveur sade et sapide de ces mots, qu'ils jubileront dans le jardin des justes, de la Résurrection. Même si ici, dans I et II Hénoch, comme le suggère Dubourg, le nom nouveau YHtWH est déjà connu, on en reste encore à un modèle de verger-paradis proche de celui des (r)hassidim traditionnels ou des pharisiens orthodoxes, *i.e.* que ne caresse pas encore une promesse, un souffle de Rédemption comprenant pleinement les goyim – du moins en esprit – comme avec la pointe nazaréenne qui trouve le nom de Jésus, qui l'invente au comble du secret.

d'y apprendre toutes les voies de la vérité. »

> Une hypothèse vient scintiller ici : kâl-drâkay ou kâl-netivôth ha'émeth/KL-DRKY ou KL-NTYBWTh + H'MTh. Voyez les sentiers inouïs d'intelligence, les sentiers du cœur, les sentiers de l'intelligence de la Thora, dans le *Sepher Yetsirah*. Ces sentiers de la vérité sont ceux qui parcourent le jardin d'Eden, de la Science du Livre.

J'ai volontairement opéré le détour par ce texte parce qu'en lui se précise le lien entre la foi, la fidélité à l'écriture des livres et la manière dont ils doivent être lus, et parce qu'il fait explicitement référence à l'usage, à l'époque, des coupures, des sutures, des boutures, des ramifications et du tressage habile de textures diverses impliqués dans la fabrication des textes, bref à toutes les méthodes multiples dans l'art de cultiver le jardin du texte sacré, jardin de la Thora, du TaNaK, de la Thora orale, etc.

Les coupures par exemple ne se réduisent pas seulement au fait d'avoir rayé le mont Garizim à tel ou tel endroit de la Thora pour s'opposer au peuple ennemi qui habite Sichem – cette opposition, je l'ai dit, étant très présente dans la trame midrashique de Rois et Chroniques –, mais, plus généralement, le texte de la Thora et des Prophètes est toujours en mouvement parce que vivant et continuant de se parfaire dans la durée (à l'époque). En même temps, il arrive avec les pharisiens à un modèle plus « canonique », à un jardin élaboré des plantes duquel il faut savoir prendre soin afin qu'en fleurisse la beauté. Nous n'en sommes pourtant pas encore à l'époque où le fait de bâtir une haie autour de la Thora prendra un sens plus exclusivement prohibitif, comme haie de signes divers inventés par la Massore pour fixer le texte, fermer ce jardin clos qu'est la Thora, la fiancée. Comme exemple de texte dont l'organisation interne de l'écriture a pu beaucoup varier, voyez Jérémie. En effet, il n'est pas le même dans les Septante et dans la version massorétique, ultérieure. Quant aux midrashim qui viennent comme compléments afin d'approfondir les textes saints, ils continuent de subir des changements et corrections, tel baiser effaçant telle ou telle lettre pour la changer imperceptiblement en telle autre, tel ou tel signe ponctuant le texte (neqoudim, te'amim, thagim…), tel mem ouvert prenant forme fermée (ou réciproquement), etc. Ces variations participent de la vie des textes, celle de la langue sacrée elle-même au sens aussi où la contingence est ici comprise dans la liberté de l'esprit des écritures, qui ne se cantonne pas à une froide nécessité productive, mais jouit d'une paix chaleureuse avec sa propre vérité, jouant librement de la contingence et de la nécessité. De même, le fait de pouvoir lire un daleth au lieu d'un resh, un shin au lieu d'un samek, un guimel au lien d'un noûn, etc. Comme si toutes les synagogues ou yéshivoth de l'époque avaient exactement les mêmes rouleaux écrits de la même manière (sans parler des gloses éventuelles desquelles devaient parfois s'orner les dits rouleaux) ! D'ailleurs, cette vie des textes, en général peu mise en avant, et qu'il importe avant tout de saisir *métaphoriquement*, est l'un des éléments que la découverte de Qumrân – outre la pulvérisation du puéril poncif « l'hébreu langue morte autour de J.-C. » ! – a affirmé. Ce que vient rappeler le jaillissement du gisement de Qumrân, c'est que l'absolu s'est d'abord dit en hébreu – pour cela langue sacrée – et avec quelle virtuosité et quelle vie riche d'une infinité de vies midrashiquement fécondes et diverses ! C'est cette diversité de la vie même de l'esprit saint qu'il s'agit de célébrer dans *Son* unité. Ces rouleaux hébreux ne sont-ils pas des œuvres d'art défiant à plus de mille ans de distance toute reproductibilité technique ?

Ces modifications sont opérées à même l'étoffe couturée, bigarrée et vibratile, des versets vivants, tantôt par caresse, embrassement du texte en un geste double de reconnaissance de sa sacralité (embrasser NShQ/nâshaq et sanctifier, se purifier QDSh/qâdash étant presque le même mot), tantôt par volonté de censure, ce dernier aspect étant en général trop peu souligné, ou plutôt remarque-t-on l'un des aspects au détriment de l'autre, et jamais les deux ensemble. Ici m'intéresse aussi beaucoup le verbe LQHt (dont nous avons déjà touché mots dans notre première étude). Il a le même sens que (L)QBL recevoir, transmettre, saisir, racine du mot kabbale. Sa gR de

39 lui permet de rejoindre Hénoch/HtNWK, BN H'DM/fils de l'homme, HShM/le Nom, son anagramme Moïse/MShH, H'Sd/le bois-la croix-l'arbre, HRWHt/l'esprit, HNGLH/la Révélation, l'apocalypse, etc.
Tous termes à divers points de vue essentiels dans l'ensemble des midrashim, du TaNaK ou d'après.
Ce recevoir, prendre, conquérir est aussi son anagramme exacte HtLQ, partager, diviser, avoir part, présent dans le fait « d'avoir part au monde futur » ou plutôt à cette durée-là.
Et qu'est-ce qui divise plus les différentes assemblées de l'hébraïsme que cette question du « avoir part » (ou non) à la Résurrection, au point de corriger parfois les livres sur tel ou tel point en apparence seulement de détail ?

> Je signale en outre que la fameuse notion de partage si présente dans le christianisme vient de l'hébreu des textes évangéliques : partage du pain (et du vin), autrement dit du savoir des écritures sacrées, de l'accès à l'état mystique et apostolique de celui qui sait lire ces écritures sacrées en son âme et conscience, partager, HtLQ/(r)hâlaq, mot qui a aussi pour sens être doux, poli et peut même dire la douceur de la parole paradisiaque, langue douce comme le lait et le miel de la promesse.

La question de savoir quels sont les livres saints, s'ils souillent les mains ou non, comme celle de leur lecture, sont en définitive une seule et même question. D'où, dans l'Apocalypse de Jean, le jugement par la lecture des livres déterminant qui a part (HtLQ) ou non à la Résurrection éternelle, qui sait lire le Livre ou qui ne le sachant pas n'est pas fidèle, n'est pas réellement vérité du TaNaK en acte et du coup se voit envoyé au gouffre figuré par l'étang de feu et de soufre, les pharisiens et les sadducéens refusant le midrash chrétien étant alors aux premières loges...
Je mets ainsi fin au détour par Hénoch pour revenir à Esdras.
Chez Hénoch, comme chez IV Esdras, se trouve déjà la notion de fils de dieu, bien que celui-ci ne semble pas encore avoir de nom, ni Elie, ni Jean, ni Jésus. A ce stade, il mérite déjà d'avoir un nom, mais celui-ci n'a pas encore été inventé. Parvenir à cette invention est un long procès, celui des fameux soixante-dix livres dont parle IV Esdras, procès à même le secret de la langue sainte pour trouver le nom du Messie, cette clé de la lecture eschatologique du TaNaK par la connaissance de laquelle avoir part à la seconde Résurrection devient possible *de facto*. Ce mouvement bouillonnant par lequel s'élabora la pensée messianique fut très lent, patient, méticuleux et son résultat décisif, fulgurant. Avant l'émergence du Messie unique à la fois fils de Joseph, fils de David, fils de dieu, grand prêtre, roi et prophète, et réalisation des écritures en acte (difficile d'en condenser davantage !), il y eut de nombreuses différences et oppositions, une féconde diversité de points de vue quant au Messie, bien avant même qu'il ne soit manifeste *en et pour soi*. Il y eut le Messie de Samarie devant mourir pour qu'advienne le Messie libérateur de Juda (conception pharisienne), il y eut le Messie grand prêtre et « essénien », dont on trouve trace dans les Ecrits de Qumrân, le fameux « maître de Justice »,

> Ce môrêh tsédeq signifie avant tout celui qui a le juste enseignement messianique de la Thora, celle-ci et môrêh ayant même racine.

il y eut le Messie Elie, Salomon, d'autres éventuels fils de David, Ezéchias, Emmanuel, Yinon, le fils de Nêr dans le cycle d'Hénoch, etc. Il en fallut du temps, et de vives énergies efflorescentes, des oppositions et mahaloquèth, pour que surgisse le Messie galiléen, fils unique du Très-Haut, réconciliation vraie des royaumes du Nord et du Sud, mettant ainsi fin à la scission historique et intérieure de l'épopée histoire d'Israël la plus déterminante. Cette pensée de la réconciliation, de la théshoûvah effective, coïncida avec celle de l'ouverture de la Thora en langues comme avec son

accomplissement, le retour observant à celle-ci et de celle-ci. Saisir la profonde unité de ces trois aspects essentiels, c'est mieux saisir la longue maturation que cela exigea. Où se situe IV Esdras dans cette patiente progression ? IV Esdras parle du Messie comme fils de dieu sans pour autant sembler en connaître le nom, il est un roi guerrier qui meurt lors de la grande bataille eschatologique. Cet écrit peut donc être relativement antérieur aux Evangiles puisqu'il n'en donne (n'en connaît ?) pas le nom, tout comme le Pasteur d'Hermas par exemple. De surcroît, IV Esdras accepte encore la proposition pharisienne d'une clôture de l'esprit de prophétie avec Esdras ce qui ne serait pas le cas des « nazaréens » de Jean ou de Jésus qui, quant à eux, rouvrent avec une violence distinguée cette clôture supposée et approfondissent l'esprit de prophétie, alors que pour les pharisiens il n'y a plus de prophètes, mais seulement leurs successeurs à savoir les sages (HtKMYM/(r)hakâmim), *i.e.* eux-mêmes.

Mais IV Esdras, je le répète, affirme aussi le Livre Vivant-Ressuscité, le Messie fils de dieu, l'esprit saint hébraïque. En outre, dans son infinité il est accompli par la lecture qu'en font les nazaréens de Jésus, ne serait-ce que parce que, tout comme celui-ci, il a le sens de Salut.

De la notion de « fils de dieu » :

Vu la présence de cette expression de « fils de dieu » en IV Esdras, je me vois dans l'obligation de procéder à sa généalogie progressive. Je m'occupe ici de l'expression de « fils de dieu » en tant que telle, que l'on trouve en fait déjà sous-entendue dans l'Exode puisque YHWH y nomme Israël comme son fils : « Ainsi parle YHWH : " Mon fils premier-né, c'est Israël. " » (Ex. 4, 22).

Mais je choisis plutôt le Talmud pour me mettre sur la piste de la formule. En Sanhédrin 93a et 95b, je le trouve sous la forme araméenne de BR 'LHYN. En Baba Batra 16a et b, c'est la formule « les fils de l'Elohim »/BNY H'LHYM. Dans les deux cas, ces mentions de fils de dieu, au singulier ou au pluriel, sont des calques directs d'extraits des vingt-quatre livres du TaNaK, de Daniel pour la première expression et de Genèse 6 et Job 1 et 2 pour la seconde, dont je m'occuperai plus loin. Elle peut s'entendre de la manière la plus étonnante en lien à Ses envoyés, les plantes de Son jardin et Ses jardiniers à la fois, les fils de dieu au sens nazaréen, ceux de l'aurore dont les verts et les roses sont le reflet inaltérable de la fin définitive de l'Exil, de l'errance.

> On trouve une autre variante de ces fils du dieu en Psaumes 82, 6 où les Elohim (que l'on traduit aussi par les anges) sont qualifiés de bnêy 'élyôn, fils du Très-Haut, ne méritant ce titre que dans la mesure où ils observent la Thora (selon un commentaire de *Sifré Deutéronome* § 306, 132a), *i.e.* gardent son jardin.

Je reviens en revanche à la première des deux occurrences : celle issue du chapitre trois de Daniel et des trois manants destinés à la fournaise, ceux-ci devenant quatre comme par enchantement une fois jetés dans celle-ci, renversant alors la situation à leur avantage, et jusqu'à l'idolâtrie du prophétique Nebukadnetsar, alias Nabuchodonosor, rallié dès lors à la cause de leur dieu.

Cela commence ainsi :

« Nebukadnetsar prit la parole et leur dit : Est-ce à dessein, Shadrac, Méshac et Abed-Nego, que vous ne servez pas mon dieu, et que vous n'adorez pas la statue d'or que j'ai dressée ? » (Daniel 3, 14).

Cela se poursuit par l'envoi à la fournaise des trois hommes parce que refusant toujours d'obtempérer et de se soumettre à la volonté du tyran désirant les faire

ployer sous le joug de sa volonté particulière contre la volonté universelle de leur dieu. Mais, Shadrac (Sedrash, celui de l'Apocalypse portant son nom !), Méshac et Abed-Nego ne sont pas n'importe qui. Dans le texte ils figurent sous cette forme graphique qui va en révéler toute la stature : **Sh**DRK **M**YShK **W'**BD **N**GW. Il en surgit, comme on verra qu'il sortira quelque chose d'imprévu de la fournaise, une belle notarique parée pour renverser la volonté d'étouffement et de mort en libre obéissance divine : ShM'WN/Simon, l'obéissance, l'écoute, de la racine ShM', celle du Shema' Israël. Elle apparaît au lecteur du rouleau au moment précis où le roi les envoie tous trois à la fournaise pour avoir refusé d'obéir et de se soumettre à l'idole d'or. La puissance du premier miracle opérant, nous voyons dès lors la présence en filigrane du fils de dieu scintiller, émettre ses signes :
« Il répondit et dit : Voici, je vois quatre hommes déliés, se promenant au milieu du feu, et ils n'ont aucun mal ; et l'aspect du quatrième est *semblable à un fils de dieu*. » (Daniel 3, 25).
La formule soulignée par moi se dévoile : DMH LBR-'LHYN/dâmêh levar-'elâhin. Avec ce dévoilement, le quatrième des trois est su comme le fils de dieu/BR 'LHYN, expression araméenne dont le pendant en hébreu n'est autre que celle de BN YHWH/ben iéhoûwah, expression absente du Talmud (bien qu'on y trouve la notion de fils de dieu sous des expressions comme ben Abbouyya, « fils du père céleste » ou bar Iohaï/« fils du Vivant », Abba, etc. – certains rabbins antiques, de rares initiés de haut vol, sont des « fils de dieu » par leur nom même…), alors que dans le midrash chrétien elle n'a de cesse de rayonner, et même dès le rouleau intitulé *La Sagesse de Ben Sirah* comme nous l'avons déjà vu.
A partir de cette venue au jour des quatre dans la fournaise, qui évoquent les quatre de la Merkavah, ou encore les quatre cavaliers de l'Apocalypse de Jean, le troisième chapitre de Daniel se conclut par un second miracle redoublant le premier de par son intensité. Nebukadnetsar, le futur nazaréen, autrement dit NBWKDNSdR/nebukadnetsar – qui contient entre autre KBWD/kavôd (la gloire) et NSd(W)R/nâtsar, conserver, observer, racine des natçaréens mentionnés par le Talmud, ceux de la Nazareth évangélique –, se voit converti par le miracle de la manifestation des quatre dans la fournaise.
« Nebukadnetsar prit la parole et dit : Béni soit le Dieu de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Nego, qui a envoyé son ange et a sauvé ses serviteurs qui se sont confiés en lui, et ont changé la parole du roi, et ont livré leurs corps, afin de ne servir et n'adorer aucun autre dieu que leur Dieu. » (Daniel 3, 28). Vous avez bien lu : le roi impie, le tyran (qui a quand même emmené le peuple élu en captivité !) bénit le dieu de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Nego, soit de Hannaniah, Missaël et Azariah, les trois collègues de Daniel, le serviteur du dieu vivant, apparemment grand absent de la scène.
Dans un autre passage du rouleau, on trouve les quatre ensemble comme ici : « Alors Daniel s'en alla à sa maison et fit connaître la chose à Hanania, Missaël et Azaria, ses compagnons [HtBRWHY/(r)havrôhi, de même racine que la (r)habera, la confrérie mystique]. » (Daniel 2, 17). Il est donc loin d'être exclu que le quatrième dans la fournaise, le transfiguré et sauveur, soit Daniel lui-même, comme le quatrième à entrer dans le jardin du divin ou à former le Char auguste qui y conduit et dont le nom parce qu'il est le quatrième doit rester secret.

Comme ce n'est pas directement notre préoccupation centrale dans cette quête de la provenance de la notion de fils de dieu (quoique), je note ceci en aparté. Les quatre présents implicitement dans le brasier (autrement dit la vision de la puissance divine) sont, et par ordre d'apparition dans le

crescendo de la vision : Hannaniah/HtNNYH (« aimé de dieu ») + Missaël/MYSh'L (« qui est ce que Dieu est ») + Azariah/'ZRYH (« dieu sauve ») + Daniel/DNY'L (« dieu est juge »). Les quatre ont chacun le même nombre de lettres, cinq, le total de leur gR est de 207 comme 'WR/'ôr (gC), la lumière-félicité divine, alors que leur gC est de 8(9)1, soit 81, ce qui permet de ramener leur duo gR/gC au duo 27/81 celui de KS'/kissê', le trône de la fin rendu manifeste chez Daniel (et alors à Daniel seul, ce fils de l'homme et fils de dieu!). Mais, les 3+1 faisant 4 sont aussi 4+1 faisant 5, puisque Nabuchodonosor, une fois converti par la manifestation des quatre, est lu à son heure comme annonce de la venue du Messie lui-même. En effet : « L'hébreu NabouKadNatçar évoque chez ce tyran babylonien un " prophète" (Nabou) qui est la " Cruche " biblique ou " Comme le témoin " du " Rejeton " (le Natçar d'Isaïe et des natçaréens) !! » (René Pierre Boullu, *la théurgie de l'Autre*). Terminons cet aperçu par une remarque gématrique : NBWKDNSdR a pour somme de ses gR et gC 511, la gC de HMLKWTh/hamalkoûth, le Royaume, 511 qui se ramène aussi au 52 du Messie laissant entendre dans ce cinquième le Royaume messianique tout entier.

Quant à celui que l'opération aura révélé, c'est BR 'LHYN/le fils de dieu (Daniel donc !).

Cet exemple est le seul, au singulier, de la présence de la formule « fils de dieu » dans le TaNaK (hormis par sous-entendu, comme pour le cas de « mon fils Israël » vu plus haut).

Mais, chose *a priori* surprenante, il y en a au moins une, ce qui en prouve l'antiquité ! Ensuite, on la trouve dans certains « intertestamentaires » ou apocryphes comme dans la trente-sixième des *Odes de Salomon* :

« L'Esprit m'emmena devant la face du seigneur, et parce que j'étais le fils de l'homme, je fus nommé la lumière, le fils de dieu ; parce que j'étais le plus glorifié parmi ceux qui ont part à sa gloire, et le plus grand parmi les grands. » Les notions de fils de l'homme et de fils de dieu, bien que la seconde de manière très discrète, sont déjà présentes dans le TaNaK, chez Daniel, l'un des livres les plus tardifs des vingt-quatre, le jalon essentiel de toute la littérature secrète, apocalyptique, celle des soixante-dix livres. Cette notion est aussi manifeste dans quelques-uns des écrits accompagnant les vingt-quatre livres dans les Septante, notamment Ben Sirah (cf. étude précédente). Elle se déploie et fleurit ensuite dans nombre de textes du corpus de la Nouvelle Alliance de Jésus par des dizaines et des dizaines d'occurrences, et selon sa graphie de BN YHWH cette fois, celle qui révèle par élévation que ce fils de dieu en gloire n'est autre que Jésus. Pour reprendre, en me rappelant la première mention des fils d'Elohim dès la Genèse, j'affirme que la notion de fils de dieu est en soi présente dès le récit initial de la Genèse, il est vrai dans le secret, pour ceux qui y pénètrent. Il y est en effet dit que ceux qui mangent du fruit de l'arbre de la science sont « comme Elohim » (K'LHYM/kê'lôhim, cf. Genèse 3,5 calembour du « vous en mangerez »/'KLKM, 'akalkêm),

La traduction habituelle par « comme des dieux » est erronée, confondant au passage Elohim avec le polythéisme dont justement les Hébreux ont fait tous leurs efforts pour sortir – comme on sort de l'abstraction ou d'un rêve ou plutôt de la fantaisie orientale, onirique, mais aussi souvent grotesque et délirante...

et que ceux qui mangent du fruit de l'arbre de vie vivent pour toujours (comme YHWH). Voilà qui explique la présence dès la Genèse de l'expression les fils de l'Elohim. Le sens secret de cette expression s'explicite par sa gC de 708 (BNY 'LHYM = 708, en considérant la valeur finale du mem) qui est aussi la valeur de

HGN/hagan, le jardin, le verger d'Eden : ces fils d'Elohim sont ceux qui ont accès au verger, au paradis de la qabbâlâh, à ses arbres et ses plantes !
Donc, dès la rédaction de la Genèse, la notion de fils de dieu est connue en lien à l'accès paradisiaque, même si elle ne semble apparaître que négativement (les fils d'Elohim de Genèse 6, 2 et 4), ou plutôt seulement en soi, de la même manière qu'Adam et YHWH se côtoient dès la Genèse, leur unité étant donc déjà là en soi, même si elle n'est manifestée que par la Nouvelle Alliance de Jésus.
Le sens de cette notion de « fils de dieu » se déploiera au fil du midrash, et, ainsi que nous l'avons vu, ce n'est qu'avec Daniel (le quatrième dans la fournaise) qu'elle apparaît vraiment comme notion eschatologique à part entière. En ce livre, figure même conjointement – bien qu'en d'autres de ses visions, chapitres 7 et 8 – la notion connexe de fils de l'homme, y qualifiant Daniel lui-même en 8, 17. C'est à ma connaissance le premier ouvrage avant quelques autres midrashim (comme les *Odes de Salomon*, cité plus haut), et surtout avant le Nouveau Testament, où les deux notions apparaissent de concert, enchaînées logiquement l'une à l'autre. Cette coïncidence des deux n'a-t-elle pas un rapport avec le dévoilement de la fin ? Mais, cette notion accomplie par le nom de Jésus Messie n'advient en et pour soi qu'avec le corpus néotestamentaire, ce qui rejaillit sur la lecture que les rédacteurs de ce dernier font du récit initial (cf. Annexe 4, tome second). La conclusion était déjà là dès le principe, en soi, le midrash chrétien seul parvenant à en déployer le sens en et pour soi. Une fois parcourue cette digression dédaléenne, nous savons désormais un peu mieux comment ce « fils de dieu » se trouve présent, fort légitimement, chez IV Esdras.

Retour aux vingt-quatre, soixante-dix et quatre-vingt-quatorze livres de IV Esdras :

Revenons aux questions que laisse de côté le commentateur de IV Esdras dans l'édition de la Pléiade, bien qu'il ne manque pas de finesse et parle d'une éventuelle rétroversion du texte vers l'hébreu (nous répondons ici en partie à cela).
Tout d'abord, pourquoi les soixante-dix livres ?
Ce soixante-dix, comme je l'ai déjà noté dans l'étude précédente, est la gC du sod/ SWD, le secret de la langue hébraïque, secret que ces livres – dont j'entends ici le nombre symboliquement, bien qu'il puisse (pourquoi pas ?) être entendu aussi plus littéralement – sont chargés de garder, de contenir dans leur forme enroulée, secrète, imprescriptible. Ce sod est celui de l'observance stricte du TaNaK. Ce sod a pour sens : fondement (cf. le Yessod, la base des séphirôth), principe, union intime, cercle, conseil, délibération. Jérémie, les Proverbes et les Psaumes en font usage, le rapprochement précédent n'est donc pas fortuit. Ainsi suffit-il d'un seul livre, dûment rétroverti, pour retrouver cette clé de lecture qui ouvre le jardin des délices mystiques de la Thora – du TaNaK –, d'un Evangile (celui de Marc ou de Jean par exemple) ou d'une Apocalypse (de préférence celle de Jean parce qu'elle donne en clair la pensée de la fin de la scission entre les royaumes de Juda et d'Israël, autrement dit les clés du Royaume). Chacun de ces livres expose, en plus ou moins fouillé, le même résultat, bien que selon de subtiles variations, puisque des élaborations midrashiques singulièrement différentes et diverses sous-tendent à chaque fois l'exposition de ce sod du midrash « nazaréen ». L'étoffe midrashique qui en façonne l'exposition est d'aspects différents, selon ses bigarrures, couleurs, textures, ses détails somptueux, mais, au fond, c'est toujours la même affirmation qui s'y chante, la même répétition paradisiaque, la même éternité s'éclairant sans fin, la même Révélation de la Thora, du TaNaK, la même puissante percée toute à son fleurir en de divins cortèges de mots

fériques et de versets mélodieux. En fait, le nombre de tels livres susceptibles d'avoir été écrits par les auteurs pénétrés du sod ultime ne dut pas être si éloigné du chiffre de soixante-dix, ou pourquoi pas davantage d'ailleurs. Si je prends en compte les écrits de Qumrân, ceux de Nag Hammadi, les nombreux apocryphes chrétiens (Evangiles, Actes, Epîtres, Apocalypses…), livres présents dans les Septante, etc., j'obtiens assez vite un nombre excédant soixante-dix, et il faut avant tout garder en tête l'aspect premier de ce nombre, son sens symbolique (car c'est lui qui est le réel, non pas la lettre). La liste serait malgré tout éloquente afin de se remémorer d'à quel point l'hébreu est vivant aux alentours du premier siècle de notre ère. Parmi cette flotte pugnace des soixante-dix livres, dont la conception est ancienne, notre IV Esdras brille d'un éclat singulier. Certains de ces soixante-dix livres (de la Septante par exemple) ont inspiré l'art raffiné et baroque des catholiques, même s'ils ont aussi fait délirer grandement les églises chrétiennes, privées qu'elles furent, et restent, du sens de leurs textes fondateurs, lesquels ne sauraient être saisis sans l'hébreu et ses subtilités sans nombre, c'est-à-dire, au sens propre, *incalculables*.
Ecoutons un instant le père Origène :
« Nous n'ignorons pas, dit-il, que beaucoup de ces écritures secrètes ont été composées par des impies, de ceux qui font le plus haut sonner leur iniquité, et que les hérétiques font grand usage de ces fictions : tels les disciples de Basilide. Nous n'ignorons pas davantage que d'autres de ces apocryphes, mis sous le nom de saints, ont été composés par les Juifs, peut-être pour détruire la vérité de nos Écritures et pour établir de faux dogmes. Mais, en règle générale, nous ne devons pas rejeter en bloc, ce dont nous pouvons tirer quelque utilité pour l'éclaircissement de nos Écritures. C'est la marque d'un esprit sage de comprendre et d'appliquer le précepte divin : " Éprouvez tout, retenez ce qui est bon ". » (Origène, *In Matt. Comm.*, Ser XXVIII, t XIII col 1637).
Malgré la justesse dans l'absolu de la dernière formule, qui d'ailleurs est de Paul,

> Elle provient de 1Thessaloniciens 5,21 où le duo éprouver/retenir a pu être le couple BSdR/'SdR (bâtsar/'âtsar), verbes ayant même esprit et étant si savoureusement proches dans la langue native du Nouveau Testament. Dans le concret midrashique de l'hébreu, ils se trouvent désigner le fait de couper, tailler la vigne ou des plantes pour le premier, et le fait d'amasser la récolte pour le second : il y a temps d'éprouver et de tailler les plantations et temps de récolter et d'amasser. Ce qui est bon, tôv, est bien entendu ce qui de la Création, de ce qui a germé (qu'il s'agisse de textes ou de moissons plus naturelles), est adéquat à la Sagesse créatrice conformément au sens de tôv dans le récit initial de la Genèse. Subtilités impliquées par l'hébreu qui échappent à l'oreille obstruée d'un Origène, de ses acolytes et comparses.

Origène reste très loin de la profondeur du mot tel qu'employé par Aquiba et certains midrashim pour parler des livres extérieurs, HtYSdWNYM, mot dont j'ai déjà souligné l'aspect double, *spéculatif*. A l'inverse d'un Origène et plus loin qu'un Aquiba, éprouvons le sens de ces textes dits apocryphes (secrets ! Mais en quel sens et pour qui ?), selon les modalités de la langue hébraïque dans laquelle ils ont été écrits. Voyons comment leur sens éclaire les vingt-quatre livres exotériques, leur secret. Voilà ce qui est bon, en accord avec la fidélité à la Sagesse de ces Hébreux singuliers. Après avoir mis à nu le sens de ces soixante-dix livres, j'en viens à celui des vingt-quatre.
Le vingt-quatre désigne le compte exact des livres saints du TaNaK, ça le commentateur le voit, le sait, ce n'est pas bien sorcier. Mais pourquoi vingt-quatre et pas vingt-trois ou vingt-cinq et pourquoi ceux-là avec Esdras et Esther à la clé ? Je

répondrai dans l'étude suivante quant au choix électif selon l'esprit saint hébraïque de ces livres et de leur tripartition, quant au mouvement et au sens des vingt-quatre titres des vingt-quatre rouleaux notamment. Je vais tout de même livrer un peu, pêle-mêle, du pourquoi de l'importance de ce vingt-quatre. Par exemple, HNH/hinêh (voici, le mot d'annonce du secret, de la Révélation, mot compris dans HNGLH, la Révélation) a pour gR 24.

Preuve : 5+14+5 = 24.

Mais surtout, il faut entendre comment est lu ce vingt-quatre par la Nouvelle Alliance, ce pourquoi elle s'y accorde et l'accomplit. Vingt-quatre, c'est deux fois douze, les douze patriarches de l'Ancienne Alliance et les douze « apôtres » de Jésus dans la Nouvelle, ce 12+12 est apparent surtout dans l'Apocalypse de Jean où les douze patriarches correspondant aux douze tribus de l'ancien Israël voient leurs noms gravés à l'extérieur de la Nouvelle Jérusalem, sur les douze portes, tandis que ceux de la Nouvelle, les douze « apôtres » de l'agneau sont les douze fondements intérieurs, cet intérieur et cet extérieur n'étant évidemment pas séparés. Il faut alors se souvenir des vingt-quatre vieillards (!) de la même Apocalypse, lesquels se trouvent aussi dans certains apocryphes, ce qui n'est pas sans lien avec les soixante-dix anciens, les sages de Nombres 11 dont j'ai parlé abondamment dans l'étude précédente. Ces vingt-quatre sages ou anciens incarneraient bien l'esprit de prophétie (et le témoignage de Jésus, son souffle, est l'esprit de la prophétie comme le dit Ap. 19, 10). Ainsi, les vingt-quatre livres personnifiés formeraient sod, conseil, un nouveau Sanhédrin « jugeant » celui des sages pharisiens à partir du parachèvement de la Thora, par volonté de la couronner.

Autre point. Le cœur-intellect, LB/lev, est la représentation même de la Thora. Or, la gématrie multiplicative du cœur, LB/lev, de la Thora même, est de 12×2 = 24 ! Les vingt-quatre livres du TaNaK sont ce nombre exact au sens où ils sont la multiplication, la pleine floraison

Voyez le commandement du « croissez et multipliez » qui n'est pas que littéral, mais avant tout symbolique ; cf. Genèse 1,22 et par midrash sur ce premier moment Gen. 9,1, après de Déluge.

de la Thora, de la Révélation même.

La métaphore du cœur (LB), si elle est vraie pour la Thora est d'ailleurs tout aussi vraie pour l'ensemble des vingt-quatre livres du TaNaK, du bêth initial du Brêshith de Gen. 1, 1 jusqu'au lamed final, non plus du Deutéronome, mais des Chroniques, du dernier livre des vingt-quatre. II Chroniques en 36, 23 se termine en effet par l'expression veyâ'a**l**/« et il monta », faisant du TaNaK un cœur tout aussi ardent pour l'étude que la Thora, une Thora *élargie*. On pourrait passer en revue d'autres exemples, dont certains sont d'ailleurs exploités dans les mines d'or talmudiques et midrashiques comme la cruche KD (kad, c'est aussi le cruchon de manne qu'Elie est censé ramener à la fin des temps, issu du second livre des Rois. Mais qu'arrive-t-il donc aux vingt-quatre livres à la fin des temps ?) ou encore YDY/yâdi, « ma main », la main de Dieu, celle qui crée et recrée, ajoute et retranche, mesure toute chose à son aune, ou encore la racine de la guénizâh et du ginza' (cf. le Ginza' Rabbah mandéen, le grand trésor !), GNZ (tenir secret), qui a pour gR 24 elle aussi. On pourra s'étonner en outre de la multiplicité des occurrences du vingt-quatre dans le Midrash (plus d'une centaine dans le Midrash Rabbah) ou les Talmuds (plus de 400 dans le Babli !). Mentionnons, les 24 tours de garde (mishmarôth) dans le Temple correspondant aux 24 heures du jour, les 24 divisions au seuil de l'Exil, les 24 interprètes des rêves à Jérusalem (Berakôth 55b), les 24 anneaux servant sur le parvis du Temple pour les

animaux sacrifiés, les 24 milliers de disciples de Rabbi Aquiba, les 24 prières de Salomon, les 24 types d'ornements qui servent à parer la fiancée avant les noces, etc.

Je cite juste deux exemples *in extenso*. Sanhédrin 10, 5 : « R. Yohanan dit : l'Exil d'Israël eut lieu lorsque les israélites se divisèrent en vingt-quatre groupes d'hérétiques (minim), selon les mots d'Ezéchiel 2, 3. » Les vingt-quatre livres correspondront donc au véritable rétablissement mettant fin à l'Exil d'Israël. Exode Rabbah 41, 5 : « R. Siméon b. Lakish : tout comme une fiancée est parée dans vingt-quatre type d'atours, de même un étudiant (thalmid) doit être expert dans les vingt-quatre livres. », où l'on retrouve l'analogie entre la Thora et la fiancée qu'il s'agit, tout en ôtant un à un ses voiles, de « pénétrer sans dévier », comme le dira Aboulafia. Les vingt-quatre ornements viennent d'Isaïe 3, versets 18 à 24.

Mais l’exemple cardinal a été dévoilé : c’est celui du cœur-intellect et de sa multiplication !

Pourquoi quatre-vingt-quatorze ?

94 est bien la somme de 24 (le TaNaK par ses livres constitutifs) et de 70 (le sod, le secret de ce même TaNaK). Tel est bien le sens qui unit et scelle ce que représentent ces deux nombres, sens qui forment comme les deux lèvres de la jarre où s’abreuver du vin mystique, lèvres de l’ésotérique et de l’exotérique bénies par l’amour du dieu. Mais cela ne me dit pas encore quelle en est l’unité substantielle, l’esprit. J’avais noté plus haut une expression cruciale mentionnée lors du détour par le Livre brûlé, je la retrouve ici : c’est **DBRY HThWRH (divrê haThora)**, les paroles-choses de la Thora, et c’est à dessein que je n’en livre le secret que maintenant (cf. Josué 8, 34 ; II Rois 23, 24 ; ou encore Néhémie 8, 9). La gématrie par rangs de ces paroles-choses de la Thora est de **94, comme les quatre-vingt-quatorze livres** ! Voilà quant au sens fondamental de l’unité des vingt-quatre livres du TaNaK et de leur sod, *le sens même des paroles de la Thora*. La Loi ancienne a ainsi trouvé sa maturité, dès lors les vins de Cana coulent à flot et les noceurs s’enivrent, métaphoriquement parlant, tels des satyres lascifs, les bien-aimés d’un Dionysos méconnu.

Dans cette partie, j’ai sciemment fait nombre de détours. Sciemment ?

Dissoudre sa particularité dans l’universel afin qu’advienne le Verbe est une épreuve. Ceux qui seront allés jusque-là en saisissant la clarté et la cohérence de mon propos, ne pourront que se réjouir de la suite et la savourer avec la même modestie et candeur qui m’animent à l’écrire. Il sera dorénavant davantage question des procédés de la kabbale, et d’une kabbale (tradition, réception, immersion, élévation ?) dont nous n’avons pas encore vu se déployer la richesse et la fécondité en termes de production du *sens*. IV Esdras est un bon moyen d’y introduire, il est donc singulièrement élu pour le franchissement de ce cap, en prouvant au passage l’antiquité du mode de pensée qui anime et articule les séphirôth (cf. la première étude), et dont nous verrons ici à nouveau un exemple qualitatif précis. J’ai à ma disposition deux exemples de choix, de surcroît bouleversants. Premièrement, le coup des soixante-dix livres du secret ; et, deuxièmement, la manière dont est décrit leur contenu selon une formule que nous allons sortir de l’ombre. Je commence par le second exemple. Pour cela, je relis la description dans IV Esdras du contenu du souffle des soixante-dix livres, avec rétroversion et justification midrashique sous la main : « Car en eux [les soixante-dix livres] est

Ce « car en eux est », c’est KY BHM (HYH)/ki bâhem (hâyâh). C’est un hébraïsme typique, un verbe au singulier avec pour sujet une succession de termes tous au singulier. Dans nos langues, on aurait un pluriel.

la source de l’Intelligence (‘YN BYNH/‘eyn ou ‘ayin binah) et la fontaine de la Sagesse [WGL HtKMH, vgal (r)hôchmâh, expression qui au passage contient dans

l'ordre de ses lettres le verbe GLH/révéler, qui lui aussi signifie source !] et le fleuve de la Science (WNHR D'Th/vnahar da'ath). »

J'ai affaire ici à trois termes ô combien passionnants : Intelligence, Sagesse et Science,

> Quand je parle de la Science, je n'oublie pas un instant que c'est ici la Science des Hébreux que j'entends, soit da'ath, la « gnose ». Ces trois termes qui correspondent aux soixante-dix livres, ainsi qu'à ceux qui savent les lire (que de midrashim glorieux !), sont l'écho de trois autres termes qui, un peu plus haut dans le texte, en 13, 54-55, s'appliquaient à Esdras seul : « ma Loi » (la Thora du dieu), la Sagesse, l'Intelligence. Ils font encore écho au trio Intelligence, Sagesse et Mémoire présent au moment où Esdras boit du divin breuvage « chamanique ». Sa Thora, tout comme la Mémoire, correspond bien au terme Da'ath, la Science des écritures juives. La Mémoire de Sa Thora est l'aliment même de la Science. Ce zikrôn hébraïque est un terme capital. Un bref développement va le faire entendre. Gérard Lebrun, explicitant avec une rare clarté la pensée de Hegel dans *La patience du concept*, insiste sur le fait que la « supériorité du christianisme [déjà du judaïsme ?] sur le paganisme » correspond « en somme à celle de *la mémoire* sur l'imagination » (C'est moi qui souligne), ajoutant que « *l'Erinnerung* à laquelle est contraint le chrétien le détourne du piège de la « Phantasie », obsédé par le passé, il cesse du moins d'être fasciné par le visible. » Cette mémoire, sa provenance, est l'élément décisif pour comprendre l'échappée hors de toute représentation qui a lieu dans le christianisme philosophiquement saisi par Hegel parce qu'elle a déjà lieu, en soi, dans la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a elle-même. Cette mémoire du chrétien est en premier lieu celle de la Pâque, de la biographie christique (« vous ferez ceci en mémoire de moi » énonce l'Evangile). Par en dessous, c'est bien le zikrôn hébraïque de la sortie d'Egypte, actualisé par midrash pesher, qui affleure dans le Nouveau Testament. Or, qu'est ce zikrôn ? Le seul souvenir de la sortie d'Egypte ? Un pâle récit schématique ? Une bande dessinée pour benêts et bambins ? En fait, comme la métaphore de la sortie d'Egypte, de ce bond hors du rang des idolâtres, est le sens même filant et tissant la Thora (ce sera prouvé dans le second tome), nous pouvons affirmer sans crainte que cette mémoire n'est autre que *celle de la totalité intériorisée de Son Texte*. Pour la Nouvelle Alliance de Jésus, cette totalité est la Thora accomplie par le Messie. Cet acte d'anamnèse de la « biographie » de Jésus est le simple et mélodieux afflux de l'intériorité lumineuse de la Thora en celui qui revêt le Messie. Dans l'Islam, le rite soufi du zikr ou dikr courra après cette vérité inépuisable. Ce ressouvenir pascal de la Thora est aussi l'acte de remercier le Créateur, le Je intériorisé en le membre de la Quéhilâh évangélique. C'est ce qu'énonce l'hébreu thôdâh, merci, action de grâce, ruisselant des corpus hébreux des deux Alliances et qu'il vaut mieux écrire en hébreu pour se rendre compte de ce qu'il est : תודה. Il se change alors immédiatement dans l'objet de toutes les grâces sans convoitises, par l'équivalence du resh et du daleth, en le mot thôrâh (même esprit) תורה ! Si les juifs-hébreux savaient leur Thora par cœur et remerciaient YHWH pour celle-ci, c'est que, par là, la pensée, l'intériorité véritable – eux-mêmes l'ayant conquise par l'étude –, leur était donnée ! C'est de ce zikrôn dont est ici doté notre Esdras, décidément royal à tout point de vue.

soit Binah, (r)Hôchmâh et Da'ath. Ces trois correspondent à 3 des 10 (+1+2) séphirôth essentielles, celles qui relient la couronne mystique baignée de la chaude

lumière « puisée au foyer saint des rayons primitifs » qu'est l'Eyn Soph et les sept séphirôth du bas associées à la Création et à ses temps (cf. la première étude).
Quant aux trois autres termes associés aux deux (+une) séphirôth supérieures, à savoir source ('YN/'ayin ou 'eyn), fontaine (GL/gal) et fleuve (NHR/nahar), ceux-ci se défendent aussi, rien que par la notarique rétrograde qui se dégage de leur emploi : c'est le verbe NG'/nâga', toucher mais aussi frapper, et qui en tant que nom signifie en outre plaie.

> C'est alors le mot pour les fameuses dix plaies d'Egypte dans la Thora, comble du négatif nécessaire à la sortie d'Egypte, vers la Révélation, c'est dire son importance.

Dans l'Evangile, ce verbe figure lorsque des malades ou des foules veulent toucher un pan du vêtement de Jésus, ses franges (tsitsith), façon d'avoir un aperçu concret de ce que signifie le revêtir vraiment. Cet emploi est à double entente, car Jésus est aussi flagellé, frappé (NG') – qui ne s'en souvient pas ! Ce verbe « toucher » renvoie également au cœur même de la langue sacrée puisqu'il contient GN/gan, le verger, le jardin du Ressuscité auquel donne accès la lecture fructifiante, multiple et une, du TaNaK (de la Loi), son double sens spéculatif s'en éclairant d'autant. La double entente se développe ainsi dans la vie même du texte : être frappé de plaie mortelle (telle l'une des têtes de la Bête de l'Apocalypse, ce qui renverrait à la mort d'Hérode le grand) ou être élevé par la grâce du toucher de la gnose hébraïque. Mais, de même, si j'ai parlé de la rétrograde NG', la notarique première 'GN/'âgan fait elle aussi sens (et toutes deux sont bien des calembours de GN, le verger), sens de se contenir, se priver, s'abstenir, par exemple lors du jeûne précédant le festin eschatologique, le préparant, ce sens se renversant alors dans celui du don spirituel gratuit et infini de la Thora au Jour de YHWH.
Les deux premiers termes pris ensemble 'YN BYNH WGL HtKMH/'eyn binah vgal (r)hôchmâh (la source de l'Intelligence et la fontaine de la Sagesse) contiennent l'expression HNGLH/haniglah, la Révélation, l'apocalypse, la découverte d'oreille, la mise à nu intégrale.
Les deux derniers termes pris ensemble GL HtKMH WNHR D'Th/vgal (r)hôchmâh vnahar da'ath (la fontaine de la Sagesse et le fleuve de la Science) contiennent l'expression – dont le sens remue sérieusement dans les profondeurs – GNTh 'DN/guinath 'êden, le jardin d'Eden, jardin, fait très rare, étant ici considéré comme un féminin. L'Eden 'DN, qui est la source du fleuve de la science NHR D'Th, est même présent dans celui-ci. Bref, l'expression complète porte en elle l*e sens de révélation et de jardin d'Eden*, et ce alors qu'elle est censée condenser en elle le contenu des soixante-dix livres, le sens du sod de la lecture et mesure du TaNaK. Je vais donner l'exemple midrashique explicatif le plus proche, le plus légitime, celui du Cantique des cantiques alias Shir Hashirim (traduction Paul Vulliaud, la plus claire à ma connaissance, surtout qu'elle est ornée d'un commentaire qui fait passer pour bavardage tant et tant de livres écrits sur le sujet...). J'ouvre et lis donc Cantique des cantiques 4, 15 et 4, 12, dans les deux cas il s'agit de la fiancée KLH/kalâh, l'Assemblée d'Israël :
« Une source de jardins (M'YN GNYM/ma'yan ganim) une fontaine d'eaux vives (B'R MYM HtYYM/b'êr mayim (r)hayim) et les ruisseaux du Liban (WNZLYM MN-LBNWN/vnozlim min-levanôn). » (4,15).
Nous retrouvons ici le mouvement qui anime déjà la proposition centrale de IV Esdras, bien que les termes diffèrent ici et là, parce que la kabbale n'est pas la même bien que demeurant toujours – chaîne d'or à l'éclat sans défaut – dans son identité différenciée.

Je remonte de quelques versets et je lis, toujours à propos de la fiancée, cette autre chose sublime :
« Ma sœur, mon épouse (tu es) un jardin fermé (GN N'WL/gan na'ôl), une source close (GL N'WL/gal na'ôl), une fontaine scellée (M'YN HtThWM/ma'yân (r)hâthôm) ».
A nouveau, nous trouvons trois termes qui évoquent ceux d'Esdras IV. Mais, là où le Cantique parle de « fermé » et de « scellé », la Nouvelle Alliance – et déjà IV Esdras – livrant le secret parce qu'il est enfin arrivé à maturité, descelle, ouvre.

> Pour constater davantage cette ouverture, ouvrons Daniel et allons directement au neuvième verset de son douzième chapitre : « Il me répliqua : " Va Daniel ! (lêk Dâniyê'l) Car ces choses demeureront [ces choses ? HDBRYM, les paroles-choses, celles de la Thora alias Loi-enseignement de l'absolu] cachées et scellées (sséthoumim va(r)hathoumim/SThMYM WHtThMYM) jusqu'au temps final ('ad 'êth-qêts/'D 'Th-QSd) " ». Là où le dieu dit à Daniel de sceller le Livre, l'Apocalypse, tout comme Esdras par rapport au Cantique, ouvre, descelle. C'est l'agir mémorable de l'Agneau du dieu immolé-ressuscité, allié à sa somptueuse kabbale. Ouvrir ce qui était scellé parce qu'*ici maintenant* la fin est à ce point proche qu'en fait elle est déjà là ; c'est ce qu'affirment à leur manière – et il y a deux mille ans ! – les rédacteurs de IV Esdras, puis de l'Apocalypse de Jean, unis par-delà leurs disparités et divergences dans l'entente distincte et claire de ce comble eschatologique. Daniel scelle bien le Livre en vue de la Résurrection finale comme le prouve la lecture de la fin de son rouleau. En effet, « Et il dit : Va, Daniel ; car ces paroles sont cachées et scellées jusqu'au temps de la fin. Plusieurs (rabim) seront purifiés et blanchis et affinés ; et les méchants agiront méchamment, et aucun des méchants ne comprendra ; mais les sages (HMShKLYM/hamasskilim) comprendront. Et depuis le temps où le (sacrifice) continuel sera ôté et où l'abomination qui désole sera placée, (il y aura) mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Bienheureux ['ashrêy/'ShRY, de même gR 52 que MShYHt, le Messie] celui qui attend et qui parvient à mille trois cent trente-cinq jours ! Et toi, va jusqu'à la fin ; et tu te reposeras (racine NWHt), et tu te tiendras dans ton lot, à la fin des jours. » (Daniel 12, 9 à 13). La durée des temps entre la calamité et la fin bienheureuse est de 1335 – 1290 = 45, ce 45 étant la gR de ThHtYH, la Résurrection finale ! C'est une interprétation que je propose et qui n'est pas pour autant contradictoire avec l'interprétation plus historienne qu'en donne Bernard Barc dans *Les arpenteurs du temps* auquel je renvoie.

La dernière citation du Cantique se poursuivait comme ceci :
« Tes plantes [ShLHtYK/shelâ(r)hayik, littéralement « tes envoyés »] forment un verger de grenadiers [PRDS RMWNYM, pardès rimonim, un paradis d'arbres qui évoquent d'ailleurs la multitude et l'élévation de racine RMM/râmam !] et d'autres fruits délicieux, de cyprès et de nards. »
Autrement dit, la fiancée qui n'est autre que l'Assemblée d'Israël est cette fontaine, cette source, ce fleuve qui abreuve le jardin de grenades, le fameux pardès rimonim, le jardin du Livre, que gardent et cultivent l'Assemblée et ses envoyés. Ainsi, les membres de l'Assemblée d'Israël, de la fiancée, forment-ils un tel jardin qu'abreuvent le vin et le miel de la connaissance. Je reviens à l'un des trois termes du Cantique que l'on trouve aussi chez Esdras : GL/gal. J'y adjoins l'explication suivante due à Rachi. Il nous apprend que GL peut se comprendre par son sens araméen de porte, comme dans l'expression TRWQW GLY/« fermez la porte ! », encore un lien à l'ésotérique mais ici, nous ouvrons ce qui était fermé, caché :

> Oh en pleine lumière, circulant entre tant et tant de mains chrétiennes pendant des siècles, il est vrai qu'il faut avoir l'idée d'aller voir sous le grec et ses traductions colportées partout. De même, de façon plus générale, la « Bible » n'est-elle pas le *best-seller* mondial dans toutes les langues et de loin ? La Bible partout en évidence telle la « lettre volée » des siècles et personne pour la retourner et en lire le secret (au sens nazaréen veux-je dire) ? Quel rire n'entends-je pas, d'un coup, tonner dans tous ces cieux qui exultent !

GL aurait ainsi, en passant par l'araméen, le sens de porte ; et quoi d'autre ? Eh bien, ce mot est GLH/révéler (il suffit de mettre l'article devant GL), mais aussi GLYL/la Galilée, ou GLYWN/le blanc des marges des rouleaux, voire le rouleau ou même l'Evangile, celui-ci et NGLH/la Révélation étant ainsi proches comme deux gouttes d'eau, sans oublier enfin leurs calembours divers (GLL, GLM, etc.) Bref, ce petit mot est un puits de richesses.

Mais, descellons désormais avec douceurs cette fiancée – la « vérité » n'est-elle pas femme pour ces kabbalistes de haut vol ? –, soulevons d'une main légère et délicate ses vingt-quatre atours ; c'est grâce au dévoilement des procédés de kabbale qui irriguent le final de IV Esdras que, lentement, nous y parvenons.

Ainsi, que sont donc ces trois termes de Binah, (r)Hôchmâh, Da'ath, l'Intelligence, la Sagesse, la Science ?

En quoi disent-ils le contenu même de « l'esprit saint » selon son absolue profondeur ?

Explicitons déjà pourquoi le choix des trois termes **source, fontaine, et fleuve, 'YN, GL et NHR**.

En voici la gématrie par rangs :

16+10+14+3+12+14+5+20 = **94 = DBRY HThWRH, les paroles-choses de la Thora-Révélation**, la totalité des quatre-vingt-quatorze livres, la lecture des vingt-quatre livres saints du TaNaK selon leur jouissif secret des plus spéculatifs. Ce résultat est en accord avec le plérôme du 'YN, la source qui est aussi l'œil du divin, celui de la vision interne, intérieure au Verbe, le cœur de la vision prophétique et qui est aussi le 'YN, le Eyn, le Néant fondateur.

Voici comme preuve ce plérôme de 'YN, la source, l'œil :

'YN YWD NWN = 16+10+14+10+6+4+14+6+14 = 94 (gR) (ce plérôme contient d'ailleurs l'Eden 'DN). Sur le sens de 'YN comme œil de la vision, voyez l'œil du (r)hashmal dans la grande vision d'Ezéchiel 1, du Kébar à la Merkavah. Le 'YN HtShML (la source du silence parlé – qui est aussi l'œil –, de l'éclair) a d'ailleurs pour gR 94, la plénitude de l'œil de la vision dont jaillit l'éclair de la parole prophétique et dont tout procède !

Et qu'est d'autre ce 94 que je n'avais pas encore aperçu ? La gématrie par rangs des écrits saints eux-mêmes ! En effet, **KThBY HQDSh/kethâvi haqôdesh** (les écrits de sainteté au sens de l'esprit saint, cf. Shabbath 125a et b) a pour gR **94**, toujours les quatre-vingt-quatorze livres de la Révélation totale. Ce 94 se trouve être aussi, circonstance aggravante, la **gR de bérith milah (l'alliance de la circoncision, BRYTh MYLH)** présente par exemple par midrash sur Genèse 17 ou dans les Actes canoniques chapitre 7 verset 8.

> Preuve : BRYTh MYLH a pour gR= 2+20+10+22+13+10+12+5 = 94.

« Il y a l'hermétisme où l'on n'entre pas parce qu'il est fermé, celui où l'on entre et qui vous enferme, *celui qui vous invite à entrer pour ouvrir ce qui est fermé*. »
(Antonin Artaud, *Suppôts et Suppliciations*, je souligne)

La Révélation de l'unité sapientielle des cieux et de la terre :

Revenons aux trois termes du don du sod de la Thora, comprenant la fameuse loi « orale » et/ou les apocalypses : *Binah, (r)Hôchmâh et Da'ath.*
Ils forment le lien essentiel, la communication véritable entre les cieux et la terre, dans la Kabbale, au point que le (r)hassidisme moderne se réclame encore et toujours de ces trois termes, du (r)HaBaD !
Ainsi, les dix séphirôth se répartissent entre les trois supérieures et les sept inférieures.

Qui sont associées aux sept jours de la Création ou de la semaine par le Zohar, ou aux sept planètes, etc.

Elles se répartissent en accord avec la loi du 3 et du 7, ceux des 37 et 73 de HtKMH/la Sagesse, selon ses gématries (bien qu'elles puissent aussi être vues comme cinq vis-à-vis de cinq, partant du *Sepher Yetsirah*).
Les trois supérieures, qui seules m'occupent ici, sont Kether (la couronne), (r)Hôchmâh et Binah. Mais n'oublions pas le 11ème terme, Da'ath, la science de la langue hébraïque, car cette science éclaire l'identité concrète des trois séphirôth du haut et des sept du bas, c'est par elle que s'opère la jonction du haut et du bas. Ainsi, avoir l'œil de la vision ouvert, le troisième (la conscience), c'est avoir su pénétrer dans les domaines de la science et *voir* jusqu'au trône lui-même avec celui qui siège dessus comme y parvient Jean dans son Apocalypse, en reprenant, plagiant et corrigeant Ezéchiel. Voyons comment s'opère cette unité du haut et du bas, ce qui ici est lié à la Révélation du sod du TaNaK selon Binah, (r)Hôchmâh et Da'ath. Les trois séphirôth du haut, Kether, (r)Hôchmâh et Binah, sans Da'ath, sont séparées du monde inférieur, mais Da'ath intervient comme centre implicite et éclairant. Ce sont ainsi nos trois notions (r)Hôchmâh, Binah, et Da'ath qui forment ensemble ce que les hébraïsants nomment un ségol, un triangle pointé vers le bas, vers le monde pris en charge, relevé par le dieu formulé en son lieu, l'hébreu.

Quant à ce ségol, voyez l'instructif M.-A. Ouaknin dans *Mystères de la Kabbale*.

Le mot SGWL/ségol désigne la grappe de la vigne (eshqol hakopher qui est aussi le titre d'un midrash). C'est donc un terme hautement mystique vu ce que le midrash déploie quant à la vigne – à commencer par celle plantée par Noé dès après le déluge –, Jérusalem et l'Assemblée d'Israël.

Ouaknin remarque à juste titre que ce ségol donne aussi l'élection comme dans l'expression 'am ségoulah, le peuple « élu », ou plutôt, peuple « trésor » d'entre les peuples, comme l'énonce Exode 19, 5 : « Désormais, si vous êtes fidèles à ma voix, si vous gardez mon alliance, vous serez mon trésor (*ségoulah*) entre tous les peuples ! ».

Bref, ces trois vocables sont au centre de l'union mystique d'Israël et de son dieu, au centre de l'élection même. Ils désignent l'unité du haut et du bas instillant par l'esprit des écritures le souffle de Rédemption à toute réalité inférieure, à toute parcelle bénie de la Création Une. Je considère déjà les deux termes liés à l'union de la droite et de la gauche, B**Y**N**H** **W**HtKM**H** (l'Intelligence et la Sagesse correspondant à gauche et

droite). J'y remarque la présence du Tétragramme/YHWH selon l'ordre de ses lettres constitutives. Autrement dit, le dieu est « immanent » par son saint nom à ces deux séphirôth, qui comme père et mère sont le centre symbolique redoublé de Sa pensée se produisant elle-même, centre qu'éclaire pour les hommes la science hébraïque sans laquelle ceux-ci n'y entendraient rien, en resteraient irrémédiablement séparés (cf. la science-connaissance, da'ath, du bien et du mal de la Genèse), comme la fiancée de son fiancé, Israël de son dieu. Gématrie par rangs de ce ségol de trois termes ?

BYNH + HtKMH + D'Th = 2+10+14+5+8+11+13+5+4+16+22 = **110** = 70+40 = **'M/'âm (gC), le peuple**, l'élu de la Révélation.

De plus, **ce 110 est 37 + 73, soit la somme des gématries de (r)hôchmâh** (somme qui n'est pas moins essentielle que le produit), la Sagesse même, le terme ici considéré comme central.

> Notons que dans cet ordre, celui du texte de IV Esdras, les trois mots ont aussi une notarique initiale BHtD : B (en, par) + HtD ((r)had, le tranchant, l'Un), par le (double) tranchant du Verbe !

Je vais maintenant ouvrir les *Pirké de Rabbi Eliezer* afin de prouver l'importance de ces trois termes formant ségol d'élection et prouver l'antiquité de leur compréhension avant de conclure quant à Esdras et de me diriger vers le questionnement en mouvement du sens du TaNaK comme Thora *élargie*.

« Le monde a été créé par dix paroles, lesquelles ont été résumées en trois,

> Ces dix paroles sont avant tout à entendre au sens midrashique, j'en ai étudié le détail dans ma première étude à laquelle je renvoie donc ici.

ainsi qu'il est dit " C'est par la Sagesse que YHWH a fondé la terre, c'est par *l'Intelligence* qu'Il a affermi les cieux, c'est par Son *Savoir* que les abîmes se sont ouverts " (Proverbes 3,19 et 3,20). Grâce à elles fut réalisé le tabernacle, ce qu'exprime : " Je l'ai rempli de l'Esprit de Dieu, en Sagesse, en Intelligence et en Savoir " (Exode 31,3). Grâce à elles le Temple fut érigé, comme il est dit : " Il était le fils d'une veuve de la tribu de Naphtali et d'un père syrien qui travaillait sur l'airain. Hiram était rempli de Sagesse, d'Intelligence et de Savoir. " (I Rois 7,14). Et grâce à elles, il sera reconstruit dans l'avenir, selon les mots : " Par la Sagesse une maison s'élève, par l'Intelligence elle s'affermit, et par le Savoir les chambres se remplissent. " (Proverbes 24,3). Grâce à elles le Saint, béni soit-Il, offrira trois précieux cadeaux à Israël dans les temps futurs, car il est écrit : " YHWH donnera la Sagesse, de Sa bouche sortiront le Savoir et l'Intelligence. " (Proverbes 2,6) ; (remarque bien qu') il n'est pas dit " YHWH a donné la Sagesse " – Et *toutes trois seront données au Roi-Messie*, selon le verset : " l'esprit de YHWH reposera sur lui ; esprit de Sagesse et d'Intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de Connaissance et de crainte de YHWH " (Isaïe 11,2) » (Je souligne.)

Notez bien la progression depuis la Création jusqu'à la venue (inaccompli hébraïque ici) du Roi-Messie, la parousie (la remise en jeu de la Création).

Notez aussi qu'il y a ici six temps avec citation biblique à l'appui, six comme les six mille ans eschatologiques, les six jours de la Création, celle-ci étant entendue à l'échelle de l'épopée midrashique que couronne l'avènement du Roi-Messie et de son royaume, le septième jour.

> Quant à ces six + un jours de l'histoire eschatologique, voyez ce que j'ai dit plus haut à propos de la présence de ce modèle comme structurant l'écriture du *Livre des Jubilés*.

Ce qui est donné au Roi-Messie à la fin des temps est bien, dans IV Esdras, le contenu même des livres du secret (sod) nazaréen : l'esprit saint des écritures, celui dont est investi le Messie fils de YHWH. Dans les citations que donne le livre des

Pirké, il s'agit en général des trois termes ThBWNH (thévoûnâh), HtKMH et D'Th pour l'Intelligence, la Sagesse et la Science ou Connaissance à la seule exception de la dernière, celle qui concerne justement la venue du Roi-Messie où c'est bien alors le trio BYNH, HtKMH, D'Th qui se *manifeste*. Tout se passe donc comme si le sod de ces trois termes n'était livré qu'avec l'avènement du Messie, car avec le synonyme midrashique de Binah, alias ThBWNH, le sod du trio reste celé dans son retrait. Le dévoilement n'a lieu qu'avec la fin des temps.

> Les *Pirké* offrent donc de nombreuses correspondances avec le fond midrashique de IV Esdras ou plus généralement avec celui des textes du Nouveau Testament et apocryphes (et ces parallèles mériteraient – comme ceux du Zohar par exemple – une étude à part). Ainsi, pour faire le rapprochement avec l'Apocalypse canonique, les sept monts de la Jérusalem terrestre de l'Apocalypse, Dubourg les trouve là, au chapitre 19 – ou plutôt y trouve-t-il qu'ils sont sept et que le Sinaï est le plus saint, quant aux sept noms eux-mêmes, il a fallu qu'il les trouve en scrutant patiemment le TaNaK ! Citons le chapitre 4 pour la vision du trône divin et de ce qui l'entoure, avec ce détail que dans les *Pirké* ne sont nullement mentionnés les vingt-quatre « vieillards » de l'Apocalypse de Jean (et pour cause ?). Citons encore le chapitre 50 où il en va du festin d'Esther qui ainsi exposé par les *Pirké* apparaîtra d'autant plus proche de celui de l'Agneau mystique dans les Evangiles et l'Apocalypse.

Quant à ce ségol des trois manifestant l'intelligence céleste du secret des livres, le Zohar en réaffirme le sens lorsqu'il énonce :

« R. Eléazar continua : au premier jour dix choses (les dix paroles/'assar dévarim) ont été créées, et parmi ces dix certaines correspondent au jour et à ses voies, d'autres à la nuit et à ses voies. Il est aussi rapporté par la tradition que les anges qui chantent la nuit (=l'Exil) sont les chefs de tous les autres chanteurs ; et quand nous autres ici-bas élevons nos cœurs par le chant, alors ces créatures angéliques livrent l'accès à *l'Intelligence, à la Sagesse et à la Science,* ce afin d'être en état de percevoir des secrets qu'elles n'ont pas même été capables de percevoir jusque-là. » (Soncino Zohar Shemoth section 2, 18b ; je souligne.)

Comme dans notre IV Esdras, ce ségol manifeste est bien spécifiquement lié à la Révélation du secret de l'interprétation des écritures.

Je vais maintenant condenser ce qui précède en élucidant selon les procédés de la kabbale cette sentence qui résume **le contenu du secret de la lecture parfaite des écritures en train d'advenir** :

'YN BYNH WGL HtKMH WNHR D'Th/'eyn binah vgal (r)hôchmâh vnahar da'ath (la source de l'Intelligence et la fontaine de la Sagesse et le fleuve de la Science).

Outre qu'elle contienne des notions comme celles de la Révélation et du jardin d'Eden, la formule a pour gR :

16+10+14+2+10+14+5+6+3+12+8+11+13+5+6+14+5+20+4+16+22 = **216** = 4+2+10+200 = **DBYR, le debir**, **le lieu le plus sacré du Temple sacré, le cœur du saint des saints (debir qui peut aussi désigner le Livre)** ; il est même, par permutation logique de deux lettres DBRY/divrêy, « Mes paroles » ou « Ma parole » ou encore « paroles-choses de » comme dans l'expression les paroles-choses de la Thora/DBRY HThWRH.

Ces dernières donnent sens aux vingt-quatre et soixante-dix livres où exotérique et ésotérique se saisissent ensemble.

> De plus, 'YN BYNH WGL HtKMH WNHR D'Th (la source de l'Intelligence et la fontaine de la Sagesse et le fleuve de la Science) a pour gC = 70+10+50+2+10+50+5+6+3+30+8+20+40+5+6+50+5+200+4+70+400 =

1(0)44, le 144 dont nous avons vu toute l'importance dans notre étude précédente en lien à la sortie d'Egypte, à la fin de l'idolâtrie et au don de la Thora si libérateur. La somme gR + gC est de 1044+216=1260, ce mille deux cent soixante deviendra pour l'Apocalypse de Jean la durée des temps de la prophétie de la destruction de la trop terrestre Jérusalem : « Et je donnerai (puissance) à mes deux témoins, et ils prophétiseront mille deux cent soixante jours, vêtus de sacs. » (Apocalypse 11, 3). Enfin, il faudrait prendre en compte les permutations des nombres qui composent ce 1260 ramené à 126 par suppression du zéro (la gR vue plus haut du trio BYNH+HtKMH+ZKRWN, l'Intelligence, la Sagesse et la Mémoire, données à Esdras par le breuvage sacré), et ainsi le relier au sens du 261, gC de HDBRYM (les paroles ou commandements, les dix), ou encore à celui du 216, le debir que nous venons de croiser, sans oublier le 612 gC de BRYTh/l'Alliance et le 621 gématrie de HYWM/le Jour de l'accomplissement final. Pour le debir, sa fondation est inséparable de celle de la construction du Temple de Salomon à Jérusalem dans le premier livre des Rois, je le rappelle : « Et les sacrificateurs firent entrer l'arche de l'alliance de l'Éternel en son lieu, dans l'oracle de la maison ('el debir habayith), dans le lieu très saint, sous les ailes des chérubins [autrement dit en direction de l'arbre de vie, dans l'Eden]. » (I Rois 8, 6).

Voici révélée la cohérence des trois termes. Me reste les soixante-dix livres (expression sous-entendue par le texte), soit ShB'Y HSPRYM/shive'i sephârim dont les gR et gC respectives sont **12(9) et 777**.

Preuve : gR = 21+2+16+10+5+15+17+20+10+13 = 129 = 5+70+4+50 = H'DN/l'Eden, le jardin de délices du Ressuscité, et gC = 300+2+70+10+5+60+80+200+10+40 = 777… De même, l'expression des « quatre-vingt-quatorze livres » a un sens intéressant en kabbale : ThSh'YM W'RB'H SPRYM/thishe'im v'arbâ'âh sephârim a pour gR et gC 2(0)7 et 14(9)4, 27 et 144 dont la kabbale est désormais bien connue grâce à notre étude de la *Lettre d'Aristée*.

Et alors là… La mine de diamants s'ouvre à nos yeux et nous n'hésiterons pas y plonger notre regard, que s'y assouvisse notre moindre désir. Qu'est donc ce 777 en lien au secret (sod) (souvent lié comme nous allons le voir au douze, au 12(0) et leurs variantes) ? En est-il extérieur, sans lien vivant avec celui-ci ? Est-il le symbole du Père, du Fils et du saint esprit comme le clamerait la Kabbale chrétienne ? Est-il le fruit du hasard ? D'un occultisme dérangé comme celui d'Aleister Crowley ? Ou bien est-il au centre de la plus haute conception de la pensée hébraïque ? Je remarque déjà deux choses, et qui ne sont pas sans lien entre elles. Premièrement, ce nombre est implicitement présent dans l'Apocalypse de Jean lorsqu'il y est question des sept coupes pleines des sept fléaux eschatologiques (les derniers : l'eschatologie dont le négatif au comble se fait substance proliférante, irradiante et mortifère) dirigés pour leur aspersion par sept anges-messagers du Très-Haut ; sept, sept et sept. Voyez encore la mention de l'agneau ayant sept cornes et sept yeux qui sont les sept esprits de Dieu. Bref, cette présence par trois fois du nombre sept, présence de la Sagesse ((r)Hôchmâh), est bien là dans l'Apocalypse de Jean, pas de manière cachée, mais explicite, en plein jour. Ce 777 est présent dès la surface du texte comme surgissement de la profondeur du sod, de l'ésotérique le plus poussé à même l'immédiateté sensible (comme pour le fameux 666 dont je tais pour l'instant le sens ou plutôt les sens, c'est-à-dire l'essence multiple et une). Une telle présence n'est pas sans sa logique propre, une telle clarté du savoir de l'absolu ne pouvait pas manquer de refleurir à même le littéral et le sensible, l'apparence du texte dans son immédiateté. Second point, je scrute la structure mathématique de ce chiffre-

nombre de 777 pour en faire surgir le sens le plus secret. **777** c'est 7×**111** : autrement dit, ce nombre se décompose ainsi en facteurs premiers : **7**×**3**×**37**. C'est alors que nous voyons que ce nombre représente **la Sagesse redoublée**. En effet, dans ce produit se laisse lire le 37, la gR de HtKMH/la Sagesse, précédé du produit du 3 et du 7, les nombres qui constituent les gématries 37 et 73 de la Sagesse, ainsi présente deux fois !
Mais pourquoi une telle Sagesse redoublée ?
Que serait d'autre ce 777, qui puisse nous éclairer quant au résultat ultime de cette Sagesse créatrice des Hébreux, quant au déploiement de l'intelligence ésotérique des vingt-quatre livres saints enfin lus dès IV Esdras ?
C'est ici que fait retour l'arbre du « péché » qui n'est autre que l'arbre de la Rédemption, de l'accès à la science du bien et du mal par-delà bien et mal, l'arbre de la vie-revie, dont les fruits d'or donnent accès à la loi de la liberté :
le 'Sd HHtYYM ('êts ha(r)hayim), l'arbre, le bois, la croix, celle du lumineux accès à la seconde Résurrection. Cet arbre de vie a pour **plérôme** ceci :
'YN SdD HY HtYTh YWD YWD MM.
Sa gC n'est autre que notre **777**.

Preuve : 70+10+50+90+4+5+10+8+10+400+10+6+4+10+6+4+40+40 = 777.

C'est bien lui, nous permettant de soulever déjà en partie le voile à la lecture (qriyâ' ou miqra') de la Thora, comme si jusqu'à cette époque nouvelle qu'ouvre *L'invention de Jésus* de Bernard Dubourg, la Thora n'avait plus été lue au sens de l'infinité nazaréenne, ni son fruit miraculeux apprécié : comme si ?
Fort de cette égalité entre la plénitude de l'arbre de vie-revie et ce que représentent les soixante-dix livres, à savoir la lecture conservatrice et observante du TaNaK, je vais étudier plus en profondeur le lien vivant entre ce chiffre-nombre et la Sagesse.
777, c'est le produit 7×3×37 où se lit la Sagesse juive par deux fois, ça je l'ai déjà indiqué, mais quoi d'autre ?
HtKMH a pour gématries 37 et 73 où se lisent le 3 et le 7.
Or, la somme des 37 premiers nombres entiers est de 1+2+…+36+37 = 703 (3+700=GN, le verger de la Genèse). Le zéro pouvant être légitimement supprimé, c'est 73 qui surgit. Voici un premier lien entre les deux gématries de la Sagesse. La somme des 73 premiers nombres entiers est quant à elle de 1+2+…+72+73 = 2701 = 37×73, la gématrie de Genèse 1,1 comme celle de Jean 1,1+2, l'autre lien entre les gématries de la Sagesse juive est ainsi mis à nu.

Ces liens de la Sagesse viendraient (?) aussi de la Sagesse grecque, de la philosophie des Pythagoriciens pour être exact. Pour le dire autrement, sans la Sagesse philosophique de l'esprit grec pas de fondement complet de la Sagesse juive. Ce que j'ai dit sur le lien entre esprit grec et esprit juif-hébreu fait ici retour : l'un des aspects fondamentaux de l'esprit des Hébreux, celui de la langue sacrée, est d'emprunter aux esprits des peuples voisins ce qui développe sa pensée, et, en retour, c'est de cette langue accomplie que vient le don universel du Salut, de la Victoire sur l'idolâtrie et le mal renversé par sa racine : le don de la Loi (mathan thôrâh), d'où jaillit, se fortifie, fleurit et répand ses fragrances l'arbre de la liberté.

Le sens ésotérique de ce 777 délivre le goût, et c'est là que je voulais en venir et là que je voulais vous mener, du centre de la Révélation, toute la sapidité du fruit de l'arbre de la vie qu'Adam et Eve n'ont pas su garder et dont les chérubins gardent la voie (DRK, cf. Genèse 3), jusqu'à ce qu'enfin Adam et Eve soient relevés et ramenés

au verger pour manger des fruits de cet arbre, comme fruits de la seconde Résurrection. Ce n'est plus alors un effet de légende.
Ce 777 est aussi le produit 7×111 où 111 est 3×37, soit trois fois la gR de HtKMH/la Sagesse. Or, 111 et 7 ne sont pas des nombres anecdotiques pour la kabbale. En effet, le sept est le nombre de la Création en 6+1 jours, c'est aussi la plénitude. Le 111 quant à lui est la gC de l'Aleph, 'LP, la première des lettres, l'en-tête de l'alphabet de la langue sainte qui signifie, outre le taureau, le verbe enseigner (l'alphabet, l'alephbêth/'B, est aussi lu par acrostiche comme 'eleph binah, étude ou enseignement de l'intelligence, celle de la Thora).
Cette lettre, qui pour une kabbale plus tardive représentera aussi l'homme debout entre ciel et terre et porteur de la Science, résume et condense la Sagesse de la langue hébraïque. Nous en verrons toute la puissance royale sur l'économie des textes sacrés dans le second tome.
Ce 777 est donc aussi la plénitude (sept) de la science de l'Aleph (111), de la langue hébraïque, son affirmation. Cette science est liée à la connaissance du sod de la lecture et de l'écriture du TaNaK, de la Thora, enseignement, loi, révélation de l'absolu dans sa première langue privilégiée. Voici enfin, pour conclure, quelques autres exemples de ce que désigne ce 777, nombre si essentiel pour saisir la nervure intime des fondements de la kabbale. En Apocalypse 12,1, il est question de la fiancée, de l'Assemblée nazaréenne surplombée d'une couronne de douze étoiles. Voici donc la splendeur vraie de cette couronne d'étoiles :
'TRTh KWKBYM/'atereth kokavim (couronne d'étoiles, le douze n'étant précisé qu'ensuite dans le texte) a pour gC un 777 qui se passe de commentaires (et pour gR 120, duo 120/777 auquel nous devrions être attentifs). C'est la couronne qu'est la *plénitude de l'arbre de la vie éternelle* que la fiancée, l'Assemblée, se met sur la tête, quelle victoire !
Ce n'est pas tout, l'Apocalypse a plus d'une preuve en réserve dans ses celliers et ses caves. En effet : « Et je vis au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des anciens, un agneau qui se tenait là, comme immolé, ayant *sept cornes* et sept yeux, qui sont les sept Esprits de Dieu, envoyés sur toute la terre. » (Apocalypse 5, 6 ; passage où je rappelle que nous trouvons trois fois le sept). Qui m'expliquera le sens de ces sept cornes soulignées et ce en quoi elles désignent la force résurrectionnelle de l'agneau vivant ?
Voici :
« sept cornes », c'est ShB'H QRNYM/shiv'âh qarnayim où QRN signifie non seulement corne, mais puissance, souveraineté (celles de la parole, cf. la métaphore de la corne du juste ou du Salut, dans les Psaumes) ou rayonnement de l'intelligence, de la pensée (cf. les sens du verbe QRN/qarân, présent lorsque Moïse redescend du sommet du Sinaï, portant les tables de la Loi, gravées avec les lettres dansantes de l'alphabet du ciel).
Les gématries en sont :
gR= 21+2+16+5+19+20+14+10+13 = 120 ;
gC= 300+2+70+5+100+200+50+10+40 = 777.
Les mêmes que celles de la couronne d'étoiles qui protège la fiancée, la même plénitude de l'arbre de vie, au fond. La puissance de l'agneau vainc et ce n'est pas un vain mot.
Je démontre encore que ce 777 est lié à l'intimité même de la Création des cieux et de la terre, puisqu'il désigne **l'unité vivante des cieux et de la terre comprise selon la Sagesse, l'essence même de la halakah**.

En effet, les cieux et la terre, **’RSd + ShMYM/’érets + shamaïm** ont pour somme de leurs gR et gC ceci :

(1+20+18+21+13+10+13) + (1+200+90+300+40+10+40) = **777, la Sagesse hébraïque renouvelée**, laquelle, s’accomplissant, redéploie le contenu des cieux et de la terre, de l’entière « création ».

L’arbre de vie qui est au centre du jardin divin identifié avec l’unité des cieux et de la terre, leur échelle (soulam) qui est aussi l'arbre ou encore la Jérusalem céleste unifiant le haut et le bas en elle… Cela ne vous rappelle rien ? Eh oui, l’arbre séphirôthique s’érigeant à travers les quatre mondes pour relier le ciel et la terre. Rapport que je n’établis pas par simple survol, mais par connaissance des gouffres et des vertiges d'un tel rapprochement (cf. première étude sur l'arbre des séphirôth émané de l'Eyn Soph), de l'analogie entre la ville sainte, l'Assemblée comme Sa Présence, l'arbre des séphirôth, l'arbre de vie, l'unité des cieux et de la terre, la Thora, la Sagesse, la Révélation, Jérusalem et enfin l'unité des quatre mondes reliant dans leur successivité le haut et le bas.

Les quatre mondes (‘ôlamoth ou ‘ôlamim) sont traversés par l’arbre séphirôthique, ce dernier leur donne vie. Ce sont, dans l’ordre, le monde de l’émanation (’atsiloûth), de la Création (béryah), de l’œuvre (yetsirah) et enfin de l’action (‘assyah). Voici leur résultat savoureux selon les secrets de la kabbale :

’SdYLWTh + BRY'H + YSdYRH + ‘ShYH ont pour gR + gC :
(1+18+10+12+6+22+2+20+1+10+5+10+18+10+20+5+16+21+10+5) + (1+90+10+30+6+400+2+200+1+10+5+10+90+10+200+5+70+300+10+5) = 222 (gR) + 1455 (gC) = 1677, soit **777** !

Ce n'est pas tout, le secret de l'arbre des dix séphirôth (ou paroles-choses) vient à son tour arborer ses richesses sur cette page. En effet, l'arbre des dix séphirôth/‘êts ‘assar hasséphirôth/‘Sd ‘ShR HSPYRWTh a lui aussi pour somme de ses gR et gC : (16+18+16+21+20+5+15+17+10+20+6+22) + (70+90+70+300+200+5+60+80+10+200+6+400) = 186+1491 = 1677, soit **777** !

Ces quatre mondes (redoublement de la dualité ‘ôlam haba’/‘ôlam hazé), en pleine adéquation secrète avec l'arbre des séphirôth, qui les traverse et structure, ont pour unité le 777 de la réunion des cieux/HShMYM et de la terre/’RSd, unité ou échelle dont ils sont un approfondissement midrashique, tout comme l’arbre des séphirôth ou l’arbre de vie, lequel donne aussi pour fruit de sa plénitude ce même 777 pour le moins démonstratif ! Ce nombre magique permet ainsi d'unifier dans le sod, de *fonder* (sens de la racine du secret dont nous goûtons ici toute l'objectivité), de rassembler l'arbre de vie en plérôme, l'arbre des dix séphirôth, les quatre mondes et l'unité des cieux et de la terre, la halakah de la Sagesse ! Et encore n’ai-je rien dit de l’Adam Qadmon comme unité des quatre mondes, ayant sa tête dans cet ailleurs qu’est le ciel et ses pieds bien sur terre, à l'image du dieu dont le ciel est le trône et la terre le marchepied, bref, qui est lui aussi l'unité vivante de la terre et des cieux, l’échelle harmonieuse qui les relie, et dont il ne faut évidemment pas prendre à la lettre l’apparent gigantisme. Ainsi, Adam Qadmon/’DM QDMWN a-t-il pour gC, en tenant compte des valeurs finales de son mem et de son noûn : 1+4+600+100+4+40+6+700 = 1455, l’unité des quatre mondes en gC ! Ce n’est pas par un goût affadi pour la contingence extérieure, mais par une sûreté infaillible de son goût kabbalistique que le Sifra Ditseniutha affirme sans détour l’Adam Qadmon comme « la mère des quatre (mondes) »/’M ShL DLTh. Mais, ce n'est pas tout, car pour la Nouvelle Alliance, ce 1455 est le 555 du

relèvement de la Quéhilâh/QHLH = 19×19+5×5+12×12+5×5= 555, la gC du « Saint le véritable »/HQDSh HN'MN/haqôdesh hane'eman, celui qui détient la clé de David en Apocalypse 3, la gC de HNShR, l'Aigle de l'Apocalypse s'élevant avec la Shékinah ou Quéhilâh sous ses ailes, ou encore la somme gR + gC des trois colonnes de la quéhilâh nazaréenne vues dans notre première étude, Pierre, Jacques et Jean, soit KYP**'**, Y'Q**B**, YWHtN**N** ((11+10+17+1+10+16+19+2+10+6+8+14+14)+(20+10+80+1+10+70 +100+2+10+6+8+50+50)=138+417=555), etc. Les auteurs du Zohar (de ses strates anciennes du moins) sont des voltigeurs hors pair de la chose kabbalistique, tout comme le sont leurs frères évangéliques, même si d'une manière *différente*. Quant à la haute mystique de l'arbre des mondes reliant les cieux et la terre, telle qu'entraperçue ici, elle a ses racines dans les chamanismes orientaux (notamment védique…) où les âmes après la mort (ou le « chaman » de son vivant…) – si elles sont destinées au paradis – s'élèvent le long de l'arbre du monde de sphère en sphère jusqu'au ciel ! L'idée de l'arbre séphirôthique ou celle de l'échelle de Jacob puisent donc leurs racines dans des traditions orientales plus anciennes, tout en s'en singularisant et en allant *plus loin*. Cela permet de mieux apprécier les reflets mystiques de certains épisodes du biblique comme l'élévation de Moïse à la cime du Sinaï (la montagne cosmique dans le chamanisme) ou la vision de l'échelle en rêve, ou encore l'aspect extatique de l'expérience d'Esdras buvant son breuvage avant de réécrire la double Thora, alors divinement inspiré de l'esprit saint.

Je trouve une confirmation exotérique du savoir ancien du nombre sept cent soixante-dix-sept dans l'âge du père de Noé, du père de celui qui franchit le Déluge en renouvelant la Création des cieux et de la terre : « Et tous les jours de Lémec furent *sept cent soixante-dix-sept ans* ; et il mourut. » (Genèse 5, 31) (Je souligne ; âge qui n'est ni dû à l'histoire ni au hasard, comme celui de Noé, de 500 ans, 500 gC de NThN, la racine du don…).

Je signale en outre que l'unité des cieux et de la terre ne désigne rien d'autre que la loi elle-même et que les cieux ShMYM ont pour gC 39(0), qui n'est autre que 39, la gR de 'RSd/'érets, la terre. Ainsi, l'unité kabbalistique de la terre et des cieux est-elle signifiée par le nombre 39, le nombre même de l'unité divine de YHWH 'HtD, du Nom/HShM, de Moïse son anagramme, de la Révélation/HNGLH, de Kouzou (KWZW, thémoûrâh ab gad du Tétragramme privilégiée pour la raison de sa valence de 39, dans le Zohar), etc.

Que l'on songe à l'échelle de Jacob (SLM/soulam) comparée à l'ascension au Sinaï, à l'accès à la Révélation, parce que SYNY/le Sinaï et l'échelle/SLM ont même gC de 130, qui est aussi le 13 de 'é(r)had/'HtD, l'unité, l'Un du divin des Hébreux. C'est un grand classique de ce genre biblique. A la fin des temps, Jésus couronnant de sa gloire l'aventure eschatologique des Hébreux, chaque membre de l'Assemblée voit alors les anges de dieu qui montent et qui descendent, il a accès à cette céleste échelle de la vision entre les cieux et la terre, par midrash sur Genèse 28,12. Voyez en outre Matthieu 16,19 : « Je te donnerai les clés du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. », où l'on devine que posséder à loisir les clés du Royaume, c'est bien avoir accès à l'unité des cieux et de la terre, à la halakah, à la loi de la conduite selon l'esprit saint (les Epîtres johanniques développeront cette nouvelle halakah selon l'esprit saint, cet art de marcher dans ou par la lumière de la Loi élargie et allégée). Cette conduite est celle de ceux à qui il est loisible de monter et de descendre,

d'accéder au 'ôlam haba' dès cette vie. Paul Vulliaud dans *La clé traditionnelle des Evangiles* note (à propos du verset de Matthieu où le dieu dit qu'à la fin des temps l'apôtre peut voir les anges du dieu monter et descendre le long de l'échelle qui relie les cieux et la terre) : « Cette expression n'est pas insolite pour un sémitisant qui aurait examiné d'un peu près le style, la manière de parler des apôtres. 'Ala (monter) et ïarad (descendre) sont équivalents au verbe halaq (aller) », notre racine de la halakah, la loi ou démarche. Notons que Moïse, au Sinaï, monte et descend, de ce double mouvement de montée et de descente il résulte le don de la Loi, de la Thora, de la halakah.

Voir l'échelle en rêve ou en plein jour, s'y élever ou s'élever en haut de la montagne cosmique en redescendant avec les tables de la Loi, posséder les clés du royaume des cieux, lesquels permettent de lier sur la terre ce qui est lié dans les cieux, et, réciproquement, de délier sur la terre ce qui est délié dans les cieux, ou encore opérer l'ascension à travers l'arbre des séphirôth en traversant les quatre mondes dont le 777 dit aussi l'unité ; ce sont autant de facettes du diamant de la Merveille hébraïque qu'il faut connaître toutes ensemble afin que celle-ci livre la richesse concrète de ses trésors salutaires. De là, s'entend avec une netteté accrue pourquoi la fiancée, dans l'Apocalypse, est d'abord enlevée au ciel sur les ailes de l'Aigle de la Providence avant de redescendre à la fin sous les traits de la Jérusalem céleste ; bref, ce pourquoi elle monte et descend, et ce pourquoi l'Apocalypse s'articule autour du déploiement heureux de ce double mouvement passionné au résultat pacifique.

Le lien ici redécouvert entre le 777, l'unité de la terre et des cieux et la plénitude de l'arbre de vie, est connu dès la rédaction de Genèse – chapitres 1 à 3 –, de la même manière que l'est la présence de la Sagesse en Genèse 1,1 par le produit de ses gématries. Quoi d'autre ? Ce réseau foisonnant et dense du 777 au sens de pleine affirmation de l'arbre de vie et de l'unité en Sagesse des cieux et de la terre ne serait-il pas un moyen imprévu d'éclairer depuis son intérieur la Transfiguration ?

« Et voici, Moïse et Élie leur apparurent, parlant avec lui. Et Pierre, répondant, dit à Jésus : Seigneur, il est bon que nous soyons ici ; si tu le veux, faisons ici trois tentes : une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Élie. » (Matthieu 17, 3 et 4). Nos trois transfigurés vus par les trois autres, les trois colonnes Pierre, Jacques et Jean – qui ont aussi leur secret… –, sont donc Moïse, Elie et Jésus, pour lesquels Pierre se propose de faire des tentes, afin de mettre en œuvre ce qui permet l'accueil de Sa Présence (mettre en œuvre, comme est mise en œuvre la Création ou la Merkavah) !

Il s'agit de laisser se manifester la présence des trois, **de Moïse, d'Elie et de Jésus**, soit de **MShH + 'LHY** (selon sa graphie sans waw présente dans le second livre des Rois) **+ YShW'**. Le trio redoutable a pour **gR 120 et gC 777**, le 777 de **l'unité de la terre et des cieux** ainsi lumineusement dévoilée grâce à Pierre.

Ou encore, bien que dans un tout autre registre :

Dans notre seconde étude, nous avons vu que la durée de l'Exil d'Israël vers Babylone (qui est une chute tandis que le retour est considéré comme une élévation, Esdras « montant de Babylone ») était le chiffre même du sod, du secret de la Révélation de la langue sainte. Nous pouvons ici renforcer ce point, en approfondir la logique.

Ainsi, Daniel 9, 2 : « la première année de son règne (de Darius), moi, Daniel, je compris par les livres que le nombre des années pour l'accomplissement des désolations de Jérusalem, tel que révélé par la parole de YHWH à Jérémie le prophète, était de soixante-dix années (shive'im shânâh). »

Ces soixante-dix années sont ShB'Y**M** ShN**H**/shive'im shânâh dont les gématries se dévoilent, répondant au questionnement qu'intime la notarique finale (MH/Quoi?) :

gR =21+2+16+10+13+21+14+5 = **1(0)2** ;
gC =300+2+70+10+40+300+50+5 = **777**.
L'identité spéculative intra-hébraïque entre le secret de la Révélation et l'Exil le plus noir ne repose pas que sur le calembour entre l'Exil (galoûth) et la Révélation (niglah), et ne s'exprime pas uniquement comme l'identité de cette durée et du sod, mais plus fondamentalement encore elle se déploie comme celle entre l'Exil en sa durée et les chiffres de la halakah sapientielle, de la communication vraie des cieux et de la terre, laquelle est la Loi même.

Le scribe de la science du Très-Haut :

Après cette excursion dans des domaines plus réservés de la Sagesse, je reviens au texte si foisonnant de IV Esdras. Quel titre est donné à ce dernier une fois accomplie la réécriture spirituelle des écrits saints ?
Il est nommé alors « le scribe de la science du Très-Haut ». Ce sont les derniers mots du texte.
Cette science du Très-Haut dont Esdras est le scribe provient de ce verset, occurrence unique dans tout le TaNaK :
« Celui qui entend les paroles de Dieu, et qui connaît la connaissance du Très-haut (da‘ath ’élyôn/D‘Th ’LYWN), qui voit la vision du Tout-puissant, qui tombe et qui a les yeux ouverts, dit » (Nombres 24, 16). Et dans la bouche de qui figure cette expression ? Dans celle de Balaam !
Le Talmud s’étonnant de cet aspect le commente en trois passages distincts : Berakôth 7a, Sanhédrin 105b, et Avodâh Zarah 4b. A chaque fois, l’interrogation commence de manière similaire : comment celui qui put se montrer un instant moins intelligent que son ânesse put, en un autre instant, être inspiré de la science du Très-Haut ? Et le questionnement de rouler en partant de cette contradiction apparente.
Le traité Avodâh Zarah en exprime la substance :
« Nos Rabbis enseignent : Dieu entre en colère chaque jour, mais combien dure sa colère ?
— Un moment. Et de quelle durée est ce moment? — cent cinquante trois mille huit cent quarante-huit d’une heure est ce moment. Aucune créature ne put jamais fixer avec précision ce moment, sauf Balaam le faible au sujet duquel il est écrit qu’il sait quelle est la science du Très-Haut (D‘Th ‘LYWN). Comment est-ce possible ? Il fut incapable de connaître l’esprit de son ânesse, comment pourrait-il connaître l’esprit du Très-Haut !
(…)
Quel est dès lors le sens de la parole “ il connaissait la science du Très-Haut ” ? — Il connaissait avec exactitude en quel moment le Saint, béni soit-Il, entre en colère. C’est ce à quoi le Prophète fait allusion en disant : “ Mon peuple, souviens-toi en cet instant de ce que Balak roi de Moab se vit répondre par Balaam fils de Beor lorsqu’il le consulta entre Shittim et Gilgal ; qu’il nous faut connaître la justice du Seigneur ”. Et R. Eléazar dit : “ Le Saint, béni soit-Il, dit à Israël : O mon peuple, vois combien d’actes justes j’ai faits pour toi, en ce que je me suis abstenu d’entrer en colère en ces jours, car si j’étais entré en colère, aucun des ennemis d’Israël n’aurait subsisté ”. C’est aussi ce à quoi Balaam se réfère lorsqu’il énonce : “ Comment puis-je maudire, voyant que YHWH ne maudit pas, et comment puis-je entrer en colère voyant que YHWH n’entre pas en colère ? ” Et combien de temps ce moment de la colère dure-t-il ? — Un moment (rega‘). Et combien dure un rega‘ ? demanda Amemar : Aussi longtemps qu’il faut pour juger ce monde. Et comment savons-nous que ce jugement

dure un moment ? — Parce qu'il est écrit : “ Car sa colère n'est qu'un moment, sa faveur dure toute la vie.” »
Le terme rega'/RG' en usage ici n'est pas anodin.
« Ces deux choses t'arriveront en un instant (RG'), en un seul jour (le YWM yôm du jugement, le grand et redoutable qui conclut les Prophètes, cf. la fin de Malachie ou encore Joël, Isaïe, etc.), la privation d'enfant et le veuvage ; elles viendront sur toi en plein, malgré la multitude de tes sorcelleries, malgré le grand nombre de tes sortilèges. » (Isaïe 47, 9).
Cet instant du jugement pourrait donc être interprété comme moment de l'interruption des générations (plus de pères, plus d'enfants), autrement dit de l'interruption par le dieu du cours naturel des engendrements et affaires humaines. Ce rega' est aussi le clin d'œil, le laps de temps que dure le jugement de dieu, dont chacun sait, depuis l'Apocalypse, qu'il vient comme un voleur, en un clin d'œil en effet. Ce RG' a pour gR 39 et gC 273(93) : la Révélation (HNGLH haniglah, de gématries en miroir 39/93). Je retiens ce qui nous importe ici : la science du Très-Haut dont Esdras est le scribe est celle du jugement final, de son *instant*. Cette science coïncide avec le savoir de la réécriture spirituelle des quatre-vingt-quatorze livres. C'est pourquoi en plus du sens de cette réécriture, comme nous allons le voir, Esdras est instruit du nombre symbolique des élus, des invités au banquet eschatologique final. Il est le scribe du jugement eschatologique. Ainsi, en IV Esdras 14,28 et suivants, il est question d'une réécriture midrashique du fameux Schéma Israël, « Ecoute Israël » (cf. Deutéronome 5,1, cet « Ecoute Israël » n'étant en fait qu'un moment de la prière du Shema' Israël laquelle est aussi tissée d'autres passages de la Thora).

> Cet écouter est la racine du fameux Simon/ShM'WN ; ce ShM' est aussi le verbe de la libre obéissance au divin. Il s'agit de sortir du pays de l'esclavage : ce n'est pas qu'une tournure ou un mot d'esprit mais l'esprit se manifestant par la puissance des mots ! La double entente constitutive de cette racine se découvre à merveille dans la célèbre expression évangélique, « le vent [haréoû(r)ha ou haroû(r)ha] souffle où il veut [racine HtPSd, vouloir, aimer, désirer, ce n'est pas le froid vouloir d'une pensée calculante] et tu entends (WThShM'/vethishma') sa voix ('êth-haqôlô) ». Ce qui s'écoute mieux en repartant de l'hébreu : « l'esprit souffle – se formule – *où il le désire* (ou veut ou aime) et tu obéis *librement* à Sa voix ». Verbe importantissime que ce ShM'/shâma'.

Lors de cette réécriture, Esdras (le Salut par sa racine 'ZR) s'adresse au peuple nouveau, tel un nouveau Moïse, pour lui dire qu'il a délaissé la Thora, mais que voici la Thora de vie (ThWRTh HtYYM/thôrâth ha(r)hayim). La voici soufflée à nouveau en ce monde par l'esprit saint. Il s'agit de s'en délecter en l'entendant comme la Thora des vivants-ressuscités selon le double sens de HtYYM, autrement dit comme Loi messianique manifeste ! La Thora fructifie alors de sa lecture infinie. Ses fruits ne sont autres que ceux de la Résurrection, la vie éternelle. Il en va ici de la Thora au sens large, du TaNaK tout entier, de la Thora accomplie selon l'esprit de la langue hébraïque, l'esprit saint, celui qui inspire le vaillant Esdras ; c'est un effet de Sagesse sans précédent.

Acheminement vers le festin messianique :

Au moment où Esdras réécrit les écritures selon l'esprit saint hébraïque, nous nous souvenons de l'esprit qui lui donne à boire un breuvage étonnant fait d'eau (la Thora) et de reflets de feu (le sod, le vin mystique), du sens éclairé de la loi écrite accordée à la loi orale et apocalyptique, des vingt-quatre livres et des soixante-dix, lesquels forment ensemble les subtiles paroles tressées du divin. Ce qu'il m'importe ici de

noter c'est la présence du verbe boire : ShThH/shâthâh. En effet, il n'est autre que la racine du festin, MShThH (mishthêh), le festin eschatologique, l'agape messianique. Il est même dit en IV Esdras 5, 38 : « Levez-vous, tenez-vous debout,

> Ressuscitez ! Il y a ici une insistance toute spéciale du texte sur un duo tout hébraïque, QWM W(H)'M(Y)D/« ressusciter et se tenir droit », anagramme exacte d'ailleurs de 'MW QDWM/« son peuple d'Orient », autrement dit celui de Jacob-Israël, expression présente dans le texte à quelques versets de là.

et voyez le nombre [MSPR/mispar, qui veut dire aussi récit, ainsi tout nombre est-il « signé » dans le récit] des inscrits [(H)KThWBYM/hakéthoûvim, cf. « les inscrits dans le Livre » de 2 Chroniques 34, 31] au banquet ((H)MShThH/mishthêh) du Seigneur (YHWH). »

> L'expression de « banquet du Seigneur » devient celle du « festin de l'agneau » (mishthêh sséh) dans l'Apocalypse de Jean, le mot de mishthêh se retrouvant aussi pour composer les divines agapes évangéliques, avec au centre de la scène les noces de Cana où s'ouvrent toutes les consciences et où s'étanchent toutes les soifs.

Ici, il s'agit d'une subversion radicale – comme l'est celle du rapport entre manne et argent en hébreu –, en l'occurrence celle du recensement.

> Il est bon d'avoir ouï ce recensement dans la langue sacrée, soit, d'après 2 Samuel 24, 9, mispar mipheqad hâ'âm/MSP**R** MPQ**D** H'**M**, « le nombre du recensement du peuple ». En fait, il suffit d'énoncer les sens de ce mot MPQD et de sa racine PQD pour que vole en éclat l'unilatéralité des mots recensement et recenser tels que nous les connaissons. En effet, chacun des deux peut aussi bien avoir un sens fermement affirmatif, puisque MPQD veut dire « dénombrement ; gouvernement, ordre, commandement ; lieu destiné » et PQD, « visiter (racine de la visitation divine…), avoir l'œil sur quelqu'un, rechercher, se souvenir, surveiller, punir, passer le peuple en revue, établir, examiner… ». Bref, ce sont là sens subtils qui bouillonnent et jubilent. Mais, je ne puis me retenir de vous livrer la notarique finale de ce recensement du peuple (ici par David, via Joab) : RDM/râdam, « dormir profondément, tomber évanoui, être étourdi ». Céder au recensement du peuple inévaluable, c'est sombrer dans la torpeur, cette hypnotique sœur de la mort !

Cette subversion pensante est autrement spirituelle que l'antique révolte (logique de leur point de vue) du parti zélote contre le recensement romain, le fameux recensement de Quirinius, attesté tant par les Evangiles que par Josèphe dans *La Guerre des Juifs*. Tout cela s'entend désormais selon ses conséquences impérieuses et nécessaires. Le recensement par les Romains, ou par tout autre peuple étranger à la sainte terre d'Israël, n'a, *en un sens*, aucune importance,

> Nous n'étions pas alors au temps de la saisie mortifère et biométrique du vivant participant de l'aggravation du déchirement de l'Esprit aliéné de soi. Le monde phénoménal, qui est toujours celui de ce dernier, est devenu, via le déploiement des horreurs économiques aux 19ème et 20ème siècles, celui de la marchandise autoritaire. Si l'on veut aller au fond de ce qui se cache sous le secret généralisé, il faut dire alors que le régime qui sévit dans ce monde – sous la façade simulatrice des démocraties spectaculaires – n'est rien d'autre que l'exercice actualisé de la Terreur dirigée contre le Soi de la liberté absolue dont chaque citoyen pourrait se reconnaître comme l'être-là effectif, étant en cela suspect, suspect de pouvoir être absolument libre, bien que la domination ne soit évidemment inconsciente de ce qu'elle nie, de ce qu'elle vise, mais plutôt comme artificieusement aimantée dans sa manière technique de s'agencer par

> cette pulsion mortifère du nihilisme accompli, la Terreur devenue planétaire. Pour cette domination qui fait de la planète la matrice de son opérer, la mort n'a pas plus de sens que de trancher une tête de chou, et l'instrumentation de son pouvoir n'est rien d'autre que cet utilitarisme absolu de la domination cybernétique dont la croyance occulte réside en la réduction de toute chose pour son propre usinage insensé et celui de ses profits macabres. Le Soi de la liberté absolue, se muant en celui de la certitude morale puis en le *oui* de l'Esprit absolu, n'en est pas moins victorieux en ceux qui le désirent, le revêtent, le laissent porter en et par eux la vie de l'Esprit à son terme, encore et toujours. Disons l'enjeu plus prosaïquement : il s'agit pour chacun de trouver un art et une manière, poétique et philosophique, pour lui-même, de « se toujouriser », c'est-à-dire de se libérer, de se métamorphoser en désir solaire d'une vie réinventée et en infini vouloir de jouissance et de connaissance, par pur amour et orgueil bienveillant, par reconnaissance.

ne relevant que de la si banale, générale et routinière idolâtrie qui ne dit pas son nom, lequel n'en est pas moins légion (L(Y)GYWN qui contient GWY goy, païen !), c'est-à-dire ce nom en-creux exprimant l'absence spectrale de tout nom véritable, de toute élection. C'est de se voir inscrit au festin messianique qui importe vraiment, c'est-à-dire de se savoir comme *nom vivant*, transperçant le voile d'aveuglement et d'amnésie volontaire – de calcul sur fond de torpeur – qui est le lot des idolâtres. Il s'agit ainsi de savoir lire enfin le TaNaK d'Israël et d'en libérer *l'esprit* dans le monde et déjà en son centre, le 'érets Israël : rendez à César (Q(Y)SR de même gR 54 que bérith/l'alliance !) ce qui est à César et à YHWH ce qui est de YHWH, deux poids une mesure, celle de la loi nouvelle, infinie de comprendre victorieusement dans soi-même la différenciation d'avec *son* autre.

Mais avant que de conclure ce premier volume alchimique – qui aura changé en or raffiné tout le plomb des commentaires généralement admis, en leur nom personnel, malgré eux –, je me dois d'introduire brièvement mon lecteur dans le domaine peu connu de la dimension dionysiaque du messianique, à la fois secrète et occultée. A cette fin, nous allons nous abreuver à une source peu visitée des savants – s'ils savaient vraiment boire à de pareilles sources ne seraient-ils pas aussi autre chose que des savants ? –, le final (avec son hébreu sonore !) d'un écrit gnostique retrouvé à Nag Hammadi : *L'Authenticos logos* (y entendre dâvâr et ne'emân).

En effet, ce texte résume à merveille tous les thèmes du festin messianique pour les âmes ayant faim et soif d'y venir, goûtez plutôt :

« Le soi [nephesh, âme, ipséité, désir, volonté, disposition…] qui détient le logos [dâvâr, bref celui qui est dans un désir et une disponibilité ouverte à l'égard du Verbe], lui qui s'est fatigué [verbe probable 'ML/'âmêl qui évoque son anagramme 'LM/'âlam, « être caché », et par lui le 'WLM, la « récompense » de ce travail, de ces fatigues, le 'ôlam haba'…] à chercher [DRSh, à fouiller midrashiquement les livres saints !], a reçu-saisi [LQHt ou QBL] la Science (da'ath) de dieu.

[…]Il a retrouvé (toujours le verbe de la théshoûvâh) son orient,

> QDMW, QDM/qedem, ce qui précède, le temps d'avant la Création, caché dans le rêshith, le paradis, le 'ôlam haba' !

il s'est reposé dans celui qui se repose [racine NWHt, proche de RWHt, l'Esprit…], il s'est abandonné aux douceurs du nonchaloir, entrant librement dans la chambre nuptiale.

> La (r)hoûppah, l'alcôve obscure des joies voluptueuses, le saint des saint, le cœur du paradis où les néphashôth s'embrassent et s'unissent, là où il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni serviteur, ni homme libre, mais les fils et les

filles de la chambre nuptiale, les invités au festin de la connaissance messianique !

Il a mangé au banquet [notre mishthêh] dont il était affamé, il a goûté à une nourriture immortelle [(M)’KL L‘(W)LM/« nourriture-jouissance pour toujours », autrement dit, au fruit de l’arbre de la vie, de la Résurrection, centre du festin !]. Il a trouvé ce qu’il cherchait, il a obtenu le repos de ses peines, car la lumière qui se tient au-dessus de lui ne se couche pas,

C’est la lumière messianique, celle de Sa Thora nouvelle ; par elle, il n’y a plus ni jour ni nuit au sens naturel, mais la clarté spirituelle se diffusant continuellement, variant toujours en ce qu’elle enseigne, sans pourtant que jamais ne cesse ni ne diminue son éclat, sa splendeur. Héraclite aurait dit de craindre le feu qui ne se couche pas, pensant vraisemblablement à la foudre de Zeus (puisque, telle la pensée, elle gouverne l’univers), mais comme son propos convient élégamment à la lumière messianique !

celle à qui appartient la gloire et la puissance et la révélation,

Ces trois mots peuvent, avec une très grande certitude, se rétrovertir par KBWD+GBWRH+NGLH/kavôd, guevoûrâh et niglah, la gloire, la puissance et la révélation. Ils ont pour notarique initiale KGN/« comme, selon le gan, le verger-paradis », ainsi que les gR et gC respectives de 93 et de 336 – soit 39, puisque 3+6=9 –, *i.e.* les gématries désormais classiques de HNGLH, la Révélation, l’eschatologique, la manne du banquet !

pour les siècles des siècles [où l’on retrouve le ‘WLM…], Amen ! »

Ayant éclairci ce point, *i.e.* ce en quoi consiste l’accès à l’agape de l’amour absolu pour le soi désirant, revenons à notre IV Esdras et voyons enfin le sens de cette inscription selon les procédés du midrash. Car à quoi s’agit-il d’être « inscrits », plutôt que d’être pauvrement recensés – conscrits, numérisés, tracés, étiquetés, génétiquement enregistrés dans une carte mondiale des génomes ou je ne sais quoi… – ? Eh oui, au festin de Dieu, jour béni entre tous. Or, le festin de dieu est très certainement HMShThH YHWH, de gC : 5+40+300+400+5+10+5+6+5 = **776 = B‘DN/« dans l’Eden »**, le jardin des délices, des calmes voluptés de la science divine. Les inscrits au festin de dieu le sont dans l’Eden ou « par la jouissance » (B+‘DN). C’est la Volupté du Verbe en sa chambre nuptiale, celle-ci est « pour les cœurs libres, innocente et libre, un paradis terrestre, une effusion reconnaissante de l’avenir envers le présent ». Ainsi, le divin mets, parce qu'il est celui du dieu (sinon ce ne serait qu’un vulgaire festin humain, trop humain), est l’accès direct à l’Eden de la Résurrection. J’ai bien en vue ici le lien entre l’accès au jardin d’Eden et le fait de savoir lire et écrire le saint TaNaK. En fait, cette seule gématrie est par elle-même suffisamment probante pour que j’envisage sereinement de conclure. Ainsi, la réécriture des livres sacrés par-delà le brasier, les ravages, la destruction est-elle affirmation infinie de l’esprit saint, l’auteur véritable, le Je des écritures selon leurs deux faces pleinement accordées, de secret et de littéral. Le banquet vient ici sceller l’excellence d’une telle puissance d’affirmation, d’un tel souffle de rémission et de Résurrection, de Salut. Accéder au banquet eschatologique final, c’est entrer d’un pas dansant et léger dans le jardin cultivé avec art, ce lieu de la source de l’Intelligence (‘YN BYNH/‘eyn binah), de la fontaine de la Sagesse (GL HtKMH/gal (r)hôchmâh) et du fleuve de la Science (NHR D‘Th/nahar da‘ath), autrement dit du flamboiement secret des textes sacrés, des soixante-dix livres midrashiques permettant de lire les vingt-quatre du TaNaK selon l’esprit saint, ce vers quoi nous nous dirigeons, tenant ce rythme gagné, dans l'optique de donner enfin leurs pleines mesures aux « livres qui souillent les mains ».

Table du volume I :

fin du tome premier